

Ex-Libris
Sir Edgar Vincent



INTRODUCTION

A LA

MÉDECINE DE L'ESPRIT

DU MÊME AUTEUR

Pathogénie de l'Épuisement nerveux.

Traitement rationnel de la neurasthénie.

L'Insomnie et son traitement.

Contribution a l'étude de l'hystérie sénile.

Les réflexes tendineux.

Les transfusions de sérum et la suggestion.

Théorie de la Révulsion.

Pasteur et les Pastoriens (avec un portrait à l'eau-forte par Bracquemond).

Les grands médecins d'aujourd'hui.

Éloge de Gratiolet.

Les causeries de Bianchon.

INTRODUCTION

A LA

MÉDECINE DE L'ESPRIT

PAR LE

Dr MAURICE DE FLEURY

Ancien Interne des Hôpitaux

DEUXIÈME ÉDITION

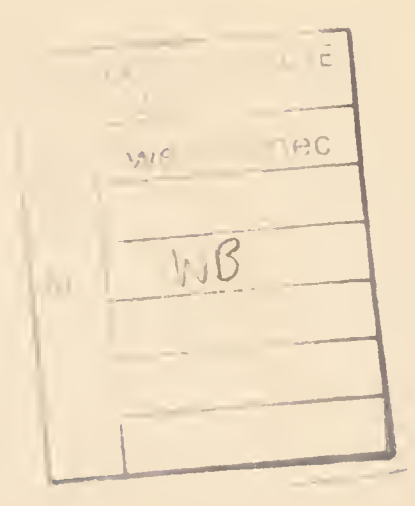
PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1897


WB

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

PIERRE-HENRI-ARMAND DE FLEURY

Professeur de Thérapeutique
à la Faculté de médecine de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux.

AVANT-PROPOS

J'ai toujours estimé que les médecins de ce temps n'avaient que trop de modestie professionnelle. Ils ne semblent pas se douter de l'importance de leur art. Cela tient, j'imagine, à notre mode de recrutement et à l'éducation qu'on nous donne à l'École.

Depuis bien des années tous les petits bourgeois de France, cultivateurs, industriels ou commerçants, font de leurs fils des bacheliers avec l'espoir de les voir devenir, vers la vingt-cinquième année, avocats, médecins ou fonctionnaires de l'Etat. Cela leur paraît être comme une sorte d'anoblissement. Il en résulte dans les professions appelées libérales un encombrement que tout le monde commence à déplorer. Dans la plupart des grandes villes nous sommes d'un tiers trop nombreux. A qui fera-t-on croire que les deux mille six cent vingt et un praticiens actuellement établis dans Paris ont vraiment un goût naturel pour la science médicale ou pour l'obscur dévouement aux malades!... On entre dans la médecine trop commodément, après des examens

multiples mais sommaires — si sommaires qu'avec un peu d'entêtement il n'y a guère de candidat qui ne finisse par y réussir. La porte n'est donc pas fermée aux médiocres.

Beaucoup de jeunes gens y apportent d'ailleurs cette conviction simpliste que le métier — qui certes ne va pas sans quelques fatigues et levers de nuit — rémunère amplement et permet un beau mariage. A l'user, les difficultés sont plus dures qu'on ne l'imaginait d'abord ; la trouée ne se fait qu'avec une extrême lenteur, et dans sa hâte à parvenir, plus d'un de ces jeunes hommes, insuffisamment averti de la dignité d'Esculape, transporte innocemment les coutumes commerciales — dont ses parents usaient très légitimement — dans la pratique chirurgicale, accepte, par exemple, une commission sur les bénéfices d'une opération qu'il procure, et paraît oublier que la marchandise est ici la créature humaine.

Inconscience, assurément, plutôt que vilenie formelle. Inconscience de la grandeur de notre mission, qui n'est pas simplement de faire fortune aussi promptement que possible.

Les médecins d'antan étaient gens solennels, voire comiques, par excès de noblesse d'allures et de dignité compassée. Mais en même temps que le port un peu sacerdotal ils avaient l'âme haut placée. C'étaient au moins des hommes scrupuleux. Peu sceptiques, intimement persuadés de l'efficacité de l'art de guérir, ils

estimaient que nulle science n'est supérieure à celle qui s'efforce de connaître l'homme, et de lui épargner, dans la mesure du possible, la douleur physique et morale. Elevés parmi les discussions doctrinales les plus émouvantes, accoutumés dans leur jeunesse à se passionner pour les conceptions spiritualistes d'un Gratiolet ou la philosophie naturaliste d'un Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, chacun d'eux se proclamait vitaliste ou organiciste, chantait, le scalpel à la main, un hymne au Créateur, ou proclamait résolument que la patrie de l'homme est ici-bas.

Que de puérilités, mais aussi que de noblesse et de droiture sont nées de cette éducation ! Elle nous a valu M. Homais, mais par compensation combien d'hommes respectables ou éminents.

A l'heure actuelle, on n'a pas assez d'épigrammes pour railler tout cela ; le répertoire « nouveau jeu » de mon spirituel et éminent ami M. H. Lavedan n'y suffirait pas. Ah ! qu'il est loin de nous le médecin des romans de Balzac et de George Sand, le bon docteur au fin sourire, de qui les cheveux longs, encadrant un visage imberbe, roulaient leurs boucles blanches jusque sur le collet d'un habit boutonné ! Le médecin qui débute aujourd'hui est d'une élégance autrement affinée : il revêt les pantalons à pli, les cravates heureuses, les impeccables redingotes arborées par M. Le Bargy dans une comédie récente de Pailleron ; et de cela, je le félicite, bien loin de le blâmer, pour ce motif que, très sou-

vent, le chapeau de soie à huit reflets couvre une tête pleine de savoir. Il est certain que le médecin d'aujourd'hui sait beaucoup, en ce qui concerne la spécialité où il se cantonne. Mais il manque d'idées générales, il se rit de toute doctrine. « Des faits, jamais de théorie, » telle est la parole qui a présidé à son éducation d'étudiant : il lui arrive d'en conclure étroitement à une conception par trop utilitaire de la lutte pour l'existence. La méditation, fâcheuse aux paresseux qui s'y complaisent trop, est bonne conseillère pour tous ceux qui se montrent trop ardemment tendus vers le but à atteindre, trop impatients d'être riches : elle tempère l'ardeur excessive, ralentit les impulsions, en faisant voir le pour et le contre des choses.

Un malheureux procès récent nous a montré un médecin, indifférent à la religion dans l'ordinaire de sa vie, décrivant dans l'air un ample signe de croix au chevet d'une femme qu'il allait opérer dans une maison de santé tenue par des religieuses. Ce geste qui, sincère, eût pu être superbe, est ici vraiment odieux, parce qu'il marque clairement l'asservissement à l'argent, l'espoir d'être redemandé souvent par les « bonnes sœurs » touchées d'une si ostensible foi. Nul doute que cet homme n'eût fait, une heure après, si l'intérêt de sa fortune l'eût voulu, les signes convenus par où les francs-maçons se reconnaissent. Cela, c'est la bassesse même. C'est que ce médecin avait négligé de se faire une idée nette de l'importance de son métier.

Cette importance, où aurait-il appris à la comprendre, du reste ? Autrefois — cela se fait encore à Montpellier, je crois — la réception d'un docteur à la faculté était une solennité, presque une fête : on mobilisait tout un appareil imposant de massiers à chaîne d'argent, de toques à torsades d'or, de robes en satin cerise, et le néophyte prononçait devant ses maîtres et ses camarades, la formule sonore du vieil ορκος, du serment d'Hippocrate. Ce *dignus es intrare* prêtait un peu à rire, et je me garderais de demander, dans ce pays de blague impitoyable, la restauration d'un cérémonial, et pour tout dire, d'une parade qui ne me paraît pas suffire à élever les cœurs pour tout le reste d'une vie. Mais ce que je voudrais, c'est qu'on instituât, comme le demandait récemment une société de médecine bordelaise, un examen supplémentaire de « déontologie » qui est la science des devoirs professionnels. Et surtout je voudrais que l'on créât dans toutes les facultés une chaire d'Histoire de la Médecine, ou mieux encore une chaire de Psychologie Médicale, que l'on confierait à un homme de haute culture, d'esprit net et de sens rassis. Les autres professeurs apprendraient aux étudiants leur métier. Celui-là leur enseignerait l'histoire de l'esprit humain à la recherche des fonctions du cerveau, nos connaissances actuelles en psychologie physiologique, le pour et le contre dans les grands problèmes dont l'humanité ne cessera jamais de s'émouvoir. Il leur dirait l'infinie petitesse de l'homme, misérable insecte rampant sur la

goutte de boue figée qu'est notre terre parmi l'effroyable immensité des mondes, et de la sorte, leur apprendrait à estimer l'importance de bien des choses « du point de vue de Sirius », comme disait Renan. En leur montrant que rien ne nous permet de croire à la réalité objective du monde extérieur, et combien il nous est à jamais impossible de rien connaître en soi, il les préserverait d'un orgueilleux et grossier matérialisme ; tandis que, par la comparaison d'un grand nombre de nos connaissances historiques et scientifiques, il les détournerait d'adopter les conceptions par trop enfantines du monde. Ne doutez pas que le niveau moral de la profession n'en fût singulièrement élevé. Tout ce noble savoir procurerait à nos esprits un dédain de l'action irréfléchie, un amour moins aveugle du lucre, un pur orgueil de notre dignité, la conscience exacte de notre force, malgré la modicité de nos moyens.

Songez à tout ce qu'il nous faudrait de mérite pour mener à bien nos innombrables et si diverses fonctions dans la société d'aujourd'hui !

Un jury ne peut plus guère condamner sans prendre notre avis sur l'état mental de l'inculpé. Nul philosophe n'écrira plus l'histoire du langage, de la volonté, de la mémoire, des émotions ou des passions humaines sans consulter les maîtres de la neurologie. De même, le plus savant critique de l'histoire ne saurait comprendre les prophètes, les pythonisses, les démoniaques, la sorcière, tous les miracles, tout le surnaturel, s'il n'a passé par la

Salpêtrière. On a pris notre avis avant de laïciser l'hôpital, et l'on a cru complaire à la science en supprimant Dieu de l'école, ce qui n'allait pas sans effrayer un peu le bon Littré[1]. On ne peut même plus bâtir une maison, aménager les eaux potables et les égouts, élever des enfants, entraîner des soldats, sans les conseils de nos hygiénistes. Les sculpteurs et les peintres apprennent de nous l'anatomie ; nous avons vu toute une école de romanciers se réclamer de Claude Bernard autant que de Balzac, et nous entrevoyons une critique d'art résultant de la collaboration d'un artiste pour la partie technique et d'un physiologiste pour la partie psychologique, pour l'analyse du cerveau dont l'œuvre n'est qu'un geste. Un jour viendra où nous résoudrons une bonne moitié de la question qu'on nomme sociale : quand les pauvres auront compris qu'un orateur de réunion publique[2] ne

(1) Dans son admirable discours à l'Académie française en réponse à Pasteur, Renan a écrit les lignes que voici : « Dans ses dernières années Littré vit la forme du gouvernement pour laquelle il avait toujours combattu devenir une réalité. Vous croyez peut-être qu'il va triompher... Le lendemain de sa victoire Littré est plus modeste que jamais. Il a l'air de redouter son succès; il ne se repent pas, mais il devient le sage accompli ; il se fait le conseiller, le modérateur de ses compagnons de lutte, si bien que les esprits superficiels cessent de le comprendre, et peu s'en fallut qu'il ne fût aussi appelé traître à son jour. Il vit juste ; car il vit la solution suprême des problèmes de la politique contemporaine dans la liberté, non dans cette collision puérile où chacun invoque à son profit un principe dont il est bien décidé à ne pas faire profiter les autres... » Bien d'autres bons esprits scientifiques, tout en comprenant la grandeur de l'œuvre de Jules Ferry couvrant le sol de la France d'écoles comme on l'avait couvert d'églises au moyen âge, ont jugé bien prompte, bien brusque, bien radicale, la laïcisation de l'école (voir plus loin, chap. II, p. 94).

(2) Pendant l'année 1892, le comité socialiste révolutionnaire de Paris a entendu plusieurs conférences d'hygiène pratique faites par quelques-uns de nos plus éminents confrères parmi lesquels le regretté Dujardin-

met en eux que d'inutiles haines, peut-être écouteront-ils le médecin qui viendra chez eux leur apprendre la crainte de l'alcool, l'amour du logis propre, la régularité des heures pour le travail et le repos, la crainte de l'oisiveté, et la science de préserver ses enfants des microbes, la science de moins mourir et de mieux vivre... La sociologie ne s'est constituée que du jour où l'on s'est avisé de comparer l'organisme social à l'organisme humain et d'en faire la physiologie. La politique léguée par Gambetta à ses disciples, la politique constamment, lentement progressive, à la façon de toute la nature, ne prétend être que la méthode des sciences appliquée à l'art de mener les peuples. Quelle sagesse ne nous faudrait-il pas pour servir ainsi et de tant de façons d'éducateurs aux hommes !

En attendant qu'on se décide à organiser l'enseignement que je réclame et pour lequel un Jules Soury, par exemple, serait tout désigné, je me suis efforcé de grouper dans ce livre quelques-unes des idées capitales mises en circulation, depuis quelques années, par des médecins éminents, et principalement par ceux qui se sont occupés du système nerveux et de ses maladies. Cependant que le monde, assez mal éclairé, s'enthousiasmait unique

Beaumetz, le professeur Gautier et le maître accoucheur P. Budin. On ne sait trop pourquoi cette tentative n'a pas été renouvelée. Sans doute l'heure n'est pas encore venue où les travailleurs des grandes villes un peu désabusés de la politique qui les enivre encore, consentiront à écouter la voix amie de ceux qui leur enseigneront les règles pour bien vivre, physiquement et moralement.

ment sur les progrès — prodigieux du reste — de la chirurgie opératoire, le médecin, moins bruyamment, était conduit, par l'étude du cerveau de l'homme, aux plus hautes conquêtes. En France notamment, la pensée de Charcot suscitait un magnifique mouvement d'esprits, et le médecin devenait notre grand remueur d'idées. En voici quelques-unes, simplement et, je crois, clairement exposées.

Peut-être jugera-t-on que ce livre vient à son heure au moment où le romancier, le journaliste et l'auteur dramatique dépensent des trésors d'indignation ou d'ironie pour mettre en lumière les inévitables abus, les éternels travers, les menus torts de la corporation. On y verra que nous avons semé plus d'une parole utile à l'élargissement, à l'émancipation de la pensée humaine : c'est à montrer cela que je consacre la première moitié de cet ouvrage. On y verra, dans la seconde, que nos études en psychologie physiologique aboutissent à une morale, à une thérapeutique d'âme efficace, vraiment. La connaissance du cerveau de l'homme n'est pas que désillusion et désenchantement : elle mène pratiquement à la raréfaction de la souffrance, à moins de gaspillage, à une utilisation moins imparfaite, à une culture du Moi.

Ce n'est plus guère que dans une heure de découragement passager qu'on peut redire la première et si désolante parole de Faust : « Philosophie, hélas ! jurisprudence, médecine, et toi aussi, triste théologie, j'ai tout approfondi dans mon ardeur laborieuse, et me voilà

maintenant, pauvre fou ! aussi sage qu'auparavant. » Le vieux Faust a rajeuni. Aujourd'hui encore le Docteur a longuement médité l'ensemble de la connaissance, mais il a su trouver en lui le ferme espoir que ce n'est pas tout à fait vainement. Comme jadis, « la fiole vibre et tinte[1] » dans la main du disciple, et ce n'est pas un ironique *humunculus* que j'y vois éclore.

M. F.

(1) *Le second Faust*, scène dans le laboratoire.

INTRODUCTION

A LA

MÉDECINE DE L'ESPRIT

PREMIÈRE PARTIE

QUELQUES IDÉES DE MÉDECINS

CHAPITRE PREMIER

L'ENSEIGNEMENT DE LA SALPÊTRIÈRE

Charcot et l'hypnotisme. — Le phénomène hallucination : le rêve chez les hystériques. — Les procès de sorcellerie. — L'affaire La Roncière. — L'histoire des hypnotiseurs. — Les faits acquis : leur intérêt psychologique, juridique, historique. — Le Satanisme. — L'Envoûtement. — La Télépathie. — La Fascination. — Le Miracle.

Du vivant de Charcot, lors de ses retentissantes études sur l'hystérie et le somnambulisme, de nombreuses personnes avides de s'instruire ou simplement en proie au péché de curiosité, voulurent bien me demander s'il leur serait possible d'assister au moins une fois aux cours et aux expériences de la Salpêtrière. Il était malaisé d'en obtenir l'autorisation si l'on était du monde et non pas du métier, et cela pour quelques motifs qu'il est sans doute utile d'expliquer.

Ces sortes de recherches, d'un caractère si nouveau

qu'elles menacent de bouleverser plus d'une notion classique en philosophie, en histoire et en jurisprudence, ne peuvent guère que troubler, sans beaucoup les instruire, les esprits insuffisamment préparés, ceux que n'a pas mûris une solide éducation technique préalable. Dans toute science nouvelle, les faits probants sont difficiles à discerner des faits douteux; et c'est assurément un des grands torts de notre temps, que la hâte inconsidérée à vulgariser le savoir très récemment acquis.

Ce que l'on nomme le grand public — c'est-à-dire les gens qui, la veille, ignoraient tout ce qu'on va leur apprendre si vite — le public effaré, d'abord, puis charmé par l'attrait de l'étrange et du neuf, va d'emblée, non pas aux phénomènes les plus simples et les mieux démontrés, mais bien plutôt aux plus mystérieux et aux plus surprenants. Il s'impatiente et s'énerve aux lenteurs méthodiques; il voudrait avoir tout de suite les solutions de son choix. Il eût risqué d'être déçu au cours du professeur Charcot.

Ce qui permit à ce maître admirable de mener à bien des études qui, jusqu'à lui, avaient fait sourire les sages, ce qui lui valut tant de trouvailles dans cette mine obscure où tant d'autres chercheurs s'étaient égarés avant lui, c'est qu'il eût le rare courage de laisser de côté, d'abandonner à ses « neveux », aux savants des générations futures, tout ce qui lui semblait inaccessible pour l'instant. Il prit les faits les plus simples, les plus aisés à observer; il délaissa tous les autres et ne voulut

progresser qu'avec des lenteurs et des précautions infinies, donnant ainsi la preuve qu'il aimait fort la vérité, au contraire de ces esprits qui lui préfèrent le mystère, et qu'il savait l'art précieux de la patience. Manière étroite, au dire de plusieurs, et qui risque de rendre injuste pour des tentatives plus libres ; manière égoïste peut-être, mais la mieux apte encore à se procurer à soi-même, comme à donner aux autres, le sentiment de la sécurité.

Pour fermer au public son amphithéâtre de cours, il avait d'autres motifs encore, outre l'inconvénient moral de donner, en représentation pour ainsi dire, des malades qui sont aussi des pauvres, sans bénéfice réel pour personne, il est juste de dire que le spectacle de l'hystérie n'est point inoffensif. Il n'est certes pas indécent et le mot a perdu définitivement sa signification vulgaire de lubricité maladive ; tout au contraire il est prouvé que la plupart des névropathes de cette sorte répugnent à l'amour physique. Mais l'attaque de nerfs et l'état de nervosité sont, à coup sûr, d'un très mauvais exemple. Nous y sommes tous plus ou moins prédisposés, et ce n'est pas d'hier, car le vieux Sydenham, père du laudanum, qui exerçait très savamment au XVIIe siècle, affirme en ses écrits, que la moitié des hommes et à peu près toutes les femmes sont hystériques. Il exagérait bien un peu, à moins qu'on ne préfère admettre qu'à la cour du roi Charles II, on était moins équilibré que nous. Mais la proportion est encore consi-

dérable, et il aurait été d'assez fâcheux effet que MM. les internes, au beau milieu du cours, fussent contraints de quitter précipitamment l'estrade où ils aident leur maître, pour aller secourir de belles spectatrices en mal de pâmoison.

Mais s'il est périlleux de voir, il est moins périlleux de lire, et l'on peut faire choix de quelques faits d'intérêt général qui, sans troubler outre mesure les esprits les moins préparés, pourront contribuer à donner une idée exacte de la portée, de l'importance de ces curieuses recherches qui nous ont fait comprendre tant de choses obscures, et qui ont tant contribué à mûrir quelques bons esprits. Dès maintenant, les connaissances positivement acquises sur ce sujet forment un tout assez complet pour que l'enseignement de la Salpêtrière puisse être coordonné, synthétisé et mis au net, pour ainsi dire. Un bon écrivain spécial, ancien interne et ancien chef de clinique de Charcot, le docteur Gilles de la Tourette, a mené cette besogne à bonne fin, et son *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie* [1] constitue, avec les *Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme* [2] de M. le professeur Pitres, doyen de la Faculté de médecine de Bordeaux, ce qu'il y a, je crois, de plus instructif dans l'espèce.

De ces ouvrages écrits pour des spécialistes je voudrais d'abord détacher quelques aperçus relatifs au phénomène de l'hallucination.

(1) Plon, édit. 3 vol. 1895.
(2) O. Doin, edit. 2 vol. 1891.

II

Ce phénomène, le public ne le connaît guère que par de vagues informations de presse, ou par certains romans modernes dont on ne peut trop dire à quel point ils sont immoraux, non pas tant par la crudité des scènes qu'ils racontent que par l'insuffisance de leur documentation et leur prétention à instruire. Car, au fond, l'immoralité d'un écrit ne réside-t-elle pas surtout dans l'altération du vrai ?

Voici ce qui s'observe au chevet des malades.

Presque toujours, sitôt finie son attaque de nerfs, faite de mouvements convulsifs et de cris désordonnés, l'hystérique est pris de délire. Il se figure, avec une grande intensité et une parfaite sincérité dans l'hallucination, revoir et revivre telle ou telle scène marquante, impressionnante de sa vie passée. Au moyen âge et jusqu'au dernier siècle, alors que l'éducation n'était rien que religieuse, comme on ne voyait guère les âmes tourmentées que du combat des mauvais anges contre les bons, les démons et les séraphins jouaient le grand rôle dans ce délire. Aujourd'hui presque toutes les filles du peuple que l'on soigne dans les hôpitaux ont pour préoccupation dominante un ami dont l'abandon leur a été cruel, et leur délire est tristement sentimental bien plutôt que mystique, tout en suivant, d'ail-

leurs, absolument et rigoureusement les mêmes phases qu'à l'époque lointaine où le diable Isaacaron venait tenter Mme de Belciel. Un exemple précis me fera mieux comprendre.

Une malade, du service de Charcot, eut à seize ans sa première crise de nerfs, après un incendie qui avait dévoré la maison de son père ; un peu plus tard, au théâtre où l'on représentait le *Tour du monde en quatre-vingts jours*, d'après le roman de M. Verne, elle eut une seconde attaque au tableau émouvant où des serpents envahissent la scène et enlacent deux voyageuses ; elle devint tout à fait hystérique lorsque son fiancé l'eut abandonnée pour une autre. Par la suite, elle avait au moins une attaque de nerfs par jour, après quoi prenait le délire, et ce délire était toujours le même : l'incendie, la grotte des serpents, la scène de l'abandon, y revenaient invariablement dans le même ordre, à l'état d'hallucination si complète que la malade se figurait y être, absolument. Et les yeux clos, les deux bras en avant pour repousser ces visions affreuses, elle les racontait haletante d'horreur, et les peignait en couleurs vives, en termes saisissants. Puis elle s'éveillait, redevenue semblable à vous ou moi. Elles sont toutes ainsi. Leurs hallucinations évoluent selon certaines lois dont voici les principales :

1° L'hallucination est parfaite, l'illusion absolue : l'hystérique la subit avec l'intensité d'une chose réelle, et le récit qu'elle en fait est sincère.

2° Ce ne sont point, à proprement parler, des inventions de son esprit, mais bien des souvenirs amplifiés, dramatisés, se rapportant toujours à quelque fait réel, antérieurement arrivé.

3° La vision n'est ordinairement pas immobile. Elle apparaît à la gauche ou à la droite du sujet, selon que le sujet a de l'*hémianesthésie* à droite ou à gauche (les hystériques sont ordinairement insensibles d'une moitié du corps); puis elle avance et s'évanouit au moment où elle arrive en face du sujet.

Cette triple particularité contribue singulièrement à donner, au récit que font les hystériques de leurs hallucinations, plus de précision, plus de vivacité, plus de véracité apparente. On sait, en outre, que, quand une personne est en état de sommeil hypnotique, il est facile de lui suggérer à volonté des hallucinations de l'un ou l'autre sens, de lui faire voir des fleurs, respirer des parfums, goûter des bonbons ou du sel, entendre des paroles, toucher des objets imaginaires. En cet état, l'hystérique, privé momentanément de sa personnalité volontaire, subit, comme une cire molle, l'impression que lui impose une volonté étrangère, et s'imagine véritablement voir, entendre, sentir, goûter, toucher tout ce dont on lui parle. Et toujours il décrit son hallucination en termes abondants et si précis, avec un tel relief de détails, qu'on dirait la vérité même.

Ainsi donc, premier fait acquis : l'état d'hallucination peut se produire, suggéré par le souvenir d'une scène

réelle de la vie passée, ou imposé par la volonté d'un tiers. Tout cela est connu d'un bon nombre de nos lecteurs, et je n'en fais mention que pour mieux être compris par la suite dans l'explication de ces bizarreries pathologiques. Mais voici qui est moins banal et plus digne de fixer l'attention.

Parfois aussi, l'hystérique peut se suggérer à lui-même, la nuit, pendant son sommeil ordinaire et sous la seule impulsion d'un rêve — les rêves jouent un rôle énorme dans leur vie, et très souvent leurs veilles demeurent tout impressionnées d'un songe de la nuit —, des hallucinations assez intenses pour que la mémoire en subsiste, après le réveil, comme d'une chose arrivée. Et c'est ici que la question prend assez d'intérêt nouveau pour mériter quelques détails. A la Salpêtrière, les malades — qui sont toujours préoccupées d'amours subitement écloses ou de haines d'un jour pour Messieurs les étudiants du service — rêvent souvent de tel ou tel d'entre eux. Le lendemain, à leur réveil, elles accusent sincèrement l'interne — voire le professeur en personne — d'être venu les violer. En pareil cas, rien n'est facile comme de contrôler l'inexactitude du fait. Mais prenez un autre milieu; supposez l'absence de témoins, l'impossibilité pour l'accusé d'invoquer un alibi et voyez où cela peut mener, puisque l'accusation, portée de bonne foi, est toujours formulée avec un grand accent de vérité, un luxe de détails précis à s'y méprendre, fût-on le plus retors des juges d'instruction.

« Mais, dira-t-on, une tentative criminelle laisse des traces, après elle, des blessures, des vestiges de lutte ? » Oh ! mon Dieu, qu'à cela ne tienne ! Voici quelques exemples, non point des anecdotes inventées à plaisir et pour les besoins de la cause, mais des « observations » médicales, recueillies avec soin et scrupuleusement contrôlées par des savants sévères dans le choix de leurs documents. Après les avoir exposés, nous les comparerons à certains faits rapportés par l'histoire, et ce rapprochement ne sera pas, je pense, sans apporter quelque clarté nouvelle.

Une jeune femme notoirement nerveuse, Mme X..., a rencontré dans la journée une personne qu'elle connaît à peine, M. Z... Le fait n'est, en lui-même, d'aucune importance, mais elle en a rêvé, la nuit suivante, ainsi qu'il nous arrive à tous de rêver d'une chose minime, survenue récemment. Donc, elle rêve que M. Z... l'a poursuivie furieusement sur une route où elle allait ; la course a été longue et pénible : à bout de forces, elle a fini par se jeter dans un fossé et par se briser les deux jambes. Le lendemain matin, Mme X... se réveille, toute meurtrie, absolument incapable de remuer les jambes, et racontant, de la meilleure foi du monde, que M. Z..., en la pourchassant, l'a fait choir et qu'il a causé la fracture. On examine la malade : ses jambes ne sont point brisées mais bel et bien paralysées ; chez elle la paralysie n'a pas duré moins de six mois. Un simple rêve peut donc suffire à laisser après lui des traces

matérielles, des preuves persistantes, et qui peuvent donner l'illusion d'un récit véridique.

Mais voici qui est pire encore :

Une hystérique a passé la nuit dans son lit, le plus paisiblement du monde. Ses voisines de salle, les surveillantes qui ne l'ont pas perdue de vue, sont là pour l'attester : rien d'apparent n'a troublé son sommeil. A son réveil elle raconte avec émotion qu'elle a été brutalisée, pendant la nuit, par quelqu'un qu'elle nomme. On cherche à lui faire comprendre qu'un vain songe a causé son émoi, mais elle se déclare endolorie de-ci, de-là, et elle montre, à l'endroit même où le ravisseur l'a frappée, des taches brunes de sang extravasé, de véritables et indéniables ecchymoses. Eh bien, chose absolument invraisemblable au premier abord, mais parfaitement démontrée, ces ecchymoses sont survenues spontanément, sous la seule influence de la suggestion par le rève, et ce témoignage matériel est né de l'imagination. Ce n'est rien qu'un trouble local de la circulation sanguine ; en voici la preuve fournie par une petite expérience très concluante, maintes fois répétée à la Salpêtrière. Sur la main d'une hystérique, placez du vulgaire papier gommé, un inoffensif timbre-poste, par exemple ; entourez-le d'un pansement épais que vous prendrez soin de sceller avec de la cire et un cachet pour que nul n'y puisse toucher. Affirmez à la malade qu'on vient de lui poser un vésicatoire. Et, le temps normal écoulé, quand vous détacherez le pansement, la sugges-

tion aura suffi pour produire l'effet d'un vésicatoire réel, une cloche d'épiderme soulevé, pleine d'eau, une « phlyctène », comme on dit. Ecchymoses, phlyctènes sont phénomènes du même ordre, troubles de la circulation locale pouvant naître sous l'influence de la seule suggestion, qu'un rêve en soit la cause ou qu'un étranger la provoque. Et le mécanisme en est simple : une paralysie momentanée des nerfs vaso-moteurs... Une hallucination pénible, un drame imaginaire suffisent donc à laisser après eux des traces matérielles, des lésions formelles. Le rêve peut créer une réalité.

Outre l'extrême curiosité du fait, il y a là une connaissance nouvelle grosse de conséquences pratiques en jurisprudence. Un innocent peut être condamné sur la dénonciation vraisemblable et sincère d'un halluciné. Dieu merci, les cas de cette sorte sont assez peu fréquents dans la société moderne. Mais, en remontant dans le passé, on peut trouver dans la notion de ces phénomènes récemment mis à jour l'explication très probable d'une foule de petits faits historiques qui sont restés longtemps mystérieux.

III

Quand on relit les vieux procès de sorciers et de possédés du démon, un esprit impartial ne peut manquer d'être frappé par le talent d'observation, par le souci de vérité, par le soin scrupuleux à noter les moindres dé-

tails dont firent preuve les inquisiteurs et les juges du temps.

D'une rigueur impitoyable, qui s'explique aisément puisqu'ils croyaient avoir affaire au diable, à l'ennemi du genre humain, ces hommes, dont la mémoire est détestée pour les supplices qu'ils ordonnèrent, apportaient à l'étude des faits soumis à leur juridiction un soin méticuleux et une incontestable bonne foi. Tous les phénomènes notés à la Salpêtrière, on les a retrouvés, depuis, dans les pièces de ces procès. Aucun petit détail ne leur a échappé ; ils ont écrit, sans s'en douter, une histoire à peu près complète de la névropathie, si bien qu'on a pu dire avec quelque raison : rien n'a changé, depuis Laubardemont, de la science de l'hystérie, si ce n'est l'interprétation des symptômes et leur traitement : l'eau en place du feu, la douche en place du bûcher.

Dans l'ouvrage de M. Gilles de la Tourette, fort riche en documents historiques intéressants, il est question des extases et des visions d'une religieuse dont on a, ces temps-ci, magistralement reconstitué le caractère : je veux dire sainte Thérèse. S'il est vrai que « ce que Pierre institue sur la terre est institué dans le ciel », aucune bienheureuse n'a de plus belle place à la cour céleste, et la vénération de trop de fidèles lui est acquise pour que je me permette, à l'exemple de son historien, le R. P. Hahn, de la compagnie de Jésus, de l'assimiler à une simple névropathe. Mais, en passant, je tiens à signaler, pour l'honneur du corps médical, le ton res-

pectueux dont les savants les moins suspects de complaisance ont parlé d'elle. M. le professeur Charcot écrit en effet cette phrase : « La vie de sainte Thérèse, dans laquelle cette femme de génie, avec une subtilité d'analyse vraiment merveilleuse, nous fait pénétrer dans l'intimité de son mal... » Ceci pour démontrer que ces pauvres savants si décriés pour leur absence d'idéal et leur brutal amour du terre à terre, savent aussi rendre justice aux grandes âmes et honorer les saints à leur façon.

Ils analysent avec infiniment moins de vénération le cas si curieux de sœur Sainte-Marie-des-Anges, de son nom séculier Mme de Belciel, supérieure du fameux couvent des Ursulines à Loudun. Celle-là fut une religieuse préoccupée jusqu'à l'excès du péché contre la pureté. Après ses crises de nerfs, aux heures d'hallucination, il lui arrivait de voir survenir « du costé droit » son bon ange en longs cheveux blonds, lequel se trouvait revêtir exactement les jolis traits de François de Vendôme, duc de Beaufort, dont le père, César de Vendôme, était fils naturel du Vert-Galant et de Gabrielle d'Estrées. Mais plus souvent c'était le diable Isaacaron qui lui venait rendre visite, la secouait de convulsions affreuses, et la tentait abominablement. Voici, d'ailleurs, comment elle s'exprime :

« Isaacaron qui estoit celuy qui opérait le plus en moy et qui ne me donnoit quasy point de relasche, tirait un grand avantage de mes laschetez pour me donner d'hor-

ribles tentations contre la chasteté. Il faisoit une opération sur mon corps la plus furieuse et la plus estrange qu'on se puisse imaginer; ensuite il me persuada vivement que j'estois grosse d'enfant, en sorte que je le croïois fermement, *et j'en avois tous les signes qu'on en peut avoir.* »

Le scandale fut tel que Laubardemont intervint. Voici, dans leur simplicité textuelle, les termes de son rapport au cardinal de Richelieu :

« C'est chose étrange qu'il paroît en elle des marques de grossesse par des vomissements continus, des douleurs d'estomach, et des sérositez blanchâtres qui sortent de son sein. »

Et quelques jours plus tard, il s'exprime en latin, pour mieux braver l'honnêteté et décrire tous les symptômes de cette conception diabolique, qu'une crise de nerfs réduisit à néant.

On sait ce qu'il advint du pauvre Urbain Grandier pour avoir été vu en songe, lui aussi !

Pour des rêves pareils, Madeleine de la Palud dénonce Gauffridi, Loyse Capel fait monter au bûcher l'innocente Honorée. En 1642, lors de la possession de Louviers, Madeleine Bavent voit le diable lui apparaître sous la forme « d'un petit cerf volant fort noir ».

« Il se jettoit sur mon bras, dit-elle, quand je voulois commencer à parler, me pesoit autant qu'une maison, me frappoit la teste contre les parois, me renversoit par terre au parloir... et on me voyait *toute meurtrie et livide*,

toute noire et plombée, toute gâtée et mal accommodée, sans sçavoir d'où pouvoient venir mes *battures.* »

Une autre montrait sur ses jambes des taches noires provenant de contusions que le démon lui avait faites en la frappant durement avec sa queue de fer, parce qu'elle refusait de céder à ses tentations. Un volume ne suffirait pas à qui voudrait accumuler les citations analogues.

Ce qu'il importait de montrer, c'est que, une fois ces faits constatés à la Salpêtrière, les érudits ont retrouvé dans toutes les annales de la démonologie les signes très précis de l'hallucination hystérique. Autrefois, tout comme aujourd'hui, l'hallucination était absolue : Madeleine de la Palud était entièrement sincère quand elle accusait Gauffridi ; de même ces deux prêtres dont parle Pic de la Mirandole, et qui s'accusèrent eux-mêmes de fréquenter chaque nuit le démon, ce qui leur valut le bûcher.

Qu'elle survînt au lendemain d'un rêve ou à la suite d'une attaque, l'hallucination rappelait invariablement la préoccupation dominante du temps, l'intervention diabolique ou bien un fait réel récemment survenu, comme la troublante visite au couvent de Loudun du beau duc de Beaufort, âgé de dix-huit ans. Et c'est encore la même mobilité des visions, survenant à droite ou à gauche, selon que le sujet est anesthésié de l'une ou l'autre moitié du corps. Seulement, au XVIe et au XVIIe siècle, au lieu de s'appeler « hémianesthésie », cela se nommait *sigillum diaboli* (le sceau du diable). A Loudun

du temps de Louis XIII, comme à la Salpêtrière sous le règne scientifique du docteur Charcot, l'hallucination par le rêve laissait des marques après elle, des ecchymoses témoignant des violences du tentateur.

Voilà, certes, une manière neuve et inattendue délucider l'histoire, d'en faire la critique. Ne vous semble-t-il pas qu'elle l'éclaire d'un jour vif, en montrant à la fois ce qui se passait dans l'âme des hallucinées et dans l'âme de leurs bourreaux?

Sans cesse tourmentées par l'idée des démons incarnant les péchés, les religieuses de ces temps troublés se névrosaient d'autant plus aisément qu'elles vivaient en communauté, et se contagionnaient, pour ainsi dire, les unes les autres. L'étrangeté de leurs attaques convulsives, l'aveu formel de la visite du démon, les crises provoquées par les tentatives d'exorcisme, tout portait à croire que Satan s'en mêlait. Au cours de leurs hallucinations, les sorciers s'accusaient eux-mêmes; avec cette forfanterie qui est commune à tous les hystériques, ils se vantaient de fréquenter l'enfer. Comment ne pas sévir? Comment ne pas condamner au bûcher les suppôts du Malin? On ne saurait trop le dire, jamais magistrats ne s'entourèrent de plus minutieux documents, de pièces à conviction plus nombreuses et plus précises. On les a accusés de méchanceté pure, de cruauté stupide, alors qu'ils étaient simplement d'honnêtes juges, absolument persuadés de la sainteté de leur rôle, en pourchassant le diable, l'éternel ennemi des hommes, en

voulant en expurger la terre et le refouler en enfer ! N'est-ce pas chose curieuse, cette quasi-réhabilitation des Pierre de Lancre et des Laubardemont, des inquisiteurs d'État et des tribunaux ecclésiastiques dont tous les poètes et tous les historiens, dans leur enthousiasme généreux, ont flétri la mémoire, et que les médecins d'aujourd'hui innocentent, en démontrant qu'ils ne pouvaient faire autrement ?

IV

De semblables erreurs sont, à coup sûr, au siècle où nous vivons, infiniment plus rares et de conséquences moins lourdes. J'en veux citer deux, cependant, qui me semblent démonstratives :

Voici quelques années M[gr] de Ségur, qui fut un très pieux et très digne prélat, publia un petit volume destiné à propager l'horreur et l'effroi du Malin, en racontant d'une manière saisissante ses plus récentes incursions sur terre. Il y est, notamment, question d'un jeune homme chrétien qui reçut, une nuit, la visite du diable. Le lendemain, il portait à l'épaule une tache brunâtre, trace évidente d'un attouchement infernal, et il racontait, en effet, que le démon l'avait touché du doigt, précisément à cette place. L'histoire fit quelque tapage ; des polémistes mal instruits accusèrent le digne évêque d'inventer de malsains et terrifiants récits à l'appui de

sa thèse, et je crois bien que le vilain mot d'imposture fut imprimé. Les expériences de la Salpêtrière portent à croire, tout au contraire, que le fait était vrai. Il y a gros à parier que le jeune homme était un halluciné hystérique ; mais un rêve avait pu suffire à déterminer l'ecchymose, et comment ne pas s'y tromper?

L'autre cas que je veux rappeler est d'une plus grave importance : c'est la fameuse affaire La Roncière-Le Noury, dans laquelle Mlle Marie de X... joua, en 1834, vis-à-vis du malheureux lieutenant, le même rôle qu'avait joué Mme de Belciel, tout juste deux cents ans auparavant, en 1634, vis-à-vis d'Urbain Grandier, curé de Loudun. La douloureuse aventure est assez oubliée pour qu'il soit nécessaire de l'exposer avec quelques détails.

Voici, d'après le *Recueil des Causes célèbres*, ce qui se passa dans la nuit du 23 septembre 1834, à l'hôtel du père de Mlle de X..., général commandant l'École de cavalerie de Saumur :

« Il était environ deux heures du matin ; la jeune fille était depuis longtemps endormie, quand tout à coup, un bruit de vitres qui se brisent vint l'éveiller. Écartant ses rideaux, elle voit, à la clarté de la lune, un bras passer par le carreau cassé et lever la poignée de l'espagnolette de sa fenêtre, puis un homme pénétrer dans sa chambre et se diriger rapidement vers la porte communiquant avec la chambre de sa gouvernante.

« A cette vue, par un mouvement prompt comme la

pensée, Marie se précipite à bas de son lit et cherche à se faire un rempart d'une chaise derrière laquelle elle se place. Elle peut alors examiner l'homme qui vient de s'introduire chez elle. Il est de taille ordinaire, vêtu d'une capote en drap, coiffé d'un bonnet de police en drap rouge, et qui paraît à la jeune fille avoir pour ornement un galon d'argent. Autour du col, il a une vaste cravate noire qui cache les oreilles.

« L'homme, la couvrant d'un regard effrayant, lui dit : *Je vais* ou *je viens me venger*. En même temps il se jette sur elle et lui arrache violemment la chaise à laquelle elle se cramponnait convulsivement. Alors il saisit la jeune fille par les épaules, la terrasse et lui arrache sa camisole de nuit, puis lui passe un mouchoir autour du cou et le serre de manière à ne laisser à sa victime que la faculté de pousser de faibles gémissements; ensuite il lui étreint le corps dans une corde, et il met ses pieds sur les jambes de la malheureuse enfant.

« Quand il l'a ainsi garrottée, il se penche sur elle et lui porte des coups violents sur la poitrine et sur les bras; il la mord au poignet droit. Et tout en frappant et en mordant, il dit qu'il veut se venger de ce qui lui est arrivé chez M. de M... deux jours auparavant. A mesure qu'il parle, son exaspération va croissant, et il redouble ses coups : « *Depuis que je vous connais*, poursuit-il, *il y a* « *quelque chose en vous, qui m'a donné le désir de vous* « *faire du mal.* »

« A ces mots, la rage de ce forcené ne connaît plus de

bornes. Il saisit un instrument que la jeune fille ne peut voir, mais qu'elle croit être un couteau, et lui en porte deux coups sur les jambes; d'autres coups sur le corps occasionnent des contusions graves. Jusque-là, le saisissement a laissé Mlle de X... sans voix; l'excès de la douleur lui rendant des forces, elle pousse des cris qui parviennent aux oreilles de miss Allen, sa gouvernante. Celle-ci se lève aussitôt, et l'homme, entendant le bruit qu'elle fait en frappant à la porte et en l'agitant pour l'ouvrir, pense qu'il est temps de songer à la retraite : « *En voilà assez pour elle !* » dit-il en désignant Mlle de X...

« En même temps, il dépose une lettre sur la commode, il se retire par la fenêtre qui était restée entièrement ouverte. « *Tiens ferme,* » dit-il en s'adressant peut-être à un complice. Et il disparaît.

« Ce qui est singulier, c'est que miss Allen n'a rien vu, rien entendu, si ce n'est les gémissements que pousse habituellement l'hystérique en proie à ses hallucinations, et celles-ci étaient assez intenses pour que la malheureuse, s'habillant à la suite de cette scène, vît nettement son agresseur imaginaire se promener en la narguant sur le pont qui faisait face à sa chambre. »

Quant aux coups soi-disant portés, ils avaient été si peu graves, que deux jours après l'attentat, Mlle de X... assistait à un bal. Trois mois plus tard, un médecin commis par la justice constatait enfin une douteuse et toute petite cicatrice !

L'infortuné lieutenant désigné par son accusatrice passa en cour d'assises et, malgré une magnifique plaidoirie de Chaix-d'Est-Ange, qui s'efforça de démontrer que M[lle] de X... n'avait été victime que de ses hallucinations, il fut condamné à dix ans de réclusion. Il subit sa peine *en entier* à Clairvaux, et ne fut réhabilité qu'en 1849, sur un rapport favorable d'Odilon Barrot, qui avait été, en 1835, l'avocat de la partie civile. Il a été, depuis, nettement démontré que, dans la nuit du 23 septembre 1834, l'accusé se trouvait auprès d'une autre dame, mariée celle-là. Pour ne pas la trahir, il ne donna point d'alibi, et la dame garda le silence et laissa condamner son amant, pour ne pas compromettre sa félicité conjugale !

Ce lointain fait-divers ne suffirait-il pas à démontrer que les études poursuivies à la Salpêtrière ne sont pas seulement d'un haut intérêt de curiosité pour la science, mais encore d'une réelle utilité pratique à l'usage de la magistrature ?

V

Rien n'est plus curieux que l'histoire de l'esprit humain aux prises avec le mystère, tâtonnant dans le noir, n'ayant pour se guider que la lampe souvent fumeuse de sa pauvre raison, de jour en jour un peu plus lumineuse pourtant. Cette histoire, M. le professeur A. Pitres l'a magistralement écrite dans l'étude consacrée aux

Origines de l'hypnotisme dans ses *Leçons cliniques sur l'Hystérie* dont j'ai dit un mot tout à l'heure.

Cela commence à Paracelse, avec la foi aux influences sidérales, le *magnes*, les archées, à Van Helmont, à Robert Fludd, qui fait de la terre et de l'homme un aimant à deux pôles, et qui distingue un magnétisme spirituel ou moral, et un magnétisme corporel. C'est à peu près la doctrine actuelle de M. Joséphin Péladan et de feu son frère le Dr Adrien Péladan fils, qui fût un Sar également. Elle date de loin, de 1640. C'est là que Mesmer a puisé ce qui fit sa grande fortune.

Cet Antoine Mesmer paraît vraiment n'avoir été qu'un aventurier très avide d'argent et de renommée. Sa doctrine, qu'il n'avait même pas inventée, était celle du fluide universel d'où dépend la santé, d'où dérivent les maladies, selon qu'il afflue çà ou là. Il suffit de le déplacer pour guérir tout état morbide. La panacée universelle était trouvée.

Sa pratique fut fort habile et d'admirable mise en scène. On procéda d'abord par simples regards et attouchements. Le maître s'asseyait, le dos tourné au nord, les genoux touchant les genoux, les yeux dans les yeux, les mains placées aux hypochondres ou aux lombes de la malade, transmettant lentement l'excès de son fluide.

Mais, la clientèle affluant, il dut compliquer sa manière : il eut l'idée de son fameux « baquet ».

Dans une grande salle où la lumière n'arrivait que tamisée par des rideaux épais, se trouvait une caisse cir-

culaire en bois de chêne, ayant six pieds de diamètre, un pied et demi de hauteur ; au dedans de la limaille de fer, du verre pilé, des bouteilles en rond se regardant par le goulot, et des broches de fer plongeant dans tout cela. Autour, deux ou trois rangs d'adeptes réunis par une ficelle. Un harmonica jouait crescendo ses grands airs. Mesmer apparaissait, vêtu de soie lilas, brandissant sa baguette sur la foule exaltée, touchant les points endoloris... et ceux qui n'avaient pas une bonne attaque de nerfs, considérée d'ailleurs comme une crise salutaire, étaient vous pouvez le croire, en petite minorité.

Comme une sorte de Haute-Cour, les Académiciens s'assemblèrent ; mais Mesmer refusa de se soumettre à leur contrôle, et finalement décrié, bientôt délaissé par son aristocratique clientèle, il s'exila de France en 1785, après fortune faite.

Puis vint le bon marquis Chastenet de Puységur, excellent homme, philanthrope touchant, qui eut l'idée, charmante en sa naïveté, de magnétiser un grand arbre à l'ombre duquel les gens venaient s'asseoir pour attendre commodément la guérison. Ce fut ce Puységur qui, constatant l'état somnambulique, imagina qu'il était favorable aux divinations, et que tout sujet endormi devenait sur-le-champ excellent au diagnostic, infaillible aux conseils pour un bon traitement. Il était si content de sa trouvaille qu'il écrivait à un ami, le 8 mars 1784, cette phrase d'un optimisme si ravi et d'une si parfaite bonhomie : « La tête me tourne de plaisir en voyant le

bien que je fais autour de moi. » Race admirable des utopistes au grand cœur, les sagesses et les ironies de la critique demeurent sans prise sur vous ; la cause de la vérité est singulièrement desservie par vos enthousiasmes et vous ne valez en fin de compte qu'amère déception aux braves gens qui croient en vous : mais vous avez aimé les hommes d'un tel cœur, et votre âme a été si fraîche, que l'avenir garde de vous un souvenir délicieux, presque attendri.

En 1820 et en 1826 un esprit plus avisé, Foissac, conjura par deux fois l'Académie de vérifier certains faits qui lui semblaient indiscutables. L'Académie finit par y consentir. La commission qu'elle nomma eut à examiner un singulier pot-pourri de faits exacts et d'imaginations pures. L'état somnambulique était assez justement observé, mais il se mêlait à cela des récits d'aventures vraiment trop merveilleuses, la prédiction de l'avenir, le diagnostic des maladies, la lecture, les yeux fermés, au travers des corps opaques. Et l'Académie se fâcha.

Une fois encore, pourtant, elle consentit à étudier les sujets que lui présentait un magnétiseur, le docteur Berna. Burdin aîné offrit sur sa cassette particulière un prix de 3,000 francs à quiconque aurait la faculté de lire un écrit quelconque placé hors de la portée des yeux et du toucher. Les prétendants vinrent en foule : aucun d'eux ne gagna le prix, et l'Académie, décréta que le magnétisme était une chimère et qu'elle ne répondrait plus aux communications sur ce sujet (1er octobre 1840).

On avait lassé sa patience et son bon vouloir. Et l'idée ne vint à personne de tracer un plan d'étude, un programme de recherches précises, méthodiques, qui aurait dès lors permis de fixer la science sur un des points les plus intéressants qui aient jamais été soumis aux délibérations d'un corps savant.

Il y avait du vrai pourtant, dans tout cela. Au moment même de cette condamnation solennelle, un praticien de Manchester, le D. Braid, commençait la série de solides recherches qui devaient aboutir à la découverte du « maagnétisme expérimental ». Déjà son précurseur ignoré, l'abbé Faria, avait démontré la parfaite inexactitude de la théorie du fluide ; il avait, le premier, décrit les phénomènes d'hallucinations sensorielles et réalisé l'expérience, aujourd'hui vulgaire, qui consiste à faire éprouver par la suggestion et pendant le sommeil des sensations imposées.

Braid décrivit encore les anesthésies, les contractures hystériques, et ne tarda pas à s'assurer que l'hypothèse d'un prétendu fluide magnétique ne reposait sur aucun fondement. Malheureusement il fut pris, lui aussi, du périlleux besoin des théories, des interprétations hâtives. Il fit, de ses découvertes, remarquablement observées, et de la doctrine de Gall un mélange malencontreux qui lui valut le long oubli qu'il ne méritait pas.

Vingt ans plus tard, M. le professeur Azam (de Bordeaux) publia l'observation restée célèbre de Félida, et s'attacha surtout — c'est un chirurgien — à tirer parti

de l'anesthésie du sommeil hypnotique pour les opérations.

Mais le grand mouvement vraiment scientifique n'avait pas pris encore son essor. Les médecins, toujours très soucieux de dignité professionnelle, craignaient de se compromettre ou de se ridiculiser en abordant ces études inusitées, jusque-là périlleuses pour la bonne renommée de ceux qui s'y étaient aventurés.

C'est alors qu'intervinrent deux savants, dont l'influence fut décisive : Charcot en France, et Heidenhain en Allemagne.

Charcot fût conduit logiquement à la solution du problème par la progression de ses études sur l'hystérie. Voici ce qu'il s'était dit : « Cinq ou six fois, depuis le dernier siècle, les sociétés savantes ont été invitées à vérifier des phénomènes d'hypnotisme ; jamais elles n'ont pu arriver à des conclusions favorables. Cela tient vraisemblablement au manque de méthode dans les recherches faites : toujours les expérimentateurs se sont laissé entraîner à étudier d'abord les phénomènes les plus mystérieux, les plus attirants, les plus étranges ; ils n'ont suivi aucune gradation, et chaque fois leur trop de hâte a retardé de vingt ou trente années l'éclosion de la vérité. Nous procéderons autrement.

« Nous prendrons d'abord les faits simples, rudimentaires, faciles à analyser, et nous n'avancerons qu'en assurant nos positions. Systématiquement et volontairement nous laisserons de côté ce que l'on nomme les phé-

nomènes supérieurs du magnétisme, la double vue, la divination, la transmission de la pensée. Chaque expérience sera rigoureusement contrôlée par tous les moyens en notre pouvoir. On se méfiera soigneusement de la simulation possible des sujets, de ce besoin de se rendre intéressants qui caractérise les hystériques, et l'on se méfiera aussi de son propre enthousiasme, de cette exaltation que donne à tant d'observateurs l'intérêt des choses réputées merveilleuses. Surtout on n'ira pas trop vite. En face d'un phénomène captivant par son étrangeté, nous attendrons, si nous ne nous sentons pas encore mûrs pour l'étudier en parfaite connaissance de cause. Rien ne nous presse : ce que nous n'aurons pas pu faire, nos neveux le feront, car ils seront armés de tout ce que nous aurons fait avant. »

N'est-ce pas qu'elle est magnifique, hautement philosophique et bien digne d'admiration, cette résignation du vrai savant, ce renoncement à savoir, ce désintéressement de soi-même devant la sainte vérité ? Et quelle admirable leçon de patience, dont tout le monde aurait à profiter, sans oublier ces politiques qui pensent ou qui feignent de croire que leur volonté d'homme va suffire pour amener dans la société ces progrès subits, ces bonds en avant, ces sauts brusques que la nature aux transitions douces s'interdit.

VI

Les résultats sont là pour prouver l'excellence de la méthode. Les connaissances acquises depuis vingt ans étonnent par leur nombre et leur précision. L'hypnotisme a pris rang dans la science officielle. Ce qui est fait est bien définitif. Il faudrait de nombreuses pages pour donner de ces choses une idée suffisante. Essayons cependant d'en résumer en quelques lignes les éléments essentiels.

Il existe vraiment un état hypnotique que l'on peut provoquer, qui même est spontané chez quelques sujets. Aucun fluide humain n'est en cause dans sa production, puisqu'il suffit de la fixation d'un objet lumineux quelconque pour le déterminer.

Dans ce sommeil, on se souvient : 1° des choses de la vie commune ; 2° des choses qui se sont passées dans un état hypnotique antérieur.

Les sujets endormis peuvent avoir des hallucinations sensorielles, spontanées ou provoquées le plus facilement du monde par suggestion immédiate : il n'est pas du tout nécessaire d'être doué d'une intensité extrême de volonté pour imposer ces sensations ; n'importe qui peut les déterminer, très simplement, sans aucun effort de transfert. Il n'y a donc pas d'hommes plus spécialement doués du pouvoir d'hypnotiser.

On peut aussi suggérer des actes que le sujet endormi accomplit, soit immédiatement, soit après le réveil, à condition que ces actes soient indifférents à la conscience de celui qui les commet. J'ai vu souvent des sujets endormis assassiner par ordre un oreiller, mais sitôt qu'on leur commande un acte vraiment répréhensible et grave, les hypnotisés résistent, se tirent d'affaire par une attaque de nerfs, et se réveillent sans avoir obéi.

En dépit de tous leurs efforts, jamais les chercheurs vraiment consciencieux et soucieux de se tenir à l'abri de causes d'erreur, n'ont pu vérifier la parfaite véracité des phénomènes de divination, de double vue, de transmission de la pensée. Les expériences de contrôle ont toujours réduit à néant les assertions les plus enthousiastes. En dépit du chagrin que cela fait à quelques convaincus, on ne peut donc encore admettre ces phénomènes parmi les vérités acquises.

Au point de vue de l'étude de la psychologie humaine, les expériences des hypnotiseurs modernes ne nous ont pas appris grand'chose jusqu'au jour où M. Pierre Janet est venu collaborer à l'œuvre commune avec ses remarquables recherches sur l'*Automatisme psychologique* et sur l'*Etat mental des hystériques*. Multipliant les expériences avec une patience, une suite dans les idées et une ingéniosité peu communes, M. Pierre Janet a montré toute l'importance de l'idée fixe, de la distraction, du « rétrécissement du champ de la conscience » dans la

production des anesthésies, des paralysies, des contractures et des phénomènes psychiques que présentent les hystériques. L'hystérie étant une maladie mentale très particulière, peut-être serait-il imprudent de vouloir généraliser les notions qu'elle nous a apprises et édifier sur elles toute la psychologie du cerveau normal. Mais il serait absolument injuste de méconnaître tout ce que nous devons de neuf et de précis aux recherches, universellement estimées, de ce philosophe médecin dont s'enorgueillit à bon droit l'école de la Salpêtrière.

Au point de vue juridique, la connaissance de l'hypnotisme a déjà rendu de grands, d'incontestables services. Déjà les jurés sont moins crédules à certains témoignages, et l'inique jugement qui condamna La Roncière n'eût pas été prononcé de nos jours.

VII

Relativement à l'interprétation de certains faits historiques ou légendaires, les résultats acquis sont plus curieux encore : on reproduit à volonté, à la Salpêtrière, des Belles-au-bois-dormant, des Walkyries de la légende Scandinave, des Sibylles, des prophétesses, des possédées du démon et des stigmatisées. Ainsi se trouvent éclairées d'un nouveau jour les chroniques de sorcellerie et de démonologie que nous a léguées le moyen âge.

En un livre[1] étrange, hardi, documenté, écrit dans la langue en même temps magnifique et maladive que l'on sait, M. J.-K. Huysmans, que bien des jeunes considèrent comme le maître de l'Ecole supra-naturaliste dont ils souhaitent l'avènement, a évoqué naguère la gent démoniaque, la légion troublante des incubes et des succubes ; il a fait revivre éloquemment les envoûtements, la messe noire, le satanisme du passé et le satanisme actuel. Car il affirme que tout cela survit encore, que la fin du siècle positiviste élève des autels aux cultes sacrilèges d'Astaroth ou de Belzébuth, et que les faits surnaturels abondent auxquels il n'est pas d'autre explication possible que l'intervention du Malin.

Or, ces questions-là sont du domaine purement médical. L'école de la Salpêtrière les a traitées à sa façon, qui n'est pas du tout celle de M. Huysmans, et qu'il est curieux de lui comparer, sans critiques. *Les Démoniaques dans l'art*, de Charcot et Paul Richer, l'*Iconographie photographique de la Salpêtrière*, la *Bibliothèque diabolique* de M. Bourneville, les *Conférences à la Sorbonne* du Dr Paul Regnard, donneront aux personnes désireuses de s'instruire une foule de renseignements que je ne puis reproduire en détail. Je voudrais simplement raconter comment Charcot et ses élèves furent amenés à étudier de tels sujets et à écrire l'une des plus intéressantes pages de l'histoire de l'erreur humaine.

Sans le moindre souci des questions de sorcellerie et

(1) *Là-bas*. Tre sse et Stock, Paris, 1891.

de démonologie, dont il n'avait jamais eu la curiosité, Charcot se mit un jour à étudier méthodiquement les hystériques de la Salpêtrière. Il trouva des lois à ce mal, qu'on avait appelé « protée » faute de pouvoir le décrire. Il montra l'hystérique éprise de couleurs criardes et de bimbeloteries reluisantes quand elle est jeune ; sordide, échevelée comme une sorcière quand elle est vieille. Il décrivit l'insensibilité d'une moitié du corps, quelquefois du corps tout entier, à la piqûre, à la brûlure, aux douleurs les plus vives ; le clou et la boule hystérique, la douleur de l'ovaire annonçant la crise prochaine ; il précisa la succession habituelle des phases de l'attaque :

Le premier acte, la *période tétanique* où d'abord les membres se raidissent, où les mains se contournent, où les yeux se convulsent ; la malade rigide, sans connaissance, très souvent recourbée en arche, la tête et les pieds seuls reposant sur le lit. Puis, les mouvements convulsifs avec les contorsions vilaines du visage, les mains qui battent l'air, trois doigts étendus, deux doigts repliés dans la paume ;

Un moment de répit, et commence le deuxième acte, *période des grands mouvements* : la malade bondit en l'air, retombe et rebondit ; les contractures surviennent, immobilisent l'hystérique raidie en arrière, rampant à plat ventre, ou étendue, les bras écartés, comme crucifiée ;

Troisième acte : le véhément paroxysme se calme ; et

ce sont maintenant des poses soutenues, de l'extase, de la terreur, de l'ironie, de la colère, expression plastique des hallucinations que l'hystérique raconte en délirant.

Le délire a pour caractéristique — nous le constations tout à l'heure — d'être en rapport constant avec la préoccupation dominante de la pensée. Dès qu'il s'achève, l'hystérique revient à elle, pleure abondamment, et c'est tout. Après tant de secousses, elle est à peine fatiguée.

Tout cela était étudié, décrit, classé, imprimé depuis des années, lorsque Charcot s'avisa que, peut-être, il y avait là quelque similitude avec les sorcières, les incubes et les possédées du démon. Sur ses avis on compulsa mille grimoires, tous les vieux procès de magie, Jean Weier, Bodin, Bognet, Pierre de Lancre, Nicolas Remy, Abraham Palingh, le Père Joseph, les procès de Loudun, de Louviers, d'autres encore; et l'on fut stupéfait d'y trouver soigneusement décrits, comme signes de possession, tous les symptômes de l'attaque avec estampes à l'appui.

L'anesthésie partielle, c'est le *sigillum diaboli*, le sceau du diable, suffisant à lui seul pour mener au bûcher; l'anesthésie totale, l'insensibilité pendant la « question », c'est « le charme de taciturnité » également diabolique. L'arc de cercle est l'attitude habituelle de Mme de Belciel, la supérieure de Loudun. La face se convulse, parce que les démons s'y viennent mirer et y reflètent leurs grimaces; l'hystérique bondit : Belzébuth soulève son corps; elle brandit trois doigts : le diable

est contraint d'attester la Sainte Trinité ; l'œsophage se contracte, donnant la sensation de la boule étouffante : c'est le « sort » qui remonte ; l'hystérique rampe sur le ventre : c'est l'attitude du démon quand l'exorcisme le terrasse ; l'attitude du crucifiement est pour railler la Sainte Mort.

Quant au délire terminal, on conçoit aisément qu'il ne soit plus aujourd'hui le même qu'au temps d'Urbain Grandier. Comme l'a dit, je crois, M. Regnard : « Nos malades sont des faubouriennes et non des Ursulines. Elles ne délirent plus de Belphegor ou d'Asmodée, affreux princes d'enfer, mais plutôt de M. Alphonse, prince charmant du boulevard extérieur. »

Incubes et succubes ne sont-ils pas représentés par ces visiteurs nocturnes dont nos malades racontent si complaisamment les attentats à leur pudeur ?

Il résulte donc, des documents surabondamment accumulés, que la possession satanique eut tous les caractères de la maladie hystérique. A ceux que cette interprétation inquiéterait dans leur foi religieuse, je signalerai simplement le texte de l'abbé Bergier, qui dans son *Dictionnaire de théologie* convient que le mot « d'esprit mauvais » a été donné par l'écriture à des maladies inconnues alors, et celui du R. P. Debreyne qui, dans sa *Théologie morale*, admet que bien des possédés ne furent que des malades ou des charlatans.

A tout prendre, nos interprétations sont bonnes ou mauvaises, selon le temps où elles viennent : celle de

Pierre de Lancre a été logique à sa date. Celle de la Salpêtrière a certainement plus de chance de prévaloir en ce moment.

VIII

Dans plus d'un roman, dans de nombreux articles de revues et dans des conférences, on a tenté de faire revivre, ces temps-ci, une des pratiques les plus singulières de la magie : l'envoûtement. Ce mot — qui vient, je pense, de *in vultus* et qui devrait s'écrire envoultement — signifie l'acte que voici :

Vous haïssez quelqu'un jusqu'à vouloir sa mort, mais non jusqu'à risquer l'échafaud pour vous-même ; vous fabriquez ou faites fabriquer, de préférence en cire, à l'image de votre ennemi, une effigie approximative, Sathan n'étant pas exigeant pour la ressemblance. Vous appliquez sur l'effigie un mouchoir dérobé à l'objet de vos haines, et désormais c'est l'image — le *volt*, pour être technique — qui détient la sensibilité et la vitalité de son modèle. Dès lors, pétrissez cette image, pénétrez-la d'aiguilles, broyez son crâne, et la réduisez en miettes, c'est la mort aux mêmes instants, la mort dans d'affreuses tortures pour le monsieur que vous abominez. Et le procureur de la République ne croyant certainement pas à la magie noire, c'est pour vous, assassin délégué de Dieu ou du diable, l'impunité à jamais assurée.

A quelques paroles kabbalistiques près, cette recette

suffit pour la plupart des cas. On la suivait, jadis, pour assouvir ses haines, et le bûcher en fut quelquefois la rançon. De nos jours, l'impunité n'en a pas défloré la saveur, car, il y a quatre ans à peine, le dernier des exorcistes, le Dr Johannès — l'abbé Boullan pour les profanes, — a succombé dans une bataille à distance. C'est du moins ce qu'affirma l'un des apôtres les plus fervents du mysticisme littéraire, M. Jules Bois, qui, très nettement, accusa le Sâr Joséphin Peladan et son émule M. Stanislas de Guaita, d'avoir tué par envoûtement, après menaces imprimées, ce même abbé Boullan contre qui la Rose † Croix luttait depuis quelques années avec un incroyable acharnement, par le moyen d'esprits perpétuellement occupés à porter, de Paris à Lyon, force microbes pathogènes et les plus subtils des poisons. M. J.-K. Huysmans, grand ami du défunt, corrobora l'accusation, et déclara être en proie lui-même, depuis un an, à des coups de poing fluidiques, qui, l'assaillant de nuit, lui venaient de l'auteur du *Vice suprême*. Il ajouta que le chat, ami de son foyer, ressentait, à la même heure, les mêmes secousses que lui ; que le maléfice avait été suspendu quelque temps par l'intervention d'une tierce personne, mais que, depuis la mort de l'abbé Boullan, les sévices avaient repris de plus belle.

Seuls, ceux qui connaissent mal l'évolution très marquée d'une partie de la littérature contemporaine vers le mysticisme et le spiritisme, s'étonneront de voir deux

esprits aussi sagaces que ceux de MM. J.-K. Huysmans et Jules Bois, ajouter foi à ces pratiques démoniaques.

On ne dédaigne pas sans examen des croyances qui recrutent de tels adeptes. D'ailleurs, la science moderne, que tout cela ne peut laisser indifférente, n'est pas sans s'être inquiétée de cet ordre de phénomènes. Mais je dois dire tout de suite qu'elle tend à innocenter M. Péladan des accusations de maléfices dont on a voulu l'accabler.

M. le colonel de Rochas, qui s'est fait une célébrité par sa hardiesse à étudier les phénomènes les plus inquiétants en apparence, s'est occupé de reproduire, expérimentalement, le fait d'envoûtement. Même on affirme qu'un prélat, délégué de la congrégation des rites, serait venu de Rome pour que l'excellent administrateur de l'École polytechnique l'aidât à faire la part du naturel et du surnaturel en tout cela. M. de Rochas n'a obtenu de résultats qu'à courte distance. Il n'envoûte pas de Paris à Lyon, mais simplement à la distance maxima de 3 ou 4 mètres. Voici ce que je lui ai vu faire sur trois malades du service de M. le Dr Luys : Mme B..., la nommée Jeanne et la nommée Clarisse.

La malade étant peu profondément endormie, il est possible de lui « extérioriser ses sensations », c'est-à-dire de rendre sa peau insensible et de transférer cette sensibilité à une couche d'air située à 2 mètres d'elle. Si on pince ou si on chatouille l'atmosphère à 2 ou 3 mètres de l'hypnotisée, l'hypnotisée crie ou est prise du fou rire, absolument comme si on agissait directement sur elle.

Si, au lieu de charger telle couche d'air de sa sensibilité, on en fait don à quelque verre d'eau ou à une poupée de cire, — ici nous revenons à l'envoûtement proprement dit — il suffit de frôler le verre d'eau pour que le sujet perçoive ce frôlement sur sa peau, et de même, il suffit de tirer les cheveux à la poupée ou de la piquer, pour que le sujet prétende éprouver la sensation correspondante. Si on brutalise la poupée, l'hypnotisée est au supplice, et de là à conclure qu'elle pourrait mourir subitement, si on écrasait l'effigie tout d'un coup, il n'y a qu'un tout petit pas à franchir pour les gens qui ont l'imagination volontiers franchissante ; car enfin, quelle différence entre la poupée du bazar à treize et le *volt*, tel que le décrit le Sâr Joséphin Péladan, qui fait autorité dans la matière ?...

Comme tout est progrès dans le siècle qui court, on opère au besoin sur de simples photographies, pour peu que le sujet à envoûter les ait touchées pour leur abandonner, pour extérioriser, à leur profit, sa sensibilité et sa vitalité. Et les expériences du même ordre sur l'emploi des médicaments à distance tendraient elles aussi à démontrer qu'il est relativement facile d'empoisonner de loin son ennemi, sans qu'il soit possible au plus subtil des médecins légistes de lui retrouver dans les viscères la moindre trace de toxique.

La science en était là, quand un médecin anglais, le Dr Hart, un des hommes les plus lucides qu'il m'ait été donné de rencontrer, fit un jour, d'accord avec moi, une

curieuse série d'expériences de contrôle. Ces expériences, fort simples, consistent en ceci :

L'hypnotisée a extériorisé sa sensibilité et sa vitalité au profit d'une poupée. Cette poupée sensibilisée doit seule posséder le pouvoir — naturel ou magique — de servir de *volt* à l'envoûtement. Mais ayez dans la poche une autre poupée toute pareille, qui n'est chargée d'aucun fluide, au profit de laquelle on n'a rien extériorisé du tout, substituez-la adroitement à la première, sans que le sujet s'en aperçoive, et le sujet, hélas ! se sentira tout de même chatouillé, pincé, malmené, ni plus ni moins que tout à l'heure, avant la substitution. Et de même pour tout, pour le verre d'eau sensibilisé, pour les médicaments à distance, pour tout ce qui paraissait hier si concluant à l'honorable colonel, dont la bonne foi scientifique n'est d'ailleurs nullement en cause.

Conclusion : les sujets employés sont de bonnes simulatrices, les expériences antérieures à celles de M. Hart manquaient un peu trop de contrôle, et le Sâr Péladan, excellent à rythmer la prose, est absolument incapable, au même titre que nous, d'avoir envoûté feu l'abbé Boullan, d'étrange mémoire, ou d'avoir taquiné le crâne du maître styliste à qui nous devons Des Esseintes.

IX

Oserais-je avouer que la *télépathie*, qui pourtant a fait tant d'adeptes, n'entraîne pas non plus notre convic-

tion ?... Voici ce qu'on entend par ce vocable à l'étymologie grecque.

Vous avez un ami qui voyage aux pays lointains. Vous le croyez en parfaite santé. En riant, vous vous êtes dit quelques années auparavant : « Le premier qui mourra ira visiter l'autre. » Une nuit vous vous réveillez, et vous voyez auprès de votre lit l'image pâle et vite envolée de l'ami. Vous racontez l'apparition à des intimes qui se moquent de vous, et, peu d'heures après, un télégramme vous apprend que votre ami est mort justement dans la nuit où son ombre est venue à vous. Voilà de la télépathie.

Groupez autour de cet ordre de faits les observations de « lucidité » : une demoiselle endormie, qui vous décrit un incendie au moment même où il commence à dévorer une maison située à 80 lieues de distance, les observations de pressentiment ; joignez encore à tout cela les mouvements inexpliqués de tables et autres objets tournants, les apparitions de fantômes chez des gens non hallucinés (?) et vous aurez une idée du genre de recherches au sujet desquelles il y eut quelque émoi à la Faculté de médecine et à la Société de psychologie.

Vieilles histoires, direz-vous, comme nous en contaient déjà nos grand'tantes et nos nourrices. Vieilles histoires, je veux bien, mais ce qui est beaucoup plus récent, c'est de voir un professeur titulaire de physiologie à la Faculté de médecine, un savant justement

renommé pour d'excellents travaux, le directeur de la *Revue scientifique*, M. Charles Richet, pour tout dire, prendre la tête de ce mouvement, lui donner la consécration officielle et l'autorité de son nom deux fois illustre en médecine, patronner enfin, et honorer de sa plume très éloquente, les *Annales des Sciences psychiques*, l'organe des télépathologues.

Voici comment procèdent ces messieurs pour recueillir des observations concluantes, scientifiquement valables.

A l'exemple d'une compagnie célèbre en Angleterre, la société *for Physical Research*, dirigée par M. et Miss Sigdwick, M. le Dr Dariex, directeur des *Annales*, s'adresse au grand public. Il demande qu'on lui envoie toutes les observations bien précises, bien détaillées, de télépathie, de lucidité, de pressentiment, etc., avec toutes les preuves à l'appui. Pour que le contrôle soit réalisable, on est prié de signer lisiblement et de préciser son adresse. Tous ces faits sont examinés, scrutés et vérifiés dans la mesure du possible, par une commission composée de :

M. Sully-Prudhomme (de l'Académie française), président ;

M. G. Ballet, agrégé à la Faculté de médecine de Paris ;

M. Beaunis, professeur à la Faculté de Nancy ;

M. Charles Richet, déjà nommé ;

Le colonel de Rochas, administrateur de l'Ecole polytechnique ;

M. Marillier, maître de conférences à l'École des hautes études.

Voilà des noms imposants, n'est-ce pas? Aussi cela se passe-t-il le plus sérieusement du monde. Ainsi que le recommande le professeur Charles Richet dans sa préface, les *Annales* ne s'encombrent pas de théories et de doctrines vaines. Elles accumulent patiemment des faits, évidemment très difficiles à vérifier rigoureusement, mais qui sont d'un intérêt tout à fait palpitant. Car enfin, il est prodigieusement intéressant de savoir si l'occultisme n'est pas un mot dénué de sens, s'il existe des forces que nous ne connaissons pas encore, si la pensée se transmet à distance sans intermédiaire matériel, et si notre cerveau peut percevoir des réalités que nos yeux ne voient pas, que nos oreilles n'entendent pas, que les papilles de notre peau ne touchent pas, qui n'affectent ni notre odorat ni notre goût.

Oui, dit le professeur Ch. Richet, il y a là un grand domaine inexploré où il faut pénétrer. L'occulte sera demain de la science. Il y a trois cents ans l'électricité était une force occulte. La chimie a été une science occulte et elle s'appelait l'alchimie, et il n'y a pas plus de vingt ans que le magnétisme animal a cessé d'être une science occulte.

Tout cela paraît très justement raisonné, n'est-ce pas? et il faut savoir gré à M. Ch. Richet du grand courage dont il a fait preuve, car, comme tous les téméraires, il a suscité chez la plupart de ses collègues, même les plus hardis parmi les novateurs, une assez vive opposition. C'est que, voilà : plus on avance dans l'étude

méthodique des névropathies, plus on ramène au rang de phénomènes très simples, très terre à terre, les choses en apparence les plus supra-physiques. Lisez les *Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme*, de M. le professeur Pitres, auxquelles nous avons déjà fait plus d'un emprunt, et vous y trouverez un chapitre où presque toutes les étonnantes histoires de somnambules extra-lucides sont expliquées plus que suffisamment, et par des arguments d'ordre très naturel. Lisez encore le petit livre de M. Jean de Tarchanof, le professeur de Pétersbourg, sur la *Lecture des pensées*. C'est très contrariant pour ceux qui aiment le mystère.

Charcot, dont l'opinion pèse lourd dans l'espèce, n'avait pas de tendresse pour la télépathie. Il fallait voir le beau ricanement muet dont sa figure glabre de César accueillait ce sujet de conversation ! Il avait renoncé tout simplement à présider la Société de psychologie depuis que les télépathologues y prenaient la parole.

Voici, du reste, quelle était sa manière de voir :

« Qu'il y ait quelque chose au fond de tout cela, c'est fort possible, disait-il, et ça m'est tout à fait égal, pour le moment du moins. Ce sont là des phénomènes que, seules, les générations futures auront le droit d'étudier, parce que les générations actuelles ne sont pas mûres, ne sont pas suffisamment armées, pour faire de la bonne besogne. C'est en procédant de la sorte, c'est en voulant aller trop vite, qu'au commencement de ce siècle et à la fin du précédent, on a reculé de tant d'années la

connaissance de la vérité scientifique en magnétisme et en somnambulisme. Si j'ai fait faire en vingt ans plus de chemin à ces questions-là qu'on n'en avait fait pendant des siècles, c'est à force de méthode rigoureuse, de scrupuleuse patience, en commençant par les faits les plus simples, en refusant obstinément de m'intéresser aux mystères trop compliqués. Aller trop vite, c'est troubler inutilement les esprits et retarder fatalement l'éclosion de la vérité bien assise... Sans compter que cette méthode, qui consiste à se servir des observations de tout le monde, à recueillir des faits vus par des yeux inexpérimentés, fatalement crédules, est tout ce qu'il y a de plus imprudent, de moins scientifique, en dépit des précautions prises.

Verra-t-on là un raisonnement d'homme arrivé qui ne voulait pas qu'on allât plus *avant* que lui ? Franchement je ne le crois pas. C'était le langage de la sagesse, de la méthode, de cet opportunisme scientifique qui est la condition même du progrès sans réaction. J'avoue moi-même avoir été parfois violemment tenté de croire à la télépathie. Il y a des coïncidences que la coïncidence ne suffit pas à expliquer. Voici pourtant un fait, très saisissant en apparence, et qui s'explique tout simplement, comme on va voir.

Tandis que sa femme était contrainte de rester à Paris, un de mes amis, M. X..., fut obligé, pour ses affaires, à aller passer quelques jours à Etampes. Un soir, comme il se promenait solitaire et mélancolique, son esprit fut

hanté par le souvenir d'une soirée passée à la campagne, l'automne précédent ; ce soir-là, sa femme et lui avaient consacré toute une soirée à étudier au piano la partition d'*Hérodiade*, de Massenet, dont les thèmes principaux, à un an de distance, remontaient à ses lèvres du fond de sa mémoire. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque le lendemain matin, il reçut de sa femme une lettre lui racontant qu'elle avait passé sa soirée à revoir au piano tout l'opéra de Massenet. Quel beau cas de télépathie, et comment nier, n'est-ce pas ? Malheureusement, M. X... qui a l'esprit critique, n'accepta point sans réfléchir l'interprétation, et il ne tarda pas à trouver la clef de ce mystère. L'an dernier, le beau soir d'automne consacré par eux à la partition d'*Hérodiade* était une soirée pareille à celle de la veille : même saison, même ciel voilé, même senteur de brouillard dans l'air, à Etampes comme à Paris. La nuit pareille avait évoqué, dans deux âmes accoutumées à la plus étroite intimité, une même image auditive. Rien de plus naturel en somme, et rien de moins télépathique.

Ce petit fait, et quelques autres de même sens, nous engagent à réfléchir longtemps avant d'admettre comme vraie cette espérance caressée par beaucoup de brillants esprits, et dont la réalisation aurait d'incalculables conséquences. Avec la transmission de la pensée d'une âme à l'autre, sans intermédiaire, quel bouleversement dans notre humanité !

X

Il faut rendre à M. le Dr Mesnet, de l'Académie de médecine, cette justice qu'il fut un des premiers à oser s'attaquer au problème du somnambulisme.

Tous ceux qui, comme moi, ont suivi son service, savent avec quel enthousiasme, avec quelle conviction il s'occupait à observer les phénomènes somnambuliques, et comme il s'appliquait à séparer le vrai du faux, « le bon grain de l'ivraie », ainsi qu'il avait coutume de nous dire. De ce labeur est résulté un livre qui renferme un bon nombre de choses instructives : la définition différentielle des deux somnambulismes, le spontané et le provoqué ; une très claire étude de la mémoire dans la condition prime et la condition seconde ; la fameuse aventure du somnambule Didier, condamné en correctionnelle, acquitté en appel, après examen expérimental de MM. Motet et Mesnet qui l'endormirent devant ses juges et prouvèrent son innocence ; les réponses les plus formelles, les mieux documentées aux questions que posait Tardieu sans oser les résoudre, en 1862 ; enfin, l'intérêt culminant du livre, son côté nouveau et vraiment curieux, son chapitre sur la *Fascination*.

Selon que le sujet garde les yeux ouverts ou les paupières closes, l'état somnambulique provoqué revêt

deux aspects différents. L'état somnambulique les yeux ouverts s'accompagne, quand il est dans sa plénitude, d'un phénomène tout à fait comparable — c'est à l'auteur que j'emprunte l'image —, à la fascination, par la *muleta* rouge que lui présente le matador, du taureau fatigué par la course, énervé par les banderilles. Tant que la bête n'est pas assez surmenée, épuisée, pour que la prise de son regard soit facile, on la poursuit, on la harcèle, jusqu'au moment où ses yeux s'attachent au lambeau rouge et suivent toutes les voltes qu'on lui imprime. A cet instant le taureau a perdu sa spontanéité : le champ de sa perception s'est rétréci ; son attention totale, épuisée de fatigue, s'est spécialisée sur la couleur vive, et pour l'avertir du voisinage de la mort, rien ne subsiste de ses sens défensifs. Il regarde, et cela l'absorbe entièrement, et tout ce qui n'est pas le drapeau rouge qui l'obsède ne parvient pas à son cerveau. C'est pour cela qu'on le tue aisément.

La fascination, chez l'homme, revêt parfois un caractère plus absolu encore, plus formel, témoin le cas de ce chef de gare dont la mort fut si tragique après une vie si étrange.

Il surveillait un jour le mouvement de sa gare, quand il fut surpris et roulé par le tender d'une locomotive en manœuvre. La roue avait broyé le bras gauche près de l'épaule, la jambe droite, la hanche et le bassin. Le malheureux mourut une demi-heure plus tard ; mais parmi ses adieux aux siens et ses cris de souffrance, il trouvait

encore moyen de s'étonner, à maintes reprises, de la possibilité d'un pareil accident.

— Mon Dieu ! que m'est-il arrivé ? disait-il. Comment tout cela s'est-il fait ? J'étais à mon service sur la ligne et me voilà broyé sans avoir rien entendu ni rien vu...

Il n'avait aucune mémoire d'avoir couru quelque danger.

Une enquête fût ordonnée. Voici ce qu'elle révéla :

Le chef de gare marchait dans une entre-voie. La locomotive en manœuvre, ayant dépassé l'aiguillage, rebroussa chemin et siffla fortement. A ce coup de sifflet, le chef de gare tourna les yeux vers la machine, et brusquement, il s'immobilisa, l'œil fixe, la tête en avant, fasciné par quelque plaque luisante, par quelque reflet de lanterne, et il ne bougea plus jusqu'au choc dont il fut broyé.

On put croire à un suicide ; mais l'enquête révéla une foule de faits qui confirmèrent pleinement l'hypothèse de mort par fascination. Le chef de gare s'était endormi plusieurs fois, endormi du sommeil somnambulique, les yeux ouverts, par exemple sur le bijou porté par une dame venue pour lui demander un renseignement. Un jour, on l'avait vu immobile et muet, à la porte de son médecin, médusé par la plaque de cuivre ; ou bien encore, il donnait le signal du départ à un train, puis se mettait à sa poursuite, le regard harponné par une des lanternes d'arrière. Une autre fois, comme il longeait le marchepied d'une voiture, il demeura l'œil fixe, le corps

et la tête en avant, fasciné par la vitre où luisait le soleil. Le train partit, et l'homme resta sur le marche-pied, rigide, figé en place, jusqu'au moment où la machine ralentit son allure à l'approche d'une station. C'est alors seulement qu'il lâcha prise, se détendit, battit l'air de ses mains, et vint tomber dans un fossé, le long de la voie.

Quand on les rend témoins d'expériences analogues dans un service d'hôpital, les sceptiques ne manquent point de soupçonner l'expérimentateur de crédulité et ses sujets de tromperie. Mais peut-il subsister un doute sur la sincérité de ce pauvre homme, qu'aucun médecin n'observait, que ses étrangetés rendaient seulement ridicule, jusqu'au jour où il en mourut?...

La singulière et instructive chose que ces observations de névroses si formelles, si nettement démonstratives. Le philosophe et le rêveur ne peuvent pas plus s'en désintéresser que le médecin, car il semble que ces maladies-là ne soient rien d'autre que l'organisation, que la systématisation de nos passions, poussées par la nature au type, au symbole. A côté de ces fascinés absolus, qu'une lanterne de locomotive isole du reste du monde, au point de les aveugler sur tout le reste, même sur l'imminence de la mort, que d'autres fascinés, moins formels, mais aussi malades, le Don José qui tue et qui devient bandit pour suivre la Carmen qui passe, et les pauvres fous d'amoureux, qui oublient tous ceux qu'ils aimaient, parce que le luisant de deux grands yeux les a captivés un beau soir!

XI

Comment terminer cette synthèse de l'œuvre critique et philosophique accomplie sous l'impulsion de Charcot, sans dire quelques mots du Miracle, et de la façon dont les médecins neurologistes sont conduits à l'envisager.

Je sais tout ce qu'on peut froisser de convictions profondes et de sentiments délicats en abordant un tel sujet; je m'y hasarde cependant sans crainte, parce que, prise comme elle l'a été par l'école de la Salpêtrière, la question n'a rien d'une méchante polémique.

L'étude des maladies du système nerveux a permis d'expliquer très naturellement un bon nombre de faits réputés miraculeux : c'est cela que je voudrais dire avec quelque précision, laissant à chacun le soin d'en tirer la conclusion que son tempérament comporte.

Dans une petite plaquette intitulée *The faith-healing*[1], la foi qui guérit — une des dernières choses qu'il ait signées avant de mourir — Charcot a simplement et magistralement mis au point l'ensemble des connaissances historiques ou des observations récentes qui nous permet actuellement de nous faire une opinion. Il a montré comment toutes les religions et toutes les civilisations ont eu leurs miracles, invariablement pareils,

[1] F. Alcan. édit. Cette brochure est le tirage à part d'un article paru en même temps à Londres dans la *New Revew* et à Paris dans la *Revue hebdomadaire*.

comment l'*Asclépieion* de l'Athènes antique était en tout semblable aux sanctuaires actuels, avec les mêmes *ex-voto*, les mêmes *intercesseurs*, et les mêmes médecins chargés de constater les guérisons; il a fait voir l'identité des phénomènes obtenus depuis Simon le Magicien jusqu'au prince de Hohenlohe au commencement de ce siècle, en passant par le diacre Pâris ; il a conté comment, voyageant en Provence, il a trouvé au sanctuaire des Saintes-Maries un moulage typique de la contracture des hystériques. Selon les dates ou les latitudes les statues du dieu ou du Saint guérisseur diffèrent : l'esprit humain. toujours le même, demande à tous les autels l'intervention surnaturelle qui l'abreuvera d'espérance.

Et comment n'être pas frappé des limites où le miracle se confine en tous temps, en tous lieux, et qu'il s'interdit de franchir. Dans son très curieux ouvrage en collaboration avec M. Paul Richer *Les Démoniaques dans l'Art*, Charcot avait déjà fait voir que les tableaux, les estampes, les images votives consacrés à perpétuer le souvenir d'une intervention surnaturelle, ne nous montraient guère que convulsionnaires en proie à leurs crises de nerfs. Les recueils anciens, les récits actuels ne nous parlent presque jamais que de paralysies, que de contractures, que de cécités, que de mutités subitement guéries, tous symptômes habituels au cours de l'hystérie ; on parle, de loin en loin, de la disparition soudaine et miraculeuse d'une maladie de la moelle d'incu-

rabilité notoire ; mais la névrose simule l'ataxie et revêt son aspect au point que d'habiles praticiens s'y trompent fréquemment.

Aux parois des grottes miraculeuses on ne suspend que des béquilles : jamais une jambe de bois. On n'a pas vu le bras ou la jambe d'un amputé repousser dans l'eau des piscines. Comment comprendre que le Dieu tout-puissant, qui d'un geste a créé la formidable complexité des mondes, se confine à ne vouloir guérir que ces paralysies *dependent on idea*, dont parle le savant anglais Russell Reynolds. Comme dit Anatole France, qui a consacré au miracle un des chapitres les plus puissants de ce merveilleux *Jardin d'Epicure* qu'il faut relire comme un bréviaire, « jusqu'ici les sépultures des saints, les fontaines et les grottes sacrées n'ont jamais agi que sur des malades atteintes d'affections ou curables ou susceptibles de rémissions momentanées... Le miracle n'entreprend rien contre la mécanique céleste. Il ne s'exerce point sur le cours des astres, et jamais il n'avance ni ne retarde une éclipse calculée. Il se joue volontiers au contraire dans les ténèbres de la pathologie interne et se plaît surtout aux maladies nerveuses... »

Par définition, le miracle est une dérogation aux lois de la nature : c'est l'intervention du Très Haut condescendant à retoucher son œuvre première pour se mieux révéler aux hommes et pour confondre les philosophes et les douteurs. Mais comment ne fait-il pas éclater sa toute-puissance autrement que par des guérisons que

la première venue des émotions vives, qu'une douche froide, qu'une séance d'électricité statique peuvent déterminer tout aussi bien? Et comment le vrai Dieu ne donne-t-il pas aux tombeaux de ses saints de plus éclatants pouvoirs guérisseurs que n'en eurent l'Asclépieion de l'Athènes idolâtre, ou la tombe réprouvée du diacre Pâris ?...

A Lourdes, le bureau médical, institué pour la constatation scientifique des miracles, se plaît à reconnaître qu'il se produit devant la grotte de la Vierge un bon nombre de guérisons survenant chez des hystériques et, par conséquent, négligeables. Il attache au contraire une haute importance à des guérisons de tumeurs cancéreuses ou d'ulcérations graves, guérisons avérées, alors que le cancer est, d'avis unanime, une maladie incurable, absolument indépendante de la névropathie.

Il est certain que le cancer n'est pas un symptôme de l'hystérie; mais il est tout à fait indéniable aussi qu'on observe, chez les névropathes, certaines plaies, certaines grosseurs ulcérées, qui guérissent parfaitement sous l'influence de la médication tonique ou d'une vive excitation du système nerveux. J'ai vu une de ces plaies, atone et sans aucune tendance à l'amélioration depuis plus de vingt mois, se cicatriser promptement grâce à des injections hypodermiques d'eau salée, de sérum artificiel qui n'est qu'un stimulant purement mécanique du système nerveux central.

Dans son ouvrage : *La Vérité sur les Miracles opérés*

par M. de Pâris, Carré de Montgeron nous a laissé, du cas de la demoiselle Coirin, une description tout à fait instructive, avec images à l'appui. En septembre 1712, cette demoiselle Coirin tomba de cheval sur un tas de pierre, et se meurtrit violemment le sein gauche; une extravasation sanguine se fit, persista et fut prise pour un cancer par le chirurgien du pays, Antoine Paysant; en effet, une ulcération ne tarda point à se produire, laissant écouler des sanies affreuses. Un peu de terre provenant du cimetière de Saint-Médard produisit sur-le-champ la dessiccation de la plaie, en même temps que le seul fait de revêtir une chemise ayant pris contact avec le tombeau du diacre dissipait une paralysie avec contractures dont la demoiselle Coirin était affectée. Il faut dire, pour être exact, que la plaie supposée cancéreuse ne guérit pas d'un coup, mais mit un mois entier à se cicatriser.

Et c'est ainsi que les miracles s'opèrent de nos jours encore. Ce ne sont que légendes — non point forgées de toutes pièces, mais hyperbolisées pour ainsi dire par l'imagination populaire avide de merveilleux — ces histoires de sein cancéreux tombant au fond de la piscine et remplacé immédiatement par la peau fraîche, lisse et sans cicatrice. Certaines tumeurs traitées par l'eau miraculeuse ont guéri lentement, en quelques semaines, alors qu'elles avaient résisté jusque-là aux pansements antiseptiques, voilà la vérité. Et de même pour les atrophies musculaires : la guérison miraculeuse supprime d'une

minute à l'autre la paralysie ou la contracture; jamais elle ne répare en moins de plusieurs jours l'amaigrissement atrophique d'un membre; l'atrophie disparaît comme toutes les atrophies, par réfection lente de la nutrition. C'est une guérison selon les lois de la nature, provoquée par un coup de fouet émotif sur les centres nerveux d'un névropathe.

Voilà ce que l'école de la Salpêtrière nous enseigne sur la foi qui guérit.

En principe, elle ne croit pas au miracle, inadmissible pour quiconque a voulu se faire une idée des lois de la nature contre lesquelles il n'est personne qui puisse quelque chose. A ceux qui lui opposent des arguments de faits, elle répond par des faits plus rigoureusement observés, plus judicieusement comparés à d'autres, et mis en leur place. Mais loin de condamner les pèlerinages aux lieux saints, elle estime qu'il faut les bénir pour ce qu'ils donnent d'espérance et parfois de soulagement à la misère humaine. La foi qui guérit n'est que suggestion : qu'importe, puisqu'elle guérit. Il n'est pas un de nous qui n'ait envoyé quelque malade à Lourdes et souhaité qu'elle en revienne bien portante.

Quelle inutile barbarie que de vouloir supprimer aux âmes simples une pareille source de consolations. Qu'importe notre orgueil, qu'importe notre dignité d'hommes, et ne nous suffit-il pas que quelques savants, que quelques philosophes aient le sentiment juste de notre isolement, et de la souveraine indifférence de la Nature

pour nos douleurs?... Ce sentiment, je le retrouve à toutes les pages du roman de Zola sur *Lourdes*, et c'est lui qui donne à ce poème de la douleur et de l'espérance humaines cette grandeur dans la mansuétude, cette sérénité souveraine qui en font une des œuvres les plus profondes, les plus touchantes, les plus humaines de ce temps.

CHAPITRE II

LES MÉDECINS ET LA JUSTICE

L'hypnotisme en justice. — Responsabilité des criminels : responsabilité morale, responsabilité légale. — Philosophes et magistrats : la genèse de l'Idée de Justice. — Responsabilité atténuée. — Histoire d'un irresponsable. — Les théories de C. Lombroso sur le « criminel-né » ; la genèse du crime : rôle de l'imitation ; l'éducation religieuse et la prophylaxie du crime. — Une armée de mauvais sujets.

I

Ces études sur l'hystérie et l'hypnotisme, que nous venons de voir poursuivre par Charcot et par ses élèves, avec tant de précision et un amour si évident du vrai, peut-on les utiliser pour rendre la justice, pour chercher jusqu'aux profondeurs de l'âme d'un prévenu la vérité sur la réalité des faits qu'on lui impute ?

Cette question, d'intérêt un peu partiel, j'en conviens volontiers, va nous conduire par degrés à comprendre le rôle du médecin neurologiste dans ses relations avec la justice des hommes.

Mais tout d'abord limitons-nous au sujet que voici : En

présence d'un inculpé s'obstinant à nier sa participation à un crime ou à un délit, le juge d'instruction ou le président de la cour d'assises ne peut-il envoyer quérir un médecin et le charger de pratiquer les manœuvres qui déterminent le sommeil hypnotique? En cet état où sa volonté n'est plus là pour l'empêcher de dire vrai, ses aveux seraient considérés comme véridiques, ses dénégations à l'état de veille étant tenues pour mensongères.

S'il y a véritablement là un moyen nouveau et sûr d'aller à la recherche de la vérité, de quel droit s'en priver, alors que tant de fois les magistrats sont hésitants? Ce serait, sans nul doute, une véritable révolution dans les usages. Qu'importe, si elle a pour elle la grande excuse d'apporter plus de sécurité dans la recherche de la vérité? Une pareille question — qui m'a été posée à l'époque où le *Supplément littéraire du Figaro* s'employait si heureusement à traiter des sujets tour à tour les plus frivoles ou les plus graves — ne pouvait être résolue qu'avec le concours de quelques jurisconsultes de grande autorité et de quelques médecins légistes réputés pour leur haut savoir et leur rectitude d'esprit.

Voici la lettre qu'a bien voulu m'écrire, à ce propos, M. J. Leveillé, professeur de droit criminel à la faculté de Paris :

« Ceux qui croient à l'hypnotisme soutiennent cette thèse que l'hypnotiseur commande à l'hypnotisé. Comment dès lors pourraient-ils, sans trembler, ajouter foi à la réponse de l'hypnotisé, puisque, le plus souvent

d'après leur principe même, la réponse de l'hypnotisé serait un écho encore plus qu'un aveu ».

Autre consultation rédigée tout exprès pour nous. La signature de M. Arthur Desjardins, avocat général à la Cour de Cassation, membre de l'Institut, est de celles qui se passent d'épithètes flatteuses. « Je ne crois pas qu'il doive être permis à un juge d'instruction de faire hypnotiser les inculpés par un médecin pour leur délier la langue. D'abord il n'est pas démontré qu'on obtiendrait d'eux, par un tel procédé, la vérité. Tous ces hommes ne sont pas également aptes à subir la suggestion hypnotique, ce somnambulisme factice peut être mêlé d'hallucination ; certains sujets peuvent se débattre contre la volonté de l'hypnotisant et ruser avec lui. Je ne me figure pas qu'on puisse acquitter ou condamner un accusé parce qu'il aura, soit dans un sommeil plus ou moins profond, soit dans un état psychologique ou physiologique à moitié morbide, proclamé sa propre innocence ou sa propre culpabilité, encore moins qu'on puisse, sur les révélations de cet inconscient, impliquer de prétendus complices dans la poursuite. Ensuite, et quand même on pourrait obtenir la vérité, le procédé ne me paraît pas légitime.

« Celui-ci diffère absolument par un côté de la torture. Ce n'est plus à la douleur qu'on extorque une réponse. Il s'en rapproche par un autre côté : l'aveu n'est pas libre. Un accusé ne doit être condamné sur son aveu que s'il parle dans la plénitude de sa liberté morale et

de sa raison. C'est pourquoi plusieurs codes modernes défendent au juge d'instruction les interrogations captieuses. En un mot, la libre défense est de droit naturel.

« On fait trop bon marché de ce principe en plongeant l'inculpé dans un état où il s'ignore lui-même et perd jusqu'à l'instinct de sa propre conservation. »

Voici l'avis de M. Adolphe Guillot, l'éminent juge d'instruction, membre de l'Institut : « Je ne crois pas que l'hypnotisme puisse jamais entrer dans notre pratique courante. C'est un coin de la science encore trop récemment mis à jour. Est-on sûr que l'état hypnotique soit un état de parfaite sincérité ? Par intérêt scientifique je comprends que l'on étudie le sommeil provoqué, mais je n'oserais pas me servir de ce moyen-là contre un accusé. Il arrive souvent que les inculpés à qui je cherche à arracher la vérité rêvent tout haut, la nuit, pendant leur sommeil ordinaire. Parfois il y a quelqu'un auprès d'eux, quelqu'un qui les entend et qui veut me redire ces paroles qui leur échappent et qui trahissent leur secret. peut-être. Eh bien ! je veux ignorer ces paroles qu'ils prononcent sans le vouloir. Un accusé doit être libre de sa défense ; je ne dois pas, moi, juge d'instruction, le surprendre traîtreusement, d'abord pour ce motif un peu sentimental que ce n'est pas très généreux, et pour cette raison bien autrement valable que pendant le sommeil normal ou hypnotique on peut parfaitement ne pas dire la vérité. A Paris je ne risquerais pas grand'chose à faire hypnotiser un de mes inculpés par ces deux ou trois

médecins légistes que tout le monde connaît et qui sont si intelligents, si savants et si sages que l'on peut se fier aveuglément à leur prudence et à leur habileté. Mais voyez-vous un de mes confrères de province appelant un brave docteur de village et lui demandant d'étudier au point de vue médico-légal « l'état second » — c'est bien ainsi que s'exprime votre maître Azam, de Bordeaux ? — l'état second d'un inculpé, je frémis rien que d'y penser.

« Expériences de laboratoire du plus vif intérêt médical et philosophique, mais qu'il faut renoncer une fois pour toutes à faire passer dans la pratique. Je parie que vos confrères les médecins sont de mon avis là-dessus. »

Les médecins sont en effet de l'avis de M. Guillot, à une légère restriction près. Ils estiment qu'il est des cas — extrêmement rares à vrai dire — où le médecin exercé peut et doit demander l'autorisation d'hypnotiser l'inculpé devant les magistrats. Mais leur opinion est assez curieuse pour être rapportée avec quelques détails.

J'ai eu naguère la bonne fortune de pouvoir réunir et faire causer longuement quatre médecins qui sont certainement les quatre hommes les plus compétents de Paris dans l'espèce :

Le regretté professeur Charcot, père de l'hypnotisme ;

M. le Dr Brouardel, doyen et professeur de médecine légale à la faculté de Paris ;

M. le Dr Motet, l'un des deux ou trois aliénistes tout à

fait éminents que nous ayons, et, je crois bien, le seul médecin parisien qui ait eu occasion d'hypnotiser devant les juges ;

Enfin, M. le Dr Gilles de la Tourette, ancien chef de clinique de la Salpêtrière et l'auteur du *Traité clinique et thérapeutique de l'Hystérie*, l'œuvre qui passe, avec les *Leçons cliniques et thérapeutiques sur l'Hystérie et le somnambulisme* de M. le professeur Pitres, pour ce qui s'est écrit de plus complet et de plus instructif en la matière : ces messieurs ont bien voulu traiter la question à fond, et je ne fais que résumer leur consultation collective.

Provoquer le sommeil hypnotique pour essayer d'obtenir d'un coupable, ou d'un supposé coupable, un aveu qu'il n'eût pas fait sans cela, ce serait revenir aux pratiques du moyen âge, avec le triste rôle qu'on faisait jouer aux médecins dans les interrogatoires et les tortures. Au temps de l'inquisition, des médecins, des chirurgiens surtout, étaient chargés d'examiner ceux que l'on soupçonnait d'être possédés pour voir s'ils ne présentaient pas les *stigmata diaboli*, les marques du diable. Quelques-uns se montrèrent horriblement cruels, le chirurgien Mannoury, par exemple, qui tortura littéralement Urbain Grandier. Quand un individu était condamné à mort pour sorcellerie, on faisait « sa toilette » : pour le rendre plus hideux, on lui arrachait les sourcils et les ongles. Lors de la mort d'Urbain Grandier il fallut que deux archers allassent enlever à son domicile le

chirurgien Fourneau pour le contraindre à défigurer le condamné.

« Dans les procès d'Etat, il y avait aussi un chirurgien qui assistait à la torture, afin qu'on ne la poussât pas trop loin et que le patient n'en mourût pas sur l'heure. Beaucoup refusaient, à leurs risques et périls, de se prêter à ces besognes-là.

« Aucun de nous ne consentirait à hypnotiser un patient, à annihiler sa liberté pour lui arracher un aveu. C'est un vilain métier auquel, du reste, pas un magistrat ne voudrait nous astreindre.

« A la suite des accidents de chemin de fer, par exemple, beaucoup de gens sont en litiges avec les compagnies pour les dommages-intérêts qu'ils réclament. La compagnie prétend parfois que ce sont des simulateurs ; on nous commet à titre d'expert. Le seul moyen pour nous de connaître la vérité est de donner du chloroforme au prétendu simulateur. Ce moyen nous ne l'employons jamais sans l'autorisation de l'intéressé, et l'intéressé, il faut bien le dire, ne nous autorise jamais à l'employer.

« En matière d'hypnotisme, un autre danger apparaît encore. Qui nous dit que nous ne nous trouvons pas en présence de ces simulateurs très habiles ou de ces névrosées très perverses qui se font un jeu de nous tromper ? Qui nous dit que nous n'allons pas recevoir des confidences mensongères, assez habilement amenées pour éveiller des soupçons, compromettre des tiers, égarer les recherches de la justice ? »

Et pourtant, l'hypnotisme a rendu deux ou trois fois service en justice, mais dans les conditions tout à fait spéciales que voici :

Le sujet inculpé d'un crime ou d'un délit a-t-il présenté des troubles du système nerveux ou encore le médecin qui l'examina a-t-il été conduit par la nature même de ses recherches à constater des troubles, à établir entre eux et l'acte incriminé une relation soit directe, soit possible? Ici, pas d'indécision. Le médecin a le devoir de démontrer que le crime ou le délit est sous la dépendance immédiate, certaine, de l'état maladif, et il a le droit de replacer, s'il le peut, le sujet dans l'état analogue à celui où il se trouvait au moment où il a commis le délit.

« Je connais, me dit le Dr Motet, deux cas observés avec précision. L'un appartient au Dr Dufay, sénateur de Loir-et-Cher, l'autre m'est personnel.

« Voici le cas observé à Blois par notre confrère.

« Un jour, une dame constate qu'on lui a volé des bijoux. A son avis, une seule personne pouvait être coupable, une petite domestique qu'elle croyait honnête, mais qui, seule, avait eu la clef du coffret à bijoux. La petite domestique, emprisonnée, nia avec toutes les apparences de la sincérité. La religieuse de la prison dit au Dr Dufay que la petite était sujette à des accès de somnambulisme spontané. Le médecin chercha à placer l'enfant en état de somnambulisme provoqué : en cet état l'enfant avoua, et dit où l'on trouverait les bijoux. Il fut

facile de démontrer que, la jeune fille ayant commis le rapt en état de sommeil hypnotique et en dehors de toute responsabilité, n'en avait souvenir qu'en état analogue. Cette expérience fut répétée devant le Tribunal et aboutit à un acquittement.

« Pour ma part, j'ai eu le bonheur de faire acquitter, le 26 janvier 1881, par la chambre des appels de police correctionnelle de Paris, un pauvre diable condamné à trois ans de prison sous la prévention d'outrage à la pudeur.

« Sans entrer dans les détails de ce huis-clos, détails qui importent fort peu d'ailleurs, voici l'histoire : j'avais connu ce malade dans le service de mon ami le Dr Mesnet, à Saint-Antoine; je le savais sujet à des accès d'hypnose spontanée, et ce dont l'avaient accusé deux gardiens de la paix pouvait si bien n'être qu'une simple crise de sommeil hypnotique que je fis interjeter appel et que je demandai à être nommé expert. L'examen que je pratiquai me prouva jusqu'à l'évidence que l'on avait affaire à un innocent, et je l'affirmai hautement. La Cour manifestait quelques hésitations, M. l'avocat général Bertrand me sommait de faire la preuve de mon dire. M. le président Maneau — je lui en serai toujours reconnaissant — n'hésita pas à m'en fournir les moyens. L'audience fut suspendue, et je fus autorisé à expérimenter devant la Cour, dans la chambre du conseil. Je plaçais le malade en état hypnotique, et il me fut facile de montrer que l'acquittement s'imposait.

« En pareil cas, les malades vivent tour à tour dans deux états, l'un qui est l'état normal, l'état de veille habituelle, l'autre, l'état *second*, l'état de sommeil hypnotique. Quand ils sont éveillés, ils ne se souviennent pas de ce qu'ils ont dit ou fait en état hypnotique. Provoquer ou attendre, pour s'éclairer, le retour de l'accès n'a rien de contraire au devoir professionnel. Il ne s'agit de rien de plus que de la détermination précise d'un état pathologique. »

Ainsi parla M. Motet, approuvé de tous points par M. Brouardel et par M. Charcot.

Donc, de l'avis de tous les jurisconsultes et de tous les savants compétents, l'hypnotisme ne peut pas être utilisé par la justice pour arracher un aveu à un inculpé. Rien n'est plus contraire à la liberté de la défense; rien n'est plus douteux au point de vue de la sécurité dans la recherche de la vérité. En revanche, les médecins les plus compétents affirment que, pour sauver un innocent. ce moyen est parfaitement légitime, ainsi que le démontrent un jugement de tribunal de Blois (cas de M. Dufay) et un jugement de la Chambre des appels correctionnels de Paris (cas de M. Motet).

Tel est l'état de la question résumé à grands traits. Et j'ai tenu à ne point laisser perdre le résultat de cette petite enquête qui constitue, je crois bien, l'unique document qu'on possède sur ce sujet.

II

Mais ce n'est là qu'un tout petit recoin du domaine du médecin légiste. Son rôle, toujours grandissant, est d'une bien autre importance. Un bon nombre de magistrats s'en alarment et chaque fois qu'une occasion se présente d'un rapport médico-légal concluant à la responsabilité nulle ou atténuée d'un meurtrier, les publicistes ne manquent point pour déclarer que la science, avec ses doctrines modernes, tend à désarmer la justice et à saper l'un des essentiels piliers de soutènement d'une société policée. Quant au public, il s'accoutume aussi malaisément à l'attitude des médecins criminalistes en face de quelque forfait répugnant, monstrueux, violemment antipathique à tous, à l'âme sensible et vindicative des femmes notamment : que vient-on nous parler de responsabilité abolie ou diminuée, alors que tout notre être se révolte et crie vengeance, et demande justice !...

Et en effet nier le libre arbitre, considérer en thèse générale les criminels comme des malades, n'est-ce pas vouloir remplacer le châtiment par la thérapeutique, la guillotine par la douche, et nous sentons tous ce qu'il y a de disproportion évidente entre l'assassinat prémédité d'un pauvre être innocent et la cure hydrothérapique.

Certes la médecine légale a fait de grands progrès au point de vue de sa technique ; avec une belle précision

et une sûreté parfois très saisissante, elle permet au magistrat de déterminer fréquemment la date, la nature, certaines péripéties du meurtre. Mais, en vérité, de quoi se mêle-t-elle alors qu'elle demande que tous les grands inculpés lui passent par les mains ? Quel mauvais triomphe pour elle, quand elle a fait la belle découverte que tel assassin est le fils d'un alcoolique ou que son frère a des crises d'épilepsie. C'est désarmer comme à plaisir le ministère public, c'est rogner le droit de punir, c'est empêcher la société de se défendre, et cela pour on ne sait trop quels motifs d'humanitairerie mal entendue, de sentimentalité mal placée. Commencez par vous attendrir sur les honnêtes gens dont la sécurité est menacée.

De pareilles objections valent qu'on y réponde aussi clairement que possible.

Il y a, dans le dictionnaire, bien vieux déjà, de Littré et Robin, un paragraphe ainsi conçu : « Quelque idée qu'on se fasse de la responsabilité *morale*, il n'y a aucun doute sur la responsabilité *légale ;* celle-ci n'ayant d'autre but que de préserver la société, soit par la séquestration, soit par l'intimidation, doit atteindre les aliénés criminels, les non-aliénés ou supposés tels : ce qui revient à dire qu'il faut traiter les criminels comme des malades, et les criminels très dangereux comme des malades très dangereux. »

Voilà qui montre suffisamment que nous ne sommes pas uniquement des utopistes humanitaires, de purs rêveurs attendris sur le sort de bêtes féroces, mais des

esprits pratiques et bourgeois reconnaissant fort bien à la société le droit de se défendre des hommes nuisibles, comme on se défend des chiens enragés. Nous nous accordons tous pour distinguer entre la responsabilité morale et la responsabilité légale, entre une doctrine scientifique qui, du reste, se vérifie chaque jour, et l'indiscutable besoin de préserver les gens paisibles contre certains hommes, qui, volontairement ou non, sont dangereux. Nous savons que tuer quelqu'un ou se tuer soi-même c'est être dans un état d'âme peu normal, c'est avoir une tare, une maladie de l'esprit : philosophiquement on ne saurait être plus responsable des lésions et des troubles fonctionnels de son cerveau que du mauvais fonctionnement de son cœur ou de son poumon : seulement l'homme atteint de fluxion de poitrine n'est en rien redoutable, tandis que l'impulsif ou le pervers s'en prennent au bien d'autrui ou à sa vie.

On connaît peu de philosophes ou de savants modernes qui ne s'accordent à nier l'existence du libre arbitre tel qu'on l'entendait autrefois : les délinquants, les criminels ne sont précisément que des malades de la volonté, puisque leur volonté a été trop débile, trop paralysée pour refréner leurs impulsions mauvaises. L'immense majorité d'entre eux n'a eu, pour lutter contre une hérédité détestable, qu'une éducation abominable dans la promiscuité des pires malfaiteurs. Enfants de névropathes, d'épileptiques, d'alcooliques ou de bandits, ils ont vécu dans l'ignorance du bien et la contagion du mal :

tout cela ne leur permet guère d'opter en toute liberté pour la vertu. Dans une publication nourrie de statistiques saisissantes, M. Henri Monod, l'excellent directeur de l'assistance et de l'hygiène au ministère de l'intérieur, nous a montré combien de condamnés renfermaient les asiles ; le transfert de la prison à l'hôpital des fous est un fait quotidien. Les recherches accumulées par M. Magnan et ses élèves sur les dégénérés entraînent irrésistiblement la conviction, pour qui se donne la peine de les lire, et tout ce que nous savons des fonctions du cerveau nous oblige à considérer comme vermoulu et prêt à tomber en poussière tout le vieil arsenal de la psychologie d'antan. Mais qu'importe, puisqu'en pratique nous proclamons bien haut le droit de préservation sociale.

III

C'est ici, d'ailleurs, que réside le principal malentendu entre savants et magistrats.

Le magistrat veut être un Juge : punir un criminel, le châtier pour son intention, qui a été de nuire et de choisir, en toute liberté, le pire chemin, voilà le rôle qu'il s'assigne, aujourd'hui comme aux jours les plus reculés de l'histoire. L'homme qui siège en robe rouge ou noire au tribunal, a cette foi dans la majesté de sa mission et cette confiance dans la puissance de pénétration de son esprit ; il entend sonder les reins et les cœurs, scruter, doser les

intentions les plus secrètes d'une autre âme, besogne dont un Dieu seul pourrait venir à bout. J'avais l'honneur de dîner récemment auprès d'un magistrat éminent par le grade, l'âge et l'intelligence ; j'eus bien vite la conviction que sa philosophie n'avait point fait un pas depuis le temps qu'il était au collège. Il sursauta lorsque j'émis le vœu qu'on instituât à l'école de droit un cours de psychologie, pour initier les jeunes générations de juristes aux fonctions du cerveau humain ; il coupa net à mon discours par cette affirmation que l'idée de justice nous venait de source divine, et que la messe du Saint-Esprit inaugurant la rentrée annuelle des tribunaux — encore qu'elle eût l'inconvénient d'irriter le parti radical — signifiait que la justice humaine tient d'en haut le droit de punir. Ce magistrat républicain n'eût point manqué de hausser les épaules si on était venu lui dire que l'institution monarchique était aussi de droit divin.

Eh bien, on tend à admettre, présentement, que la genèse de l'idée de justice est plus humble.

Déjà Littré l'assimilait à une idée de compensation, à notre besoin d'équilibre, d'harmonie ; il en faisait une esthétique. La connaissance que nous avons actuellement de la physiologie cérébrale nous permet d'en parler avec moins d'imprécision.

Évoquons pour plus de clarté la lointaine légende de Caïn et d'Abel. En ce temps-là, le système nerveux de l'homme, infiniment moins compliqué de sensations et de notions qu'il ne l'est aujourd'hui, procédait par

réflexes simples : à l'heure actuelle, d'ailleurs, nous ne sommes guère autre chose que des machines bonnes à restituer en actes les sensations reçues et venues à notre cerveau par nos nerfs sensitifs. Or, voici la querelle entre les deux frères. Frappé par le poing de Caïn, Abel frappe à son tour, rend ce qu'il a reçu, transforme la sensation en action correspondante. Caïn réplique : il est plus vigoureux ; son poing brutal réduit Abel à l'impuissance, et il gît, le bras fracturé, sans vengeance possible. Il a perçu pourtant le rude heurt du frère : c'est une violente vibration nerveuse venue à son cerveau et qui ne peut pas s'évader, devenir un acte analogue, se transformer en accomplissement, comme toute sensation a coutume de faire chez cet être impulsif et simple : le réflexe est inachevé, l'équilibre est rompu. Et cette angoisse du mouvement paralysé, de la vengeance anéantie, ce « tu n'iras pas plus loin », alors que l'être entier se ruait à l'action, à la réplique, c'est le commencement de l'idée d'injustice, laquelle a bien évidemment précédé l'idée de justice. Celle-ci est venue plus tard, quand, par exemple, un être faible et près d'être vaincu, a vu soudain son adversaire terrassé par un tiers, dévoré par un fauve, écrasé par quelque rocher, foudroyé par le feu du ciel : pour celui-là, l'idée de justice, bien imprécise encore, s'est incarnée dans quiconque venait le tirer de l'esclavage proche, de la mort certaine, et rétablissait l'équilibre en secourant son impuissance. Beaucoup plus tard lorsque les hommes

ont dûment possédé, quand la propriété a commencé de s'organiser, l'idée positive de justice s'est puissamment ancrée dans les esprits ; mais elle a débuté sous forme négative, par l'idée d'injustice. Voilà, selon toute vraisemblance, son humble origine première : nous sommes loin de l'orgueilleuse et poétique conception qui nous la montre venant à nous sur les ailes de la divine colombe !...

En vérité, dans l'état actuel de la société, la justice est une défense et une vengeance à la fois. Devant l'horreur d'un crime, nous éprouvons, nous qui croyons être de vieux civilisés, un sentiment de fureur vengeresse, en plus du sentiment de crainte à voir se reproduire, à notre propre détriment, de si affreux forfaits : la besogne de la magistrature criminelle est donc une besogne de sécurité et aussi de vindicte — je ne vois rien là que d'humain; mais je crois qu'il serait plus digne du temps où nous vivons de faire bon marché de ce sentiment un peu sauvage de vengeance, et de nous en tenir à l'idée de préservation. A tout prendre, la majesté de la magistrature ne pourrait que gagner à cette attitude sereine; elle aurait cet autre avantage de la mettre d'accord avec la science et la philosophie qui ne sont pas quantité négligeable.

IV

Mais, dira-t-on, où nous mèneriez-vous avec de telles théories ?

Ces doctrines-là ne conduisent à aucune révolution violente de mœurs : c'est le propre des solutions scientifiques de n'être point radicales, mais progressives, et de ne pas procéder par secousses, mais par transitions à peine perceptibles, à la façon de la nature. L'école française, en particulier, se montre extrêmement modérée dans l'application de ses doctrines criminalistes.

Plus entière, plus absolue, l'école italienne tend à n'admettre ni hiérarchie ni degrés dans la responsabilité. Pour la plupart des savants qui la constituent, tout homme qui commet un délit ou un crime est un cerveau malsain. Vous avez tué, donc vous êtes en dehors de la santé morale. Vous y avez apporté mille ruses et, en apparence, la plus entière liberté d'esprit : cela ne prouve point que vous fussiez libre, car les aliénés les plus avérés ont des apparences logiques, et, d'ailleurs, je vous tiens pour un criminel-né ; votre constitution anatomique fait de vous un malheureux condamné à mal faire. Mais votre crime est effroyable et nous ne pouvons que vous infliger une peine en proportion avec l'horreur qu'il nous inspire. Pour ces motifs, à notre grand regret, vous aurez la tête tranchée.

Cette façon de voir ne manque ni de logique ni de fermeté. Elle rend hommage aux doctrines modernes et sauvegarde la pratique ancienne. Elle a même quelque farouche grandeur : l'hérédité se substitue à la fatalité antique poursuivant des irresponsables. C'est

une sorte de laïcisation du péché originel. Gardons-nous cependant de l'admirer trop promptement. Nous verrons tout à l'heure pour quels motifs excellents les criminalistes français se refusent net à admettre la théorie du criminel-né, et comment ils ne peuvent se résoudre à mettre tous les délinquants sur le même pied d'irresponsabilité.

Philosophiquement, l'école française convient que le mot libre arbitre est un mot dénué de sens : elle estime qu'une mauvaise action n'est pas le résultat d'un choix voulu expressément par nous, mais la conséquence d'une impulsion, insuffisamment réfrénée par une volonté malade. Mais, dans la pratique, on se trouve journellement en face de faits si différents les uns des autres qu'on ne peut vraiment pas les auner tous à la même mesure. Il convient donc d'admettre une hiérarchie d'intentions et des degrés dans la responsabilité, selon qu'il y a eu plus ou moins de préméditation, de délibération préalable dans la conscience de l'inculpé. C'est ainsi que les mots : irresponsabilité totale, responsabilité entière, responsabilité atténuée, philosophiquement peu admissibles, sont de nécessité pratique et d'usage courant.

Eclairons-nous par des exemples.

Un épileptique, en proie à une attaque larvée, part, marche sur les routes, et s'éveille deux jours après en pays inconnu, sans savoir comment il est là. Sur son chemin, il a incendié une ferme ou tué un passant. Il n'en sait absolument rien, et quand les témoignages

l'accablent, il ne comprend pas qu'on l'accuse. Celui-là est absolument, indiscutablement irresponsable.

De même, tel alcoolique en état de *delirium*, qui massacre sa femme parce qu'il la voit sous l'apparence de quelque monstrueuse bête qui va le dévorer. Ou bien encore, un aliéné furieux qui tue son gardien de cabanon. Que pourra-t-on lui infliger, sinon la camisole de force ?

Ces trois meurtriers-là ne peuvent être comparés à un homme qui, avec une grande liberté d'esprit apparente sinon réelle, médite longuement son crime, en calcule à loisir toutes les probabilités, prévoit le meurtre, et tue pour accomplir plus aisément un vol. Personne ne se contentera de le voir simplement incarcérer dans un asile d'aliénés. Dieu seul sait si, au fond, l'un fut vraiment plus libre que l'autre de bien faire ou de mal agir. Mais, avec notre manière actuelle d'envisager la vie, nous ne pouvons pas ne pas faire une différence. De ces trois meurtriers, il y en a un qui nous inspire plus d'horreur que les deux autres, parce qu'il a délibéré, et, n'ayant pas d'autre moyen de nous guider, nous nous contentons de cela.

Un jour, un gardien de la paix notoirement alcoolique, s'étant endormi dans sa chambre en état d'ivresse, fut réveillé au petit jour par une vision terrible. Il vit entrer et venir sur lui une locomotive, crachant des flammes et des étincelles ; il eut peur, saisit une hachette lui servant à fendre du bois, et cogna de son

mieux sur la locomotive. Il se trouva que c'était simplement un de ses camarades qui venait le chercher pour une affaire de service. Le camarade fut tué net. La justice informa. Les magistrats avaient grand'peine à croire à cette hallucination ; cela leur paraissait une invention ridicule, un grossier mensonge. Les médecins ne furent pas tout à fait inutiles en leur apprenant que de pareilles hallucinations sont coutumières dans le *delirium tremens*. On admettra qu'ici l'irresponsabilité est indiscutable.

Dans le cas que je vais conter, elle est beaucoup moins manifeste.

Il y a quelques années, une dame, fort élégante et d'allures mondaines, se présenta chez un grand bijoutier du Palais-Royal, fit choix d'une magnifique rivière de diamants, et du ton le plus naturel :

— Voulez-vous, dit-elle au marchand, me donner un commis de toute confiance pour venir avec moi jusque chez mon mari. Il faut que je lui montre cette parure avant de l'acquérir définitivement. Le commis vous rapportera l'argent ou les bijoux, selon que mon mari consentira ou non.

Cela parut fort raisonnable, et la dame, escortée du commis, se rendit chez le célèbre aliéniste, Legrand du Saulle. Elle laissa le commis dans l'antichambre, emportant la parure pour la montrer à son mari. Quand elle fut entrée dans le cabinet du médecin, elle lui tint à peu près ce langage :

— Docteur, j'ai laissé là, dans l'antichambre, un jeune parent à moi, atteint de monomanie, et pour lequel je viens vous consulter. Dans ses accès, il se figure être commis chez un bijoutier, et il réclame bruyamment une rivière de diamants qu'il imagine lui avoir été volée par une dame. Comme ma vue l'impressionne beaucoup, il vaut mieux que je n'assiste pas à votre examen médical. Voyez-le : moi, je me sauve, et je reviendrai dans une heure savoir ce que vous en pensez.

Legrand du Saulle s'inclina, et la dame une fois partie, le jeune homme fut introduit.

Il chercha, d'un œil inquiet, la cliente à la parure, et demanda la somme ou bien les diamants. Le docteur, prévenu, eut un sourire d'indulgence, et se mit à interroger le malade classiquement, selon les règles. Le malheureux commis, qui n'y comprenait rien, réclamait de plus belle et criait au voleur. Legrand du Saulle l'apaisait, poursuivant toujours son idée, questionnant le malheureux sur ses antécédents personnels et héréditaires. Il eut toutes les peines du monde à revenir de son erreur. Quand la vérité fut connue, la voleuse était à l'abri des poursuites.

Vraiment une pareille femme, machinant de pareilles ruses, peut-elle être considérée comme une irresponsable et traitée comme une malade ?

C'était assurément une déséquilibrée, une toquée, mais la ruse qu'elle apportait à s'approprier le bien d'autrui ne permet guère de la confondre avec l'épileptique

incendiaire ou l'alcoolique meurtrier dont je citais l'observation tout à l'heure. Et le médecin légiste devra dire « responsabilité entière ou bien à peine atténuée ».

Ce n'est là qu'un expédient, mais comment ne pas s'y résoudre, pour le moment, du moins. C'est ici de l'opportunisme, et il en faudra passer par là longtemps encore avant d'en venir à la mise en pratique de la seule doctrine physiologiquement et philosophiquement vraie, celle de la négation formelle du libre arbitre, pour laquelle l'humanité n'est pas mûre.

Maintenant j'avoue comprendre l'embarras d'un magistrat ou d'un jury en face de cette réponse de l'expert : responsabilité atténuée.

Vous dites que cet homme est tout à fait irresponsable : nous le plaçons dans un asile, au quartier des aliénés criminels. Tel autre nous paraît avoir commis un crime en état de parfaite santé d'esprit ; nous le condamnerons au maximum de la peine prévue. Mais quelle peine infligerons-nous à cette jeune hystérique, complice dans l'affaire Gouffé, dont nous ne savons dire si elle est du cynisme le plus révoltant ou de la plus parfaite inconscience. Responsabilité mitigée, dites-vous. Où faudra-t-il le mettre ? A l'hôpital ou en prison ? A cette question difficile, M. Magnan a répondu en réclamant la création d'hôpitaux-prisons, de maisons mixtes pour les cas intermédiaires, et c'est, je crois, la seule solution. Parce qu'elle est coûteuse elle sera tardive, mais elle finira par s'imposer un jour.

En attendant, on ne saurait trop dire aux magistrats de haute intelligence et de grand bon vouloir, — comme ce premier président[1], qui, en 1895, prenait une part active au congrès des aliénistes et neurologistes — qu'il est impossible aujourd'hui de ne pas être frappé des relations intimes du crime avec le déséquilibre mental. A chaque instant nous découvrons des états morbides insoupçonnés, et nous sommes contraints d'appeler maladies des phénomènes hier encore mal observés ou mal compris.

Je veux citer à ce propos la longue et curieuse odyssée d'un pauvre diable, célèbre dans le monde savant, depuis que mon confrère le Dr Tissié a consigné son observation dans sa thèse inaugurale et dans son volume sur *Le Rêve*[2], publiés sous l'inspiration de M. le professeur Pitres.

V

Mon héros se nomme Albert D... On pourrait résumer sa vie en disant qu'il a été mis en prison une trentaine de fois, qu'il a été condamné à trois ans de travaux publics, qu'il a failli être pendu... et que pourtant c'est un brave et digne homme. Non seulement il n'a ni conspiré, ni tué, ni volé, mais il n'a aucun vice dont puissent souffrir ses semblables. Ouvrier plein de zèle, fils

(1) M. Delcurrou, premier président à la cour de Bordeaux.
(2) F. Alcan, édit.

respectueux et très tendre, bon camarade, soldat sans punitions, mari plein de douceur, il ne s'enivre pas, il est timide et réservé jusqu'à l'extrême avec les femmes et personne n'a eu à se plaindre de lui que lui-même.

La seule tare ou presque de son malheureux cerveau, c'est le besoin des voyages. C'est tout à fait le Juif Errant de la légende, le misérable qu'une mystérieuse volonté pousse à marcher toujours, sur toutes les routes, du monde, irrésistiblement.

Cela revient par crises, après quelques mois de repos. Il faut qu'il parte et il s'en va. Il quitte son métier, sa famille, sa femme qu'il aime bien et qu'il laisse en détresse. Et puis il se retrouve en pays inconnu, il a honte et souvent n'ose pas revenir.

Sur son passage, il ne fait aucun mal; ce n'est pas un épileptique, mais un simple débile, quelque peu hystérique, facilement hypnotisable, qui se suggestionne à lui seul et devient l'esclave de cet étrange besoin de faire du chemin. Il est sans haine pour la vie qui l'a tant ballotté, sans mauvais dépit ni colère, avec une douce tristesse, une résignation quelque peu fataliste; car il est à la fois très abêti et singulièrement doué. C'est un fils d'ouvrier; il n'a appris à lire qu'au régiment et il ne sait pas écrire. Mais sur tous les chemins qu'il a parcourus il a observé mille choses avec une sagacité surprenante.

Parfois, au cours du récit qu'il me fait de sa vie, il retrace en trois mots la caricature étonnante d'un person-

nage rencontré ou bien c'est un étrange paysage désolé qui lui revient comme d'un rêve, et qui semble décrit par un poète halluciné, par un Quincey ou un Baudelaire, ce même Baudelaire qui a écrit deux fois en prose et en vers une *Invitation au Voyage*. Tout petit, Albert interrogeait les voyageurs sur les villes lointaines et ce qui s'y passait.

« A l'âge de douze ans, dit-il, j'étais apprenti chez M. L... à Bordeaux; je quittai brusquement la ville. Des voisins, paraît-il, m'avaient vu me promener longtemps devant la porte; ils dirent à mon père que j'étais parti dans la direction d'Arcachon. Mon frère s'en fut aussitôt à ma recherche et me trouva sur la grande route, engagé chez un marchand de parapluies avec qui j'avais dû cheminer.

« Que fais-tu là? » me dit mon frère en me frappant sur l'épaule. Je reçus comme une secousse et je fus bien étonné quand on me dit que j'étais l'apprenti d'un marchand ambulant. Mon frère me ramena à la maison, où *j'entendis parler* d'un héritage que mon père devait faire à Valence d'Agen. Un mois après je me trouvais dans cette ville sans savoir comment. Un ami de ma famille voulut bien me diriger sur Bordeaux. »

Dès lors sa vie n'est plus qu'un éternel voyage, coupé, dans une ville ou l'autre, par quelques mois d'un travail assidu et paisible.

On le voit bien tranquille, et lui-même se croit guéri. Puis, une nuit, il a un rêve ou bien quelqu'un prononce

devant lui un nom de la géographie. Il est troublé ; il a d'horribles maux de tête ; il travaille et mange fort mal, avec mille distractions, marche de long en large, ainsi qu'une bête captive, puis il part, invinciblement, en chemin de fer quand il peut, à pied quand il n'a pas d'argent, et il revient à lui, au bout de quelques heures, stupéfait d'entendre crier un nom de gare qu'il ne connaît pas. C'est ainsi qu'il se réveille, un jour, sur un banc de la gare d'Orléans à Paris.

On lui demande comment il se trouve là. Il n'en sait rien. On le mène au Dépôt, où il demeure quinze jours sans protester. Informations prises on le renvoie par étapes à Bordeaux.

Tout va bien pendant, quelques mois. Un beau matin il se trouve à Barbézieux. Après quelques jours de prison pour vagabondage, on le rapatrie de nouveau. Ses parents l'envoient à Paris, persuadés que la grande ville l'attire irrésistiblement. Il y est très heureux, il y travaille quinze jours, et il part une fois encore. On l'emprisonne à Vitry-le-François, à Lyon, où il s'extasie devant le chemin de fer funiculaire, à Annecy. On le dirige sur Bordeaux. Honteux de lui, il travaille à l'usine à gaz comme le meilleur ouvrier : Cela dure trois mois. Puis un matin il se retrouve à Pau, sur la place de la Préfecture. Et voici les étapes de ce nouveau voyage : Tarbes, Marseille, Alger, Mustapha Supérieur, Blidah, la Trappe de Staouëli, où il voit fabriquer l'eau de rose, Alger, Marseille.

A Aix-en-Provence après d'horribles misères il est mis en prison parce qu'il n'a pas de papiers ; au bout d'un mois on le relâche et il rentre à pied à Bordeaux.

Un de ses frères va tomber à la conscription. Comprenant bien qu'avec sa manie de voyager, il est incapable de gagner sa vie comme un autre, Albert D... a la généreuse pensée de s'engager à sa place. On l'envoie au 127e de ligne en garnison à Valenciennes, puis à Condé.

Mais l'inaction de la caserne lui pèse. Bon soldat, bien noté, il déserte sans motif, et gagne la frontière avec ses effets et ses armes. Cette fois il a de l'espace. A Tournai, Bruges, Ostende, Gand et Bruxelles, il ne trouve pas de travail. Raison de plus pour marcher, et il marche. Il gagne la Hollande avec l'espoir de se faire embarquer pour les Indes. Pendant le rigoureux hiver de 1879, vivant d'aumônes, il fait à pied le chemin d'Amsterdam. Il a un compagnon qui se traîne le long des routes. Lui, heureux de marcher, fait 5 ou 6 kilomètres en avant, puis revient en arrière pour ne pas abandonner son ami, qui meurt exténué en arrivant à Amsterdam.

On emprisonne Albert et on le ramène à Bruxelles. Mais Vienne l'attire : il part pour Vienne, persuadé qu'il y trouvera de l'ouvrage.

Cette fois la route est longue, la misère indicible ; il est content quand on le met en prison, parce qu'il est nourri sans avoir à demander l'aumône.

Après bien des péripéties, il gagne Vienne en ramant sur un train de bois qui descend le Danube. Un Borde-

lais, rencontré par hasard, lui donne de l'ouvrage à l'usine à gaz de Gaswerk-Tabor. Un mois plus tard il se réveille à Budapesth. Le consul de France le renvoie à Vienne, où il apprend l'amnistie pour les déserteurs. Le 21 septembre 1880 il rentre au régiment, à Valenciennes. Comme soldat il n'a jamais eu qu'une punition : son livret porte : « pour avoir découché ». Mais en réalité, il voulait déserter encore, pour errer, pour s'en aller ailleurs. Un dimanche, il s'enfuit, et pour tout de bon cette fois. Il dépose correctement ses effets militaires chez le commissaire de police de Mons. Puis il fait successivement Bruxelles, Liège, Aix-la-Chapelle, Cologne, et remonte le Rhin. Là son récit est merveilleux, émaillé d'anecdotes, de descriptions enthousiastes ; les hôtels de ville et les cathédrales gothiques, les châteaux en nids d'aigle, les ponts sur le grand fleuve, les souvenirs historiques, tout cela le charme et il en a gardé un souvenir vivant et très précis. Près de Friedrichsdorf, c'est une femme de bourgmestre dont il fait un portrait puissant et drôle comme un Daumier. Le voici de nouveau à Vienne où il travaille assidûment chez son protecteur bordelais, puis à Prague, à Leipzig, à Berlin, à Posen où sa misère est noire, à Varsovie et à Moscou.

Ici l'histoire se complique d'un épisode tragi-comique. Il arrive à Moscou un peu après l'assassinat du tsar. A un moment, comme il admire, en bon touriste, la statue de Pierre le Grand, la police lui met la main au collet. Il n'a pas de papiers. Il est pris comme nihiliste. Il reste

quatre mois en prison en attendant qu'on le pende. Par bonheur au moment suprême, on reconnaît son innocence, et on le mène sous bonne escorte de cosaques, avec d'autres prisonniers, à la frontière turque.

Ce long voyage par étapes n'est pas pour lui déplaire, bien qu'il lui faille aller au sud et que le nord l'attire davantage.

De la frontière russe il va seul à Constantinople, con temple le Bosphore un jour ou deux à peine, puis se fait envoyer à Vienne. Il y travaille de nouveau. Mais un jour il voit défiler des tireurs suisses et le voilà possédé du besoin de visiter la Suisse. Il gagne Klostenbourg, Munich, Stuttgart, Carlsruhe, Strasbourg, Mulhouse, Genève, Bâle. Là, se trouvant si malheureux et se voyant si près de la France, il déclare au consul qu'il veut se constituer prisonnier.

Il est jugé à Lille pour désertion. Naturellement, les médecins militaires, peu habitués au maniement des maladies du système nerveux, se refusent à le considérer comme un malade. Les officiers qui le jugent le prennent pour un déserteur vulgaire, et lui-même n'ose pas dire ce qui l'a poussé à partir. Un avocat, nommé d'office, plaide distraitement l'irresponsabilité ; Albert D..., déserteur récidiviste, est condamné à trois ans de travaux publics en Afrique. Sa conduite y est si douce et si exemplaire qu'on le grâcie, sa peine à moitié faite.

Il retourne à Bordeaux, retrouve une place à l'usine, et devient timidement amoureux d'une jeune fille qu'il

espère épouser. Il va donc goûter aux joies sédentaires du foyer ! Il est las, il se croit guéri. On fait les fiançailles : Albert est tout heureux, et voilà qu'un matin il se réveille en gare de Verdun. Il était pourtant bien épris, et il a planté là sa fiancée, sans savoir ! Ramené au pays natal, on ne veut plus de lui. Et, tout navré, il entre à l'hôpital, dans le service du professeur Pitres, où je l'ai connu. L'enquête minutieuse que ses juges n'avaient pas faite, les médecins l'ont poursuivie. Albert D... dit la vérité et il n'y a rien dans son récit qui ne puisse se prouver. Dans tous les pays qu'il prétend avoir traversés, on a pu retrouver sa trace. Son dossier militaire a été reconstitué et son nom est inscrit sur tous les registres d'écrou, dans tous les bureaux consulaires, en Allemagne, en Belgique, en Suisse, en Hollande, en Russie, en Autriche. On a des lettres de son patron M. D... qui l'a employé à plusieurs reprises à Vienne. Puis son récit est d'une précision qui ne trompe guère, et ses descriptions ne laissent aucun doute.

De l'hôpital nous l'avons vu partir pour ses expéditions subites. Nous avons assisté au début de sa crise ; nous l'avons vu se réveiller après un rêve, la tête lourde, la face rouge, arpenter d'un pas fébrile les couloirs de l'hôpital, puis s'évader pour courir la campagne. On n'est pas plus désolé ni plus triste que lui quand il reprend sa connaissance

C'est une force irrésistible qui le prend, le possède et le pousse. Il obéit, il va, sous la très futile espérance de

gagner ailleurs un peu plus, ou bien pour rien, sans apparence de prétexte. Une fois sur la route, il respire plus librement. Il lui faut en moyenne 70 kilomètres par jour pour le rassasier. Il va sous la pluie, sous les orages, dans la neige, mourant de faim, vivant d'aumônes, de préférence vers le Nord, comme attiré par un aimant mystérieux. Et toujours il est propre. Son grand souci est de nettoyer constamment ses habits de la poussière et de la boue des grands chemins.

Sans les études de M. Pitres, de M. Tissié, de M. Pierre Janet, de M. le professeur Raymond sur l'automatisme ambulatoire, ce pauvre juif-errant, abominable récidiviste, aurait fini par être condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Et combien d'autres dont l'histoire est de tous points comparable à la sienne ?...

VI

L'homme qui a le plus contribué à creuser le large fossé qui sépare les magistrats des médecins dans cette inépuisable question de la responsabilité des criminels, c'est assurément l'auteur de cette théorie du « criminel-né » qui fit tant de bruit dans le monde et répandit partout la célébrité de l'École de Turin. Je veux m'efforcer d'exposer brièvement quelle est au juste cette théorie, à laquelle Lombroso lui-même est obligé de renoncer, et

quelles sont, à l'heure actuelle, les idées des spécialistes les plus autorisés sur la genèse du crime.

Pour Lombroso, génie en même temps lumineux et mal ordonné, chaotique et simpliste, le problème n'est pas compliqué. Il a été un des premiers, sinon à constater, du moins à consigner dans des livres, ce fait que la grande majorité des assassins, des voleurs et des prostituées portent des traces physiques de la dégénérescence ; il a su concentrer pour son œuvre et bien mettre en valeur les statistiques faisant voir combien fréquemment les malfaiteurs, les alcooliques, les épileptiques, les toqués ou les aliénés engendrent des enfants presque fatalement voués à « mal tourner ». Et il en a conclu qu'en venant au monde certains hommes portent en eux-mêmes, non seulement les mauvais instincts et le germe du mal, mais l'impossibilité matérielle d'être autrement que criminels. Pour Lombroso, il existe une structure anatomique du malfaiteur, une conformation physique, une manière d'être corporelle qui implique du même coup, une façon d'être morale, la nécessité de tuer ou de voler un jour ou l'autre. C'est un *fatum*, c'est un destin inéluctable, et, à moins de mourir accidentellement avant l'occasion du crime, la créature humaine fabriquée à ce moule devra commettre le forfait.

Comme il arrive pour la plupart des esprits à tendances simples et radicales, Lombroso a vu sa renommée grandir et se répandre avec une vivacité qui déjà présageait le peu de durée de son règne.

Voilà longtemps qu'il ne recrute plus guère que des adversaires en France et en Allemagne. Et je ne parle pas des braves gens qui condamnent ses vues d'ensemble sur le crime en tant que délétères et susceptibles de saper les fondements de la société, comme disait Joseph Prudhomme. Les savants, à qui rien de ce qui est scientifiquement vrai ne saurait paraître immoral, se placent à un tout autre point de vue. Pour eux, les hypothèses de Lombroso sont regrettables uniquement parce qu'elles ne correspondent pas à la réalité des faits, parce qu'on ne peut point trouver, en vérité, de type anatomique du criminel-né, et parce que l'observation de chaque jour nous montre jusqu'à l'évidence que — si pervers que soit un homme de par ses origines et son hérédité — les circonstances qui l'environnent, le milieu où il vit, l'air qu'il respire, les exemples que ses yeux rencontrent, les notions que son cerveau acquiert, déforment et reforment perpétuellement sa personnalité.

Prenons l'exemple d'un individu qui va commettre un vol avec préméditation.

On dit en pareil cas qu'il se passe une délibération dans le domaine de la conscience. C'est, bien plutôt encore, sur ce petit théâtre intérieur que nous portons en nous et que nous avons baptisé du nom trop orgueilleux de champ du libre arbitre et de la volonté, un drame mouvementé qui se joue. Les sensations récentes ou anciennes, les images mentales sont les acteurs de ce théâtre. Et voyez-les venir en scène par le « côté jardin »,

chacune ayant son intensité personnelle, son degré de vitalité, sa tendance plus ou moins véhémente à devenir un acte, un geste, un accomplissement, à sortir par le « côté cour » où se fera le dénouement.

Voici venir d'abord l'impulsion première, la tentation, comme dit l'Église, l'image du vol, du rapt facile, à portée de la main; elle naît aisément dans ce cerveau d'héréditaire, de fils de névropathe ou d'ivrogne. Et c'est aussi l'apparition des misères passées, la vision du bien-être à venir dans la bienheureuse paresse.

Mais un autre acteur intervient, l'image du gendarme entraînant avec elle celle des juges, des geôliers, de la lente et sombre prison. Aussitôt, entre les deux idées, celle du vol et celle du châtiment, un corps à corps, une lutte ardente s'engage. Et pendant un instant, l'impulsion mauvaise, refoulée, disparaît de la scène et rentre dans la nuit. Elle en ressortira bientôt, plus énergique, fortifiée par le besoin d'imitation, par la mémoire des vols commis par des compagnons de paresse, par des amis de bal de barrière ou d'assommoir. Un tel n'a jamais été pris ; tel autre a tant osé de choses défendues, il a si hardiment bravé la loi que les journaux racontent ses prouesses, que les camarades l'admirent et le reconnaissent pour chef, que les femmes se disputent la joie de le servir très humblement, de peiner à son service. Quel orgueil pour ces misérables cerveaux !...

Cette fois la bataille est plus âpre, plus décisive. En

vain entrent en scène la pâle notion de quelque justice divine — le catéchisme est si loin maintenant! — la peur de la justice humaine, la crainte d'échouer, le regret de changer de vie, ce serrement de cœur qui nous étreint au seuil de tout chemin nouveau. Le temps d'orage, le ricanement d'un ami à qui tant de tergiversations font hausser les épaules, un coup de vin peut-être ont mis l'esprit au cran des paroxysmes. Maintenant l'impulsion, la vision du vol se fait précise et véhémente; d'une suprême étreinte, elle étouffe toutes les idées salutaires et, libre enfin d'entraves, part triomphalement.

C'est ainsi qu'une décision se prend et que le mauvais acte se commet.

Dans cet autre épisode de la lutte pour l'existence, comme partout du reste, le plus fort a vaincu le débile, et la poussée au mal est arrivée première, uniquement parce que les idées que met en nous l'éducation étaient inconsistantes. Pitoyable Guignol de l'âme humaine où, comme des fantômes, nos impulsions de bêtes de proie et les notions qu'on a semées en nous, jouent en silence le plus poignant des drames, et où Polichinelle rosse tragiquement le Commissaire toutes les fois qu'il est plus vigoureux.

Que devient, avec tout cela, le type anatomique, immuable, du criminel-né? N'est-il pas évident que le milieu, que l'éducation peuvent avoir raison de ce que l'hérédité a mis en nous de mauvais et de laid, et que c'est

cela qui se passe chez tous les hommes cultivés? Nous, les civilisés, que serions-nous sans les exemples de nos parents et sans les leçons de nos maîtres ? Un des plus importants, un des plus probes parmi les industriels de ces temps-ci, a débuté, vers l'âge de treize ans, par dérober deux cuillers d'argent chez mon grand-oncle M. de la R..., en Poitou, où il était petit valet de ferme. L'excitation cérébrale qui, une fois, l'avait conduit au mal, lui a servi pour devenir, ensuite, le plus honnêtement du monde, le très puissant rival des manufacturiers anglais. Et il a fait avec assez d'ampleur la charité pour que sa faute initiale ne lui pèse plus lourdement.

On sait la toute-puissance du besoin d'imitation, et avec quelle précision M. Tarde, l'éminent directeur de la statistique pénale au ministère de la justice, et plus récemment le D[r] Paul Aubry (de Saint-Brieuc) nous en ont démontré la constante intervention dans les actes humains. A proprement parler, le cerveau n'est pas autre chose qu'une machine à singer ce qu'il voit, à reproduire ce qui vient frapper nos sens.

Ceux qui deviennent criminels apportent, en venant au monde, outre l'irritabilité, outre la perpétuelle tendance au paroxysme, une mollesse d'âme, une inconsistance dans la personnalité qui les met constamment à la merci de l'entourage. Ils font invariablement ce qu'on fait auprès d'eux. La fréquentation des âmes corrompues, la vue d'un drame où l'on étrangle des honnêtes gens sur la scène, la lecture d'un fait-divers sanglant, la promis-

cuité abominable des prisons, le spectacle des exécutions capitales : voilà ce qui leur donne le goût et, à la longue, le besoin du forfait. Mais leur âme est pareillement accessible aux exemples contraires ; ils peuvent tout gagner au contact d'âmes nobles. L'éducation civique, la morale religieuse, l'approche de ce qui est beau — qui sait ? peut-être la contemplation obtuse des pures fresques de Puvis de Chavannes, affichées par les soins de M. Desjardins — tout cela peut contribuer à en faire des gens utilisables au bien commun au lieu de malfaiteurs qu'ils auraient bien pu devenir.

Il faut le dire : les nobles efforts du gouvernement de la république pour couvrir notre sol d'écoles et répandre partout l'instruction primaire, n'ont pas donné jusqu'à présent, au point de vue de la criminalité, ce qu'on était en droit d'en espérer. Sans doute c'est une loi de physiologie que plus un cerveau est nourri de connaissance, moins il est impulsif : la forte instruction est, à elle seule, un frein puissant pour les mauvais instincts. Mais regardons les faits en face. Les statistiques sont là pour montrer quels effrayants progrès le meurtre et le suicide font chez nous depuis une vingtaine d'années, tandis qu'ailleurs, en Angleterre par exemple, on a fermé quelques prisons faute de prisonniers : Sir John Lubbock nous l'affirmait expressément à l'un des plus récents congrès de sociologie.

Cette floraison du mal en France, cette raréfaction du crime en pays britannique peuvent, pour une part, être

mis sur le compte de l'évolution de l'alcoolisme qui ne cesse de croître en France, tandis que, de l'autre côté du détroit, les puissantes et innombrables associations de tempérance finissent par le réduire dans de notables proportions. Mais comment ne pas tenir compte de l'évolution de l'idée religieuse, aujourd'hui reléguée chez nous comme inexacte et inutile, tandis que les Anglais, en dépit de la multiplicité de leurs sectes, se sont toujours trouvés d'accord pour tâcher d'imprimer au plus profond de l'âme enfantine le sentiment religieux. Faut-il tant nous féliciter des résultats de la laïcisation de l'école? N'a-t-elle pas été un peu hâtive, et ne s'est-on pas vainement imaginé que le niveau philosophique du peuple allait s'élever d'un seul coup par le seul fait de la proclamation de la république et de la suppression du « tyran »? C'est un frein d'une singulière puissance que la crainte du châtiment éternel; c'est une notion, fausse peut-être, mais de quelle utilité pratique, pour enrayer les impulsions et les convoitises dans la grande majorité des âmes, qui sont des âmes simples et crédules. Les catholiques ayant fait de leur foi une arme politique, les républicains à leur tour se sont armés de l'irreligion scientifique, et l'ont utilisée au service de leur cause : c'était fatal; ce n'en est pas moins regrettable. Les esprits les plus vastes et les moins timorés, les Littré, les Taine, les Renan n'ont pas vu sans surprise et sans inquiétude la hardiesse que les politiciens mettaient à répandre dans le vulgaire des conceptions qui néces-

sitent, pour être bien comprises, quelque culture préparatoire.

Aussi quelque répugnant qu'il soit d'enseigner ce qu'on ne croit pas, et de mentir à la jeunesse, peut-être y a-t-il lieu d'en revenir au vieux dicton tant ridiculisé : il faut une religion pour le peuple, une religion envisagée uniquement comme notion moralisatrice. Si l'on veut bien se reporter à ce que nous disions plus haut des combats qui se livrent dans l'âme de l'homme en imminence de crime, on comprendra de quel secours lui pourrait être la crainte d'un châtiment ou l'espoir bien enraciné d'une récompense dans l'autre vie. Et c'est ainsi que les savants modernes, qui ont perdu la foi, et qui ne peuvent croire au libre arbitre humain, se rapprochent, en fin de compte, des enseignements que nous donne l'Église.

VII

L'hérédité n'est plus qu'une cause prédisposante au mal, quelque chose comme le vieux péché originel du catéchisme, que seule la Grâce a le don de vaincre. Nous n'avons pas le secret de la Grâce ; mais nous savons comment on retrempe un cerveau par une hygiène adaptée, par de nobles exemples proposés au besoin d'imitation que les dégénérés ont à un si haut point. Mais, nous dira-t-on, puisque vous savez que certaines hérédités prédisposent au crime, ne pourriez-vous, vous

autres médecins modernes, mettre à profit vos connaissances nouvelles pour faire la prophylaxie du crime, pour empêcher les individus nés méchants de devenir des assassins ou des voleurs ? Le beau triomphe de discuter sur leur plus ou moins de libre arbitre, lorsque le mal est fait ! Puisqu'ils sont fous, enfermez-les auparavant ; s'ils sont malades, soignez-les préalablement. Et vraiment nous arrivons bien tard, avec toute notre science ; notre diagnostic aurait dû s'exercer plus tôt !... On y viendra sans doute un jour. Mais combien nous en sommes loin ? Savez-vous ce qu'on avait imaginé de faire, ce qu'on faisait tout récemment encore à la Nouvelle-Calédonie ? Sous prétexte de moralisation on mariait les condamnés aux condamnées, ce qui nous a donné quelques douzaines de rejetons dont les instincts naturels dépassaient en malignité vicieuse tout ce qu'on peut imaginer. Puisque nos lois actuelles ne nous permettent pas de jeter à la Seine, comme autrefois dans l'Eurotas, les enfants à l'âme difforme, essayons de « l'orthopédie mentale », selon le mot de M. Strauss ; multiplions les refuges et les asiles pour les gamins vicieux et sournois, et si l'éducation première n'a pas de prise sur eux, au lieu de les lâcher à leur majorité, créons à leur usage des abris sûrs, ou bien envoyons-les exercer leurs « impulsions » sur des pirates tonkinois ou malgaches.

Un romancier dont toute l'œuvre est fort éloquente, mon ami M. Paul Adam, dans une série de très remar-

quables articles publiés au *Journal* a demandé que nos troupes coloniales fussent recrutées désormais parmi les condamnés de droit commun qui, cessant de nous coûter cher dans nos prisons de France, seraient enrôlés aux pays de mauvais soleil et de fièvres intermittentes, où leur tendance naturelle au meurtre et au pillage pourrait s'utiliser et devenir des qualités de guerre. Mais ce fut, dans la presse, une explosion de protestations indignées : « Respect au drapeau, disait-on ; le soldat est, par définition, un être noble ; c'est l'avilir indignement que vouloir mettre à son niveau, que lui donner pour frère d'armes le criminel, rebut de la société ! »

Le projet de M. Paul Adam me paraît en effet difficilement acceptable. Mais dans le même ordre d'idées, on peut en concevoir un autre, dont la mise en pratique répugnerait moins à l'esprit.

Envisageons loyalement les données du problème.

Malgré les phrases que volontiers on déclame à la Chambre avant de voter une expédition coloniale, chacun de nous comprend que ces lointaines équipées sont, au fond, des guerres d'affaires. « On crée des débouchés pour le commerce » et l'on a grandement raison ; je suis de ceux qui croient à l'utilité sociale d'un empire colonial et au réveil de notre vieux génie d'expansion. Ces guerres-là n'ont rien de comparable avec celles où nous avons défendu pied à pied le sol de la mère-patrie. Pour deux sortes de guerres, ayons donc deux sortes de troupes.

Après tout ce qui s'est passé d'atroce et d'inutile à Madagascar, tout le monde pense à présent qu'il faudrait avoir — outre l'armée française qu'on n'a pas le droit d'entamer et de donner en proie à la fièvre paludéenne — une autre armée moins précieuse qu'on pût faire donner sans de trop gros remords, que la nation pût exposer, sans trop de maternelles angoisses, aux rigueurs du climat, à la malignité des microbes, aux perfidies des peuplades sauvages.

Convenons-en, les citoyens d'un vieux pays comme le nôtre ne sont pas tous également précieux. Sans parler des criminels dont on ne peut à aucun prix faire des soldats réguliers, il y a « les mauvais sujets », les cerveaux brûlés, les têtes dures, ceux qui ont toutes chances de tourner mal un jour ou l'autre. Ces mauvais garçons-là, désolation de leur famille, danger constant pour la société, on les verrait sans trop de peine se dompter par la discipline, s'anoblir par les armes, et s'assouvir dans les fatigues et dans les combats d'une guerre où le sort même de la patrie n'est pas en jeu. La légion étrangère, qui a rendu tant de services, est d'un niveau moral tout à fait comparable. Et ce seront encore des adversaires assez dignes pour des Pavillons-Noirs, des Touaregs ou des Hovas qui sont de très vilains brigands à leur manière. Faire une armée coloniale avec de la graine de meurtriers, de voleurs, d'anarchistes, pour les empêcher de devenir tout cela, voilà ce qu'il faudrait pouvoir réaliser. Mais comment

les connaître avant qu'ils aient commis des crimes? Qui fera le partage de cette ivraie et du bon grain? C'est fort difficile à coup sûr. On y parviendra, je crois bien, le jour où l'on aura voulu se faire une idée nette de l'âme de ces mauvais sujets.

J'en ai vu de près quelques-uns à l'hôpital, dans les familles pauvres où parfois mon métier me mène, et jusque chez les gens d'aristocratie et de haute fortune. Ce sont, on peut dire toujours, des fils de toqués, d'alcooliques, d'épileptiques, de grands névropathes. Ils sont nés avec une tare, et ils vivent dans un état d'irritation perpétuelle du cerveau. Paresseux pour tout ce qui est du domaine de la réflexion intellectuelle, rebelles à l'éducation, vous les voyez amoureux d'aventures, friands de coups, querelleurs, contents de dépenser beaucoup de force en faisant mal. Ils ont de fréquentes colères, d'une violence effrayante parfois. Devant les gens qu'ils connaissent beaucoup, avec qui leur système nerveux est très familiarisé, devant leurs parents, par exemple, pour la moindre contrariété leur cerveau monte au paroxysme ; ils sont surtout déchaînés et farouches les jours d'orage, quand il y a de l'électricité dans l'air[1].

Récemment, une mère est venue me conter que son fils — il a dix-sept ans — l'avait menacée d'un chenet qu'il brandissait près de ses tempes, parce qu'elle l'avait prié de rentrer tous les soirs un peu avant minuit.

(1) Voir le chapitre de ce livre consacré à l'étude de l'état de colère.

Ces enfants-là sont nés avec le besoin de détruire, de faire souffrir autour d'eux, de torturer les bêtes. J'en connais un qui arrache les dents aux jeunes chats pour se distraire. Ils ont avec cela de déconcertantes crises de tendresse nerveuse. Toute autorité médiocre les exaspère ; quelqu'un de plus fort qu'eux les dompte. Ils admirent celui qui les tient en respect : au régiment ils sont souvent des soldats très soumis. C'est plus tôt ou plus tard, à la vie libre, au contact des mauvais sujets de leur espèce, que leur méchanceté foncière éclôt, qu'ils font un mauvais coup.

Criminels-nés, dit Lombroso ; mais nous venons de réfuter cette doctrine contre laquelle s'insurgent tous les psychologues modernes. Un homme ne naît pas assassin ni voleur. Il vient au monde simplement avec un cerveau excité, sujet aux impulsions véhémentes, prompt aux colères féroces ou sournoises, enclin aux paroxysmes. Cette bestialité originelle, ce sont les circonstances de la vie qui la tourneront vers le meurtre ou vers le farouche courage du condottière.

Autrefois quand la guerre était chose fréquente, pres que constante, ces gens-là s'engageaient et passaient sur les ennemis leur force en trop, leur besoin d'actes violents, leur amour du pillage. Voilà vingt-sept ans que nous vivons sans guerre européenne ; c'est bien probablement une des grandes causes de l'accroissement de la criminalité ; l'autre est l'alcoolisme. Nos peuples boivent trop, source abondante d'irritation pour les

cerveaux ; ils ne se battent plus, et cette irritation ne trouve plus où s'écouler légalement. Et c'est le meurtre qui devient la détente de ces gens-là.

Faire des guerres européennes tout exprès pour assouvir les nerfs de ces messieurs, personne n'en aura l'idée ; mais les expéditions lointaines peuvent être à ce point de vue, d'utilité publique. Puisqu'on ne peut pas empêcher que certains hommes aient un excès de force qui leur monte à la tête et veut se dépenser, tâchons du moins que leur excitation devienne une arme au service de la patrie, qu'elle s'emploie à nous défendre de ces peuples brigands, infidèles à leurs serments, féroces et sournois, que nous ne pouvons pas ne pas combattre dans nos lointaines colonies.

Aujourd'hui que l'instruction primaire est obligatoire chez nous, comme tous les enfants de France, ces prédestinés à la violence vont à l'école. On les connaît, par conséquent. Ne pourrait-on charger les instituteurs communaux de signaler ceux qui se montrent impitoyables aux animaux, fourbes envers leurs camarades, déchaînés avec leurs parents? Un médecin compétent, et sans haine, inspecteur délégué des services de l'hygiène au Ministère de l'Intérieur, établirait impartialement — et confidentiellement, cela va sans dire — le dossier héréditaire et personnel du mauvais sujet. Pour essayer de le dompter, on demanderait à ses parents l'autorisation de le mettre au pénitencier, ou plutôt on le confierait à l'une de ces admirables œuvres de l'enfance coupable

ou dévoyée, dont M. le juge d'instruction A. Guillot, de l'Institut, est l'un des organisateurs les plus éminents.

Si l'on voit qu'on ne peut décidément en faire un homme comme un autre, apte à la vie de liberté, quand il aura vingt ans, ses maîtres lui tiendront un discours comme celui-ci :

— L'heure qui sonne, mon garçon, est tout à fait décisive pour toi. Si tu rentres dans la vie de misères et de mauvaises camaraderies qui te guette, avant un an, tu seras en prison. Mais voici qui vaut mieux pour toi ; l'État te donne un superbe uniforme, une fort bonne solde, et il paie ton voyage en Algérie où tu iras, dans un bataillon spécial, sous une discipline qui te matera promptement, t'endurcir aux fatigues, t'acclimater aux ardeurs du soleil. Tu traceras des routes, tu construiras des chemins de fer, tu marcheras beaucoup, tu te battras parfois et tes mauvais nerfs s'useront, tandis que ta santé se fera résistante. Plus tard, on t'utilisera sous des climats plus incléments, au Tonkin, sur le côté ouest de l'Afrique, à l'île de Madagascar où tu tiendras sans défaillir, là où sont morts abominablement les troupiers de vingt ans de notre 200e. Tu seras courageux sur le champ de bataille et c'est une noblesse que tu pourras y conquérir avec la conscience de ta propre vaillance. Et quand la quarantaine t'aura remis en équilibre et en sagesse, quand ton excès de force sera pleinement assouvi, tu coloniseras, tu feras souche de braves gens dans un pays nouveau où nul ne se souciera

de savoir quel bandit tu aurais pu être. Et tu vaudras certainement ces citoyens de la libre Amérique, venus on ne sait d'où, riches on ne sait comme, et qui font cependant d'assez confortables beaux-pères pour les gentilshommes appauvris.

Projet à bien longue échéance, difficile à réaliser dans plus d'une de ses parties, j'en conviens volontiers. Mais je demeure persuadé que, dans un quart de siècle, l'évolution de la morale, la pente naturelle des choses amèneront les peuples de l'Europe à recruter de cette sorte leurs troupes d'expéditions lointaines. Je ne pense pas qu'il y ait une manière plus logique, plus sûre, de conserver dans son intégrité l'armée de France, d'avoir des forces coloniales adaptées à leur fonction, et de raréfier chez nous le meurtre, le suicide, l'attentat anarchiste. La psychologie médicale moderne nous apprend ce qu'il y a dans l'âme d'un futur malfaiteur. Elle nous montre que cet homme n'est nullement prédisposé au crime, mais qu'il a seulement un surcroît d'excitation nerveuse et que cette exaspération, que cet état paroxystique peut être détourné du mal. Les physiologistes et les psychologues estiment, comme l'Eglise, qu'il vaudrait mieux prévenir que punir, et ils concluent que l'enfant doit être la grande préoccupation du moraliste et de l'homme de loi. Trier et séparer des autres les enfants à mauvais instincts, à hérédité trop chargée, s'occuper d'eux individuellement avec un zèle exceptionnellement éveillé, tout employer — voire l'idée

religieuse alors même qu'on ne croirait pas — pour pénétrer leur âme de notions capables de refréner leurs impulsions ; si l'on échoue, tâcher d'envoyer ces bêtes indomptées grossir l'armée coloniale où leur besoin de nuire s'épuisera utilement. Voilà ce que la science enseigne à nos législateurs, et tel est le programme qui devra, je crois bien, se substituer peu à peu aux méthodes actuelles de répression un peu aveugle et d'insuffisante préservation de la société.

CHAPITRE III

LES MÉDECINS ET LA LITTÉRATURE

Les gens de lettres et le tabac. — L'hygiène des gens de lettres. — Dégénérés supérieurs. — Du talent et de la folie : Moreau de Tours, Réveillé-Parise, Lombroso, Max Nordau; l'enquête du Dr Toulouse. — Une critique médicale. — Le cerveau du critique.

En 1888, une compagnie pleine de zèle pour le bien public et d'ardeur pour l'amélioration de la race humaine, *La Société contre l'abus du tabac*, mit au concours la question suivante :

DES EFFETS DU TABAC SUR LA SANTÉ DES GENS DE LETTRES ET DE SON INFLUENCE SUR L'AVENIR DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Je demeurai perplexe lorsque j'eus connaissance de ce vaste sujet. Énumérer les délabrements que l'usage immodéré du tabac peut produire sur l'organisme particulièrement délicat de l'artiste ou de l'écrivain, passe encore, et mes relations dans le monde des lettres m'y pouvaient grandement aider ; mais prophétiser l'avenir, prédire à quels abîmes l'intoxication par la nicotine doit

conduire les générations futures de romanciers et de poètes, voilà qui me troublait un peu.

Je venais d'être reçu interne; l'appât d'un prix de mille francs était pour me tenter : l'amour du lucre me décida. Je concourus et je gagnai le prix. Il me souvient même que l'excellent directeur de la Société, alors qu'il vint m'annoncer l'heureuse nouvelle et m'apporter son compliment dans ma chambrette d'hôpital, trouva force cigarettes inachevées dont l'une fumait encore dans le cendrier ! Le digne homme dissimula son indignation; mais sans doute il éleva au ciel quelque prière pour demander mon châtiment, car, peu de mois après, je fus atteint d'une fâcheuse dyspepsie neurasthénique, et il me fallut bien, par ordonnance du docteur, renoncer au tabac.

Le mémoire que j'écrivis sur la question énoncée ci-dessus, je le retrouve, et je me décide — bien qu'il ne s'agisse que d'un tout petit coin des vastes relations de la médecine et de l'art — à en donner ici l'essentiel. J'étais peut-être un peu sceptique à l'époque où je le rédigeai : je suis aujourd'hui plus convaincu que je ne l'étais alors de cette vérité que le tabac, chez les neurasthéniques — ils sont nombreux parmi les gens de lettres — entretient leur mal et l'aggrave. D'ailleurs ce travail-ci vaut par les opinions diverses qu'on y verra accumulées, beaucoup plutôt que par la mienne. Peut-être un critique sévère sera-t-il en droit de penser que, çà et là, tel fait assez indifférent en soi est interprété dans le sens que le désir de gagner le prix m'imposait : il n'est

guère de moraliste qui ne soit tombé dans le système et dans l'excès.

Voici d'ailleurs, sans plus de préambule, comment je me suis efforcé de dégager de leurs propres œuvres l'opinion des morts, et de faire parler les vivants.

Les détails les plus curieux sur les littérateurs de la première moitié de ce siècle ont été puisés dans l'étude de Théophile Gautier sur Honoré de Balzac. A propos de l'horreur du tabac souvent manifestée par Balzac, voici comment s'exprime l'auteur du *Capitaine Fracasse* fumeur lui-même, et par conséquent partial :

« Balzac avait-il tort ou raison ? Le tabac, comme il le prétendait, est-il un poison mortel, et intoxique-t-il ceux qu'il n'abrutit pas ? Est-ce l'opium de l'Occident, l'endormeur de la volonté et de l'intelligence ? C'est une question que nous ne saurions résoudre ; mais nous allons rassembler ici les noms de quelques personnages célèbres de ce siècle, dont les uns fumaient et les autres ne fumaient pas ! Gœthe, Henri Heine, abstention singulière pour des Allemands, ne fumaient pas ; Byron fumait ; Victor Hugo ne fume pas, non plus Alexandre Dumas père ; en revanche Alfred de Musset, Eugène Sue, George Sand, Mérimée, Paul de Saint-Victor, Emile Augier, Ponsard ont fumé et fument ; ils ne sont cependant pas précisément des imbéciles. »

Cette liste fort instructive, nous allons la compléter par quelques documents personnels et la discuter de plus près.

Byron fumait et fut pourtant très grand poète, mais il fut aussi le plus désespéré des hommes, le moins énergique des lutteurs, le plus aisément vaincu par la vie. Victime des désolations qu'il prête à ses héros, il est véritablement un des pères du pessimisme au XIXe siècle. Gœthe avait coutume de dire : « J'ai trois choses en profonde horreur : la première, c'est le tabac... » Et voyez quelle volonté puissante, dominatrice, olympienne, quelle sérénité de vie, quelle œuvre consciente ! Certes, il décrit Werther et sait peindre le désespoir : mais il le fait en observateur lucide, immuable, qui reste supérieur à sa création, qui plane au-dessus des misères humaines. Henri Heine ne fumait pas : aussi quel clairvoyant rêveur, quel poète délicat et pénétrant, quelle ironie vivace, presque française !

A quelque école qu'ils appartiennent, romantique, réaliste, parnassienne, naturaliste, symboliste ou décadente, voire même à l'école qui ne veut qu'amuser, tous nos littérateurs dérivent de quatre grands maîtres, pères de tous les autres : Victor Hugo, Balzac, Michelet, Dumas père. Or, chose au moins singulière, ces hommes au génie dominateur avaient tous le tabac en abomination.

Dumas père ne fumait pas : quelle œuvre féconde et charmante ! quel conteur merveilleux ! quel infatigable labeur ! quelle invention inépuisable, et quelle intensité de vie dans ses plus invraisemblables récits ! Michelet ne fumait pas ; son œuvre, formidable par le

savoir accumulé, déborde de génie ; ses reconstitutions du passé grouillent de vie et donnent à qui les lit l'impression qu'il assiste à ce qu'on lui raconte. Quant à Balzac, l'architecte de ce monument cyclopéen qui a nom *La Comédie Humaine*, professait à l'endroit du tabac une aversion fanatique ; il faisait propagande active contre la régie ; ses livres ne parlent qu'avec grand mépris des personnages dont il fait des fumeurs ; tout un chapitre de son : *Traité des excitants modernes* est consacré à fulminer contre le tabac. Elle est de lui, enfin, la phrase qui sert d'épigraphe au *Bulletin de la Société contre l'abus du tabac :* « Le tabac détruit le corps, attaque l'intelligence et hébète les nations. » Voilà qui est catégorique !

Victor Hugo non plus ne fumait pas. « On n'avait même jamais fumé dans la maison de Victor Hugo, pair de France, » a écrit quelque part Théodore de Banville. Une anecdote, à ce propos. Un soir, chez le maître, un des convives, Villiers de l'Isle-Adam, je crois, vantait les bienfaisants effets de la cigarette sur les imaginations créatrices ; le grand poète s'insurgea : « Croyez-moi, dit-il, le tabac vous est plus nuisible qu'utile ; *il change la pensée en rêverie.* » Parole tout à fait juste et profonde que Victor Hugo complétait en rappelant un passage des *Misérables* où il a dit, à propos des rêveries de Marius :

« ... Trop de rêverie submerge et noie. Malheur au travailleur par l'esprit qui se laisse tomber tout entier de la

pensée dans la rêverie. Il croit qu'il remontera aisément, et se dit qu'après tout c'est la même chose. Erreur ! La pensée est le labeur de l'intelligence, la rêverie en est la volupté. Remplacer la pensée par la rêverie, c'est confondre un poison avec une nourriture... »

N'est-ce pas la sagesse même?... Ces paroles suffiraient presque, à elles seules, à résumer la conclusion dominante de mon petit mémoire. Mais reprenons la liste de Gautier, revue et augmentée.

Musset fumait; et voici que sa gloire a perdu de son grand éclat. Le chantre de Rolla n'apparaît plus à beaucoup d'entre nous que comme le poète des femmes et des tout jeunes adolescents; quelle vie, du reste, et quelle mort! Au point que son cas particulier, trop compliqué d'autres abus, n'est plus guère probant.

George Sand fumait, dit Banville, au point de cesser d'être intelligente, sitôt qu'elle n'avait plus la cigarette aux lèvres. Véritable état maladif, peu enviable assurément !

Mérimée, affirme un témoin oculaire, fumait perpétuellement des débris de cigare, qu'il hachait avec un canif spécial dont il ne se séparait jamais, débris qu'il roulait ensuite dans du papier à cigarettes. Le tabac, certes, ne l'a pas empêché d'être un homme de haut talent; je n'ose pas prétendre qu'il fut pour quelque chose dans le caractère aigri de Mérimée, et dans ce style aigu, sec, rageur, atrabilaire qui le distingue si fortement de ses contemporains.

Saint-Victor fut un grand fumeur ; il fut aussi homme de peu d'action, apte seulement à la critique, constamment désolé, dit-on, de n'avoir pu mener à fin une grande œuvre personnelle. Citerai-je Ponsard, qui me paraît avoir perdu aux yeux de nos contemporains la fine fleur de son prestige ?

Gautier, lui-même, avec son merveilleux talent, nous apparaît, dans les *Mémoires* des frères de Goncourt, comme supérieur à son œuvre, indolent, apathique, dégoûté de la vie, désespéré de n'avoir pas été ce qu'il aurait pu être, un des deux ou trois plus grands hommes de son temps.

De Baudelaire, un grand fumeur encore, et un bien merveilleux poète, il ne nous reste que deux volumes, qui, d'un bout à l'autre, chantent le désespoir et proclament le néant de tout, le mensonge éternel des paradis, même artificiels. Le pauvre Gérard de Nerval fumait beaucoup, dit-on ; il serait certes hasardeux de mettre au compte du tabac sa vie si triste et sa tragique fin ; mais avouez au moins que le tabac ne lui a pas montré la vie en rose.

Le cas de notre grand Flaubert est particulièrement intéressant. On sait avec quelle lenteur il travaillait, refaisant à satiété ses magnifiques phrases, peinant dix années sur un roman. A l'une des pages du manuscrit de la *Tentation de saint Antoine* que j'ai eu occasion de voir, le mot « mais » était rayé quatorze fois au début d'une phrase, puis finalement maintenu. C'était là, chez

ce merveilleux et impeccable poète en prose, une véritable maladie de la volonté, maladie dont Maxime du Camp a voulu faire un symptôme de l'épilepsie, alors que c'est beaucoup plutôt l'un des signes habituels de l'intoxication nicotinique. On sait que Flaubert fumait la pipe à peu près sans discontinuer.

Théodore de Banville, un passionné de la cigarette, a pourtant écrit les lignes suivantes : « Le fumeur ne peut être ni un ambitieux ni un travailleur, ni, à de très rares exceptions près, un poète ou un artiste... La cigarette n'est que rêve et résignation... passe-temps meurtrier, complètement inutile. »

Villiers de l'Isle-Adam a écrit dans l'*Eve future* : « Le tabac change en rêverie les projets virils. »

Barbey d'Aurévilly, qui n'a jamais fumé, a eu jusqu'aux dernières heures de sa vie la plus belle vigueur physique et intellectuelle. « Le tabac engourdit l'activité, » dit-il dans ses *Diaboliques*.

On sait enfin que les frères de Goncourt, à l'époque la plus ingrate, la plus tourmentée de leur douloureuse existence d'artistes hautains et peu populaires, avaient pris coutume de fumer de gros cigares noirs très riches en nicotine ; c'est surtout, à en croire leur *Journal*, à cette époque de leur vie qu'ils furent irrités et tristes de voir leur insuccès croître à proportion de leur affinement. Celui des deux frères qui mourut le dernier, glorieux et admiré de tous, avait dû cesser complètement de fumer, par ordonnance de son médecin.

A côté de ces cas qui, tous, semblent, à des degrés incriminer le tabac, il en est d'autres qui — en moins grand nombre d'ailleurs — paraissent faire exception. C'est ainsi, par exemple, que pour ne parler que des plus célèbres, deux de nos maîtres écrivains, Alphonse Daudet et Catulle Mendès fument beaucoup, sans que jamais leur énergie physique ou intellectuelle en ait subi la moindre atténuation.

En dehors des documents biographiques et des citations empruntées aux bibliothèques, ou recueillies au cours de causeries littéraires, j'avais reçu des plus illustres maîtres de la littérature contemporaine un certain nombre de lettres qui donnent à la question un relief et un intérêt tout particulier. On en trouvera, reproduites ci-dessous, quelques-unes, signées de noms appartenant aux écoles les plus diverses, Taine, Emile Augier, Jules Barbier, François Coppée, Emile Zola, Octave Feuillet, André Theuriet, Alexandre Dumas. M. Paul Bourget, lui aussi a donné son avis : mais il a demandé qu'on ne publiât point sa lettre : désir auquel je ne me conforme qu'à regret, car elle est des plus curieuses et des plus instructives.

Voici d'abord les lettres neutres ou favorables au tabac :

« Je regrette fort, m'écrivait H. Taine, de n'avoir ni notes ni réflexions personnelles à vous communiquer sur le sujet que vous voulez traiter ; je ne m'en suis jamais occupé. A la vérité, je fume (des cigarettes) ; c'est une

distraction dans les moments de vide et d'attente intellectuelle; mais c'est une servitude, et parfois un danger, comme nous le montrent beaucoup d'exemples. Puisque vous avez noté sur vous-même les effets du tabac, vous êtes très compétent, et vous pouvez donner une monographie méthodique très précieuse, surtout si aux documents sur les Français, vous ajoutez les documents sur l'étranger, sur les Allemands, Hollandais, Belges, Anglais, Américains, qui fument depuis plus longtemps que nous, et, je crois davantage. Les publications de la *Société contre l'abus du tabac* vous fourniront certainement toute la bibliographie nécessaire. »

De M. André Theuriet :

« Je n'ai jamais fait partie de la *Société contre l'abus du tabac*, pour une excellente raison, c'est que je suis un fumeur impénitent. Il y a deux ans, le président de cette Société m'a demandé de reproduire un conte où il était question des malheurs d'un fumeur novice et, à la suite de cette publication, la Société a cru devoir m'honorer, moi indigne, d'une médaille d'argent. Voilà quelles ont été mes seules relations avec les adversaires du tabac. Je n'ai donc aucune autorité pour vous donner, à l'appui de votre mémoire, des observations qui puissent influencer l'opinion de vos juges. »

Voici maintenant deux très intéressantes lettres de Zola et de Coppée : ils prennent l'un et l'autre parti pour le tabac. On verra que leurs arguments ne sont pas irréfutables.

Zola, d'abord, surtout sceptique et, chose rare, presque badin :

« Je n'ai aucune opinion nette sur la question que vous me posez. Personnellement, j'ai cessé de fumer, il y a dix ou douze ans, sur le conseil d'un médecin, à une époque où je me croyais atteint d'une maladie de cœur. Mais croire que le tabac a une influence sur la littérature française, cela est si gros, qu'il faudrait vraiment des preuves scientifiques pour tenter de le prouver. J'ai vu de grands écrivains fumer beaucoup et leur intelligence ne pas s'en porter plus mal. Si le génie est une névrose, pourquoi vouloir la guérir? La perfection est une chose si ennuyeuse que je regrette souvent de m'être corrigé du tabac. Et je ne sais rien autre chose, je n'oserais rien dire de plus sur la question. »

Zola prend donc, en apparence, du moins, la défense du tabac. Au fond, pourtant, ce qui résulte clairement de sa lettre, c'est qu'il a souffert du tabac, au point d'être obligé d'y renoncer par ordonnance du docteur. N'est-ce pas précisément depuis qu'il ne fume plus, que le père des *Rougon-Macquart* et des *Trois Villes*, a conquis la plénitude de son génie?...

François Coppée croit fermement que le tabac est précieux aux artistes.

« Vous tombez mal, Monsieur, écrit-il, je suis un grand fumeur. Depuis l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans — j'en aurai tout à l'heure quarante-sept — je grille toute la journée des cigarettes. Jamais de pipe ni de cigares, seu-

lement la cigarette, et je la jette après les premières bouffées. Je me porte assez mal, c'est vrai. Mais je n'ai aucune raison d'attribuer ma médiocre santé au tabac, que je considère, jusqu'à preuve du contraire, comme un excitant au travail et au rêve, et pour le poète, ces deux mots sont synonymes. »

C'est le maître le plus admiré de Coppée même, c'est Victor Hugo qui s'est chargé de donner la réplique à sa lettre : « Le tabac change la pensée en rêverie... La pensée est le labeur de l'intelligence, la rêverie en est la volupté... Malheur à celui qui tombe de la pensée dans la rêverie... Remplacer la pensée par la rêverie, c'est confondre un poison avec une nourriture... »

Toutes les autres lettres condamnent le tabac : elles sont assez éloquentes pour se passer de commentaires, celle de Dumas fils en particulier.

« J'ai déjà répondu aujourd'hui sur ce sujet à quelqu'un dont je ne me rappelle plus le nom. Je reçois tant de lettres !

« Je lui conseillais de s'adresser à Augier et à Feuillet qui ont été de grands fumeurs devant l'Eternel et qui ont failli en mourir. Moi, qui avais heureusement commencé très tard à fumer, j'y ai renoncé malgré une grande habitude prise très vite, comme toutes les mauvaises, quand j'ai vu que le tabac me donnait des vertiges, lesquels ont disparu dans les six mois suivant la cessation, dans une proportion de 75 p. 100 ; les derniers 25 p. 100 ont disparu plus lentement, mais tout à fait ; il

a fallu deux ou trois ans. L'intoxication était complète. *Le tabac est selon moi, avec l'alcool, le plus redoutable adversaire de l'intelligence*, mais rien n'en détruira l'abus, les imbéciles étant les plus nombreux et le tabac n'ayant rien à détruire en eux ; comme ce n'est pas des imbéciles que vous vous occupez, tâchez de convaincre les intelligents. »

« Vous devez savoir mieux que moi que les cas d'angine de poitrine par le tabac sont très fréquents; adressez-vous pour cette conséquence à Jules Barbier. »

Voici ce que répond M. J. Barbier :

« J'ai été fort fumeur devant l'Éternel, et j'ai failli payer de ma vie cette déplorable et délicieuse habitude. C'est sur la circulation que s'est portée chez moi l'action de la nicotine. Le cœur a peu à peu interrompu ses battements. Quelques cigares de plus et il s'arrêtait. Le médecin que j'ai appelé cette nuit-là, au milieu d'une demi-syncope, qui n'était qu'un prodrome de la mort, m'a dit, depuis, qu'il n'avait pas cru me retrouver vivant le lendemain. L'élimination de la nicotine ne s'est faite que lentement. Il a fallu plus d'un an pour en faire disparaître les dernières traces.

« Ce qu'il y a d'étrange, c'est que je suis devenu d'une sensibilité extrême dans mes relations avec le tabac des autres. Il m'a suffi de séjourner une semaine dans une chambre antérieurement habitée par un fumeur pour voir se reproduire les accidents circulatoires dont j'avais souffert. Quelques bouffées de cigarette, la seule infrac-

tion que j'aie commise depuis six ans, ont déterminé chez moi un véritable état d'ivresse, qui m'a fait perdre le sentiment de l'équilibre pendant près d'un quart d'heure; moi qui fumais de quinze à vingt cigares par jour, sans compter un nombre incalculable de pipes, je ne peux plus voyager avec des fumeurs sans en être indisposé. De cette longue habitude il ne m'est resté qu'un affaiblissement partiel de la mémoire. La privation du tabac a rendu pendant assez longtemps mes digestions pénibles, mais cette paresse de l'estomac n'a été que passagère et il a retrouvé aujourd'hui toute sa vitalité. »

Courte et bonne celle-ci :

« Monsieur, » écrivait E. Augier, « je ne suis pas médecin; tout ce que je peux vous dire, c'est qu'après avoir fumé pendant quarante ans, j'ai dû renoncer à cette douce intoxication qui me conduisait trop vite au bout du fossé. »

Octave Feuillet clôt la série non moins éloquemment :

« Je ne puis que vous répéter ce que j'écrivais tout à l'heure à un de vos confrères qui me posait la même question que vous. Je viens d'éprouver un malheur affreux, je suis très souffrant et puis à peine tenir une plume. Permettez-moi donc de vous répondre très brièvement :

« J'étais un grand fumeur en effet, et j'ai eu beaucoup de peine à renoncer au tabac. Mais j'y ai été absoment contraint, il y a quelques années, par l'aggravation d'accidents nerveux que j'avais longtemps refusé

d'attribuer à la nicotine, et qui en réalité, n'avaient pas d'autre cause. J'ai bien été obligé de me rendre à la vérité quand les accidents nerveux, parmi lesquels le vertige stomacal, sont devenus plus fréquents et plus intolérables. En général, il me semble évident que le tabac est très nuisible, surtout aux nerveux. Il produit d'abord un effet de légère excitation, de légère ivresse qui se termine en somnolence. Il émousse les facultés de l'esprit. On est forcé de lutter contre son action par une réaction qui fatigue et use la volonté... »

J'avais tiré de cet ensemble de documents, les conclusions que voici :

1° Il est d'observation historique que les écrivains de génie ne fument pas ; il semble même que leur nature d'exception ne puisse pas s'asservir au tabac.

2° Parmi nos littérateurs de talent, beaucoup fument ou ont fumé ; presque tous avouent en avoir souffert, et, même quand ils continuent à fumer, conseillent aux autres de ne pas les imiter.

Mais, dira-t-on, l'avis des médecins ?... Eh bien ! c'est chose un peu pénible à avouer, l'avis de chaque médecin paraît dépendre des effets heureux, fâcheux ou nuls, que le tabac lui fait éprouver à lui-même. De là, on le conçoit, des contradictions. Gubler croit bien que le tabac est tout à fait inoffensif ; Forget le conseille aux artistes comme incitant aux rêveries ; Fonssagrives affirme qu'il abrutit ; et Jolly proclamait qu'il mène à la folie.

Après le tas de documents que nous venons d'accumuler, ces désaccords importent peu. Aujourd'hui, d'ailleurs, l'opinion des médecins tend à s'unifier. La grande majorité d'entre eux estime que le tabac, inoffensif chez un bon nombre d'hommes, est très capable d'entretenir et d'aggraver l'état de faiblesse habituel chez les neurasthéniques. Les grands médecins de Paris dont la clientèle est plus spécialement littéraire, m'ont fourni des observations qui aboutissent à cette conclusion. Moi-même, j'ai eu maintes fois occasion de soigner mes amis de lettres; enfin, j'ai eu la bonne ou la mauvaise fortune d'être moi-même intoxiqué par l'abus du tabac.

Dresser la liste complète d'accidents qui, Dieu merci, ne surviennent que rarement ou isolément serait interminable. Qu'il nous suffise de dire qu'il y faudrait comprendre depuis les maladies de la mémoire et de la volonté jusqu'à l'abolition de l'énergie virile.

Je dois reconnaître d'ailleurs, qu'un bon nombre de gens de lettres peuvent fumer sans beaucoup en souffrir. Cependant les artistes étant plus nerveux, plus délicats que tous les autres hommes, le tabac leur est spécialement nuisible. En fait, il détermine chez presque tous des maux d'estomac et des palpitations de cœur qui les chagrinent, les inquiètent, et contribuent certainement à les rendre moroses.

Qui sait si ce n'est pas, à ce titre, l'une des sources du pessimisme contemporain ?... Sans aller aussi loin,

on peut dire que le tabac sera plus nuisible qu'utile aux générations futures en ce sens qu'il est l'ennemi de la vivacité, de la clarté, de la spontanéité littéraires et de cette puissante vie du style qui est la marque de notre langue française, d'autant plus que c'en est fait du beau temps de 1830, où nos poètes, taillés en hercules, se surmenaient sans en souffrir, ne causaient qu'à voix de stentor, pouvaient se passer de sommeil, digéraient des repas de reîtres, vidaient d'un trait des flacons d'eau-de-vie et ne se sentaient jamais plus dispos au travail que quand ils étaient un peu gris.

Ils le disaient du moins, et je sais bien qu'il faut tenir compte de leur lyrisme romantique. Mais tout de même, on est en droit de les imaginer plus vigoureux, plus résistants que nous.

II

C'est que, vraiment, nous sommes pitoyables. Non seulement la vie désordonnée n'est plus indispensable à l'inspiration, mais il est maintenant impossible de la mener ; nos estomacs et nos nerfs s'y refusent.

Un écrivain connu et de grand talent, je vous prie, faisait récemment à son médecin cet aveu caractéristique : « Quand je m'oublie dans les bras d'une femme, j'en ai pour quelques jours à ne plus pouvoir travailler !... » D'ailleurs, voyez les livres très modernes, qui

ne sont bien souvent que des autobiographies sans joie ; il n'y est question que de gastralgies, de migraines et de détraquements. Oh ! ceux-là ne sont pas lyriques, ni optimistes, à coup sûr ; s'ils exagèrent, c'est dans le sens geignard et dégoûté ! Si nos maîtres de 1830 furent à tous les points de vue des pléthoriques, il suffit d'avoir fréquenté quelques artistes contemporains pour être frappé de la quantité de plaintes qu'ils émettent sans cesse sur l'état de leurs nerfs ou de leur estomac.

Sans tenir compte de la maladie spéciale à tel ou tel écrivain de ce temps, on observe chez presque tous un ensemble de troubles nerveux, étiqueté du nom — un peu trop lâche et élastique — de neurasthénie, et qui se caractérise par des symptômes assez peu poétiques dont voici quelques-uns.

Votre romancier favori, Madame, digère déplorablement. Après chacun de ses repas, il devient rouge, il a sommeil, il se sent alourdi ; son estomac se gonfle et son gilet le gêne : soyez sûre qu'il le déboutonne s'il dîne en famille ; s'il dîne en ville il se contente d'en desserrer furtivement la boucle. Il souffre de palpitations, et, toujours tourmenté de lui, il croit avoir une grave maladie du cœur. Il est tracassé de migraines, de névralgies et de douleurs bizarres qui le désolent et l'énervent. Il est à la fois faible et violent, irascible, mais sans énergie stable. Cela ne contribue pas peu à lui donner de l'atrabile : il est mauvais comme un bossu pour ceux de ses confrères dont il redoute l'ironie. Enfin chagrin

suprême, il engraisse prématurément et vieillit avant l'âge.

Rarement, toutes ces misères s'acharnent à la fois sur un seul, et le tableau n'est pas toujours si sombre. Mais ils sont rares, croyez-moi, ceux qui y échappent complètement et ne se plaignent pas au moins d'un des symptômes ci-dessus.

Que diable voulez-vous mener la vie mouvementée avec une organisation semblable ! On ne peut s'en tirer qu'à la condition expresse de régler méthodiquement sa journée, de suivre un régime précis et de ne s'écarter jamais des règles d'une hygiène sage. Et c'est ainsi que l'hygiéniste et le médecin sont appelés à donner des avis à l'artiste, à le guider dans sa façon de vivre.

J'ai eu jadis l'idée de rédiger à l'usage de mes amis de lettres une consultation assez précise pour être utile, assez générale pour pouvoir s'appliquer à la grande majorité des cas. J'avais au préalable pris conseil d'un homme de haute science, particulièrement accoutumé à soigner les nerveux, de M. le professeur agrégé Albert Robin, de l'Académie de médecine. Bien que cette conception de la neurasthénie des gens de lettres et de son traitement ait un peu vieilli aujourd'hui, je la redonne telle que. On trouvera des conseils plus précis dans la seconde partie de cet ouvrage et notamment au chapitre consacré au traitement de la paresse.

La maladie des gens de lettres, qui est, en fin de compte, une maladie nerveuse, a presque toujours pour

premier symptôme un état défectueux de la nutrition. L'estomac souffre et comme il est enlacé d'un réseau de nerfs très fourni, son malaise retentit promptement sur tout l'ensemble du système nerveux. En outre l'anémie consécutive à une alimentation mauvaise ou mal assimilée contribue pour sa part à déséquilibrer notre système nerveux, à le rendre à la fois plus débile et plus irritable...

En deux mots, voilà la théorie d'où doit logiquement découler le traitement.

La première chose à faire est donc de guérir l'estomac, au risque de ne pas obtenir une amélioration immédiate des symptômes nerveux. Un régime extrêmement sévère peut seul donner ce résultat. En voici les points principaux. Extrême régularité dans l'heure des repas. Suppression absolue de tous les aliments gras, beurre, graisses, viandes de basse-cour, poissons gras et fromages ; suppression du bouillon, des potages et des sauces surtout des sauces épicées ; suppression des pâtisseries, des bonbons, des laitages, des petits plats sucrés et des liqueurs fortes ou douces. Modifications radicales dans le régime des boissons ; suppression totale des apéritifs et de la bière ; cesser de boire du vin rouge, s'abreuver, en très petite quantité, de vin blanc dilué dans un verre au plus, par repas, d'une eau minérale digestive ; ou mieux encore, n'absorber en mangeant que des boissons chaudes, thé léger, infusion de camomille ou de feuilles d'oranger ; ou mieux encore ne pas boire du tout

aux repas ; attendre pour se désaltérer que l'estomac soit vide et la digestion finie, car, théoriquement, les aliments et les boissons ne sont pas faits pour être mélangés.

Oh ! ce n'est pas réjouissant ! Et la première idée qui vient à l'énoncé d'une pareille ordonnance est inévitablement celle-ci : « Avec toutes ces interdictions, il ne reste plus rien que je puisse manger et le remède est pire que le mal ! » Il vous reste à manger mille choses exquises, sinon très variées : toutes les viandes grillées, peu cuites, bien saignantes ; le gibier, à condition qu'il ne soit ni gras ni faisandé ; les poissons maigres, les soles et le merlan surtout, grillés ou bouillis et sans sauces ; les légumes, en purées seulement ; et le pain grillé, car la mie est absolument interdite comme indigeste.

Les premiers jours, un tel régime est pénible, on peut l'imaginer sans peine ; l'absence de boissons, surtout, est un tourment réel, un vrai petit supplice. Mais quiconque a le courage de persister une semaine seulement éprouve déjà une amélioration sensible : la digestion n'est plus pesante ; on n'est plus obligé de déboutonner son gilet ; on n'a plus sommeil après ses repas ; l'alimentation monotone commence à sembler savoureuse ; on retrouve un appétit dont on ne se croyait plus capable ; on dévore et pourtant on maigrit, car la mauvaise graisse, quand on en a, se brûle, la nutrition se faisant plus active et les muscles plus vigoureux [1].

(1) On obtient, en somme, avec ce régime des résultats au moins aussi heureux qu'avec le régime végétarien tant prôné ces temps-ci. Le

L'esprit bientôt se fait plus alerte, plus lucide et moins irritable, c'est une petite résurrection; on se sent dispos, énergique, on redevient un homme; on peut revivre de la vie commune, aller dîner en ville et éblouir ses voisins de table par son esprit, en même temps que par son appétit. On peut travailler sans fatigue.

Mais alors qu'on se croit guéri il reste encore à ne pas commettre d'imprudence, sous peine de grave rechute.

Pour bien faire, il faudrait régler sa vie, fixer les heures consacrées au travail, le moment des repas, le temps donné à l'exercice, à la bicyclette en été, à l'escrime ou à la gymnastique de chambre pendant la mauvaise saison. Il est très difficile d'imposer des lois générales, chacun en pareil cas fait ce qu'il peut, un chroniqueur, un critique d'art ayant à subir d'autres nécessités qu'un romancier ou un poète.

Voici pourtant un règlement de vie qui paraît s'accorder assez bien aux exigences du métier.

A huit heures. — Lever. A huit heures et demie. — La douche. Il est tout à fait nécessaire de se faire doucher par un médecin (les spécialistes sont presque tous très gracieux pour les gens de lettres et les journalistes). Mieux vaut ne pas s'adresser à ceux qui ont pour système de n'utiliser que l'eau froide : l'eau froide, em-

régime végétarien comporte une foule de choses, les laitages, les fruits crus et les légumes secs dont l'estomac d'un artiste nerveux ne s'accommode point, autrement qu'à la campagne et avec beaucoup d'exercice au grand air.

ployée seule, fait mal aux nerveux, aux goutteux et aux rhumatisants. Une douche en pluie tiède sur tout le corps, plus chaude au niveau de l'estomac, suivie d'une légère et brève aspersion froide, donne d'ordinaire d'excellents résultats.

A neuf heures. — Premier déjeuner. Deux œufs crus « gobés » ou peu cuits, à la coque (le jaune d'œuf, étant très phosphoré, convient à merveille à ceux qui ont à faire un travail intellectuel). Une demi-tasse de café très peu sucré ; à la rigueur, quelques bouffées de cigarette.

A neuf heures et demie. — Travail de rédaction : c'est, paraît-il, le vrai moment pour composer avec lucidité. Ces trois heures de travail régulier, qui ne surmènent pas, suffisent pour mener à bien de très grosses besognes. Zola, qui fait tous les ans en moyenne un gros volume de quatre à cinq cents longues pages, ne travaille pas plus longtemps.

A midi et demi. — Déjeuner. Au bout de quelques jours, le régime, sans cesser d'être sévère, pourra s'agrémenter de quelques aliments supplémentaires : cervelles, ris de veau, laitance de poisson, trop gras pour être employés tout d'abord, sont très recommandables quand l'estomac commence d'aller mieux. Toujours les viandes blanches et rouges et le pain grillé. Maintenant l'habitude est prise de ne plus boire au courant du repas. Ceux que le café énerve se trouveront bien de prendre à la fin du déjeuner un peu de glycéro-phosphate ou de kola (de préférence granulés).

Sitôt après le repas, il est bon de s'étendre, immobile dans un fauteuil, de façon telle que l'estomac ne soit ni replié ni gêné. Vous resterez là une demi-heure environ, sans causer, en lisant un article de journal bien anodin, qui ne critique pas vos œuvres et ne vous fasse pas enrager. Vous devez porter un pantalon large de la ceinture et maintenu par des bretelles.

Au bout de cette demi-heure, fumez si vous n'avez pas le courage de vous en dispenser, mais fumez peu : le premier tiers d'un bon cigare, par exemple — et pas du tout si vous en avez le courage. Puis vous sortirez et vaquerez à vos occupations. Si vous ne pouvez vous promener dans la campagne, marchez dans les rues en observant les hommes, vos semblables, et en méditant ce que vous écrirez le lendemain matin. Lisez de quatre à six. Prenez votre leçon d'escrime et dînez en ville, si vous avez du goût pour les femmes du monde, et surtout si vous avez besoin de les observer en vue de vos romans. Ecoutez un acte au théâtre, mais n'abusez pas des coulisses. Et rentrez sans aller au cercle ; la petite partie ne vous vaut rien du tout. Couchez-vous à minuit. Pour bien dormir, ne lisez pas dans votre lit.

Ce régime se trouve être celui-là même que Victor Hugo s'était fait. C'est aussi celui de Zola, à cela près que le maître de Médan fait une courte sieste après son déjeuner. Ils s'en sont, l'un et l'autre, assez bien trouvés, n'est-ce pas ?...

III

Certes, je ne comptais pas voir, sous l'influence de ces menus conseils, des modifications profondes se produire dans la littérature de ce temps, et se faner immédiatement le pessimisme contemporain. Mais je dois dire que je ne m'attendais pas non plus à provoquer l'indignation assez vive que suscita la publication dans le *Figaro* de cette petite consultation d'hygiène intellectuelle. Les jeunes en particulier se montrèrent exaspérés. Ils me traitèrent de bourgeois, de lauréat de la *Société contre l'abus du tabac*, et l'on m'accusa, dans plus d'une Revue extrêmement moderne, de vouloir — sous couleur de guérir la névrose de ces messieurs — leur doser l'inspiration, rogner les ailes à leur imagination, et les réduire au terre à terre.

Et l'on ne manqua point de s'écrier : « Voilà bien les puérilités et les mesquineries de l'esprit scientifique ! »

Le mot science est bien trop gros pour de si modeste hygiène. Je reconnais pourtant que dans cette tendance des médecins à étudier et à vouloir soigner le cerveau des artistes, il y a bien de quoi déplaire à une génération qui précisément fait profession de renier toute science, de tourner le dos à ce siècle, de saluer le surnaturel comme source unique du Beau. Ne venons-nous pas d'assister en effet à un renouveau du mysticisme

philosophique adopté par toute une élite de jeunes hommes? Socialement et médicalement parlant, je ne sais rien de curieux comme ce mouvement si nettement réactionnaire qui tout d'un coup s'est dessiné, par ce temps de foi tiède, dans ce pays républicain. Étudions un peu cette doctrine, qu'il me faut à regret dépouiller des phrases souvent éloquentes, où elle puise le meilleur de sa séduction.

Sous sa forme ancienne, le pessimisme a fait son temps : il faut le rajeunir.

Personne cependant n'oserait contester que la vie actuelle est douloureuse, pleine de dégoûts et d'atrocité. Or, il n'y a que deux issues possibles : nier toute apparence, dédaigner tout effort, supprimer le Désir pour tuer la Douleur, se résorber dans l'inaction, s'abîmer dans le grand Néant, qui seul peut nous donner la paix, et voilà des néo-bouddhistes. Au contraire, exalter le Désir, le tendre constamment vers la vie Éternelle, seule digne d'être voulue — et voilà de jeunes chrétiens.

A dire vrai, pour des jeunes, ce n'est pas tout à fait nouveau, mais qu'importe ! Hors ces deux voies, nous disent-ils, il n'y a de place que pour la grossièreté la plus vile et la plus bassement bourgeoise. L'art de demain n'a pas d'autre salut. Bien entendu, ces philosophes-là ont, au plus haut degré, la haine et le dédain du mouvement scientifique moderne. Et c'est même à ce titre qu'ils nous intéressent particulièrement.

La science, en effet, ne peut guère logiquement aboutir

qu'au grand amour de la nature et de la vie terrestre, au panthéisme un peu païen, et à la joie de vivre pleinement en donnant ce qu'on peut donner, à soi-même et aux autres. Aussi ces jeunes gens réservent-ils pour les savants de profession leurs meilleures injures! « Matérialistes grossiers, âmes basses, pauvres esprits contents de peu. »

En retour, les savants ripostent : « Vous nous appartenez, vous êtes des malades. » Et avec leur habitude de tout cataloguer, ils rangent leurs adversaires dans leurs classifications, au chapitre *Maladies du système nerveux*, sous cette rubrique en même temps flatteuse et impitoyable : *Dégénérés supérieurs.*

Dieu me garde de prendre fait et cause pour l'un ou pour l'autre parti! Je me suis déjà fait malmener fortement pour avoir osé conseiller une hygiène aux gens de lettres, et je n'ai point envie de m'attirer leur courroux une fois de plus.

Aussi voudrais-je me borner à dire — en dérobant très prudemment mon opinion personnelle, qui importe si peu — ce qui guide les médecins dans leur manière de juger les modernes mystiques, bouddhistes ou néo-chrétiens. Car il y a là, croyez-moi, l'ébauche d'une critique d'art[1] véritablement curieuse, par la spécialité technique des arguments qu'elle emploie.

(1) Peut-être n'est-il pas inutile de dire que cette idée d'une critique scientifique aujourd'hui très à la mode, je l'ai émise pour la première fois en 1890, dans une série d'études publiées dans le *Figaro*, la *Nouvelle Revue* et la *Médecine moderne*.

En pareil cas, le médecin se garde bien de discuter la doctrine même, car ce n'est point là son métier. En principe, il estime que toutes les vues de l'esprit sont également bonnes ou mauvaises, que la logique du raisonnement pur ne peut mener qu'à des théories ingénieuses, vraies seulement pour celui qui les conçoit au moment où il les conçoit. Être bouddhiste, pourquoi pas? c'est une délicieuse récréation de l'esprit, un des plus beaux motifs à rêverie. Tous ces chercheurs de vérités dans les sciences naturelles, ils savent, mieux que d'autres, la vanité des apparences et l'impossibilité de rien connaître en soi.

Aussi se gardent-ils de discuter sur la doctrine. Ils se contentent d'étudier l'esprit qui la conçoit pour voir si cet esprit ne serait pas entaché d'une tare.

Et les voilà prenant l'observation d'un monsieur de ce temps qui prétend se sentir pour le bouddhisme une irrésistible vocation. Cette observation se résume en ceci :

Le monsieur a, presque toujours, une hérédité fortement névropathique. C'est un fils de nerveux, nerveux lui-même, et portant les stigmates physiques et moraux de la dégénérescence. Il digère assez mal, et il a des migraines. Sa sensibilité exquise va jusqu'à l'exaspération. Il présente tous les symptômes de la neurasthénie, cet état de déséquilibre fait de fatigue et d'irritation, qui va si bien avec notre surmenage moderne, et si mal avec le bouddhisme, tout de sérénité et de bonté infatigable. Cet homme n'est donc qu'un bouddhiste assez artificiel-

lement obtenu. Il est parmi les plus intelligents, mais son intelligence est de qualité spéciale, raisonneuse, théoricienne, contemplative, elle se prête aux imaginations les plus belles, aux méditations les plus hautes, mais non point à l'activité créatrice. Elle ne se développe qu'en dedans et sur elle-même. Elle ne produit pas, elle n'est pas féconde. Elle est bornée par un phénomène d'arrêt, « d'inhibition », pour employer le mot créé par Brown-Séquard. Et cette impuissance ne se borne pas toujours à la fonction cérébrale. Elle atteint aussi bien le centre génito-spinal : grande source de mélancolie, quoi qu'en aient pu dire les Goncourt [1]. Faute de mieux — l'opium n'étant pas encore dans nos mœurs — le bouddhiste parisien abuse de la cigarette. Quand il se mêle de littérature, c'est bien plutôt en critique qu'en producteur. Sa critique est intelligente, nonchalante et très fine; il s'efforce de la rendre aussi dénuée de passion qu'il est possible, pour ne pas démentir sa théorie première d'indifférence et d'indulgence. Mais au fond, il est moins placide, et quand il cause, sinon quand il écrit, on le trouve peut-être plus mordant, plus mauvais que les passionnés. Car il a de l'esprit, et il n'est pas assez bouddhiste pour dédaigner d'en faire usage.

En somme, il n'est bon que par accès, bouddhiste que par intermittences. On peut en déduire ceci :

(1) On trouve en effet dans le *Journal des Goncourt* cette phrase : « Qu'importe la matérialité d'une femme auprès de la spiritualité d'une pipe ! »

Quelques intelligences d'élite, maladives, douées d'une sensibilité vive et d'une volonté presque nulle, ont découvert ces temps derniers dans les ouvrages d'érudition spéciale, que la doctrine du grand Bouddha érigeait leur maladie d'âme en système religieux. Ce fut une heureuse trouvaille que celle de cette foi grandiose qui permet d'être mystique sans exiger de bien fatigantes pratiques. Et sans se soucier des temps, des climats et des races, ils ont salué le bouddhisme déterré par eux comme un évangile nouveau. Paresseux en dépit de leur érudition, malades de la volonté, ils ont cru légitimer leur inaction naturelle, en adoptant la théorie qui les dispense de l'effort.

Au point de vue philosophique, Dieu nous garde de les blâmer. Au point de vue strictement médical, ils sont et restent des malades, des épuisés du système nerveux, et la pratique du bouddhisme n'est point le traitement que les docteurs conseillent en pareil cas. C'est bien trop homéopathique.

Quant aux néo-chrétiens — néo-catholiques plutôt, car le sévère calvinisme ne satisfait point leurs goûts d'art — les médecins éviteraient respectueusement de s'en mêler si ces chrétiens étaient simplement des fils soumis de l'Église romaine.

Il ne s'agit point de croyances, mais plutôt de tempéraments. La prudente Église elle-même ne les chérit pas tendrement, ces révoltés, enfants terribles, alliant au mysticisme le plus haut les curiosités charnelles les plus

spéciales, honorant quelques saints qu'on n'est pas prêt de voir canonisés.

Ils sont fils intellectuels de l'auteur des *Diaboliques* et du *Prêtre marié*, de ce Barbey-d'Aurevilly qui fut certes un superbe et hautain artiste révolté, plutôt qu'un chrétien strictement soumis à l'Église.

Or voici ce qu'en dit le maître le plus autorisé de cette jeune école, M. J.-K. Huysmans dans son célèbre roman *A Rebours* : « Il avait constamment louvoyé entre les deux fossés de la religion catholique qui arrivent à se joindre, le mysticisme et le sadisme. »

Eh bien! Les médecins sont de cet avis-là. Pour eux, les néo-chrétiens d'à présent sont presque tous des révoltés contre la création, et des pervers très littéraires, des dégénérés, avec de l'imagination. «Vous ne comprenez pas, répondent-ils. Nos convulsions dans le plaisir ne sont rien d'autre que notre douloureux appétit d'idéal. »

Poétique prétexte insuffisant à voiler une tare de dégénérescence à forme grave, dont le mysticisme sensuel est une manifestation classée.

Pour mieux confondre la science et ses données platement positives, ces néo-chrétiens ont eu dernièrement l'idée de réduire à néant les connaissances méthodiquement acquises à la Salpêtrière sur l'hystérie convulsive et l'hypnotisme. Et les voilà pratiquant la magie la plus noire, la sorcellerie, l'art d'évoquer le diable en un lieu solitaire et décrié, d'interviewer les esprits, de faire les envoultements et de donner ou de guérir à volonté les

maladies par le moyen des sortilèges. De plus en plus, nous sommes en pleine pathologie mentale.

Quelques bouddhistes — des moins purs — avaient déjà tâté du fakirisme, et voici que l'on nous promet les pratiques du moyen âge, le bouc symbolique, l'hostie noire, les succubes et le vieux sabbat. Le Saint-Père n'a qu'à bien se tenir : voici venir le règne des Rose-Croix maîtres du monde.

Admettons que l'on peut être un aimable critique tout en étant un peu bouddhiste, que l'on peut être un grand poète tout en étant atteint de perversion génésique, ou de croyance à la magie. Mais faut-il pour cela qu'on nous ramène aux doctrines du moyen âge ou aux pratiques du vieil Hindoustan ? Tout ce que la science a conquis, tout ce qu'elle apporte dans la vie moderne de courage et d'espérance, ces jeunes gens prétendent le détruire. Défendons-nous, c'est notre droit et, j'imagine, un peu notre devoir.

IV

Mais il nous arrive encore fréquemment de voir les gens de lettres moins hostiles à nos doctrines, moins dédaigneux de nos avis.

De temps à autre la crainte nous les ramène et leur donne de nous une idée moins hostile. Il me souvient de tout ce que le cas du pauvre Maupassant a mis d'intelligences en émoi. En face de cette terrible infortune,

chacun, par un égoïsme infiniment humain, se tourmentait de soi ; pendant deux ou trois mois la hantise de la démence a été dans tous les cerveaux de lettrés, et plus d'un, — qui n'avait pas l'incomparable talent de celui qu'il avait fallu interner — n'eut plus d'autre souci que les relations du génie et de la folie.

Moi-même, je ne sais pas de question plus captivante. Tout récemment encore un ouvrage retentissant[1] l'a remise sur le tapis. Je demande la permission de m'y attarder un moment.

Lorsque Maupassant devint fou, quelques aliénistes éminents, M. Motet et le Dr Blanche notamment, déclarèrent très haut que leurs asiles ne renfermaient proportionnellement pas plus d'artistes et d'écrivains qu'ils ne détiennent de gens de bourse, de négociants ou de bourgeois placides. Parce qu'ils sont célèbres, la démence des grands hommes fait plus de bruit que celle des braves bourgeois ignorés de la foule, et voilà tout.

Le cas de Maupassant fut une exception. N'avait-il pas parmi ses ascendants (je puis bien le redire, puisque on l'a déjà dit) plusieurs aliénés ? En outre, il s'est livré longtemps à l'abus des excitants artificiels de la pensée. Causant avec lui —, avant son dernier départ pour Cannes, d'où il devait revenir dans un si pitoyable état —, de la psychologie de son volume *Pierre et Jean*, de sa merveilleuse lucidité à dépeindre la jalousie, je l'entendais me dire :

(1) L'étude du Dr Toulouse sur Emile Zola.

« Ce livre, que vous trouvez sage, et qui, je crois aussi, donne la note juste, je n'en ai pas écrit une ligne sans m'enivrer avec de l'éther ; j'ai trouvé dans cette drogue une lucidité supérieure, mais ça m'a fait beaucoup de mal. »

Hérédité et intoxication, c'est plus qu'il n'en faut pour expliquer la crise, sans qu'il soit besoin d'incriminer encore la littérature. Règle générale, les écrivains et les artistes qui n'appartiennent pas à une famille de malades et qui ne s'intoxiquent pas, ne deviennent pas fous. Voilà qui est pour en rassurer un grand nombre. En outre, la folie, quand elle survient, n'est jamais en raison directe :

1° Du degré de talent, car les ratés sont aussi souvent fous que les maîtres ;

2° De la nature du talent, car, voyez les Goncourt : il est tout à fait impossible de dissocier la part de chacun dans leur œuvre commune ; le cerveau qui a conçu *La Fille Elisa*, et *La Faustin* ne paraît guère différer du cerveau qui a conçu *Charles Demailly* et *Manette Salomon ;* un peu moins d'esprit scintillant, un peu plus de mélancolie, voilà tout. Or, Jules de Goncourt est mort sans sa raison, et Edmond de Goncourt, lui a survécu seize ans, seize ans de haute et parfaite lucidité d'esprit.

3° La démence n'est pas non plus en rapport avec l'âpreté de la lutte, avec les excès de travail, avec les difficultés de la vie. Baudelaire, Flaubert, Jules de Goncourt, Maupassant n'ont jamais connu la misère.

Maupassant, en particulier, a triomphé tout jeune et superbement, n'est-ce pas? C'est en vain qu'on invoque aussi l'abus du plaisir féminin; les candidats à la folie, comme disent les médecins, sont plus souvent atténués à ce point de vue spécial. Rien à conclure là non plus.

Sans doute beaucoup de gens de lettres sont sujets à des étrangetés, à des idées fixes, à des préjugés, à des manies, et quelques-uns à des perversités morales, à des lacunes dans le raisonnement. L'orgueil chatouilleux, la sensibilité vibrante, une extrême irritabilité, la crainte de rater, se développent aisément dans leur âme exceptionnelle. Certes ce ne sont pas des signes de parfait équilibre. mais là vraiment, la belle découverte que de nous apprendre que les gens de génie n'ont pas précisément le système nerveux de M. Joseph Prudhomme! le vieil adage, *genus irritabile*, nous en apprenait autant et il avait, en outre, le mérite de la concision.

Aristote constatait déjà que la plupart des hommes illustres de son temps souffraient de l'atrabile. Beaucoup plus près de nous, le Dr Reveillé-Parise, tout en admettant chez les gens de talent une disposition individuelle, innée, d'irritabilité, considérait la névrose chez le littérateur comme la conséquence de son labeur d'exception beaucoup plutôt que comme la source de son génie. Il trouvait, — le raisonnement serait jugé un peu simple aujourd'hui — que le cerveau chez le penseur travaillant plus que tous les autres organes, appelle à lui une plus grande quantité de nourriture, et par ce fait appau

vrit le reste de l'organisme, le mettant dans un état d'infériorité pour lutter contre les maladies, particulièrement contre celles qui s'attaquent au système nerveux.

L'illustre aliéniste Moreau (de Tours) s'appliqua surtout à mettre en relief et à étayer de preuves cette idée que la névropathie est véritablement la mère du talent, sa condition *sine qua non*. Le génie, selon lui, devait n'être qu'une des manifestations de l'extrême excitation du cerveau; l'inspiration poétique confinait à la manie aiguë. Selon lui, la supériorité intellectuelle se confond donc avec l'exaltation névropathique. Et ce terme assez vague, ce diagnostic mal précis, on sent que Moreau (de Tours) s'en contente, parce que sa doctrine est, dans sa pensée même, confuse et mal élucidée.

La question fut reprise voici quelque dix ans par Lombroso qui, tombant dans l'excès contraire, abusa de la précision; esprit simpliste, entier par conséquent, il déclare tout net que le génie est une névrose épileptoïde, une forme larvée du haut mal.

Peu d'œuvres scientifiques eurent autant de retentissement. Son livre fut traduit dans toutes les langues et sa doctrine eut les honneurs des plus belles discussions. Elle est pourtant fort délaissée déjà. C'est que les savants sérieux sont difficiles sur le choix des arguments, et que les preuves fournies par le professeur de Turin manquent un peu trop de rigueur. Son *Homme de Génie*, plein d'anecdotes curieuses, de racontars intéressants, mais d'une exactitude approximative, est fait sur des *on dit :*

il lui arrive de juger les gens sur leur mine, d'après une photographie, et de porter avec une grande assurance un diagnostic impitoyable : sous le plus futile prétexte, tout homme de talent a les symptômes de l'épilepsie. Il cite mille exemples, et dix à peine sont probants. A la dernière page de l'ouvrage, tout homme impartial et doué de quelque esprit critique ne pourra rien conclure, si ce n'est que Moreau (de Tours) avait eu grande raison de rester dans le vague.

Cette méthode imprécise, qui tient en même temps de la science et de la fantaisie, nous la retrouvons chez un écrivain allemand, plein d'esprit et d'habileté, du reste, chez M. Max Nordau.

Nul mieux que lui n'eut le flair de l'opportunité du sujet à traiter, ni le talent de mettre en relief, avec un humour très personnel, quelques-unes des plus brillantes hypothèses de ce temps. Sous le titre aux allures scientifiques : *Dégénérescence*, il a consacré deux gros volumes à prouver que tout notre art moderne — l'art de France en particulier — n'est que monstruosités mal venues, fâcheux pastiche des anciens, symptômes manifestes d'une misérable agonie, et que tout présage sa mort. Chez ce disciple de Lombroso, comme chez le vieux maître de Turin, que d'opinions hasardeuses, que de classifications établies avec le parti pris le plus évident, combien de jugements sans preuves, parmi plus d'une remarque heureuse et plus d'un aperçu ingénieux !

Il semble que M. Max Nordau se soit fait un jeu de diviser

les productions artistiques de notre temps ou plutôt de les découper en petites cases sur chacune desquelles il place une étiquette portant le nom d'une des maladies nerveuses et le plus souvent d'une de celles qui aboutissent à l'aliénation mentale. Au petit bonheur, il fourre et contraint d'entrer dans chacune des cases, ici un écrivain, là un peintre ou un compositeur, sans souci des démentis terribles que le jugement de la postérité lui réserve peut-être. Par lui, le plus légitime orgueil est dénommé délire des grandeurs ; la mélancolie, délire des persécutions ; la distraction la plus innocente, absence épileptique ; le lyrisme, divagation ; le rythme devient une manie, la vivacité de caractère de la folie furieuse, le découragement du coma.

C'est le comble du parti pris, lequel est proprement le contraire de la science. On s'énerve, à la longue, de cet interminable paradoxe, et l'on ne peut se retenir de constater que cet ouvrage — curieux, amusant, plein de verve et d'ingéniosité dans le sophisme — n'est lui-même que le long commentaire d'une idée fixe, d'une obsession morbide, qui consiste à ne voir partout que fin de race et dégénérescence.

Certes il arrive fréquemment que la vocation artistique que le « phénomène talent » se développe, éclôt dans une famille de dégénérés. Dans ces familles trop âgées, excédées de vie, les rejetons ne viennent plus à l'état normal, à l'état de moyenne vulgaire, pour ainsi dire : il en vient de rabougris, d'idiots, de toqués ; il en naît

de trop hauts : ce sont les êtres supérieurs, les initiateurs de l'humanité au beau ou au vrai de demain.

L'impassible nature n'aime pas les exceptions. « Elle est essentiellement égalitaire et niveleuse, » comme a dit excellemment M. Charles Richet dans sa préface au livre de Lombroso. On apprend en zoologie que certaines races d'insectes meurent sitôt après la reproduction de l'espèce. Mourir de féconder, c'est un peu la loi d'ici-bas. Quand un arbre est à bout de sève, il donne aux mêmes branches des avortons en même temps que des fruits monstrueusement beaux. L'humanité est ainsi faite ; c'est là, je crois, ce qu'il faut dire.

En résumé, les gens de lettres, les artistes sont sujets à devenir fous, d'une façon durable ou momentanée, lorsque l'hérédité s'en mêle — comme les autres, peut-être un peu moins que les autres. Ils naissent assez fréquemment de familles dégénérées ; ils ont souvent, parmi leurs ascendants, leurs collatéraux ou leurs descendants, un détraqué ou un aliéné. Mais à supposer que leur vocation artistique soit leur névrose à eux, leur manière d'être des dégénérés, elle les sauvegarderait plutôt de l'autre manière, de la démence vraie : c'est un heureux dérivatif. Presque tous ceux que nous connaissons, les plus exaltés, les plus lyriques, les plus « martyrs de leur œuvre », les plus tourmentés par la vie, ne sont que des neurasthéniques, des déséquilibrés comme tous les civilisés à l'extrême. Leur raison ne sombrera pas. Beaucoup d'entre eux, au sortir des méditations sublimes,

trouvent encore assez de lucidité calme pour très bien mener leurs affaires.

Cette façon de voir, M. Edouard Toulouse ne s'en est pas sensiblement écarté dans le premier volume de son *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie*. De ce livre, un peu hâtif de-ci de-là, mais dont pas une page ne parle pour ne rien dire, je tiens à signaler surtout l'Introduction générale, où mon jeune confrère analysant impartialement l'œuvre de ses devanciers, rejette le procédé de Lombroso, réclame plus de précision, et, sans se faire illusion sur les difficultés sans nombre qui l'attendent, déclare qu'au lieu de se contenter de documents de seconde main, il ne voudra conclure que sur les observations médicales prises personnellement sur des sujets vivants et se prêtant à ses recherches en toute connaissance de cause. Sans doute les moyens d'investigation dont nous disposons pour étudier le fonctionnement d'un cerveau sont encore fort médiocres ; nul doute cependant que la méthode du Dr Toulouse ne soit de cent coudées supérieure aux à peu près dont s'étaient contentés ses prédécesseurs.

Son analyse du cas de M. Emile Zola, encore pleine de lacunes, est cependant le premier essai vraiment scientifique que l'on ait fait dans cette voie.

Or, son livre ne prouve en aucune façon la nature épileptoïde ou vésanique du génie. Des observations de

M. Toulouse il ressort même avec beaucoup de netteté que le père des Rougon-Macquart n'est ni épileptique, ni hystérique, ni suspect d'aliénation mentale, bien qu'il ait à souffrir de troubles nerveux multiples ; sa constitution physique et psychologique est cependant « pleine de force et d'harmonie ».

« Toutefois, ajoute le Dr Toulouse, il n'est pas niable que M. Zola soit un névropathe, c'est-à-dire un homme dont le système nerveux est douloureux. Pourquoi est-il ainsi ? Ses troubles sont-ils héréditaires ? sont-ils acquis ? Je suppose que l'hérédité a préparé le terrain et que le travail intellectuel constant a peu à peu détruit la santé délicate du tissu nerveux. Mais je ne crois pas que cet état névropathique ait été et soit indispensable d'aucune façon à l'exercice des heureuses facultés de M. Zola. C'est là une conséquence peut-être inévitable, et sûrement une conséquence plutôt fâcheuse, mais nullement une condition nécessaire. »

Je ne sais pas de document scientifique qui nous permette de conclure plus positivement à une relation de cause à effet entre la névrose et la supériorité intellectuelle.

V

Dans son étude sur Zola, le Dr Toulouse s'est bien gardé de porter sur l'œuvre du maître de Médan la plus légère appréciation : il a fait œuvre de psychologue et

non pas de critique. Le moment ne lui semblait pas propice pour cette innovation : mais je sais qu'une de ses ambitions les plus chères est de jeter les bases d'une critique scientifique, d'une critique faite par le médecin psychologue qui, non content d'étudier le cerveau de l'artiste, en viendra nécessairement à vouloir analyser l'œuvre.

Voici ce que m'écrit à ce propos le brillant médecin de Sainte-Anne :

« Mon avis est que la critique littéraire et la critique d'art appartiennent à l'homme de science et à lui seul. Ces études ne sont d'ailleurs que des applications de l'esthétique, qui n'est en somme qu'une branche de la psychologie, et justiciable, comme celle-ci, des mêmes méthodes et des mêmes observateurs.

« La critique a deux buts ou deux aspects ; elle cherche à expliquer l'œuvre par l'individu, et elle la classe selon une conception générale du beau. Il est évident que la critique que j'appelle *technogénique*, qui étudie la genèse de l'œuvre d'art, ne peut être utilement pratiquée que par le psychologue, ou plus exactement par le physiologiste.

« Un roman, un bas-relief, un tableau est un geste, ou, selon une formule célèbre de M. Zola, « un coin de la nature, vu à travers un tempérament ». Quel autre que l'homme de science compétent peut établir ce rapport entre une œuvre et l'organisation physique et mentale de l'auteur ; quel autre peut analyser les conditions indi-

viduelles qui la déterminent ? Cela est si vrai, que Hennequin, un littérateur d'origine et de profession, cherchant à expliquer l'œuvre de Victor Hugo, en arriva à émettre des hypothèses basées sur la physiologie du langage.

« La critique qui juge l'œuvre d'art paraît échapper au physiologiste ; elle est cependant tout entière de sa compétence. Lorsqu'une œuvre d'art plaît, c'est que celle-ci provoque des émotions esthétiques d'un certain genre, qui, actuellement, ne sont pas encore étudiées et encore moins mesurables. Mais il est vraisemblable que ces impressions pourront être un jour mieux analysées et par conséquent servir de critérium à une classification esthétique. En attendant, on peut prendre la question par un autre bout, et rechercher la genèse, l'évolution et les modalités de la conception générale du beau, à laquelle on compare une œuvre d'art particulière.

« Il est évident que les phénomènes esthétiques obéissent, comme tous les autres, à des lois et que c'est l'affaire du savant — dont le but est la recherche de la vérité — de les découvrir. A un point de vue très général, on peut dire que l'art est une imitation de la nature, sans en être cependant la représentation exacte. Entre l'œuvre et la nature, il y a un écart, lequel constitue proprement l'art. Cet écart représente le choix de l'artiste qui arrange à sa manière les faits de l'observation, de façon à produire une impression agréable. Ce faisant, il applique inconsciemment les lois qui sont à rechercher.

« Que ce soit l'économie du travail cérébral du spectateur, ainsi que le croit Herbert Spencer, ou toute autre condition qui régisse ces phénomènes, peu importe ; nous devons admettre qu'il y a des raisons qui font que tel style artistique nous plaît. Je crois donc que cette autre critique ne peut donner tout son développement qu'entre les mains des psychologues et des physiologistes. »

Sans doute on trouvera tout cela téméraire, et l'on ne manquera point de faire très judicieusement remarquer que la critique d'une œuvre d'art ne suppose pas seulement une intelligence exercée aux recherches de psycho-physiologie, mais encore et surtout des connaissances techniques fort malaisées à acquérir pour un profane. Mais j'aurais bien mauvaise grâce à chercher querelle à mon sympathique confrère, moi qui signais dès 1891 [1], les lignes que voici :

En inaugurant cette rubrique inusitée : *Etudes et Causeries médico-littéraires*, je ne puis me dissimuler l'étonnement que doit causer l'association, au premier abord alarmante, de ces deux termes éloignés par définition : médecine et littérature. S'il est une chose illogique et condamnable *à priori*, c'est le mélange intempestif des genres, et spécialement cette manie contemporaine de vouloir faire une certaine littérature médicale ; s'il est une catégorie de gens dont il faille se méfier, c'est la catégorie de ceux qui ont coutume de

(1) In *Nouvelle Revue*.

se mêler de ce qui ne les regarde pas, les Ingres obstinés à vouloir jouer du violon. Aussi, ai-je très grand besoin, en manière de préambule, de préciser un peu le but que je poursuis.

C'est une loi vulgaire, tant elle a été ressassée, que quiconque a longtemps approfondi un coin, même restreint, de la science humaine, est mieux apte qu'un autre à la justesse des idées générales ; et ce n'est un secret pour personne que l'Ecole a eu la plus haute influence pratique sur la civilisation d'aujourd'hui. Notre forme gouvernementale, la république de Gambetta, que j'ai entendu appeler la république de Claude Bernard, parce que sa caractéristique est d'utiliser la méthode, en est le plus frappant exemple. Voyez : presque tous les savants, à de très rares exceptions près, sont de fermes républicains, de même qu'ils ont, en philosophie, un ensemble de vues, de tendances qui les accordent.

Placé, pour ainsi dire, au confluent du courant scientifique et du courant littéraire, il m'a bien fallu conserver de cette éducation médicale une certaine manière de penser que je dois à mes initiateurs de l'École. Mais mon cas spécial ne pourrait être que d'un intérêt bien modeste si je n'avais à cœur d'étendre à la critique littéraire ces idées générales, si heureusement avisées, de quelques esprits éminents.

Or, j'ai pu constater qu'ils s'étaient fait une esthétique, conçue assez obscurément et presque à leur insu,

un idéal d'art moderne qui leur paraît devoir s'associer logiquement aux autres manifestations contemporaines de l'esprit humain, pouvoir servir de base à la littérature légitime de la troisième République. Peut-être suis-je en meilleure posture qu'aucun autre pour tâcher de donner un corps à ces idées éparses, et les présenter au public, qu'elles ne peuvent guère manquer d'intéresser en ce moment. Voici pourquoi.

Considérez un peu ce qui se passe, et comme l'heure est favorable. Le public a précisément aujourd'hui grand besoin qu'on lui apporte enfin quelques notions positives, fussent-elles moins raffinées que celles dont on l'a nourri jusqu'ici. Le nombre toujours croissant de nos écoles littéraires d'une part, le dilettantisme alangui de la critique, d'autre part, le troublent, le désorientent. Que faut-il lire, que faut-il préférer des naturalistes ou des mystiques, des conteurs ou des intellectuels, des parnassiens ou des symbolistes, des psychologues ou des supra-naturalistes, des bouddhistes ou des rabelaisiens, des mages ou des « magnifiques », des austères penseurs ou des symphonistes de la phrase? Jamais on n'a moins su à quel saint se vouer. L'un des maîtres les plus incontestés de la critique contemporaine, l'un des esprits les plus éminents et les plus délicats d'à présent, M. Jules Lemaître, en a failli venir littéralement à ne jamais se décider. A force d'approfondir son sujet, à force de conscience et de soins à peser le pour et le contre, il finit toujours par trouver que l'un et

l'autre s'équilibrent ; il lui arrive à tout propos de formuler des appréciations qui peuvent grossièrement se résumer ainsi : « Ceci est digne de louanges… à moins que ce ne soit absolument répréhensible ; cela est du meilleur… hormis que ce ne soit du pire… » Je n'exagère rien. Jeu d'un esprit trop conscient, trop intelligent, trop subtil, délices des lettrés amoureux de dialectique, mais qui a le tort grave de ne pas correspondre au grand besoin de précision, de simplification, de schéma qui est certainement aujourd'hui celui de tous ! Rien n'est plus instructif que le cas de M. Lemaître, car il démontre une fois de plus que le doute et l'irrésolution sont au bout du raisonnement poussé jusqu'à l'extrême. Le nihilisme philosophique n'est qu'un excès de conscience.

Hors cela, il ne reste guère que les critiques personnelles sans vues d'ensemble, sans autre appui que l'autorité du nom qui les signe, ou les cris, toujours indignés, de quelques écrivains trop véhéments pour n'être pas suspects d'étroite partialité. Dès lors qu'arrive-t-il ? Toute critique meurt, et l'interview la remplace d'une manière insuffisante, il faut le constater, chaque personne interrogée tirant à elle, daubant sur les confrères et proclamant, avec des modesties variables de forme, qu'elle a trouvé la panacée universelle. C'est le comble du désarroi, et le public, qui craint la mystification, se fâche et prie qu'on lui laisse la paix.

La petite méthode que je voudrais tenter d'inaugurer n'a pas ces inconvénients.

Ne plus savoir où donner de la tête, c'est la marque de ce moment. Sollicitée et tiraillée également en sens contraires, la balance du jugement hésite en équilibre instable. Qui donc mettra dans le plateau l'arme lourde qui fait pencher ?

Puisque personne ne dit mot, je propose, faute de mieux, l'intervention médicale.

Au premier abord, cela doit vous paraître déraisonnable jusqu'à l'invraisemblance, cette idée d'appeler le docteur au secours de la critique agonisante, et je vois d'ici le sursaut de ceux qui me liront ; mais veuillez, s'il vous plaît, considérer ceci.

Le médecin moderne soigne autre chose que des douleurs rhumatismales ou des maux d'estomac. Il s'est accoutumé depuis quelques années à la pathologie et à l'hygiène de l'intelligence.

Pour lui, lire certaines pages, ce n'est pas seulement ressentir des impressions de plaisir ou d'ennui, c'est poser un diagnostic ; c'est savoir à quoi s'en tenir sur l'état cérébral de celui qui les a écrites ; c'est pouvoir dire : « L'esprit qui a dicté cela est un esprit malade ou bien portant, capable ou non de contaminer, de faire mal à ceux qui le liront. » Et vous entrevoyez déjà des arguments d'un ordre tout nouveau et d'une valeur sérieuse pour discuter les œuvres et les hommes.

Je réponds tout de suite à une objection qui s'impose, que les meilleurs artistes soient peu ou prou déséquilibrés, cela n'est pas du tout en cause, et n'importe abso-

lument pas. La médecine de l'esprit humain, pour être une science encore toute jeune, n'est pas si puérile ni si obtuse que cela : dans les œuvres les plus hautaines, les moins bourgeoises comme on dit, les plus exaltées, les plus étranges, les plus diverses, elle sait discerner l'avortement morbide de la saine création et c'est avec une assurance étayée d'arguments solides qu'elle se permet d'affirmer : ceci est maladif, cela se porte bien ; ceci peut faire mal, cela n'est pas toxique. Puisqu'elle nous renseigne avec précision sur la valeur qualitative d'un cerveau créateur, elle contient une esthétique ; puisqu'elle nous renseigne encore sur le danger contagieux d'une œuvre, elle contient aussi une morale, et elle se trouve en fin de compte moins incomplète et moins déraisonnable qu'il ne paraissait tout d'abord. Cette manière d'argumentation, qu'on ne peut accuser d'être banale et trop usée, aura pour elle le prestige toujours respecté du savoir.

En ces années dernières, nous avons vu la médecine s'occuper glorieusement de philosophie, chacun sait comment ; d'histoire, en éclairant d'un nouveau jour les pythonisses et les augures, les sorcières et les possédées ; de jurisprudence, en déplaçant les vieilles notions de responsabilité ; pourquoi le domaine de l'art lui serait-il à jamais interdit, à cette grande curieuse ? Quand elle s'est occupée des choses de la justice, on a beaucoup crié et beaucoup craint. Aujourd'hui, essayez donc de condamner un criminel contre l'avis du médecin légiste !

Innovation dangereuse, hardiesse à faire trembler! Pourquoi donc, si celui qui se charge de la besogne, n'est pas un illettré, s'il aime la littérature avec la passion qu'il faut, s'il en suit amoureusement les manifestations diverses, en un mot s'il est un spécialiste entendu, un spécialiste médico-littéraire, comme il y a des spécialistes de la médecine légale?

Veuillez encore considérer ceci.

Cette esthétique de savant n'a rien de proprement scientifique et de réglé. Elle ne constitue pas une doctrine systématisée pareille aux méthodes critiques inaugurées par Taine et poursuivies par Hennequin, méthodes magistrales, qui analysent sans apprécier, étudient l'œuvre sous toutes ses faces, mais ne se prononcent pas sur son mérite. Nous serons plus modestes et plus hardis en même temps. Pour employer le terme consacré, nous ne voulons point faire de l'*estho-psychologie*, mais donner simplement un peu de décision à la critique littéraire.

Si notre manière procède, pour une part, de la pathologie intellectuelle, elle procède aussi de cette chose fort peu scientifique qu'on nomme le bon sens. Dès qu'ils veulent juger du mérite d'un livre, les systèmes critiques les plus ingénieux ne se passent jamais de cet élément-là. Dans l'espèce, il s'agit, je crois, et je le disais tout à l'heure, d'un bon sens très particulier, sans rien de prud'hommesque et de banal, ce sentiment intime et ferme de voir juste, que développe à un si haut degré

la recherche de la vérité dans les sciences naturelles. C'est grâce à cet élément-là que le public ne peut guère manquer de s'y intéresser et de comprendre. Les arguments seront sans doute, un peu brutaux, un peu dénués d'artifice, un peu simplifiés. Raison de plus pour qu'ils frappent plus juste et pénètrent plus aisément, car on est gorgé de subtil jusqu'à l'extrême lassitude.

Ce n'est donc point une esthétique générale que je prétends inaugurer, car tous les arts ne sauraient s'en accommoder également. D'ailleurs, je n'ai jamais bien su pourquoi on veut toujours les auner tous à la même mesure. Incontestablement, pour juger d'une manière digne d'attention un morceau de peinture, une symphonie ou l'œuvre d'un statuaire, un pareil procédé ne suffira jamais ; une initiation technique, une éducation spéciale sont de toute nécessité. Mais, quoi que l'on se plaise à dire, l'art littéraire — en prose surtout, — pour être le plus haut de tous et le plus difficile à atteindre, n'en est pas moins le plus accessible au jugement du grand nombre, le plus justiciable de l'opinion publique. Il a bien, lui aussi, ses arcanes sacrés, mais tous les gens de quelque intelligence et de quelque culture y sont bientôt initiés, et personne n'empêchera une catégorie quelconque d'hommes lettrés, fussent-ils médecins, d'en discuter ouvertement, s'il doit en jaillir un peu de lumière nouvelle.

Eh bien ! je crois très fermement qu'il y a là toute une veine encore inexplorée d'idées critiques neuves, peut-

être sages, certainement intéressantes, en tout cas basées sur quelque chose de moderne et de fort, qui leur donnera, j'imagine, un peu de cette fermeté, de cette décision dont le public a soif, inquiet, dérouté qu'il est par le dilettantisme alangui, par les hésitations raisonneuses qui sont à la mode aujourd'hui, et dont tout le talent des maîtres n'empêchera pas qu'on se lasse.

Ce que je pensais il y a six ans, je le pense encore aujourd'hui. Je crois que, dans un nombre d'années fort difficile à estimer, la critique d'art médicale sera une nécessité. L'homme est destiné à tout étudier scientifiquement, à tout peser, à tout mesurer : la nature, les émotions de l'âme, les facultés intellectuelles, et jusqu'aux œuvres d'art. Mais combien ce temps-là me semble encore loin de nous! J'ai fait moi-même quelques tentatives dans ce sens ; elles me semblent aujourd'hui ne pas pouvoir supporter la lecture : je les laisse dans mes cartons. L'exemple de M. Max Nordau n'est d'ailleurs pas pour nous encourager. Peut-être le Dr Toulouse saura-t-il faire un pas de plus : je le souhaite de grand cœur, tout en me demandant si l'heure en est sonnée.

VI

Dans des limites plus modestes, j'estime que la science des fonctions du cerveau, telle que les physiologistes et les médecins de ce temps l'ont créée tout entière depuis vingt-sept ans, nous fournit de précieux moyens de

comprendre et de différencier certaines manières d'être de l'intelligence.

Un exemple nous est offert que je m'empresse de saisir.

Mon confrère M. le Dr Cabanès, qui est un érudit et un homme de goût, propose qu'on élève, dans le jardin du Luxembourg, un monument à Sainte-Beuve. Un comité, composé d'hommes heureusement choisis, va s'occuper de la souscription, et je crois l'entreprise appelée à un prompt succès. J'y applaudis grandement pour ma part, Sainte-Beuve m'apparaissant non sans doute comme le plus génial, mais comme le plus intelligent des hommes, comme la conscience la plus cultivée dans la première partie du siècle. Sainte-Beuve dans la critique littéraire, Renan dans la philologie, Taine dans la critique historique, Jules Soury dans la critique scientifique sont l'honneur de l'esprit français.

Mais les hommes ayant paru considérer jusqu'à ce jour que seul le génie d'invention méritait un pareil hommage, c'est, je crois bien, la première fois qu'on verra la statue d'un critique sur la place publique. Et peut-être le moment n'est-il pas mal choisi pour se demander si vraiment le poète — dans le sens primitif du mot, celui qui accomplit, celui qui met au monde une œuvre, symphonie musicale, tableau peint, drame, roman, trouvaille industrielle ou découverte scientifique — est supérieur devant l'admiration des hommes à celui qui fait profession de le juger, et qui a préféré la tâche

d'analyser, de comparer les productions de l'esprit pour les comprendre et en tirer des idées générales.

C'est le parallèle à refaire du conscient et de l'inconscient, de l'action et de l'intelligence réfléchie. Le problème est d'autant plus captivant, à l'heure actuelle, que nous assistons en littérature à la fusion des deux genres. En face d'écrivains dont l'œuvre ne traduit que leur conception personnelle du monde, comme Zola, Daudet, Pierre Loti, nous avons vu se lever toute une phalange nouvelle d'hommes capables d'allier le sens critique le plus délié à l'activité créatrice. Paul Bourget, Anatole France, Jules Lemaitre, Maurice Barrès, outre qu'ils ont donné de belles études occupées de l'œuvre d'autrui, écrivent des contes, des romans et des comédies où leur esprit, gardant sa marque originelle, s'attache constamment à l'interprétation des attitudes et des actes, à la comparaison des faits, à la généralisation de l'idée. Ils philosophent chemin faisant, et les nobles replis de la réflexion où ils s'attardent annihilent un peu, dans leurs écrits d'imagination, cette exubérance vitale, cette animation qui passait autrefois pour la qualité dominante d'un récit ou d'un drame. Même quand ils procréent, ce ne sont pas des hommes d'action.

Tout compte fait, ce qui les distingue de leurs confrères, c'est l'érudition plutôt encore que l'apanage de la psychologie. Car, en somme, Balzac fut un grand psychologue, et l'on ne peut nier une profonde connaissance des plus secrets replis de l'âme humaine dans des

romans comme la *Joie de vivre*, la *Bête humaine* de Zola ou *Sapho*, d'Alphonse Daudet.

Lors de son discours de réception à l'Académie, M. Pierre Loti fut universellement houspillé dans la presse, voire parodié dans les revues de fin d'année, pour avoir osé dire qu'il ne lisait jamais. Pour ma part je n'ai pas compris ces railleries. D'instinct, par une belle habitude de dire vrai, le poète de *Pêcheurs d'Islande*, a cru devoir révéler ce fait d'observation et le donner, comme toujours, sans commentaires : ce faisant, il tranchait à merveille la différence des deux genres et marquait sa vocation totale, exclusive, de poète, d'écrivain uniquement soumis à son tempérament, insoucieux des modes littéraires, échappant aux suggestions d'un maître ou d'une école, et se satisfaisant de restituer éloquemment au monde extérieur les émotions qu'il en reçoit.

Dans un récent et fort intéressant article sur Hauteville-House, à Guernesey, M. J. Claretie nous montre la bibliothèque de Victor Hugo. Ce qu'il en dit nous suffit à comprendre que le prodigieux poète ne lisait guère, si ce n'est de très vieux bouquins dépareillés, traitant de science ou d'histoire. Gorgé de sensations, saturé par les éléments de vibrations formidables, son cerveau ne s'occupait qu'à les grandir encore et à les rejeter dans une forme magnifique, avec une force de Dieu.

Quant à M. Zola, il n'a pas cessé de dire, le plus loyalement, à ceux qu'intéresse sa manière de travailler,

qu'il ne lit point pour le plaisir de meubler son cerveau, mais presque uniquement pour recueillir des documents nécessaires à l'œuvre en cours. Son travail personnel, le livre qu'il prépare, absorbe à un si haut degré ses facultés d'attention, qu'il ne sait plus s'intéresser à ce qui ne pourrait servir de combustible à sa machine cérébrale ; par contre, il s'assimile avec une prodigieuse aisance tout ce qu'il peut utiliser [1].

Et de même Balzac. On s'accorde à admettre qu'il n'eut pas le loisir de lire. C'est à peine s'il put trouver, durant sa vie relativement brève et par ailleurs si encombrée, le temps matériellement nécessaire à écrire ce qu'il entrevoyait de la comédie humaine et tout ce que son merveilleux génie en devinait.

Chez tous ces maîtres nous assistons au même désintéressement de l'œuvre d'autrui, au même mode de fonctionnement cérébral. Comme des peintres, ils puisent autour d'eux, à même la nature, des visions que leur cerveau transforme à peine, et qu'ils redonnent plus ou moins magnifiées d'art, plus ou moins vigoureusement marquées au coin de leur tempérament personnel.

Comparez cette manière des praticiens de l'esprit humain à la manière des théoriciens. Songez aux lectures innombrables, aux tas de notions savantes accumulées dans le cerveau d'un Sainte-Beuve, d'un Anatole France, d'un Soury.

(1) Consulter à ce propos l'enquête médico-psychologique du Dr E. Toulouse. *Soc. édit. scientif.*, 1896

Mais ici je demande la permission de montrer ce que

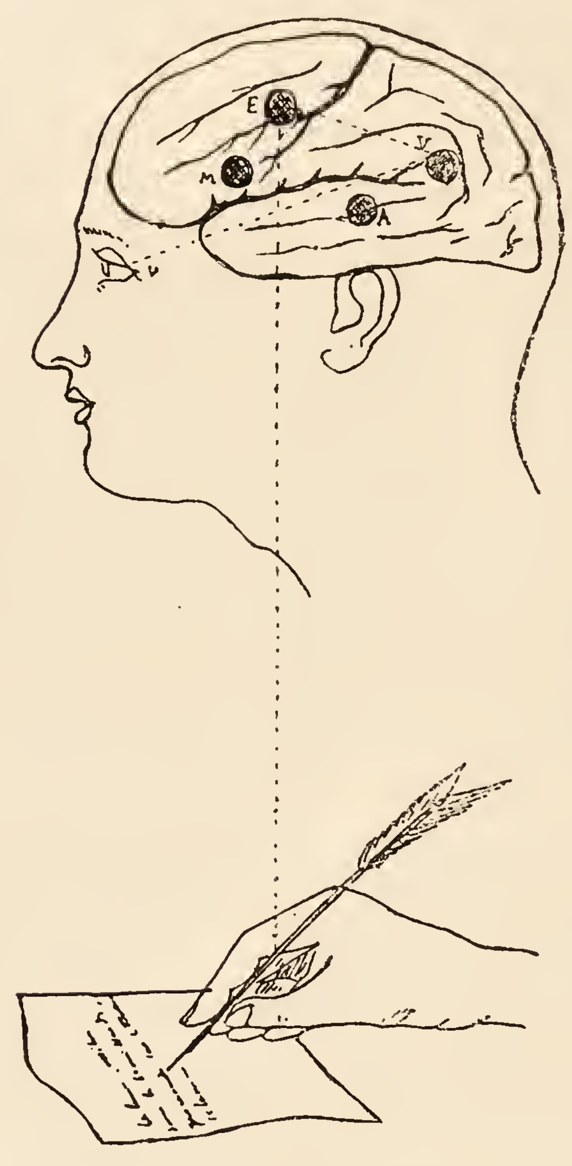


Fig. 1.

A, centre cérébral pour l'audition des mots. — V, centres pour la vision des mots. — M, centre du langage articulé. — E, centre pour les mouvements nécessaires à l'écriture.

je veux dire. Quelques notions absolument élémentaires de physiologie cérébrale, aidées d'une image infiniment

simplifiée, en diront plus, et plus vite, et plus net que vingt pages de dissertations abstraites.

L'image ci-contre — je l'emprunte aux excellentes leçons cliniques de M. le Dr Grasset, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier — représente un cerveau et quelques-uns de ses modes de relation avec le monde.

Supposons, pour une minute, qu'il s'agisse du cerveau sans lectures de M. Pierre Loti, par exemple, à un moment où les yeux du poète sont frappés par quelque saisissant paysage exotique. Voici ce qui se passera.

Les vibrations nerveuses, qui constituent la sensation visuelle, partent de la rétine et vont, roulant de proche en proche, le long du nerf optique jusqu'à l'épanouissement ultime de ce nerf, c'est-à-dire jusqu'au point V, à cette partie du cerveau où est localisée la faculté de voir. Comme cette zone de l'écorce cérébrale n'est pas extrêmement meublée de notions accumulées par la lecture — notions que transmet le même nerf optique et qui remisent aux environs de ce point V — la sensation gardera toute sa fraîcheur, toute sa vivacité première et va vouloir impatiemment se transformer en acte, ressortir du cerveau, comme ces choses sortent du cerveau d'un poète, sous forme de langage écrit.

Et dès lors, à mesure que le nerf optique apportera au point V la connaissance du paysage, une autre vision surgira d'elle-même, s'allumera pour ainsi dire au voisinage de ce point V, et ce sera l'évocation des signes,

des symboles, des lettres et des mots qui nous servent à exprimer ce qui frappe nos sens.

C'est sous cette forme de signes, que du point V, la vibration nerveuse, toujours active et ne cherchant qu'à s'évader, se portera au point E du cerveau, à la zone de l'écriture[1] ; elle ira là de préférence, par habitude, puisque c'est à présent une coutume du cerveau de M. Loti d'écrire ses impressions émouvantes. Or le point E n'est autre chose que le territoire de l'écorce cérébrale qui commande, par l'intermédiaire des nerfs, aux mouvements de la main droite appropriés à l'écriture ; et voilà cette main notant avec ardeur, sur quelque page de carnet, l'impression reçue dans toute sa beauté première, et toute la vivacité de sa force impulsive.

Supposons maintenant qu'un paysage exotique analogue soit venu frapper la rétine d'un Sainte-Beuve ou d'un Renan. La même somme de sensations partira du point *v* pour arriver en V. Mais, par l'effet d'innombrables lectures, cette zone de la vision mentale, au lieu d'être à peu près libre et déserte comme tout à l'heure, est extraordinairement peuplée, fourmille, comme une rue de capitale fourmille d'hommes, de notions accumulées, de souvenirs, de savoir. Elle est beaucoup trop

(1) Je n'ignore pas que bien des neurologistes de grand mérite se refusent à admettre une localisation de la faculté d'écrire au point E (pied de 2[e] circonvolution frontale), au moins dans le sens qu'entendirent Exner et Charcot, qui, les premiers, en firent mention. Mais tout le monde est d'accord pour admettre qu'en cette zone E, ou aux parties avoisinantes, se localise le point de départ cérébral des mouvements de la main droite qui servent à écrire ; et cela seul importe pour notre démonstration.

encombrée pour qu'on la puisse traverser aisément et rapidement. C'est pour cela qu'au lieu de ricocher immédiatement vers la région motrice E pour devenir un acte, un accomplissement, la vision s'attardera à éveiller tout autour d'elle des légions de choses concordantes, le souvenir des notions semblables connues par la lecture ; elle va se remémorer comment tous les poètes ont chanté les splendeurs de pareils paysages.

Parvenue au cerveau, la sensation voisinera, fera l'école buissonnière, épuisera sa force d'expansion en épousant d'autres sensations anciennes qu'elle éveillera au passage. Et la pensée de Sainte-Beuve finira par évoquer Chateaubriand, père de l'exotisme, pour écrire sur lui le beau livre d'analyse profonde que vous savez. Et l'âme de Renan aboutira à quelque page philosophique, comme cette incomparable *Prière sur l'Acropole*, que lui inspira la perfection de l'art grec, et sans doute aussi la vision grisante des promontoires de l'Hellas et des flots sacrés qui les baignent.

Tandis que le poète aura recréé la nature, restitué une description et fait, pour ainsi dire, un portrait d'après un modèle, les deux érudits auront été conduits à des comparaisons, à des raisonnements, à des idées philosophiques.

Et maintenant, demandons-nous, comme nous fai sions au début de cette petite étude de psychologie littéraire, lequel des deux est le plus grand, de celui qui

recrée la vie avec la plus superbe intensité, ou de l'autre, qui la comprend et qui pense à propos de ses sensations.

En théorie, le doute ne paraît pas possible.

Le plus génial créateur n'est, en somme, qu'une sorte d'enfant sublime, à demi conscient, obéissant obscurément à l'impérieux besoin qu'il éprouve d'imiter, on pourrait presque dire de « singer » la nature. Il n'a besoin de rien savoir, sinon le rudiment premier, la technique fondamentale, l'orthographe de son métier. L'inventeur, l'homme d'action, l'accomplisseur de belles choses, de fortes œuvres, dont la fonction n'est, à tout prendre, qu'un réflexe assez simple, n'a qu'un cerveau presque élémentaire, puissant, mais sommaire, beaucoup moins perfectionné, beaucoup moins « différencié », pour employer le terme à la mode aujourd'hui, que le cerveau de l'érudit, du philosophe, du critique. La preuve, c'est que la critique est une conquète toute récente de la pensée humaine, un témoignage de sa maturité, tandis que Phidias put être un statuaire au moins égal aux plus habiles maîtres du temps présent, et qu'une des vertus du génie de M. Zola est de ressembler à Homère.

La marche de l'esprit de l'homme étant du simple au compliqué, vers moins d'automatisme et plus de conscience, l'âme d'un critique digne de ce nom est manifestement plus subtile, plus moderne, plus avancée dans la voie du progrès que l'âme du plus grand poète.

Sans doute, il nous arrive chaque jour de lire dans quelque feuille une critique horriblement prétentieuse et vaine, et cent fois au-dessous de l'œuvre qu'elle ose apprécier; mais cela prouve simplement la rareté des vrais esprits d'analyse et de jugement.

C'est à des journalistes de fort médiocre envergure que s'adresse cette inoubliable préface de *Mademoiselle de Maupin*, où Gautier n'envisage le critique que comme un raté. Souvenez-vous de ce qu'il a dit « de l'antipathie naturelle du critique contre le poète — de celui qui ne fait rien contre celui qui fait — du frelon contre l'abeille — du cheval hongre contre l'étalon ».

Et non content de cette définition, il ajoute :

« Vous ne vous faites critique qu'après qu'il est bien constaté à vos propres yeux que vous ne pouvez être poètes. Avant de vous réduire au triste rôle de garder les manteaux et de noter les coups comme un garçon de billard ou un valet de jeu de paume, vous avez longtemps courtisé la Muse, vous avez essayé de la dévirginer: mais vous n'avez pas assez de vigueur pour cela: l'haleine vous a manqué et vous êtes retombé pâle et efflanqué au pied de la sainte montagne. »

Évidemment, nous connaissons plus d'un publiciste de cette sorte, et ce sont ceux qui, le plus volontiers, « tranchent du grand et taillent en plein drap », comme dit encore Théo. Mais le critique, le vrai critique, le Sainte-Beuve, le Taine ou le Jules Lemaître, ne ressemblent pas plus au portrait du cuistre avorté que nous

trace Th. Gautier, que Victor Hugo ne ressemble à X..., poète local de Perpignan ou de Quimper.

Pour se faire une idée exacte de ce que je veux dire, il faut relire les deux discours inoubliables qu'entendit l'Académie française le jour où notre grand Pasteur fut reçu solennellement.

Certes, Pasteur demeurera dans la mémoire des générations comme le plus génial, comme le plus prodigieux des inventeurs, comme un incomparable bienfaiteur des hommes; mais il s'agissait, ce jour-là, de causer d'idées générales, et rappelez-vous la réponse que Renan sut lui faire, quelles furent la force de son raisonnement, la délicatesse de son ironie très courtoise, la noblesse de sa modération, sa sérénité souveraine, où s'affirmait indiscutablement la supériorité philosophique du penseur sur l'homme d'action. En ce jour-là, l'intelligence montra bien comment elle pouvait dominer le génie.

Mais ce n'est là vraiment qu'un côté de la question.

Dans la réalité des choses, dans la pratique de la vie, il arrive que la critique laisse voir que tout n'est pas en elle si parfaitement admirable, et que parfois elle descende du sommet où elle devrait dominer.

Ces magistrats de la pensée, que sont les érudits, ne font pas toujours montre d'impartialité, vertu qui leur serait indispensable si elle était possible aux hommes. Ne voyons-nous pas fréquemment un prince de journalisme consacrer quelque bel article admiratif à un auteur mani-

festement médiocre et condamné à ne jamais grandir, tandis que la veille il rabaissait, comme à plaisir, un puissant esprit créateur, et trop complaisamment étalait son revers. Certes, on peut voir là le fier souci de son indépendance, et je sens bien qu'il y a du courage à humilier les forts, comme il y a de la bonté à exalter les humbles ; mais, sans doute, entre-t-il aussi dans cette manière de faire un peu de cette gène que fait éprouver le voisinage d'une vigueur disproportionnée à la vôtre.

Toute personnalité trop géante et trop proche d'eux dans le temps ou l'espace paraît oppresser les critiques ; Victor Hugo portait horriblement sur les nerfs de Sainte-Beuve. A deux ou trois reprises, il s'en est fallu de très peu qu'il ne lui préférât Brizeux. Il est certain que, de nos jours, on a surabondamment louangé les romanciers russes et les dramaturges scandinaves comme par crainte d'abandonner le sceptre aux grands écrivains de chez nous. Et il n'est pas jusqu'à mon maître Jules Soury — Dieu sait pourtant si je l'admire — qui ne rende plus aisément justice à Meynert, à Küssmaul, à Betcherew ou à Luciani qu'à Charcot.

Je vois bien que, souvent, les hommes de génie ont un orgueil véritablement maladif qu'il leur est à peu près impossible de refréner, et les manifestations presque naïves de cet orgueil sont agaçantes, à la longue, pour les gens plus maîtres d'eux-mêmes ; mais la modestie des critiques n'est-elle pas un peu modestie d'apparat,

comme une sorte d'humilité sacerdotale, avec, au fond, un besoin de louanges, un appétit d'honneurs fort peu philosophiques.

Et puis, enfin, par définition, les critiques ne vivraient pas si les auteurs n'étaient pas là pour leur donner pâture intellectuelle et motif à penser, tandis que la philosophie n'a guère d'influence sur l'évolution de l'esprit humain : elle en constate les étapes, elle ne les dirige pas. Elle ne marche pas devant ; elle vient en arrière, avec majesté, mais avec lenteur. C'est ainsi que, pour les cérémonies religieuses, c'est le plus vénérable prêtre et le plus impotent qui termine la théorie, précédé de tous les diacres et de tous les enfants de chœur plus allants.

Dans son *Jardin d'Epicure*, que je goûte comme un des plus délicieux recueils de méditations que l'on puisse trouver, — je ne saurais assez redire tout le bien que j'en pense. — Anatole France a d'excellents termes pour exprimer cette impuissance d'agir du critique. « Malheureusement, écrit-il, l'esprit spéculatif rend l'homme impropre à l'action. L'empire n'est pas à ceux qui veulent tout comprendre. C'est une infirmité que de voir au delà du but prochain. Il n'y a pas que les chevaux et les mulets à qui il faille des œillères pour marcher sans écarts. Les philosophes s'arrêtent en route et changent la course en promenade. L'histoire du *Petit Chaperon Rouge* est une grande leçon aux hommes d'action qui portent le petit pot de beurre et ne doivent

pas savoir s'il y a des noisettes dans les sentiers des bois. »

Paroles d'une ironie charmante, mais qui établissent clairement la nécessité d'une certaine inconscience pour agir, et l'impossibilité presque totale d'atteindre un but, pour ceux qui réfléchissent trop et qui s'attardent aux délices des méditations.

Au total, les deux tendances de l'âme humaine, philosophie méditative et activité créatrice, ont leur grandeur et méritent qu'on les admire. Pourtant je ne puis m'empêcher d'être frappé d'un fait qui me paraît infiniment intéressant et significatif : cette fusion des deux genres dont j'ai dit un mot tout à l'heure.

Examinons-la d'un peu près. Ce ne sont pas, comme on aurait pu croire, des écrivains rompus à la technique de leur art ou des artistes mûris dans le talent, qui, profitant du savoir personnel acquis au cours d'une longue pratique, s'estiment en droit de juger et, sur le tard, s'avisent de peser l'œuvre d'autrui. Ce serait, semble-t-il, la voie la plus logique. Je ne connais qu'un homme qui l'ait prise, Bracquemond, tour à tour peintre de mérite, maître potier, aquafortiste incomparable, ornemaniste de premier ordre, qui, éclairé par tant de travaux divers, et par tant d'années de labeur, s'autorise, vers la fin de sa carrière, à porter, sur l'œuvre de quelques-uns de ses contemporains, ces jugements motivés que réclamait M. Brunetière lors de sa réponse au discours de réception de M. Henri Houssaye. Encore

la critique de Bracquemond évite-t-elle d'être retentissante et veut-elle se confiner à un public d'hommes de l'art.

Mais, en littérature, voyez ce qui se passe.

Bourget, Jules Lemaître, Anatole France ont débuté par publier des études critiques pour aboutir bientôt à nous donner des œuvres personnelles. Serait-ce donc qu'ils auraient eu comme un secret avertissement de la légère infériorité du rôle qui se borne à philosopher sur les enfantements des autres ?...

Voyez M. Barrès, qu'il faut considérer, je crois, comme l'une des deux ou trois intelligences les plus aiguisées de ce temps, n'a-t-il pas consacré tout son charmant *Jardin de Bérénice* à dresser une apologie de l'Inconscient, à conseiller l'activité féconde à côté de la méditation philosophique, la dépense de force après l'excitation sensitive ?

Et, d'autre part, ces hommes de talent ne nous ont-ils pas montré du même coup que, quand un critique digne de ce nom se pique d'agir à son tour, il peut quelquefois exceller dans l'œuvre personnelle et faire de l'exquis et du très profond, sinon du formidable.

Pour conclure, j'estime que les jeunes maîtres de l'heure actuelle s'approchent fort de la sagesse quand ils s'efforcent d'être des esprits complets, des analystes de la pensée d'autrui et des procréateurs. C'est à eux, je crois bien, que justement se mariera la renommée et s'attachera le succès — jusqu'au jour où quelque

gigantesque génie d'invention, orgueilleux, instinctif, presque ignorant, obtus à tout ce qui ne sera pas lui-même, éblouira le monde par sa force, et fera naître une légion de critiques occupés à comprendre le phénomène qu'il sera.

CHAPITRE IV

LES MÉDECINS ET LA PSYCHOLOGIE

L'anatomie élémentaire du système nerveux. — La cellule cérébrale ; le neurone. — Localisations cérébrales. — Conceptions modernes de la Mémoire, de la Personnalité, de la Conscience, de la Volonté, de l'Intelligence, du Langage. — Les sources de la connaissance. — Une chaire de psychologie à la faculté de médecine.

Tout à l'heure, en nous attachant à différencier physiologiquement le cerveau créateur du cerveau critique, la pensée active de la pensée méditative, nous avons dù recourir à un schéma, à une image, grossièrement simplifiée, mais claire, de quelques « localisations ».

Cette image n'indique rien que la topographie des quatre centres nécessaires à la production du langage, parlé ou écrit. Elle ne donne donc qu'une très partielle idée de la fonction complexe du cerveau humain, et il nous faut la compléter si nous voulons aller plus loin dans cette étude médicale de l'esprit dont nous faisons ici l'essai.

A quoi nous sert notre cerveau, telle est la question qu'il nous faut traiter maintenant, avec la simplicité et

la brièveté que comporte le plan général de ce livre. Il faudrait de vastes ouvrages pour condenser les découvertes de physiologistes et de médecins qui ont fourni à la psychologie moderne tout ce qu'elle a de précision, tout ce qu'elle nous offre de sécurité scientifique, et pour en tirer les conclusions et les vues générales qui en découlent logiquement. Ce grand travail a été fait du reste. M. Jules Soury — dans son volume intitulé *Les Fonctions du cerveau*, et dans son article *Cerveau*, à peine achevé aujourd'hui, du *Dictionnaire de Physiologie*, publié sous la direction du professeur Ch. Richet, — a accumulé un nombre formidable de documents historiques et de faits scientifiques, et son œuvre, écrite dans la plus belle langue, m'apparaît comme le monument superbe de l'histoire de l'esprit humain.

Mais ce qu'à ma connaissance on ne trouve nulle part [1], c'est un résumé simple, absolument élémentaire, lumineux au point de pouvoir devenir accessible aux esprits les moins attentifs, schématique et contenant pourtant l'essentiel de ces trouvailles de haute physiologie, à mon sens aussi captivantes que le meilleur roman. Et c'est cela que je voudrais tenter de faire ici. Sans aucune prétention à la précision du détail, avec le parti pris d'effleurer seulement le sujet, d'être super-

(1) Il serait injuste de ne pas nommer ici un excellent petit volume de la *Bibliothèque utile* de F. Alcan, *la Physiologie de l'Esprit*, de M. Paulhan ; mais il suffira de lire cet ouvrage pour deviner qu'il a été écrit à une époque où la doctrine des *localisations cérébrales* était encore peu connue.

ficiel et de ne pas faire usage de mots malaisés à comprendre, je crois pouvoir donner du fonctionnement cérébral, et de la psychologie née de la médecine, une idée juste et suffisante pour tous ceux qui n'ont pas d'initiation technique.

Mais il nous est indispensable d'acquérir tout d'abord quelques notions rudimentaires sur l'anatomie générale de notre système nerveux, et ce petit voyage d'excursion au pays de Psyché va débuter par un assez aride paysage.

I

On apprend maintenant à l'école primaire que notre crâne est une boîte osseuse protégeant une grosse masse de substance en même temps très fragile et très noble, le cerveau ; que la colonne vertébrale enveloppe et garantit de même une tige de substance à peu près pareille, la moelle épinière ; que dans toutes les parties du corps, l'anatomiste voit cheminer, de conserve avec les artères et les veines, des filaments blancs, de structure semblable à la structure de la moelle et du cerveau : les nerfs.

Cerveau, moelle épinière et nerfs, tout cela se suit et se tient, et forme un vaste ensemble dont les ramifications sont partout : venus de toutes les parties du corps, les nerfs s'unissent à la moelle épinière, qui va se joindre elle-même au cerveau, et ce grand appareil — dont nous

négligeons de nommer tout ce qu'il ne nous est pas indispensable de connaître — est le plus délicat et le plus important de notre organisme : c'est lui qui commande, fait vivre et fait agir le reste. Les trois règnes de la nature n'ont rien dont la fonction soit si haute : là résident la vitalité, l'énergie de chacun de nous ; c'est l'incarnation de l'âme, ses « espèces » pour ainsi dire, et son aspect matériel.

L'image que voici, — elle atteint le dernier degré de la simplification, — peut cependant donner une idée suffisante de la forme et de la disposition respective du cerveau, de la moelle et d'un nerf type.

Ce nerf, remarquez qu'il se rattache à la moelle épinière par deux racines : une (*R. M.*) qui vient la rejoindre en avant, l'autre (*R. S.*) qui la contourne pour venir s'implanter en arrière ; celle-ci se distingue de l'autre par la présence sur son trajet d'un petit renflement, d'un ganglion nerveux (*G.*). Chacune de ces deux racines, qui sont de forme différente, a sa fonction très distincte. Coupez la racine antérieure (*R. M.*) et vous verrez à l'instant se paralyser tous les muscles placés dans ce département nerveux : la possibilité de se mouvoir y sera supprimée. Si vous coupez, par contre, la racine postérieure (*R. S.*), la région correspondante perdra sur-le-champ sa sensibilité : piqûres, pincements, brulûres, rien ne sera perçu par l'animal.

La racine antérieure est donc *motrice* et la racine postérieure *sensitive*, tandis que le nerf lui-même et ses

ramifications sont mixtes, c'est-à-dire qu'elles servent indifféremment à transporter vers nos centres nerveux les impressions venues du monde extérieur ou de notre propre personne, et à véhiculer, pour ainsi dire, de nos centres nerveux à nos muscles obéissants l'ordre de se mouvoir. Et voilà tout notre être humain : sentir d'abord, agir ensuite : le mécanisme de la vie consiste à puiser des sensations et à restituer de l'action.

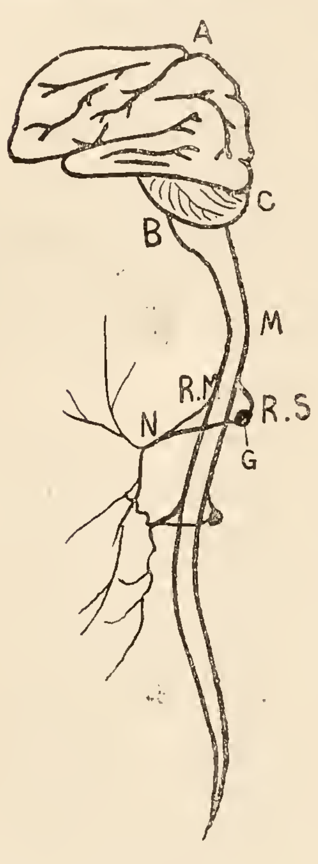


Fig. 2.

A, cerveau. — B, bulbe. — M, moelle épinière. — N, nerf avec ses ramifications. — R M, racine motrice. — R. S, racine sensitive.

C'est donc une notion primordiale en physiologie nerveuse et en psychologie, que nous révèle cette expérience si simple de la section des racines issues de la moelle épinière. Et l'on peut retenir, sans être pédant à l'excès, que la trouvaille date de 1822, et qu'elle fait la gloire d'un physiologiste français, Bordelais d'origine, Magendie.

Au surplus, le moins physiologiste des enfants peut reproduire sur lui-même — sans vivisection — une autre petite expérience qui donne, de tout acte nerveux, une idée juste et réduite à son expression la plus simple.

Voici comme il faut procéder :

Asseyez-vous, croisez la jambe gauche sur votre genou droit, puis, avec un petit marteau ou tel objet qui puisse y suppléer, donnez-vous un léger coup sec au-dessous de la rotule gauche ; après deux ou trois tâtonnements inexpérimentés, vous arriverez à frapper tout justement sur le tendon, et brusquement la jambe sautera, sans que l'intervention de votre volonté puisse l'en empêcher.

Ce phénomène qui s'appelle *Réflexe tendineux rotulien* se produit par le mécanisme suivant. Le coup de marteau ébranle mécaniquement les terminaisons nerveuses épanouies dans le tendon : une onde vibratoire (dont on a pu mesurer la vitesse) remonte tout au long du nerf. passe par la racine sensitive (*R. S.*) traverse la moelle épinière, s'y transforme instantanément et, ressortant par la racine antérieure (*R. M.*), court vers le muscle de la cuisse (qui s'attache précisément à ce tendon rotulien) et le force à se contracter. Une stimulation extérieure, un phénomère sensitif à marche *centripète*, s'est métamorphosé dans la moelle épinière en phénomène *centrifuge*, en mouvement, en acte. C'est un *réflexe*, l'aller et le retour d'une vibration nerveuse, sensitive dans la première partie de son trajet et motrice dans la seconde.

Or, la vie humaine n'est, à tout prendre, qu'une continuité d'actes réflexes, pour la plupart plus compliqués, un peu, que celui-là, mais de mécanisme analogue. Ce « phénomène du genou », ainsi que disent les

Allemands, est l'A B C, le premier rudiment de la psychologie comme l'entendent les modernes.

Il n'est, d'ailleurs, que d'intérêt tout à fait primitif, puisque la volonté n'y intervient pour rien. C'est dans le cerveau qu'évoluent les réflexes d'ordre plus relevé, dans le cerveau où vont aboutir, en fin de compte, une grande partie des fibres, motrices ou sensitives, dont se constituent les racines nerveuses implantées le long de la moelle. Nous en savons assez long maintenant pour aborder un aperçu anatomique du cerveau. C'est chose ardue et difficile quand on veut pousser à fond cette étude, mais les notions strictement nécessaires se réduisent à peu. Deux images et quelques lignes vont suffire à rendre suffisamment intelligible tout ce qui doit venir après.

Notre cerveau, comme d'ailleurs l'ensemble de notre système nerveux, est symétrique et double, en sorte que nous avons en réalité deux cerveaux, un cerveau droit et un cerveau gauche, presque entièrement[1] séparés par un grand fossé, allongé d'avant en arrière, du front jusqu'à la nuque. Il suffira donc d'étudier l'un de ces deux hémisphères, celui de gauche, par exemple, dont voici la configuration schématique.

Les lignes noires qui parcourent cette image représentent des sillons creusés naturellement à la surface

(1) Au fond de ce sillon inter-hémisphérique, un pont de substance blanche, le *corps calleux*, relie les deux cerveaux, et les associe, si bien que tout ce qui touche un hémisphère cérébral ne laisse pas d'avoir quelque retentissement sur l'autre.

de la substance cérébrale. Et ces sillons séparent des bourrelets saillants, représentés par les parties laissées en blanc dans le schéma. Ces bourrelets disposés suivant un ordre régulier, toujours le même sur tous les cerveaux d'homme, ce sont les *circonvolutions*. Chacune de ces circonvolutions porte un nom (voir la légende ci-dessus), un nom barbare, et que nous n'avons pas abso-

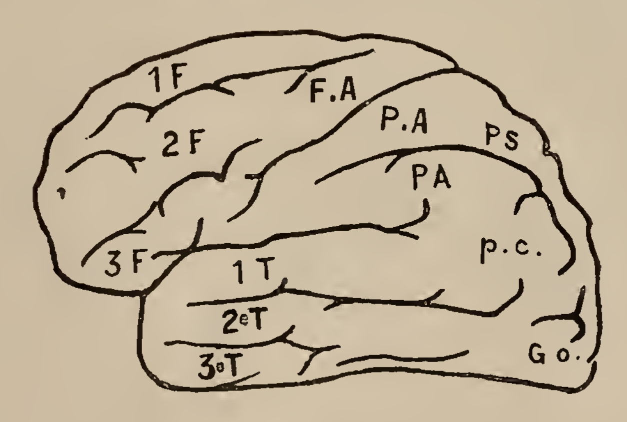


Fig. 3.

1 F, 2 F. 3 F, 1re, 2e, 3e circonvolutions frontales. — F. A, frontale ascendante. — P. A. pariétale ascendante. — P. S, pariétale supérieure. — P. C, pli courbe. — C. O, circonvolutions occipitales. — 1, 2, 3 T, circonvolutions temporales

lument besoin de retenir pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Ce qu'il importe autrement de savoir, c'est que la couche extérieure, ou, comme on dit, l'écorce cérébrale, hérissée de plis, de circonvolutions, est faite de substance grise, tandis que les parties sous-jacentes, à l'intérieur du cerveau, sont faites de substance blanche striée de fibres, comme on peut voir dans la figure extrêmement simplifiée que voici.

Les fibres blanches des parties centrales du cerveau ne

sont pas autre chose que des fils de transmission unissant l'écorce grise à la moelle épinière et, par elle, à tous les nerfs de l'organisme. Il suffit de savoir qu'à la sortie du

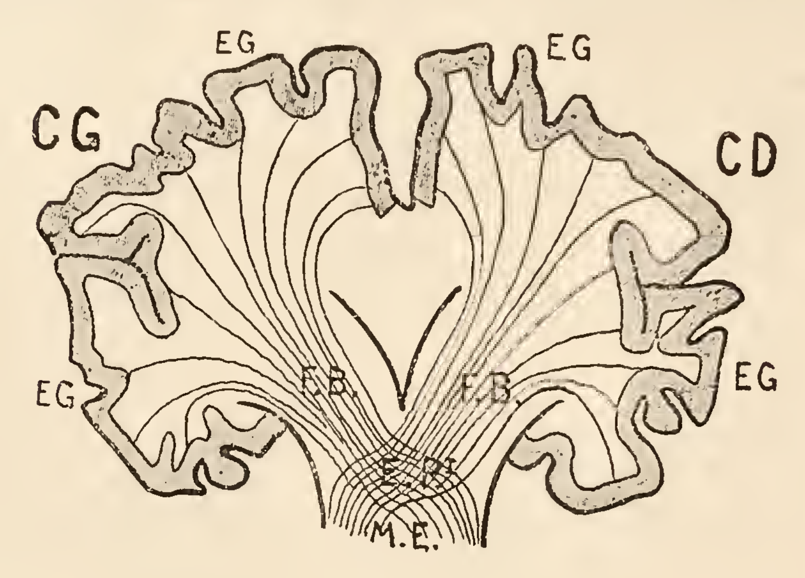


Fig. 4.

C. D. cerveau droit. — C. G, cerveau gauche. — E. G, écorce grise. — F. B, fibres blanches. — E. P, entre-croisement des pyramides. — M. E, moelle épinière.

cerveau et à l'entrée dans la moelle, au niveau du bulbe. il y a entre-croisement de ces fibres (*E. P.* entrecroisement des pyramides), en sorte que c'est le cerveau gauche qui préside aux mouvements du côté droit du corps, et le cerveau droit qui commande aux mouvements du côté gauche. Mais ce ne sont là que des fils télégraphiques, que des filaments de transmission.

La substance grise est d'essence supérieure, et c'est en elle que résident tous les phénomènes essentiels du fonctionnement cérébral.

Au microscope, on voit qu'elle se constitue surtout

de grandes cellules, triangulaires plus ou moins, richement chevelues, munies de prolongements qui s'enchevêtrent et portent au loin leurs ramures, dont l'ensemble fait de cette substance grise comme une forêt vierge encombrée de lianes, ou, plus prosaïquement, comme un feutrage épais.

Ces grandes cellules pyramidales de l'écorce cérébrale (*fig*. 5), regardons-les avec quelque respect : elles nous servent à sentir, et par conséquent à penser. Si vous n'admettez rien qui ne relève de la matière, cette cellule, point culminant des trois règnes de la nature, est le dernier Bouddha qu'il reste à honorer ; et vous pouvez l'envisager comme une manière de dieu, puisque c'est elle qui nous révèle le monde, et nous le crée, pour ainsi dire. Mais vous qui vous sentez une âme immortelle faite à l'image d'un Créateur, considérez encore avec estime cette petite tache, noire et toute encornée, dont je vous montre le contour : c'est là que Psyché s'est incarnée, là que l'Esprit est descendu. C'est le point très mystérieux où finit le métaphysique, et où commence ce que nos faibles sens peuvent connaître.

II

Il n'y a que fort peu de temps que les anatomistes se sont fait une idée précise de ces cellules cérébrales, de leurs connexions et de leurs dépendances. Il a fallu, pour nous initier à ces notions capitales, les trouvailles toutes

récentes de l'italien Golgi et surtout de l'espagnol Ramon y Cajal.

Voici l'essentiel de ce qu'ils nous ont enseigné. Nos lecteurs les moins initiés aux arcanes de l'histologie pourront suivre aisément l'explication ci-dessous, pour peu qu'ils consentent à se reporter au schéma ci-contre.

Fig. 5. — Schéma d'une grande cellule pyramidale de l'écorce cérébrale.

La grande cellule nerveuse de l'écorce cérébrale est munie de prolongements chevelus disposés suivant un ordre constant. Ces prolongements sont de trois sortes : prolongements latéraux (*p. l.*) prolongement de tête (*p. p.*), prolongements nerveux (*t. n.*).

Ce dernier, qui part de la région moyenne de la base de la cellule, constitue le tube nerveux et devient l'une de

c, corps de la cellule. — *p. p.*, prolongement protoplasmique, cellulipète. — *t. n.* tube nerveux, cellulifuge, qui se prolonge d'une venue jusque dans la moelle épinière. — *b*, collatérales, dont la fonction est de prendre contact (sans continuité) avec les neurones voisins. — *n. s*, tube nerveux sensitif, a direction ascendante, apportant du dehors les excitations externes ; ces arborisations ultimes viennent au contact du panache chevelu qui surmonte le prolongement protoplasmique de la cellule.

ces fibres de conduction dont la substance blanche du cerveau est faite, comme nous venons de le dire. D'une seule venue, sans interruption, ce prolongement, parti de l'écorce cérébrale, descend dans la substance blanche, s'entrecroise, au niveau du bulbe, avec les fibres venues de l'autre hémisphère, descend dans la partie de la moelle épinière opposée au côté d'où elle est venue, et ne s'arrête qu'à un certain niveau, où elle se termine en s'arborisant autour d'une cellule motrice de la moelle. Là il y a relai. De cette cellule motrice part à son tour un nouveau filament conducteur qui chemine dans le tronc du nerf jusqu'au muscle qu'il a pour mission de faire agir. Ainsi se comporte le prolongement inférieur ou nerveux de la cellule cérébrale.

Son prolongement de tête, *p. p.* (prolongement protoplasmique, tel est le terme consacré) est infiniment plus court : sa longueur est microscopique. C'est à proximité de ses arborisations que viennent mourir les arborisations terminales du tube nerveux centripète (*n. s.*), qui apporte les sensations du monde extérieur.

Et c'est ici qu'il me faut dire un mot d'une séduisante et toute moderne hypothèse [1], émise en Allemagne par Rabl Ruckhart et par Wiedersheim, en France par M. Mathias Duval et par M. Lépine (de Lyon), hypo-

(1) Lire à ce propos l'excellente thèse du Dr Charles Pupin : *le Neurone et les hypothèses histologiques sur son mode de fonctionnement.* Paris, Steinheil, édit., 1896. M. Pupin est le sympathique secrétaire de la Faculté de Médecine.

thèse d'ailleurs vraisemblable et qui peut éclairer d'une vive lueur bon nombre de phénomènes psychiques malaisés à comprendre.

Waldeyer a donné le nom, qu'il faut retenir, de *Neurône* à l'ensemble constitué par la cellule nerveuse et ses prolongements.

Le neurone s'étend, depuis les arborisations terminales du prolongement protoplasmique (*p. p.*), jusqu'aux arborisations terminales du tube nerveux dans la moelle épinière. Or, Ramon y Cajal a prouvé d'une manière décisive que le neurone constitue une individualité distincte, sans relations de *continuïté* avec quoi que ce soit. Il est acquis qu'une cellule nerveuse et ses prolongements n'affectent avec les prolongements de cellules voisines que des relations de *contiguité.*

L'onde nerveuse ne se transmet de neurone à neurone que par contact. Or, ce contact pourrait fort bien ne pas être constant : il pourrait n'exister qu'à certains moments de la vie. Pareille aux cellules *amiboïdes* qui ont le pouvoir d'étendre des bras au dehors ou de les ramener en elles, d'émettre des *pseudopodes* et de les rétracter, la cellule cérébrale pourrait, dans ses moments de vitalité haute, allonger ses tentacules jusqu'au contact des tentacules de sa voisine, ou au contraire les retirer aux heures de repos et de sommeil.

Revenons au schéma qui vient de nous servir.

Une sensation, une vibration nerveuse centripète, vient au cerveau par le tube nerveux sensitif (*n. s.*). Si

le cerveau est à l'état de veille active, les arborisations du prolongement de tête (*p. p.*), de la cellule (*c*), sont pour ainsi dire gonflées, tendues, érigées, et, par conséquent, elles prendront contact avec les arborisations du nerf sensitif : la sensation sera donc perçue et un acte correspondant pourra s'en suivre. Mais si le cerveau, engourdi de fatigue, s'endort, les mêmes arborisations protoplasmiques (*pp.*) resteront rétractées, rentrées en elles-mêmes ; il y aura une distance entre elles et les arborisations sensitives : la transmission ne se fera pas.

Il en sera de même pour les collatérales (*b.*) chargées de relier par contiguïté deux neurones voisins.

Et voici que le cerveau nous apparaît déjà comme le point culminant de nos réflexes supérieurs : c'est un organe où les sensations se changent en actes, et l'angle de cette réflexion, le changement du phénomène centripète (sensitif) en phénomène centrifuge (moteur) se fait au point précis où les terminaisons ultimes du neurone sensitif viennent au contact des arborisations initiales du neurone moteur, c'est-à-dire du panache qui rejoint la cellule cérébrale à son angle supérieur. C'est là le mécanisme de nos actes simples, soudains et irréfléchis.

Mais le cerveau nous apparaît encore comme un organe d'association, nos représentations mentales récentes ou anciennes — les images s'endorment et s'éveillent dans nos cellules, et c'est cela qu'on nomme la mémoire — pouvant voisiner, s'ajouter, se comparer à d'autres, grâce aux innombrables collatérales (*b*), et grâce aussi

à des neurones transversaux qui, allant d'une cellule à l'autre, joignent en tous sens les points les plus éloignés de l'écorce, assurent sa synergie fonctionnelle et permettent le Jugement; là est la clef de nos associations d'images et d'idées, de nos méditations, de nos généralisations. Et c'est ainsi que Meynert a pu dire : « le cerveau est, par excellence, un organe d'association. »

III

Les notions élémentaires que nous venons d'acquérir sur la cellule cérébrale nous permettent déjà d'entrevoir le sens du mot « localisations ».

La fibre nerveuse sensitive qui part de l'extrémité du petit doigt, après un relai dans la corne postérieure de la moelle, monte jusqu'à un lieu déterminé du cerveau, et ce lieu est pour vous ou moi le même que pour tous les hommes ; elle a un point terminus constant ; tel est le principe essentiel des localisations cérébrales.

Mais ce n'est pas ainsi que la question s'est posée. L'histoire [1] de cette découverte, qui devait révolutionner

(1) Je ne puis en donner ici que quelques traits rapides. Dans l'article *Cerveau* du *Dictionnaire de Physiologie*, publié sous la direction du professeur Ch. Richet, M. Jules Soury a consacré à cet historique de longues et substantielles pages, où il a passé en revue et magistralement critiqué sur textes authentiques, tout ce qui s'est écrit sur les fonctions du cerveau depuis Alcméon et les premiers philosophes grecs, jusqu'à nos jours

la psychologie, vaut bien qu'on la raconte en quelques mots.

La doctrine des localisations est en germe lointain dans la théorie des trois âmes des Pythagoriciens, de Platon, d'Aristote, et l'on peut dire que depuis eux presque tous les biologistes se sont préoccupés de trouver, soit dans les ventricules ou cavités cérébrales, soit dans le corps même de l'encéphale, le siège anatomique des fonctions de la sensibilité et de l'intelligence.

Partis de cette idée première qu'il existe un principe immatériel supérieur et extérieur à l'organisme, présidant aux fonctions intellectuelles et sensitives, convaincus d'autre part qu'il faut bien un lieu de jonction entre ce principe et le corps, les plus grands philosophes et les meilleurs anatomistes du XVIIe et du XVIIIe siècle, employèrent tout leur génie à trouver ce point d'élection, ce siège de l'âme. Descartes le place dans la « glande pinéale » parce qu'elle est le seul organe médian et impair de l'encéphale, et le chirurgien La Peyronie dans le « corps calleux » (substance blanche qui unit les deux hémisphères), parce que l'expérience lui a montré que seules, les lésions de cette partie-là s'accompagnent de troubles du sentiment et de la raison.

Au commencement de ce siècle, la doctrine en faveur est celle de l'homogénéité fonctionnelle du cerveau. A ce moment, tout le monde affirme qu'il n'est point de partie des hémisphères dont la fonction soit différenciée, à

l'exception de Gall qui — précurseur bien tâtonnant et trébuchant encore dans la nuit — « avait tenté de diviser la masse cérébrale en un certain nombre de compartiments séparés, indépendants les uns des autres et jouissant chacun de propriétés distinctes. L'exagération de sa doctrine, l'incertitude de ses méthodes, avaient compromis ce qu'il y avait de réellement bon dans son œuvre et jeté le discrédit sur le principe même des localisations cérébrales ». (Charcot et Pitres.)

Le grand Bouillaud, délaissant la phrénologie d'imagination, s'entêta, avec une ténacité que rien ne put lasser, à chercher par des observations cliniques et des autopsies, le siège anatomique de la fonction du langage : il crut l'avoir trouvé dans les lobes antérieurs. C'est seulement en 1862 que Broca, dans un mémoire fondamental, démontra par un grand nombre de faits rigoureusement observés, que l'*aphasie*, que l'abolition du langage articulé était dûe constamment à une lésion destructive du pied de la troisième circonvolution frontale gauche, qu'on appelle aujourd'hui circonvolution de Broca.

Puis il y eut un temps d'arrêt.

En vain Hughlings Jackson reconnut-il que certaines lésions superficielles du cerveau, des tumeurs notamment et des corps étrangers irritant la substance grise, pouvaient déterminer des convulsions partielles, variables selon la région touchée. Nos plus illustres physiologistes, Longet, Magendie, Flourens, proclamaient

que le cerveau, organe des facultés intellectuelles, était fonctionnellement homogène dans toute sa masse et qu'il ne jouait aucun rôle dans la production des mouvements du corps.

Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, savant éminent à tout prendre, avait enlevé les hémisphères à des pigeons et à des grenouilles : les pigeons avaient pu voler, les grenouilles avaient nagé[1]. Et il affirmait hautement que le cerveau ne nous sert pas à nous mouvoir.



Fig. 6. — Hémisphère cérébral gauche.
Localisation de Broca (siège de la fonction du langage articulé).

C'est alors (1870) que deux savants allemands, qui n'étaient encore que deux étudiants, Fritsch et Hitzig — ce sont deux noms inoubliables — par une série d'expériences sur le chien tout à fait décisives, mirent à jour les trois notions fondamentales que voici :

1° *Il y a, dans chacun des hémisphères cérébraux du chien certaines zones dont l'excitation électrique détermine des mouvements localisés dans les pattes du côté opposé.* (L'excitation de l'hémisphère droit détermine des

(1) On a démontré depuis qu'il ne s'agissait là que de réflexes médullaires dont les oiseaux et les batraciens sont capables, même quand on les a privés de leurs hémisphères ; il ne s'agit point là de mouvements volontaires, mais automatiques.

mouvements dans les pattes du côté gauche et réciproquement.)

2° *La destruction de ces mêmes zones, au moyen d'une cuiller coupante, détermine des paralysies, là où l'excitation déterminait des mouvements.*

3° *Ces zones occupent constamment le même point anatomique ; en outre elles sont circonscrites : quelques millimètres plus loin l'irritation électrique ou la mutilation de l'écorce ne provoquent plus ni secousses, ni paralysies.*

La découverte du principe des localisations cérébrales motrices était désormais un fait accompli.

Aussitôt un grand nombre de savants, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en France, Nothnagel, Schiff, Goltz, Hermann Munck, Eckhardt, David Ferrier, Albertoni et Michieli, Luciani et Tamburini, Carville et Duret, Franck et Pitres, se mirent à l'œuvre, accumulèrent des expériences complémentaires, et décrivirent des localisations motrices chez l'animal le plus proche de l'homme, chez le singe.

Mais quand il s'agit de savoir avec une certitude scientifique s'il en allait de même pour le cerveau humain, les savants de laboratoire durent se reconnaître impuissants, et laisser la parole aux cliniciens.

Ce fut, pour l'école de la Salpêtrière, l'occasion d'une grande victoire.

A part la découverte de Broca qui était demeurée sans suite, à part quelques observations de Hitzig, de

Bernhardt, de Lépine, on ne savait à peu près rien des fonctions du cerveau de l'homme, et l'on ne publiait que des faits singulièrement obscurs et contradictoires, lorsque le génie clair de Charcot apporta la vive lumière. Dans une communication faite en 1877 à la Société de biologie, en collaboration avec Pitres, Charcot posa les règles de la méthode « anatomo-clinique », montra ce qu'on pouvait tirer de la comparaison des lésions trouvées à l'autopsie avec les symptômes morbides — paralysies ou convulsions localisées — enregistrées du vivant du malade.

De 1877 à 1883, les deux savants français ne cessèrent d'accumuler les observations concluantes, et bientôt les savants du monde entier durent se ranger à leur opinion. Profitant des recherches physiologiques de Ferrier et de Munk, quelques chercheurs patients et sagaces découvrirent dans les régions postérieures de l'encéphale les zones qui nous servent à la perception des sensations auditives et visuelles, si bien qu'à l'heure actuelle nous pouvons dresser, de la géographie du cerveau, la carte suivante (fig. 7).

A l'heure actuelle, l'accord est fait entre les savants neurologistes de tous les pays, non seulement sur le principe même et la doctrine des localisations, mais encore sur le siège anatomique des fonctions diverses que désigne la nomenclature ci-après.

Sans entrer dans de longs détails, précisons cependant un peu. Les zones *A. V. G.* sont, cela va de soi,

l'aboutissant ultime du nerf auditif, du nerf optique, ou du nerf qui conduit les sensations de goût ; le nerf de l'odorat achève son trajet à la partie interne de l'hé-

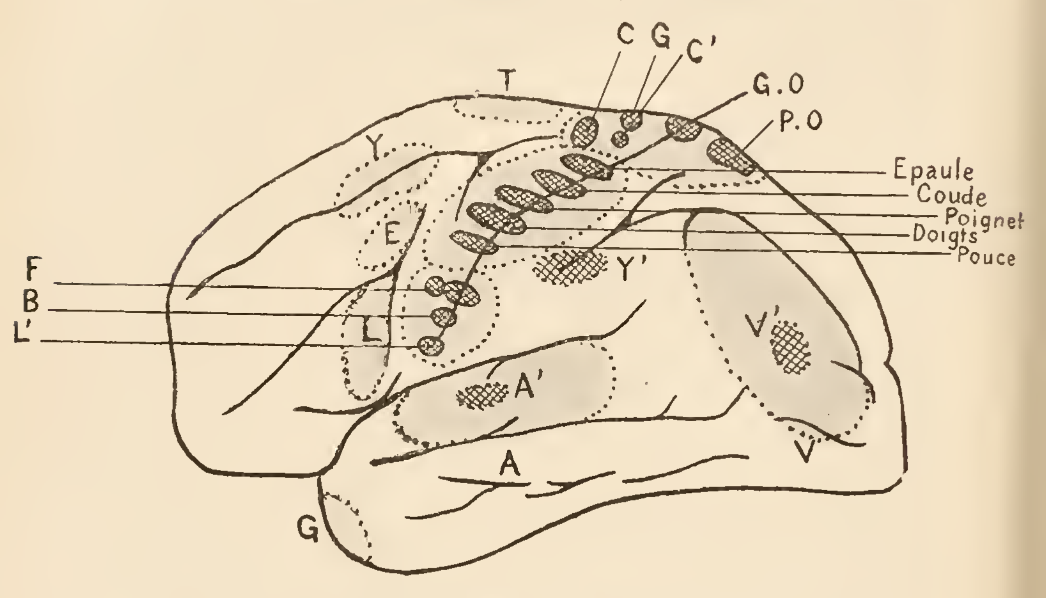


Fig. 7. — Localisations dans l'hémisphère cérébral gauche[1].
(D'après le manuel de médecine de MM. Debove et Achard.)

A, centre pour l'audition. — *A'*, centre spécial pour l'audition verbale. — *V*, centre pour la vision. — *V*[1], centre spécial pour la vision des mots. — *G*, centre pour le goût. — *L*, centre du langage articulé. — *E*, centre pour l'écriture. — *T*, centre pour les mouvements du tronc. — *Y*, centre pour les mouvements conjugués de la tête et des yeux. — *Y'*, centre pour les mouvements du globe oculaire. — *F*, centre pour les mouvements de la face. — *B*, centre pour les mouvements de la bouche. — *L'*, centre pour les mouvements de la langue. — *C*, centre pour les mouvements de la cuisse. — *G*, centre pour les mouvements du genou — *C'*, centre pour les mouvements de la cheville. — *G. O*, centre pour les mouvements du gros orteil. — *P. O*, centre pour les mouvements des petits orteils.

misphère, en un point, que l'image ci-dessus ne permet pas d'apercevoir.

Telles sont les zones dites *sensorielles*.

Les autres sont appelées *motrices*, et il est vrai qu'elles président à tous nos mouvements ; mais la majorité des

(1) Les mêmes localisations se retrouvent du côté droit, sauf la localisation du langage articulé (circonvolution de Broca).

neurologistes contemporains les considère aussi comme *sensitives* ; et voici ce qu'ils veulent dire :

Au point *G.*, pour prendre un exemple, aboutissent les nerfs sensitifs, provenant de l'articulation du genou, des os, de membranes aponévrotiques, des tendons, de la peau, des muscles qui l'environnent ou la constituent. Constamment, cette zone est avertie des moindres mouvements qui surviennent à la partie moyenne du membre inférieur ; elle est le lieu où convergent toutes les sensations qui concernent cette jointure, l'endroit où séjournent toutes ses images motrices, le souvenir de tous les mouvements passés, et, par conséquent, la possibilité de les reproduire. Si une lésion — telle qu'il en résulte d'une hémorrhagie cérébrale, d'une attaque d'apoplexie — détruit ce département de l'écorce *G.*, il s'en suivra une paralysie immédiate, due, non point, à proprement parler, à l'abolition d'une zone vraiment motrice, mais à la suppression des images motrices conservées en ce point ; et désormais le mouvement ne sera plus possible, uniquement parce que les cellules cérébrales, détruites, ne seront plus là pour le concevoir.

Et il en va de même pour toutes les régions dites motrices, qui ne sont, en réalité, que le dernier aboutissant du nerf sensitif, et le point de départ du filet nerveux centrifuge qui va porter au muscle seul l'élément vraiment moteur, l'ordre de se contracter, d'accomplir le geste voulu.

IV

En somme, si nous jetons les yeux sur le schéma qui nous montre l'ensemble des localisations sur la face externe de l'hémisphère gauche (fig. 7), nous constatons qu'il y a des territoires de l'écorce destinés à recevoir nos sensations auditives, visuelles, olfactives et gustatives ; que d'autres zones recueillent toutes les sensations venues des différentes parties de notre corps, et président aux mouvements de ces mêmes parties ; qu'on trouve enfin, à la base des circonvolutions frontales, un petit département *L*, qui a la charge d'assurer le fonctionnement du langage articulé, et un autre *E*, qui préside au langage écrit[1].

Eh quoi, pas autre chose, et ne pourrons-nous discerner ni le siège de l'Intelligence, ni celui de la Volonté, ni le séjour de la Mémoire, ni l'intime recoin où réside le Moi, où veille la Personnalité ?

Rien de tout cela, en effet, ne se peut voir sur une écorce cérébrale, pour le motif bien simple que les mots Intelligence, Volonté, Mémoire, Personnalité, ne désignent que des abstractions, qu'on nous a données, en classe de philosophie, pour des entités psychologiques

(1) Cette localisation du langage écrit, décrite par Exner et par Charcot, est mise en doute par un bon nombre de neurologistes : pour eux, l'écriture n'a pas d'autre zone que celle qui préside aux mouvements des doigts et de la main, et qui est située à quelques millimètres en arrière de la zone *L*.

ayant une existence propre. C'étaient les Facultés de l'Ame.

A l'encontre des psychologues classiques qui commencent par s'occuper de chacune de ces facultés, les médecins, faisant, comme Descartes, table rase de tout ce qu'on leur a appris, ne s'intéressent tout d'abord qu'à la physiologie d'un organe, qu'au fonctionnement cérébral. Et le cerveau leur apparaît comme une sorte de machine, très complexe quant à la multiplicité de ses rouages, mais assez simple dans son principe ; machine à recevoir, ici les images auditives, là les images venues de l'odorat, en *V* les images visuelles, en *G* les images gustatives, ailleurs les images motrices, et à les transformer en gestes, en mouvements, en parole écrite ou parlée. Ces images diverses, avant de se muer en actes, peuvent — si elles ne sont pas trop impérieuses, trop violentes, trop impulsives — voisiner, s'associer à d'autres, prendre le temps de se mesurer avec des images plus anciennes qui dormaient, et qu'elles ressuscitent au passage.

Tout le cerveau est là.

Et cette brève description du mécanisme cérébral va suffire à nous fournir la définition scientifique, physiologique de ce qu'on nomme encore les facultés de l'âme.

La Mémoire est la fonction essentielle, fondamentale, et c'est aussi la plus mystérieuse. C'est la propriété que possèdent les cellules de l'écorce cérébrale de garder les

images à l'état de sommeil, et de les faire s'éveiller, ressusciter sur place, sous l'influence d'une stimulation externe, d'une circulation plus vive dans ce district de l'encéphale, ou d'une propagation d'onde nerveuse d'un groupe de cellules à un groupe voisin.

Gardons-nous bien de croire que cette propriété est spéciale aux tissus nobles et hautement différenciés de nos centres nerveux. L'histoire naturelle nous apprend que la mémoire, que le don de garder une impression sensitive et de la faire revivre, est une propriété très répandue de la matière. Meynert nous a fait voir comment l'*amphioxus*, qui n'a pas de cerveau, a cependant une mémoire et une existence psychiques ; et il n'est pas jusqu'à certaines lames d'acier qui, ayant une fois pris l'empreinte d'un doigt par exemple, ne puissent la reproduire, après plusieurs jours de disparition, sous l'influence de la lumière vive.

La mémoire humaine réside donc partout où une fibre nerveuse sensitive aboutit à une grande cellule de la substance grise cérébrale ; elle n'est que le résidu de nos sensations anciennes, résidu toujours susceptible de reprendre vie sous l'influence d'une excitation nouvelle. Sans doute cette conception anatomique de la mémoire ne donne pas la clef de tout, et nous sommes loin de comprendre le singulier pouvoir qu'ont nos sensations de ne plus être pendant un laps parfois très long, et de resurgir de nouveau ; mais c'est quelque chose pourtant de ne plus concevoir la faculté du sou-

venir comme une et indivisible, ainsi qu'on faisait autrefois [1].

La définition de la mémoire nous conduit tout de suite à celle de la Personnalité. Notre Moi ne nous apparaît plus, en effet, que comme la somme de nos tendances héréditaires et de nos sensations antérieures à la minute actuelle : c'est le total de notre connaissance. Le mot Je, quand nous le prononçons, signifie tout notre passé psychique, éveillé — avec plus ou moins de vivacité — par une sensation nouvelle. « Je sens un coup d'épingle sur la main » a, physiologiquement, le sens que voici : les nerfs de sensibilité de ma main viennent à l'instant de porter, à un groupe de cellules situé vers la partie moyenne des circonvolutions frontale et pariétale ascendante (v. fig. 7) une sensation aiguë ; cette sensation a éveillé, dans l'écorce de mon cerveau, la mémoire des sensations antérieures de même ordre, et ces sensations anciennes, en se mesurant avec elle, ont reconnu la nouvelle venue, en ont fait la Perception.

La Personnalité peut donc se définir « la mémoire de sensations anciennes, tenue en éveil par les sensations récentes, dont elle s'augmente constamment ».

Qu'est-ce donc que la Conscience ? Ne venons-nous pas de le dire : il y a conscience quand une sensation pré-

(1) La mémoire est un phénomène singulièrement complexe et multiple. Nous avons des mémoires et non une mémoire : mais je me suis promis de m'en tenir ici à un exposé tout succinct et superficiel des phénomènes de l'esprit, quitte à y revenir dans une publication ultérieure.

sente est perçue, ou si vous préférez, reconnue par les sensations anciennes. Et disons en passant que rien de ce qui vient à notre écorce cérébrale n'est tout à fait inconscient : le mot inconscient, pris absolument, n'a pas de sens, puisque rien n'existe pour nous de ce dont nos cellules cérébrales n'ont pas pris connaissance par l'intermédiaire de nos nerfs de sensibilité générale ou spéciale [1]. Mais il y a mille degrés entre la pleine conscience et la « subconscience » très obtuse de quelques sujets. Les ouvrages du Dr Pierre Janet sur l'*Automatisme cérébral*, et sur l'*État mental des hystériques* ont largement contribué à nous donner une idée vraiment scientifique du conscient et du subconscient.

Nous retrouverons encore la mémoire comme rouage essentiel de notre volonté.

Vouloir c'est comparer, avons-nous déjà dit; c'est mettre en parallèle une sensation récente, très impulsive, accompagnée de forte tendance à l'acte, avec les notions anciennement accumulées par l'éducation, dans nos cellules cérébrales. Il s'ensuit une lutte où le sentiment le plus fort triomphe du plus faible, selon la loi de toute la nature. Dans le cerveau équilibré d'un homme sans hérédité lourde, élevé parmi les bons exemples, les sages notions résultant de l'expérience de ses ascendants, de

(1) En physiologie, on appelle sensibilités spéciales la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût. Le mot sensibilité générale s'applique à tous les phénomènes centripètes venus de la peau, des muscles, des tendons, des articulations, des aponévroses, qu'il s'agisse de sensations de mouvement, de contact, de piqûre, de pression, de brûlure ou de froid.

ses maîtres et de lui-même auront facilement raison des poussées véhémentes, des réflexes brutaux. Mais s'il s'agit d'un fils d'alcoolique, élevé parmi les disputes perpétuelles du père et de la mère, mis en contact, dès son adolescence, avec les pires garnements, comment se pourrait-il qu'il ne fût par la proie du mal? Au total, notre doctrine — qui est celle de la grande majorité des biologistes contemporains — a déjà été bien suffisamment exposée au chapitre II de ce livre où nous avons traité des relations de la médecine et de la justice; elle diffère presque autant des théories de Lombroso que de la vieille conception du libre arbitre qu'on nous enseignait au collège.

Après tout ce que nous venons de dire, on ne saurait songer à nous demander la localisation de L'Intelligence. Il va de soi qu'elle est partout éparse dans notre écorce cérébrale, puisqu'elle signifie essentiellement association d'images et d'idées, comparaison et jugement. Son fonctionnement est assuré par les innombrables fibres collatérales qui unissent entre eux — par contiguité — les neurones sensitifs ou moteurs, et par ces neurones d'association, qui courent dans tous les sens d'un point à l'autre de l'écorce, et font se joindre et s'unir fonctionnellement les territoires en apparence les plus distants. Ce que nous avons dit du cerveau du critique[1] nous dispense de revenir sur les différences,

(1) Voir au chapitre III, p. 162 et suiv.

pour ainsi dire anatomiques, de la fonction intellectuelle créatrice, et de la réflexion méditative.

L'image schématique dont nous nous servions alors pour donner plus de corps à notre pensée, va suffire à nous procurer une notion, bien rudimentaire sans doute, mais juste et suffisante en somme, de la fonction du Langage.

Chez l'enfant nouveau-né, la zone A (centre auditif) est la première à s'éveiller : il est aveugle encore qu'il tressaille déjà aux bruits environnants; et c'est aussi par cette zone que son cerveau s'enrichira des premiers éléments constitutifs du langage. C'est là que viendront se fixer les images auditives des syllabes dont se composeront les mots. Or, ce territoire A est amplement associé avec le point M. (circonvolution de Broca), qui tient sous sa dépendance tous les mouvements du larynx, de la langue, de la bouche qui servent à l'articulation des sons.

Voici ce qui se passe quand un enfant parvient à prononcer par exemple la syllabe *ma*, qui, deux fois répétée, lui servira plus tard à désigner sa mère. Incessamment on répète à l'enfant cette syllabe qu'on veut lui faire dire : chaque fois, cette onde sonore met en vibration les terminaisons dans l'oreille du nerf auditif, qu'elle suit jusqu'au point où il va mourir dans l'écorce cérébrale, au point A. Mais cette vibration tend constamment à s'évader. C'est une force entrée en nous et qui veut en sortir : là comme ailleurs, la sensation demande à se

changer en acte, et la première partie du réflexe, la vibra-

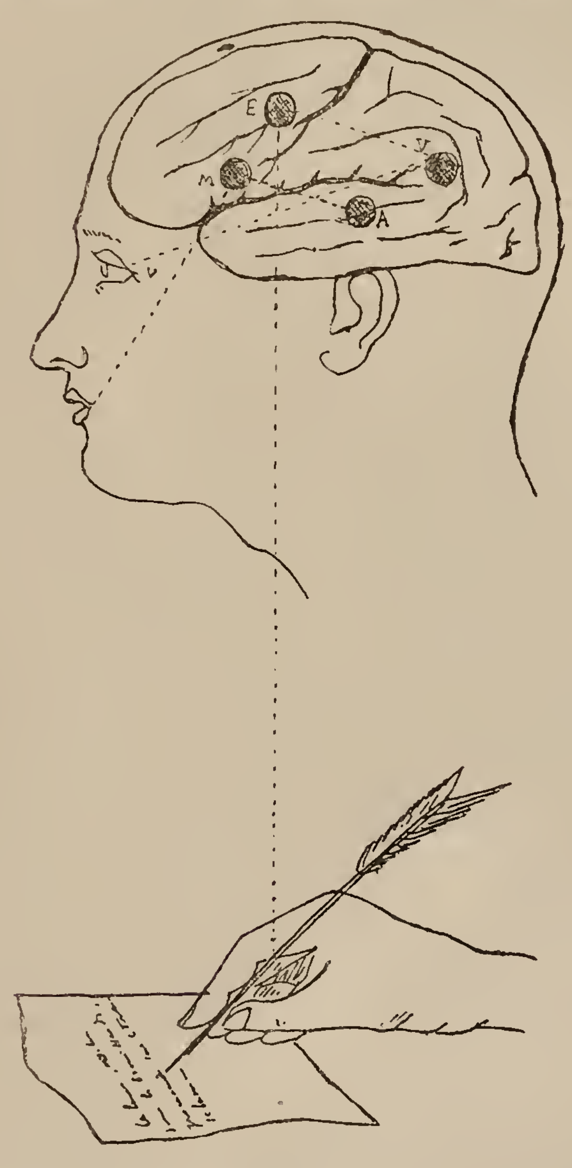


Fig. 8.

A, centre cérébral pour l'audition des mots. — V, centre cérébral pour la vision verbale. — M, centre cérébral du langage articulé. — E, centre cérébral des mouvements nécessaires à l'écriture.

tion centripète, commande la seconde, la vibration centrifuge. L'onde nerveuse ne s'arrête donc point en A,

autrement que pour y laisser son souvenir : elle poursuit sa route, et, suivant les fibres d'association A. M. comme le fil d'un téléphone, elle aboutit en M. Au bout de quelques jours, la route est frayée : les mouvements du larynx, de la langue, des lèvres, nécessaires à l'articulation de la syllabe *ma* se sont harmonisés, et après mille tâtonnements infructueux, la jeune bouche dit à son tour « mama », sans intention tendre, par simple besoin d'imiter, de restituer une chose reçue, d'achever un réflexe. Ce n'est qu'un peu plus tard que ce mot, d'abord purement mécanique, s'associera à l'image visuelle de l'être familier qui nourrit, qui tient chaud, qui soigne, et que le mot « Maman » prendra son sens réel.

La physiologie de l'écriture est identique, à cela près que c'est l'image *visuelle* des lettres, des syllabes et des mots qui vient à notre cerveau par le nerf optique, aboutit au point V, et s'évade par le point E qui préside aux mouvements des doigts associés en vue de l'écriture.

Il faudrait un volume pour dire l'extrême complexité de cet appareil du langage que les différentes formes d'aphasie[1] ont permis d'analyser et de dissocier. Car —

(1) L'aphasie est la paralysie de la parole, causée par la destruction d'une des zones essentielles au langage. Une hémorrhagie cérébrale vient-elle à détruire la circonvolution de Broca M, la faculté d'articuler les mots est abolie ; la destruction de la zone V détermine l'impossibilité de reconnaître la signification des choses lues ; si c'est la région A, qui est en cause, l'audition verbale est supprimée ; le territoire L est-il dilacéré par la lésion destructive, il s'en suivra l'impossibilité de reproduire les mouvements associés pour l'écriture. Il est aujourd'hui démontré que la seule destruction de l'image visuelle des mots peut suffire à abolir la possibilité d'écrire, et de même les troubles dans

je ne saurais trop le redire — c'est à des médecins, à des cliniciens[1] que l'homme doit de pouvoir se faire une idée quelque peu précise et concrète de la manière dont il parle, comme aussi de la manière dont il se souvient, dont il veut, dont il pense, dont il agit.

V

Mais, dira-t-on, que faites-vous de l'Ame ? à quel affreux matérialisme ne nous menez-vous pas avec votre façon de vouloir n'envisager notre esprit que comme une machine à reflexes plus ou moins compliqués !... Nous voyons bien que les médecins ont rencontré, sous leur scalpel, des zones localisées et des fibres d'association dont le fonctionnement nous permet de comprendre, moins vaguement que ne faisaient nos pères, le jeu des facultés psychiques. Mais, oui ou non, estimez-vous que l'homme a une âme immortelle, ou bien enseignez-vous que tout absolument réside dans ces cellules cérébrales, dans ces neurones dont vous venez de nous décrire la forme, les connexions et le fonctionnement ?

On ne saurait se dérober à une question pareille, la

l'audition verbale ont un grand retentissement sur tout le reste de l'appareil du langage.

Cet appareil est d'une complexité extrême, et je crois qu'on peut dire que chacune des syllabes de chacun des mots de chacune des langues que nous parlons a sa localisation dans une cellule de l'écorce grise, en A, en V, en M, et en L.

(1) Les plus importants collaborateurs de cette œuvre admirable sont, après Bouillaud et Broca, Küssmaul, Wernicke, Charcot, Seppilli, G. Ballet, Déjerine, Marcé, Pitres, etc., etc.

seule, en vérité, qui intéresse toute cette catégorie d'intelligences à qui des doutes sont venus sur les vérités de la foi, et qui voudraient savoir si, oui ou non, la science conduit à l'irréligion et, comme on dit, au matérialisme.

Voici, je crois, ce que l'on peut répondre :

Nous avons vu précédemment que notre personnalité est faite seulement des tendances héritées de nos ascendants, et des notions portées à notre cerveau par nos sens, source unique de la connaissance. Nous ne pouvons avoir avec le monde d'autres relations que celles qui nous sont procurées par la rétine, les terminaisons du nerf auditif, celles de l'olfactif, celles du nerf glosso-pharyngien, et les bouquets sensitifs des nerfs dans notre peau, nos muqueuses, nos muscles, nos jointures et nos tendons. Toutes ces périphéries sensitives ne peuvent rien envoyer d'autre à notre cerveau que des vibrations nerveuses que nous nommons sensations de couleur et de forme, de hauteur de son et de timbre, d'odorat, de goût, de poids, de consistance, de chaud, de froid, de mouvement ou de repos. Et l'homme nous apparaît comme baigné dans un océan de vibrations diverses, qui se changent, au contact de nos nerfs, en vibration nerveuse, et qui parviennent, sous cette forme, jusqu'à l'écorce grise, lieu de la conscience.

Ces vibrations qui nous affectent et qui nous modifient incessamment, c'est, disons-le encore, tout ce que nous savons du monde. Vibrations de quoi?... De la Matière, peut-être. Je dis peut-être parce que nous n'en

savons rien ; il n'y a pas un être dont l'existence *en soi* puisse être démontrée, puisque nous ne saurions connaître des choses que leurs attributs extérieurs, que leur forme, leur couleur, leur odeur, leur saveur ou les sensations que nous procure leur contact. « Tout le reste nous est inconnu et à jamais inconnaissable », pour employer l'expression d'un maître, et nous n'avons d'autre ressource que de contrôler nos sens l'un par l'autre et par les sens de nos pareils.

L'impossibilité pour l'homme de rien connaître *en soi* est absolue ; cette science qu'on enseignait au collège sous le nom d'*ontologie*, ou de métaphysique, est parfaitement vaine, et loin d'être matérialistes nous ne saurions être qu'idéalistes, à la manière d'un Berkeley, d'un Hume, d'un Stuart Mill — ou mécanistes, pour mieux dire.

C'est bien à cette conception qu'aboutit inévitablement la connaissance scientifique, et son domaine finit là.

Elle ne saurait donc se prononcer en aucune manière sur la question de savoir si la Nature a été créée par un Dieu tout-puissant de qui la Providence ne cesse de veiller sur nous, et si aux grandes cellules pyramidales de notre écorce grise se superpose une Ame libre et immortelle. Ni Dieu ni l'Ame ne peuvent tomber sous nos sens puisqu'ils ne possèdent aucun des attributs que nous venons d'énumérer : rien de leur Être ne saurait parvenir à notre conscience ; la science doit donc se désintéresser absolument de les comprendre.

Souvenez-vous de Faust qui, tendrement sollicité par la pieuse Marguerite, répond par cette phrase vraiment digne d'un philosophe : « Qui oserait nommer Dieu et dire : je crois en lui, et quel être sentant pourrait prendre sur lui de dire : je ne crois pas en lui ? »

Mais il n'y a pas que la science naturelle. La théologie a aussi ses méthodes, qui lui permettent d'affirmer certaines vérités : elle admet la Révélation comme source de connaissance, la Révélation conservée et transmise par la Tradition et par les Saintes Ecritures. A condition de ne mélanger en rien leurs méthodes et ne pas empiéter sur leurs domaines respectifs, la science et la religion peuvent fort bien vivre côte à côte, et mener leur besogne à bien.

Dans la seconde partie de cet ouvrage nous verrons comment la connaissance plus approfondie du cerveau de l'homme peut conduire à une morale, et comment la morale scientifique et la morale religieuse peuvent, dans une certaine mesure, s'entr'aider et contribuer à la raréfaction de la souffrance humaine. C'est là, je pense, leur unique point de contact.

VI

Nous venons de le constater : la science psychologique, depuis qu'elle est entre les mains des physiologistes et des cliniciens, a réalisé des progrès et conquis

une précision dont on ne se doutait guère il y a seulement trente ans.

La doctrine des localisations cérébrales, la connaissance de la cellule nerveuse et des connexions, l'étude clinique des émotions et des variations de l'activité cérébrale telle que nous allons l'entreprendre dans les chapitres qui suivront, ont fait de la psychologie, autrefois si confuse, une véritable science, le plus passionnant chapitre de notre histoire naturelle : elle est nette aujourd'hui comme un jardin français.

C'est à des médecins que l'on doit cette évolution féconde, cette foule de notions nouvelles et d'un si poignant intérêt. N'est-il pas cent fois regrettable qu'on n'ait pas encore doté nos facultés de médecine d'une chaire de psychologie physiologique, où nos étudiants pourraient apprendre, non seulement à mieux connaître les fonctions du cerveau, mais à penser, à concevoir des idées générales, à élever leur moralité et leur intelligence en même temps.

Quel est le ministre ingénieux qui nous donnera cette réforme, qui placera à la Salpêtrière, entre la chaire de neurologie et la chaire des maladies mentales, la chaire de psychologie médicale qu'un maître comme M. Jules Soury tiendrait avec un magnifique éclat.

CHAPITRE V

LA FATIGUE ET LA FORCE HUMAINES

Le surmenage contemporain. — Le repos. — L'entraînement au travail intellectuel : les deux Dumas, Balzac, Victor Hugo, Michelet, Madame Sand. — L'entraînement physique : la bicyclette et le cerveau ; le Dr Lagrange et Mosso. — La doctrine de Brown-Séquard. — Le livre du Dr Jules Chéron : loi de l'hypodermie, effets des injections salines. — Les sources de la force humaine. — La thérapeutique mécanique.

I

Depuis l'âge préhistorique, l'homme a eu à lutter contre des ennemis qui menaçaient sa force. Ce furent autrefois les bêtes fauves, et c'est aujourd'hui la Fatigue, ver des fruits mûrs, redoutable adversaire des civilisations trop avancées.

Voici comment elle procède pour avoir raison de nous.

A force d'ingéniosité, l'homme acquiert le pouvoir de décupler ses joies, autrement dit les vibrations que ses centres nerveux estiment agréables. Dans une ville comme Paris, chaque jour, chacun de nos sens perçoit une prodigieuse quantité de ces vibrations. La vie

artiste et la vie mondaine ne sont pas faites d'autre chose.

Dans un intéressant ouvrage, intitulé *Sensation et mouvement*, M. Ch. Féré démontre qu'il suffit de faire passer une couleur vive sous nos yeux, de faire vibrer un son à nos oreilles, pour exciter notre système nerveux au point que notre force en soit momentanément augmentée.

Je ferme les yeux pour que ma rétine ne soit pas impressionnée : ma main droite serre un dynanomètre jusqu'à donner 55 kilos. Je regarde un instant du rouge vif ou du vert éclatant : ma main droite devient immédiatement capable de presser le dynanomètre jusqu'à concurrence de 65 kilos. Mais cette excitation n'est que momentanée ; elle est immédiatement suivie d'une lassitude durable, et pendant les deux ou trois heures consécutives à l'expérience, je ne puis plus donner qu'une quarantaine de kilos. Si bien que toute excitation excessive de l'un ou l'autre de nos sens aboutit, au total, à de l'épuisement durable. Or, calculez, je vous en prie, ce que nous voyons de peinture, ce que nous entendons de musique au cours d'un hiver à Paris, et voyez quel soutirement de forces notre existence moderne comporte, rien que pour la partie artistique.

Or il convient d'y ajouter :

La fatigue physique, que les voitures avec leurs cahots et les chemins de fer avec leur trépidation sont loin d'avoir atétnuée ;

La fatigue intellectuelle, de plus en plus lourde à porter, si l'on compte ce qu'il nous faut apprendre, ce qu'il nous faut comprendre de choses nouvelles et diverses, pour être des civilisés — et je ne parle pas de ce que le métier de chacun exige d'application réfléchie, de tension intellectuelle ;

La fatigue sentimentale, enfin, plus fréquente qu'on ne le croit, le cœur de nos contemporains ne connaissant plus de milieu entre l'antipathique sécheresse et la veulerie affective.

Cela fait beaucoup de fatigue. Plus de fatigue en une journée que n'en peut réparer notre sommeil généralement écourté.

Or ce mot-là — fatigue insuffisamment réparée — c'est la définition du surmenage. La neurasthénie, qui n'est que le surmenage organisé, c'est la névrose initiale, la mère de la dégénérescence héréditaire. Filiation peu rassurante si l'on compte le nombre énorme des neurasthéniques, le nombre plus énorme encore des fatigués dans la société d'aujourd'hui.

Beaucoup résistent ; beaucoup résisteront longtemps. Mais le mal se répand avec une évidente rapidité. Notre civilisation marcherait-elle, comme on voudrait nous le faire croire, à la définitive déchéance ? Nous avons trop d'esprit, on prétend que nous vivrons peu. Pour ma part, je suis beaucoup moins pessimiste, mais je crois cependant qu'il est urgent de nous défendre. Le ressort de la société moderne devient lâche ; envisageons réso-

lument les moyens de le retendre, de lui restituer son élasticité et sa vigueur.

Ces moyens se peuvent ranger en trois catégories : le repos ; l'entraînement ; la stimulation méthodique de nos centres nerveux.

II

Le plus simple de tous, c'est assurément le vieux remède depuis longtemps préconisé par la morale communautaire du catholicisme latin : c'est la Règle et c'est le Repos : c'est la vie faite monotone, et l'activité enrayée. C'est l'isolement loin des agitations du monde et des tracas de la famille, loin des coups de massue de la lutte pour l'existence et loin des coups d'épingle de la vie d'intimité.

En ai-je déjà vu passer, de ces démontés par la vie, dont le corps est sans force, dont l'âme n'a plus de volonté, que la mélancolie possède, qui sont faibles et qui s'irritent, et qui viennent nous demander de refaire leur énergie ! Certes c'est pour beaucoup d'entre eux un remède efficace que l'isolement dans quelque maison d'hydrothérapie, la vie frugale et monotone, coupée à heure fixe par la douche et par les repas, par la promenade ou par une séance d'électricité statique. Cette vie qu'on leur impose, qu'est-ce donc, si ce n'est le couvent ? Le couvent laïque, sans doute, où la douche rem-

place, un peu mesquinement, mais efficacement la messe, et le gant de crin, le cilice.

La régularité stricte, la monotonie, la suppression de toute source d'énervement et de ces contacts avec nos proches pour qui notre système nerveux ne prend point la peine de se surveiller, l'inaction, ce sentiment qu'on n'est plus responsable des charges de la famille et de la profession, ce repos profond, presque absolu, est éminemment favorable à la réfection lente, progressive, des volontés malades.

Pensez-y : ce furent des faibles, des incapables de la lutte, des fatigués et des vaincus de l'existence qui eurent l'idée du couvent. Un instinct les avertissait qu'ils retrouveraient l'énergie dans la paix de l'isolement, dans la rigueur des normes inflexibles. Il peut se faire que le prochain siècle voie quelque chose comme ceci. D'abord des couvents qui serviront à nos successeurs ici-bas d'asiles temporaires où refaire leurs forces, calmer leurs nerfs, retremper leur vouloir pour les luttes de l'an qui vient. Ensuite des associations permanentes, évidemment laïques, irreligieuses peut-être, mais qui emprunteront au cloître la sévérité de la règle, la monotonie de la vie. Quand les hommes n'auront plus l'énergie nécessaire pour faire isolément le bien et accomplir à eux seuls leur devoir, ils sentiront le besoin de se lier les uns aux autres et d'obéir aveuglément. Chose bien curieuse, c'est la science émancipatrice des hommes, qui les ramènera aux pratiques d'antan et refera, peut-être d'ici

quelques années, une façon de moyen âge, où il y aura sans doute un peu plus d'égalité, mais guère plus de liberté qu'il n'y en eut au XIVe siècle.

III

Mais j'avoue n'avoir qu'une médiocre sympathie pour cette thérapeutique à laquelle il est quelquefois nécessaire de recourir, mais que je tiens, en somme, pour un pis-aller, pour une ressource ultime.

D'une manière générale, le repos est nuisible plus souvent encore qu'utile. On ne peut guère le conseiller qu'à ceux-là seulement qui sont très profondément fatigués et momentanément à bout de leur force nerveuse. Et ce seront uniquement les plus débiles, les plus atteints qui auront recours à ces refuges dont je viens de parler. Au fond, je crois que le repos, pour tout homme de quelque trempe, doit se réduire à un minimum une fois pour toutes adopté, sous peine d'avoir pour effet de diminuer l'aptitude au travail, bien loin de l'augmenter.

Un cerveau quelque peu doué ne doit pas être l'esclave de ses lassitudes : il doit s'en affranchir dans une très grande mesure par l'entretien de son activité, par la culture de son aptitude naturelle à l'action, par « l'entraînement » comme on dit. L'excès de travail intellectuel est une source fréquente de surmenage, mais je suis de

ceux qui ne conçoivent pas de bonne hygiène sans travail. Au même titre qu'elle est la source de tous les vices l'oisiveté est la génératrice d'un bon nombre de désordres nerveux.

Pour être un peu plus précis, pour entrer plus avant dans le cœur de ce beau sujet, la nécessité du travail, il convient, je pense, de dire : parmi les surmenés, il y a beaucoup de gens, qui travaillent fort peu, et il y a surtout des gens qui travaillent fort mal. La fatigue vraiment est très rare, accidentelle et passagère, chez les hommes dont la pensée est très productive et féconde. Elle est, au contraire, extrêmement fréquente et quasiment à l'état chronique chez les vaincus de la vie, chez les hommes d'inaction dont le cerveau médite sans produire, ou bien encore chez quelques hommes de vrai talent, qui ne travaillent qu'au seul gré de ce qu'on nomme l'inspiration, donnent des bouffées d'efforts, pour ainsi dire, puis se reposent longuement. Les grosses doses de travail se trouveraient donc être, au demeurant, moins fatigantes que les petites, et le repos, qui est souvent un merveilleux remède, pourrait donc devenir absolument contraire à la bonne hygiène. On verra tout à l'heure comment et pourquoi cet apparent paradoxe est une vérité très générale, facile à expliquer d'une façon très simple.

Mais dans une étude du genre de celle-ci, le mieux n'est-il pas de commencer par accumuler quelques bons documents, quelques faits arrivés, mille fois plus démonstratifs que toutes les vues de l'esprit?

Sans doute, il a fallu une magnifique puissance de travail, une persévérance peu commune pour mener à bonne fin l'énorme collection des romans d'Alexandre Dumas père, la *Comédie humaine*, l'*Histoire de France* et l'*Histoire de la Révolution* de Michelet, les 50 volumes de l'œuvre de Hugo, l'œuvre historique et politique de M. Thiers. Examinons comment ont travaillé ces hommes dont la pensée fut grande dans les genres les plus divers, et cherchons quelle prise la fatigue a pu avoir sur eux.

Voici d'abord la belle lettre que m'a écrite, en décembre 1892, Alexandre Dumas fils, sur la façon dont travaillait son père, et sur la manière dont il travaillait habituellement lui-même. La première partie de sa lettre est consacrée à son père, et c'est un document d'autant plus précieux qu'une légende romantique nous montre DUMAS PÈRE comme un perpétuel fantaisiste, ne travaillant qu'au gré des caprices de son génie, passant ses jours en fêtes et ses nuits en travail. Plus d'un de ses lecteurs se l'est imaginé sans doute buvant sec comme Athos et capable de se passer de sommeil ou de repos comme tous les héros de ses contes. Lisez ce que nous dit son fils.

« ... Mon père ne travaillait pas par coups de collier. Il travaillait dès qu'il était réveillé, le plus souvent jusqu'au dîner. Le déjeuner n'était qu'une parenthèse. Quand il déjeunait seul, ce qui était rare, on lui apportait une petite table toute servie dans son cabinet de

travail, et il mangeait de très bon appétit tout ce qu'on lui servait. Après quoi, il se retournait sur sa chaise et reprenait la plume. Il ne buvait que de l'eau rougie, ou du vin blanc avec de l'eau de Seltz, pas de café noir, pas de liqueurs, pas de tabac. Dans le courant de la journée, de la limonade. Il travaillait quelquefois le soir, mais pas très avant dans la nuit ; très bon sommeil.

« Il fallait bien des journées et même bien des mois de ce travail pour qu'il sentît la fatigue. Alors, il allait à la chasse, ou il faisait un petit voyage, pendant lequel il avait la faculté de dormir tout le temps et de ne penser absolument à rien. Dès qu'il arrivait dans une ville intéressante, il allait voir toutes les curiosités de cette ville et prenait des notes. Le changement de travail lui servait de repos.

« Durant plusieurs années, je l'ai vu avoir deux ou trois jours, à la suite de ce travail quotidien et incessant, un gros accès de fièvre avec 120 à 130 pulsations. Il savait ce que c'était ; il se faisait mettre un énorme verre de limonade sur sa table de nuit ; il se couchait et il dormait, ronflant comme une machine à vapeur. Il se réveillait de temps en temps, avalait quelques gorgées de sa boisson et se rendormait. Au bout de quarante-huit ou soixante-douze heures c'était fini : il se levait, il prenait un bain et il recommençait.

« Il se portait toujours bien ; jamais de repos complet que la chasse ou le voyage. Je ne l'ai jamais vu se reposer chez lui. Il avait besoin de beaucoup de sommeil.

Quelquefois, dans le jour, il dormait pour ainsi dire à volonté, un quart d'heure avec gros ronflements, et il repartait de la plume. Pas de ratures et la plus belle écriture du monde.

« En dehors du travail, quand il se trouvait avec ses amis, chez lui ou en ville, une verve intarissable où l'on ne sentait aucune fatigue du travail de la journée.

« Travaillant, partout, en voyage dans la première auberge venue, sur un coin de table...

« Il a eu longtemps une maladie d'entrailles, qui le réveillait la nuit, avec de très vives douleurs. Quand il voyait qu'il ne pouvait pas se rendormir, il lisait ; quand les douleurs étaient plus fortes il se promenait dans sa chambre, et quand elles étaient insupportables, il s'asseyait à sa table et travaillait. Le cerveau faisait, chez lui, diversion à tout. Le travail était sa panacée à tous les ennuis et à tous les chagrins. »

Et voici maintenant ce que l'auteur de *Voyage de Noces* veut bien nous apprendre sur son propre compte :

« Mes habitudes de travail sont toutes différentes, m'écrivait-il.

« Je procède par coups de collier ; comme je n'ai aucune imagination, l'observation et la réflexion, et la déduction sont tout. Je reste donc quelquefois pendant des mois à retourner un sujet dans ma tête sans prendre la plume. Je ne me mets au travail que quand j'ai tout trouvé.

« J'ai bésoin de beaucoup de mouvements physiques

pendant cette période de gestation. Je me lève toujours de très bonne heure et je travaille jusqu'à midi, surtout à la campagne. Je me remets à mon travail deux ou trois heures dans le cours de la journée. Le travail supprime l'appétit et augmente plutôt le sommeil. Quand je ne travaille pas, je dors moins bien. N'importe, le travail est une grande fatigue pour moi, et je suis quelquefois forcé de l'interrompre complètement pendant un temps assez long.

« La même sobriété que mon père. Pas de vin, pas de café, pas de liqueurs, plus de tabac, car j'ai beaucoup fumé la cigarette.

« En somme, très peu d'agrément dans l'enfantement. Voilà. »

Le parallèle entre les deux méthodes de ces deux hommes de talent n'est pas sans intérêt.

Certes, dans l'opinion publique, c'est le père qui passe pour avoir eu le moins de méthode et de sage équilibre. Eh bien, c'est justement celui dont le travail était réglé comme les oraisons d'un moine et bien qu'ils fussent l'un et l'autre merveilleusement trempés d'âme et de corps, Dumas fils est le seul qui accuse de la fatigue après l'enfantement littéraire. Il est digne de remarque que le père dont l'œuvre est, numériquement, beaucoup plus copieuse que celle de son fils, soit justement celui des deux sur qui le travail n'ait jamais eu d'action altérante.

Le cas du grand Balzac n'est pas moins curieux. Il ne se contentait pas de revêtir, pour travailler, le froc

des moines ; il menait l'existence réglée, laborieuse et chaste d'un bénédictin. Théophile Gautier a raconté d'une façon charmante quels conseils, assez bizarres en apparence, mais assez méthodiques en réalité, lui donna bien souvent le créateur de la fourmillante *Comédie humaine*.

« Se donnant pour exemple, il nous prêchait une étrange hygiène littéraire. Il fallait nous cloîtrer deux ou trois ans, boire de l'eau, manger des lapins détrempés comme Protogène, nous coucher à six heures du soir, nous lever à minuit, et travailler jusqu'au matin... vivre surtout dans la chasteté la plus absolue : il insistait beaucoup sur cette dernière recommandation.

« Il ne faut pas croire que Balzac plaisantât en nous traçant cette règle que des trappistes ou des chartreux eussent trouvée dure. Il était parfaitement convaincu et parlait avec une éloquence telle qu'à plusieurs reprises nous essayâmes consciencieusement de cette méthode d'avoir du génie... »

Et ailleurs :

« Balzac produisait beaucoup, grâce à une volonté sur humaine, servie par un tempérament d'athlète et une réclusion de moine... Il était sobre et abstème d'habitude. (Abstème, qui ne boit pas de vin.)

Victor Hugo avait le don de boire et de manger beaucoup, impunément. Mais pareil à tous les puissants producteurs, il travaillait à heure fixe, de son réveil à l'heure de son déjeuner. Tous les matins de sa vie, il se levait à sept heures, se versait un broc d'eau fraîche

sur la tête, puis se mettait à écrire, debout, couramment, sans ratures, les pages, vers ou prose, dont il avait conçu mentalement l'idée la veille, au cours de sa promenade de tous les après-midi.

S'il est un poète chez qui l'inspiration ne puisse être niée, c'est certes celui-là. Mais il avait soumis l'inspiration à l'habitude, et la langue de feu avait dû se résigner à venir effleurer sa tête tous les matins, de sept heures à midi, comme l'on va à son bureau. Dieu sait quelle formidable accumulation de copie est sortie de ce labeur immuablement régulier !

Tous les grands créateurs se sont soustraits à la fatigue par ce même moyen d'hygiène instinctive, la méthode dans le travail. Les preuves que nous venons d'en donner sont, j'imagine, suffisantes, et je n'en citerais point d'autres, si je n'avais reçu de la veuve de Michelet l'instructive lettre que voici :

« Michelet avait des habitudes matinales ; dans sa prime jeunesse, il se levait dès quatre heures du matin. Au milieu de la vie — quand je l'ai épousé — plutôt avant cinq heures ; à la fin, à six heures.

« Il était très dormeur, avait le sommeil paisible et profond d'un enfant. Volontiers lorsqu'il était seul, il se couchait à neuf heures, après avoir fait une lecture dans laquelle il trouvait son repos et comme un rafraîchissement du hâle de l'histoire. Cependant, ce n'était pas sur l'impression de cette lecture, dans ses auteurs favoris, qu'il s'endormait. Avant d'éteindre sa lampe, il

revoyait son programme, c'est-à-dire les faits principaux du chapitre qu'il devait écrire le lendemain. Pendant le sommeil il se faisait sans doute dans son cerveau un travail latent, qui, au réveil, se changeait en une lumière, et parfois rectifiait les vues de la veille. Ainsi c'était essentiellement un diurne.

« Pour son alimentation, il était très sobre, écartant les matières encombrantes, gros légumes, etc. Avant de se mettre au travail, il prenait régulièrement une toute petite tasse de café au lait sans pain. Il appelait cela « son remorqueur ». A onze heures, il déjeunait avec deux œufs et une côtelette. Peu ou point de dessert ; un peu de bordeaux ; jamais de spiritueux, ni de café noir qu'il haïssait autant qu'une médecine, tandis que le café au lait était pour lui un régal.

« Ce régime intelligent, qui lui faisait préférer les aliments qui nourrissent bien sous un petit volume, n'a guère varié pendant les vingt-sept années de notre mariage. Je dois pourtant dire qu'avec la vigilance que devrait avoir toute femme près d'un travailleur de la pensée, je l'alimentais de viandes noires et de légumes riches en azote, lorsque, ses préparations faites, il se mettait à sa table et écrivait, tout d'une haleine, le tiers ou la moitié d'un volume.

« Mais lorsqu'il retournait à ses recherches, ce qui demandait plutôt un regard calme pour être lucide, j'entremêlais son alimentation de viandes blanches, légumes verts, etc., bien entendu sans l'en occuper. L'heure

des repas était celle où chacun de nous apportait ses impressions, ses idées. Nous nourrir semblait l'accessoire. Mais tout avait été prévu.

« La somme quotidienne de travail était donc de six heures environ. Cela, pour Michelet, a été fixe toute sa vie ! Mais après le déjeuner, il y avait les séances aux bibliothèques ; les six ou sept heures passées aux archives pendant les vingt années qu'il a été le chef de la section historique. Rentré chez lui, à quatre heures, il ordonnait le résultat de ses recherches et préparait le travail du lendemain.

« Malgré sa constitution délicate, sa santé était assez égale. Elle se fortifiait par le travail. Lorsque, toutes ses préparations faites et son orientation trouvée, il avait donné « le coup de piston », alors il allait comme sur un rail, emporté par l'élan d'impulsion qu'il avait fourni lui-même.

« Aucune distraction, peu ou point de visites, rien d'étranger à sa production. Les entr'actes étaient à surveiller. Son livre achevé, il ressentait la fatigue de ce travail continu, il éprouvait cette tristesse physique qui saisit le producteur après un long effort. Il semble, pour un moment, que le ressort même de la volonté soit brisé. Heureusement la campagne et l'histoire naturelle venaient à notre secours.

« Voilà le facteur rural qui frappe, je m'arrête ; vous avez l'essentiel.

« S.-J. Michelet. »

Voilà, je crois, de quoi conclure.

L'exemple de tous ces grands producteurs dont nous venons d'apprendre les habitudes et à qui le travail paraît avoir été aussi nécessaire que les fonctions d'alimentation ou de respiration, justifie cette idée que la machine humaine ne gagne au repos que de se rouiller, et s'entretient au contraire par l'action, par le travail Il est certain que tous ces grands cerveaux ont pu travailler énormément, et à peu près sans interruption, pendant de très longues années. Il ne parait pas que leur santé en ait été gravement altérée, Dumas père étant mort à 67 ans, Michelet à 74 ans, M. Thiers à 80 ans, Hugo à 82 ans, Alexandre Dumas fils à 71 ans. Seul, Balzac est mort jeune. C'est cependant celui de tous qui s'est le plus préoccupé d'instituer et de prêcher une hygiène littéraire ; mais il la suivait assez mal, étant contraint à de terribles surcroîts de besogne et à de perpétuels tourments par le mauvais état de ses affaires. A plusieurs reprises, il lui arriva de travailler deux ou trois mois de suite à raison de seize heures sur vingt-quatre. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il n'ait pu longtemps y tenir, en dépit de son organisation physique herculéenne.

Généralement gros dormeurs, bons mangeurs, mais foncièrement sobres et relativement très chastes, ces puissants écrivains se portent à merveille quand ils travaillent énormément, et ils n'éprouvent le sentiment de la fatigue que quand ils jugent à propos de se reposer.

Peu de temps leur suffit, d'ailleurs, pour recouvrer leur énergie.

On les voit tous ne souhaiter que rarement l'interruption du travail. *Nulla dies sine linea,* comme dit l'inscription qui se déroule sur la cheminée du cabinet de travail à Médan. Ce fut aussi la devise de Hugo, qui dans sa vie entière ne quitta le travail qu'un mois ou deux, au cours d'une petite crise de confusion mentale qui fut comme une suspension d'activité de ce prodigieux et infatigable cerveau.

Ce principe de la nécessité du travail continu était si bien compris par MADAME SAND qu'à en croire le témoignage de Théophile Gautier, rapporté par le *Journal des Goncourt*, quand elle achevait un roman à onze heures du soir, elle en recommençait un autre dans le même moment, le temps d'allumer une cigarette et d'écrire le titre, pour ne pas perdre le reste de sa nuit. L'heure du sommeil n'étant pas encore venue, elle n'aurait pas pu dormir, et elle éprouvait un véritable malaise quand elle se permettait de lire, de se divertir ou de causer aux heures où elle avait pris coutume de rédiger.

C'est que, en effet, deux conditions hygiéniques apparaissent comme indispensables à la réalisation de ces gros programmes de labeur : il faut que le travail se fasse tous les jours, sans interruption, et tous les jours à la même heure — sinon, la fatigue apparaît.

A priori, qui nous dit que Musset, Baudelaire ou Flaubert ne furent pas aussi énergiquement doués de résis-

tance à la fatigue que George Sand ou que Balzac ? Leur œuvre est éminente — quelle que soit, d'ailleurs, la diversité de leurs genres — mais comme elle est restreinte et comme elle est loin de donner l'impression, quasi surhumaine, de ces gros génies créateurs ! Or, Musset, Baudelaire et Flaubert travaillaient aussi peu méthodiquement que possible. Dans sa lettre citée plus haut, Alexandre Dumas fils déclarait qu'il travaillait, lui aussi, à coups de collier, et qu'il a connu la fatigue. Mais son cas est peut-être un peu trop spécial, la fabrication d'un ouvrage pour le théâtre étant difficilement comparable à l'accomplissement des longs romans ou de l'histoire, qui exigent bien plus de pages et bien plus d'assiduité.

La physiologie élémentaire peut expliquer le plus simplement du monde cette nécessité d'une règle pour le travail.

Au point de vue de son fonctionnement, notre cerveau est absolument comparable à tel autre de nos organes, à notre estomac, par exemple. Si nous nous accoutumons à déjeuner tous les jours à midi, sans que notre volonté ait en rien besoin d'intervenir, tous les jours à midi, de lui-même, il se congestionne et secrète du suc gastrique. Si, une fois, nous ne lui donnons rien à manger, il souffre et crie famine ; si, pour longtemps, nous dérangeons ses habitudes, si les heures de nos repas deviennent irrégulières, l'estomac se détraque et contracte une maladie : ses parois se fatiguent et ses glandes s'épuisent.

Notre cerveau est tout pareil. Il s'exténue à travailler irrégulièrement. Mais, de même que notre cœur ne se fatigue point de battre tout au cours d'une longue vie, ni notre estomac de digérer si on lui règle ses repas, de même notre cerveau peut travailler presque indéfiniment, sans lassitude, pour peu que l'on régularise son effort.

La seule chose qui comporte une dépense de force, d'énergie, c'est la mise en train. Elle seule est pénible. Les sages s'arrangent de manière à être constamment en train tout simplement. Si vous prenez coutume de travailler dès votre réveil, tous les matins, à huit heures, votre cerveau se congestionnera de lui-même, un appel de circulation s'y fera, et l'organe se tiendra prêt à fonctionner, à produire de la pensée, sans qu'il soit besoin d'aucun effort volontaire et fatigant pour l'y contraindre. Cela devient un phénomène *réflexe*, et les réflexes ne se fatiguent pas. C'est, au contraire, la cessation de cette activité qui fatigue.

Si vous ne travaillez pas régulièerment et sans interruptions, il faut à chaque instant renouveler la mise en train, contraindre son cerveau à devenir attentif, plier son intelligence, au commandement, sur une besogne donnée, et cela c'est vraiment, et pour les mieux doués, une grande fatigue. Une bonne habitude est tout aussi impérieuse qu'une mauvaise, et tout aussi difficile à quitter. La question est de vouloir ou de pouvoir la prendre [1].

(1) Pour plus amples détails voir au chapitre suivant : *La Paresse et son traitement.*

l'une fois qu'elle est prise on n'a plus à intervenir, on travaille sans peine. et comme par besoin, et littéralement on en arrive à ne pouvoir plus se passer de ce pain quotidien.

IV

Ce qui est vrai pour tous les labeurs de l'esprit l'est au même titre pour le travail physique, musculaire, que régissent les mêmes façons d'être de la nature. Qu'il s'agisse de manier la bêche, de soulever des poids, de prononcer des plaidoiries ou d'écrire des livres, le mécanisme ne diffère point ; ce n'est jamais que fonctionnement de divers points de notre écorce grise ; et les lois de la mécanique cérébrale sont unes pour tout ce que fait le cerveau ; or c'est lui qui commande aux mouvements de nos jambes et de nos bras, comme à l'émission de la parole.

J'ai eu occasion, lors d'une course mémorable, d'examiner deux bicyclistes professionnels, Terront et Corre, et le résultat de la petite étude à laquelle je me suis livré sur leurs personnes — résultat corroboré depuis par beaucoup d'autres observations du même genre [1] — sont d'une portée assez générale pour qu'il les faille retenir.

Au long de mille kilomètres, pendant quarante-

(1) Voir les travaux spéciaux du Dr Ph. Tissié (de Bordeaux), Léon Petit (de Paris), Gauthrelet, etc.

deux heures consécutives, ces deux hommes, médiocrement vigoureux en apparence, n'ont pas cessé de faire agir les muscles de leurs jarrets ; les statisticiens évaluent à 250 000, environ, le nombre de coups de pédale fournis par chacun des deux champions !

Des deux concurrents, Terront, qui a gagné la course, était le plus sérieusement entraîné ; Corre, professionnel depuis bien moins de temps, avait dû subir pendant le mois qui précéda l'épreuve une cure de massage méthodique « qui, disait-il, avait rendu les muscles de la jambe à la fois très durs et très souples ». Moins bien conseillé, beaucoup moins savamment soigné que son rival, — surtout au point de vue de l'alimentation, — il n'en a pas moins supporté la fatigue avec une énergie stupéfiante. Au moment où je l'ai examiné, peu de temps après sa descente de machine, il ne présentait littéralement aucune marque appréciable de lassitude. Sans courbature, sans raideur, c'est à peine s'il accusait une légère gène au niveau des genoux et du tendon d'Achille ; mais il parlait d'abondance, à voix forte, et ne laissait entrevoir aucun symptôme de cet abrutissement ahuri qui est la marque du surmenage.

Je lui ai fait serrer un dynamomètre. Il a donné :

De la main droite : 43 kilogrammes ;

De la main gauche : 42 kilogrammes.

La flexion de sa jambe droite sur le dynamomètre amenait un poids de 36 kilogrammes.

Sa tension artérielle était au-dessus de la normale, à 19 centimètres de mercure. Le réflexe rotulien était tout à fait normal, alors qu'il est ordinairement exagéré chez les gens vraiment épuisés. Il en faut donc conclure que Corre n'était pas du tout fatigué le lendemain de la course ; il l'a été le jour même, mais, chose digne de remarque, ce ne sont pas ses muscles qui l'ont trahi, c'est son cerveau. Il avait fortement divagué après avoir quitté la piste et pendant son sommeil de la nuit. Il racontait cela d'une manière assez curieuse en disant : « Il m'a semblé que je me dédoublais ; un autre homme prononçait par ma bouche des paroles incohérentes ; je m'en apercevais bien vite, mais je recommençais à divaguer malgré moi quelques instants après. » Le lendemain il n'y paraissait plus : le coureur avait un peu maigri ; ses groupes musculaires étaient moins durs qu'avant le match, mais il n'éprouvait aucun sentiment de lassitude, et sauf un rhume gagné pendant la course, il se portait à merveille.

Terront, que je vis quelques heures plus tard, m'apparut encore plus alerte et plus dispos que son émule. Chez le vainqueur comme chez l'autre, j'ai mesuré l'état des forces : les chiffres diffèrent peu. Ils sont à peine plus faibles pour Terront qui a quelques années de plus que Corre.

Au dynamomètre :

Main droite : 42 kilogrammes ;

Main gauche : 36 kilogrammes ;

Flexion de la jambe : 29 kilogrammes.

La pression artérielle était de 18 centimètres de mercure (un peu au-dessus de la normale) ; les reflexes tendineux rotuliens étaient affaiblis. La température était normale ; Terront n'avait pas perdu un gramme de son poids. Le soir même, il reprit sa vie de tous les jours, mais il était tellement entraîné à la privation de sommeil qu'il ne pouvait dormir plus de quatre heures sur vingt-quatre.

Eh bien ! voilà deux hommes dont la santé n'était aucunement altérée, au moins d'une manière appréciable, par cet extraordinaire exploit. Terront n'avait pas eu de trace de courbature, sauf dans son genou droit autrefois déboîté ! Je crois qu'il est facile d'expliquer comment et pourquoi.

La course s'est faite sur piste et terrain plat, sans côtes à monter. A aucun moment de la course il n'y avait d'efforts extraordinaires à donner. Pendant les quarante-deux heures, les jambes ont pressé la pédale d'un mouvement continu, sans que la volonté ait eu à intervenir, et les 300 000 coups de pied que les statisticiens attribuent à chacun des champions se sont produits automatiquement, en tout pareils aux mouvements de natation de ces grenouilles à qui Flourens avait enlevé le cerveau. Le muscle seul et la moelle épinière étaient en cause, aussi la fatigue a-t-elle été à peu près nulle. C'est une nouvelle preuve, très concluante, en faveur de cette doctrine qui fait de la fatigue

un phénomène psychique, une maladie de l'esprit, un épuisement de la volonté.

Voici déjà douze ans, mon maître Pitres et moi avions fait la preuve de cette curieuse et instructive vérité physiologique sur un de nos malades, qui avait de la trépidation réflexe du pied ; nous avions enregistré 10.000 oscillations doubles à l'heure, et constaté que ce phénomène, absolument soustrait à l'influence du cerveau, pouvait continuer d'une manière indéfinie sans qu'il eût aucun symptôme de fatigue.

L'expérience de Corre et de Terront est peut-être plus concluante encore. A part la mise en train et les changements d'allures, les jarrets de ces deux héros du muscle ont manœuvré avec l'inconscience et l'impersonnalité des bielles de locomotives. Une seule condition paraît indispensable à l'accomplissement de ces hauts faits : la présence d'un entraîneur qui pédale devant vous, et dont les jambes dictent le rythme aux vôtres : « l'entraîneur est un chef d'orchestre indispensable », dit Terront, qui trouve volontiers la comparaison pittoresque. « Quand je suis seul sur une route, ajoute-t-il, je cherche à me rappeler un air de marche militaire que je chante mentalement pour rythmer mes coups de pédale. « A la galerie des machines, un peu de musique de temps à autre nous aurait fait beaucoup de bien, et la course aurait été finie une ou deux heures plus tôt, si nous avions eu ce puissant réconfort. »

Pas une défaillance, pas une minute de découragement

chez Terront. Corre, moins entraîné, s'est mortellement ennuyé pendant les six dernières heures ; elles lui ont paru « plus lentes que des mois ». Mais un de ses entraîneurs qui l'accompagnait « en machine » s'est avisé de lui raconter des histoires, et le son de sa voix lui a donné du cœur.

De ceci nous devons déduire que dans le phénomène fatigue deux éléments principaux sont en cause : le cerveau qui commande et le muscle qui obéit. Le muscle peut travailler presque indéfiniment : c'est l'effort de la volonté qui s'épuise, par surmenage des cellules de l'écorce cérébrale. Or, chez les entraînés, le coup de pédale n'est plus un mouvement volontaire, mais un réflexe que la moelle épinière suffit à diriger et à coordonner. Si bien que l'entraînement peut être défini : *la prise d'une habitude qui consiste à substituer peu à peu la moelle épinière au cerveau, le réflexe au mouvement voulu.* Terront me l'affirmait : « Il n'y aurait littéralement pas d'autre raison de s'arrêter que l'impossibilité de supporter indéfiniment la privation de sommeil. »

Corre estime « que si l'on a des jambes capables de faire le tour de la galerie des machines en 35 secondes, on peut obtenir cette extrême vitesse aussi aisément après quarante-deux heures qu'après quarante-deux minutes de course. »

Il faut donc dire, pour conclure, qu'ici en matière de contractions musculaires l'entraînement est tout : il consiste à substituer à l'action de la volonté qui est sujette

à la fatigue, l'action réflexe qui peut se continuer d'une manière à peu près indéfinie. Et désormais il est prouvé que l'homme, grâce aux notions précises, scientifiques que nous commençons à posséder sur l'entraînement méthodique, peut reculer considérablement les limites de sa fatigue et arriver à une utilisation de lui-même vraiment inespérée.

Ces lois de l'entraînement méthodique on les trouvera remarquablement énoncées et étayées de preuves dans les ouvrages d'un maître spécialiste, du Dr Fernand Lagrange [1], dont Mosso [2] a repris plus tard et quelque peu complété la doctrine. De cette œuvre se dégage une notion simple et fort importante que nous retrouverons, d'ailleurs, un peu plus loin : le travail d'entraînement constitue un véritable apport à l'organisme de force disponible toutes les fois qu'il est modéré ; au delà d'une certaine limite il verse dans le surmenage.

Et l'on y pourrait joindre cette notion, qui à mon sens est d'importance capitale, c'est qu'il n'y a pour le cerveau qu'une seule fatigue. Longtemps il a été de mode de vouloir se reposer d'un travail intellectuel par un travail physique : erreur grossière dont nous revenons chaque jour. Sans doute, un homme qui travaille beaucoup avec l'esprit se trouve bien de quelques instants d'exercice physique, l'immobilité dans son fauteuil, à sa table de

(1) Fernand Lagrange. — *Physiologie des exercices du corps* — *L'hygiène de l'exercice chez les enfants et chez les adultes* — *La médication par l'exercice* (F. Alcan, édit).

(2) Mosso. *L'éducation physique de la jeunesse* (F. Alcan, édit.).

travail étant de mauvaise hygiène. Mais l'exercice physique ne lui sera profitable qu'à condition d'être très modéré. Sinon, il ne fera qu'ajouter, à la fatigue des zones du cerveau qui président à l'écriture, l'épuisement de celles qui commandent aux mouvements des muscles, et cela fera deux fatigues.

V

Merveilleuse méthode, et qui accomplit des prodiges, l'entraînement, il faut le reconnaître, n'est pas toujours et partout applicable. Il arrive que, même à doses très modérées, l'exercice physique ne peut que surmener. Il ne fait que développer l'énergie déjà existante ou quelquefois éliminer de la force en trop que nous ne soupçonnions pas ; mais où il n'y a rien ou presque rien, l'entraînement perd ses droits. Chez les grands épuisés les toniques sont nécessaires, les toniques et le repos momentané.

J'ajoute tout de suite que je répugne fort — avec presque toute la génération actuelle d'hygiénistes — aux toniques chimiques, aux drogues dites reconstituantes. Sans doute la caféine, les préparations de kola. les glycéro-phosphates tant prônés, certains aliments gras, voire même les alcools, peuvent rendre, accidentellement, de très réels services dans la cure de l'épuisement du système nerveux. Mais ils ont leurs inconvénients : ils risquent plus ou moins d'abîmer l'estomac,

d'altérer l'intégrité de la fonction digestive. En outre, il arrive souvent qu'on en contracte l'habitude et qu'on ne sait plus s'en passer. Il est d'évidence que mieux vaudrait avoir recours aux sources naturelles de l'énergie humaine.

Le premier de tous, je crois bien, Brown-Séquard s'y est attaché. On se souvient du retentissement vraiment prodigieux qu'eut sa série de communications à l'Académie des sciences sur les effets des injections hypodermiques du liquide que chacun sait.

Partant de cette idée première qu'en général les forts sont chastes, que la pureté des mœurs est un phénomène fréquent chez les hommes de pensée haute, d'énergie morale et physique, il se dit qu'il y avait, sans nul doute, un rapport de cause à effet entre l'état de continence et l'état de santé morale, de vigueur intellectuelle. L'âge, les abus, la maladie épuisent les forces cérébrales. Ne pourrait-on restituer, à ceux qui ont vieilli ou qui ont gaspillé leurs forces, une énergie nouvelle, qui leur permette de vivre avec activité ?

Et, vieillard déprimé lui-même par les ans et les seuls excès de travail intellectuel, il fut le premier sujet sur lequel il expérimenta.

Il eut la joie de constater qu'au bout de quelques jours de traitement, sa main serrait plus fort le dynamomètre, que ses jambes le portaient mieux, que son appétit grandissait, que son teint devenait plus clair, sa vue plus nette, et, en même temps, que son esprit,

comme débarrassé de brumes, voyait plus clair, pensait plus aisément, et se fatiguait bien moins vite. L'expérience fut reprise sur d'autres déprimés : les résultats furent les mêmes. Et dès lors Brown-Séquard s'estima en droit de conclure qu'il venait de trouver, dans les tissus vivants, le plus merveilleux des reconstituants, ayant ceci de vraiment admirable qu'il ajoute de la force à l'organisme, sans rien lui reprendre en retour. En un temps où la thérapeutique fait en somme assez peu de progrès marquants, la trouvaille parut si fortement invraisemblable qu'on se borna à la nier, ou simplement à l'expliquer par le mot de suggestion Presque tous vos sujets sont névropathes, disait-on ; pour leur donner des forces, il a suffi de leur persuader fortement qu'ils allaient en avoir. Mais d'autres malades, des phtisiques, des ataxiques, des lépreux même, furent améliorés par des injections de « séquardine ». Et force fut de reconnaître que la suggestion n'entrait guère ne ligne de compte et que vraiment il y avait là quelque chose. On venait, semblait-il, de retrouver l'eau de Jouvence. Et ce fut comme une verdoyante oasis dans le désert de la thérapeutique : la foi des foules, qui croit aisément ce qui est étrange, fut très vite conquise par cette moderne alchimie, et l'indécence même du liquide ne servit qu'à en faire un plus piquant sujet de conversations.

Mais il répugnait aux esprits scientifiques d'adopter la pensée vraiment trop primitive d'où la découverte avait jailli, cette idée que, l'acte reproducteur n'allant pas sans

fatigue, la force humaine gît dans l'élément reproducteur, d'où la nécessité d'en injecter pour être fort. Conception véritablement puérile que le vieux professeur au Collège de France ne tarda pas à modifier et à élargir. Il eut cette intuition que chacun de nos organes contient en lui les sucs nécessaires à la neutralisation des maladies qui l'affectent, si bien que nous sommes, à l'heure actuelle, encore en train d'assister à un retour aux doctrines du moyen âge, à cette vieille « médecine des signatures » qui guérissait les palpitations en donnant du bouillon de cœur, la phtisie par des décoctions de poumons, la faiblesse d'esprit par des infusions de substance nerveuse. La découverte, dans la glande thyroïde, de substances en même temps toxiques et thérapeutiques, confirma Brown-Séquard dans ses vues si primitives que l'on ne savait si leur simplicité était une manifestation de son génie ou de son très grand âge. Plus d'un opta pour le génie; et c'est ainsi que l'*opothérapie*, que le traitement par les sucs, prit place dans la thérapeutique moderne et fut consacrée par l'enseignement officiel de la Faculté, presque au même titre que les admirables séro-thérapies issues des doctrines pastoriennes et des découvertes de Roux et de Behring sur les toxines.

M. Constantin Paul — médecin éminent du reste — eut un moment de grande vogue grâce à son idée d'injecter du *suc nerveux* aux déprimés, aux neurasthéniques, aux découragés de la vie. Mais bien qu'il ait obtenu, à

ma connaissance, des résultats indéniables, pour lui comme pour Brown-Séquard subsistait, dans le monde scientifique, une impression de gêne et de malaise. On se sentait tout près d'une grande vérité, mais à côté, et en marge, pour ainsi dire, de la découverte définitive.

VI

Cette trouvaille, il était réservé à M. le Dr Jules Chéron, médecin de Saint-Lazare, de la mener à bonne fin.

Sa lecture du 27 juin 1893 à l'Académie de médecine — immédiatement suivie de la publication de son gros livre : *Introduction à l'étude des lois générales de l'hypodermie*[1] — donna d'emblée l'impression de clarté vive, de révélation lumineuse qu'on attendait.

Ce livre porte en épigraphe la phrase, en apparence paradoxale, que voici : *Toutes les injections hypodermiques produisent des effets identiques, quel que soit le liquide introduit sous la peau, à la condition que ce liquide ne soit pas toxique. La différence ne porte que sur l'intensité plus ou moins grande du phénomène produit.*

Ainsi donc, à condition qu'ils ne soient pas toxiques. tous les liquides injectés sous la peau produisent des effets identiques, et la séquardine, le suc nerveux de Constantin Paul, les huiles camphrées et gaïacolées, les glycéro-phosphates, le sérum du sang de chien, de chèvre

(1) Société d'éditions scientifiques. Paris.

ou de cobaye[1] ne déterminent pas d'autres effets que ceux qu'il faut attendre de la simple transfusion sous-cutanée d'un peu d'eau salée, — l'eau pure ayant la propriété de dissoudre et de faire périr les globules rouges du sang.

Cette assertion, M. le Dr J. Chéron l'a démontrée à grand renfort d'arguments précis. Il a fait voir que l'effet d'une injection de sérum n'avait rien d'imaginaire; qu'il en résultait bel et bien une exaltation d'ensemble de la vitalité, une hausse de la tension du sang dans les artères et dans la force d'impulsion du cœur, un accroissement de la force de pression dynamométrique, une accélération de la nutrition, des échanges respiratoires, etc., etc.; et d'autre part il a très simplement mais surabondamment prouvé que les liquides ci-dessus énumérés n'agissent pas d'autre façon. Le sérum artificiel, dont la formule[2], variable au gré de chacun, n'a d'autre mérite que de se rapprocher beaucoup de la constitution chimique du sérum normal, n'est donc pas

(1) On excepte, bien entendu, les sérums immunisés selon les méthodes pastoriennes, sérums qui ont vraiment une action spécifique sur tel microbe ou les toxines qui en sont issues.

(2) Voici la formule primitive du sérum de Chéron :

Sulfate de soude.	8	grammes
Phosphate de soude	4	—
Chlorure de sodium	2	—
Acide phénique neigeux	1	—
Eau stérilisée	100	—

Cela constitue un liquide très dense et par conséquent très stimulant. La formule ci-dessous, un peu atténuée, est employée plus couramment :

Sulfate de soude.	ãã 1 gramme
Phosphate de soude.	
Chlorure de sodium.	
Acide phénique.	
Eau stérilisée	100 grammes

une substance douée de vertus spéciales, mais seulement le liquide le plus simple, celui qu'il paraît particulièrement logique d'introduire dans un organisme vivant.

L'action de ces injections hypodermiques est proprement la neutralisation de la fatigue, la lutte contre l'épuisement du système nerveux. M. Chéron — éprouvant le besoin d'être d'autant plus scientifique et précis que ses prédécesseurs s'étaient contentés de constater, sous l'influence de leurs injections, la disparition de la sensation de la fatigue et la survenue d'un certain sentiment de bien-être et de force — a cherché à grouper tous les moyens actuellement utilisés de mesurer l'état de fatigue d'un sujet, et l'état de son organisme après la transfusion de sérum.

Voici ce qu'il a constaté :

Un homme fatigué serre le dynamomètre avec une vigueur médiocre; son cœur se contracte mollement; la pression du sang dans ses artères est basse; ses globules rouges apparaissent en petit nombre dans le champ du microscope; sa capacité respiratoire est modique; ses échanges respiratoires insuffisants, et l'urée rare dans ses excreta; son sang rouge met un temps assez long à se métamorphoser en sang noir, c'est-à-dire à s'utiliser, à faire ses échanges chimiques dans nos tissus : un très ingénieux appareil du Dr Albert Hénocque permet de constater ce fait. Enfin le *seuil de sa sensibilité* augmente, ce qui veut dire que les deux pointes du compas appliquées sur la peau du front par exemple, ne sont perçues

distinctes l'une de l'autre qu'à une distance sensiblement supérieure à la normale ; un homme fatigué sent moins, et d'ailleurs, au total, il vit moins de toutes façons.

Sous l'influence d'une série de transfusions de sérum, — une seule suffit souvent, si elle est opportune et donnée à la juste dose, à déterminer pour quelques heures la série d'effets qu'on va voir — tout cet ensemble se modifie, et toute la vitalité s'accroît.

Voici quelques chiffres moyens qui me feront plus aisément comprendre :

MESURES PRISES	ÉTAT DE FATIGUE	APRÈS L'INJECTION
Pression artérielle	10 cm. de Hg.	15 à 17 cm.
Force dynamométrique. { M. droite .	30 kg.	36 kg.
Force dynamométrique. { M. gauche	26 kg.	31 kg.
Nombre des globules rouges. .	2 914 000	4 154 000
Excréta = urée en 24 heures.	24 gr.	32 gr.
Activité de réduction de sang rouge en sang noir.	0,60	0,95
Seuil de la sensibilité.	9 cm.	4 cm.
Capacité respiratoire	2 litres 50	3 litres 75

Ajoutez à cela un renouveau de l'appétit qui quelquefois en vient à confiner à la boulimie, la sensation heureuse d'avoir le corps léger, les mouvements faciles ; un grand besoin d'activité, une puissance inusitée au travail intellectuel, une sûreté de mémoire dont les neurasthé-

niques ne sont point coutumiers, et un retour ordinairement assez prompt au plaisir de vivre ardemment.

Voici, du reste, un diagramme qui montre clairement les oscillations de la pression artérielle[1] et sa courbe d'ensemble pendant les heures qui suivent l'injection :

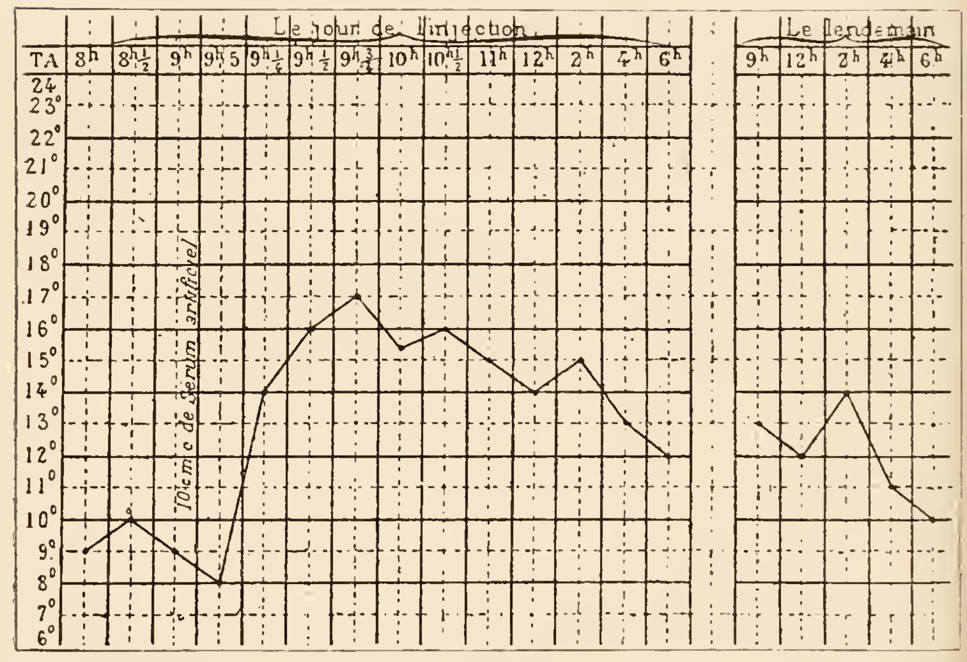


Fig. 9.

Le graphique ci-dessus résume l'observation d'une jeune femme anémique et neurasthénique, ouvrière à la journée, en service chez moi, en sorte qu'il m'a été possible de suivre sur elle les modifications de la tension artérielle heure par heure, quart d'heure par quart

(1) La mesure de la pression du sang dans les artères, au moyen du sphygmomètre à ressort de Verdin et Chéron, est à coup sûr la manière la plus simple et la plus pratique de se renseigner sur l'état d'excitation nerveuse ou la fatigue d'un sujet.

d'heure. La tension habituelle était excessivement basse, 9 à 10 centimètres de mercure. L'injection pratiquée à 9 heures a déterminé tout d'abord (ce phénomène n'est pas constant) une assez forte baisse de la pression sanguine, avec un léger sentiment d'accablement, de surmenage ; cette baisse, marquée sur le graphique à $9^h,5$, n'a pas duré plus de sept à huit minutes. A 9 heures et demie l'ascension était manifeste : elle atteignait son maximum trois quarts d'heure après l'injection. Le lendemain soir, à 6 heures, la tension retombait pour la première fois à son niveau habituel.

La psychasthénie, la sensation d'épuisement, la timidité, la tristesse de cette jeune fille semblent s'être modifiées à peu près parallèlement aux oscillations de la pression sanguine : elle a mieux dormi cette nuit-là qu'elle ne dormait à l'ordinaire.

Tel est l'effet des transfusions hypodermiques de sérum judicieusement employées. Il est utile de savoir qu'à dose insuffisante elles n'agissent pas, tandis qu'à dose exagérée elles procurent, elles aussi, le surmenage thérapeutique. Nous avons vu que, poussé trop loin, l'exercice physique cesse d'être tonique pour devenir déprimant ; les lois qui régissent l'apport de force à l'organisme sont parallèles à celles qui régissent la dépense de force. M. Ch. Féré l'avait déjà très nettement montré : toutes les excitations modérées sont toniques, toutes les excitations excessives sont déprimantes. Et c'est ainsi que le problème de l'épuisement nerveux nous apparaît

de plus en plus comme un problème de mécanique cérébrale.

Il me souvient du temps, pas bien lointain encore, Dieu

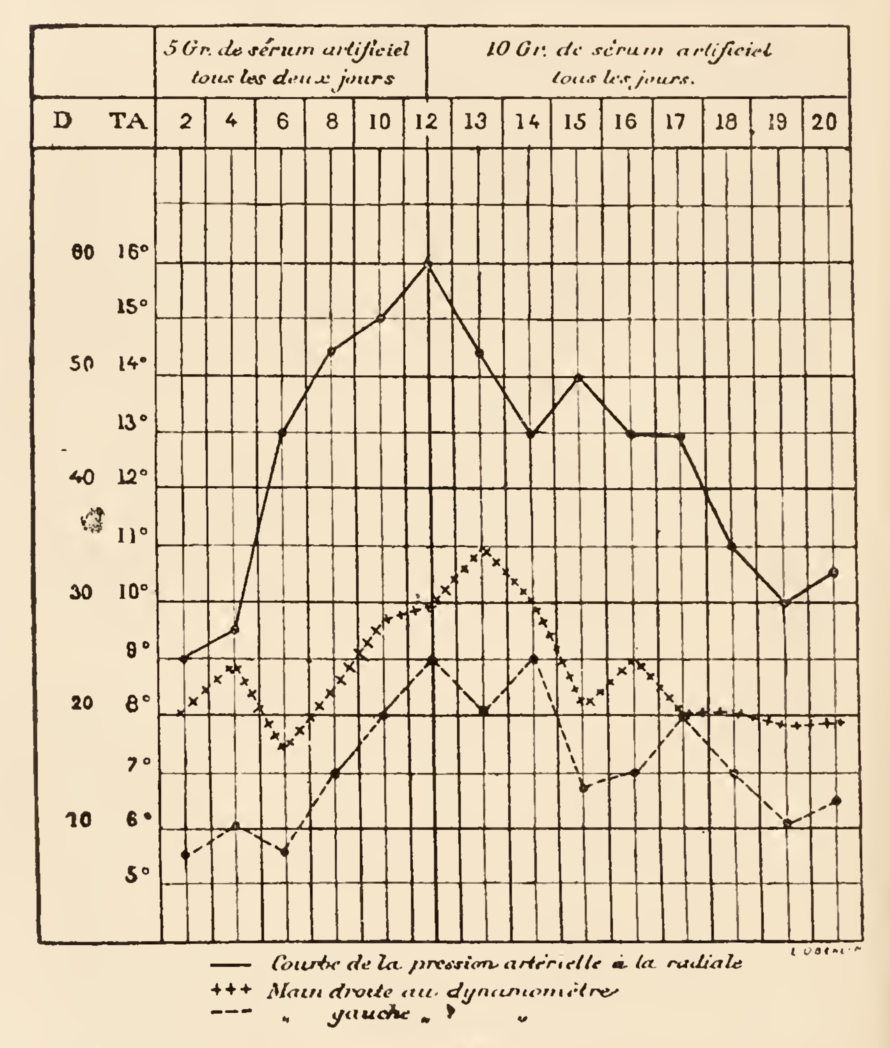


Fig. 10. — Graphique d'un surmenage par injection d'une quantité exagérée de sérum.

merci, où ces recherches — chaque jour amenant sa révélation — se poursuivaient dans le petit laboratoire de Saint-Lazare, si modeste, et où cependant toutes ces

notions nouvelles ont été peu à peu mises à jour et vérifiées. Ces moments-là comptent parmi les meilleurs de ma carrière scientifique. C'est là que l'idée de cet ouvrage a été conçue, là que les variations de la pression artérielle dans les différents états affectifs ont été pour la première fois observées par M. G. Dumas, suivant les conseils de Chéron, là que nous avons constaté quelles modifications psychiques il est possible de provoquer expérimentalement par les transfusions de sérum, ou par tels autres stimulants mécaniques de nos centres nerveux.

VII

La constatation de ce fait que tous les liquides injectés sous la peau agissent de même sorte, comporte comme conséquence nécessaire l'adoption de cette idée que leur action n'est point chimique mais uniquement mécanique. En fait, la stimulation par les transfusions hypodermiques est d'autant plus vive que le liquide injecté est plus dense ou plus irritant, quels que soient les éléments qui entrent dans sa constitution.

C'est ainsi que M. Chéron en vint promptement à cette conviction que l'injection de sérum agit par un procédé de stimulation analogue à celui que mettent en jeu la friction au gant de crin, la douche ou le massage. A vrai dire, cette comparaison, au premier abord surprenante, semblait uniquement reculer la question et ne pas la résoudre, puisque nous ignorions tout du mode d'action de

la friction sèche ; nous savions seulement qu'elle procure, pour un moment, un sentiment assez vif d'allégement et de vigueur, un rehaut de tonicité. L'idée nous vint alors d'étudier les conditions de production du tonus normal.

Nos muscles quand nous demeurons au repos, sans dormir cependant, sont constamment dans un état de demi-tension, intermédiaire entre la flaccidité complète du sommeil et les contractions fortes du mouvement. Cet état de veille des muscles grâce à quoi nous tenons debout, se nomme le *tonus*.

Une expérience ancienne, et jusqu'à nous inutilisée, de Brondgeest nous renseigne lumineusement sur la nature de ce phénomène. On sait[1] que nos muscles sont reliés à la moelle épinière par un nerf mixte, à la fois sensitif et moteur, centripète et centrifuge, nerf qui se dédouble au voisinage de la moelle et se divise en deux racines : la racine postérieure munie d'un renflement ganglionnaire est l'aboutissant des fibres sensitives ou centripètes ; la racine antérieure est le point de départ des fibres qui portent au muscle l'ordre de se contracter, de faire un mouvement.

L'image ci-contre va suffire amplement à faire comprendre en quoi consiste l'expérience de Brondgeest.

Un poids est accroché au tendon T du muscle M. Ce muscle, isolé du corps, demeure cependant relié à la moelle par son nerf mixte N.M. et de ce fait, il est en état de tonus, de demi-contraction, de veille. Si vous sec-

(1) Voir au chapitre précédent.

tionnez au ras de la moelle la racine motrice R.A., le muscle ne recevant plus d'influx nerveux s'affaisse et le poids P' s'abaisse de plusieurs millimètres. Jusqu'ici rien que de tout simple. Mais voici qui est plus curieux

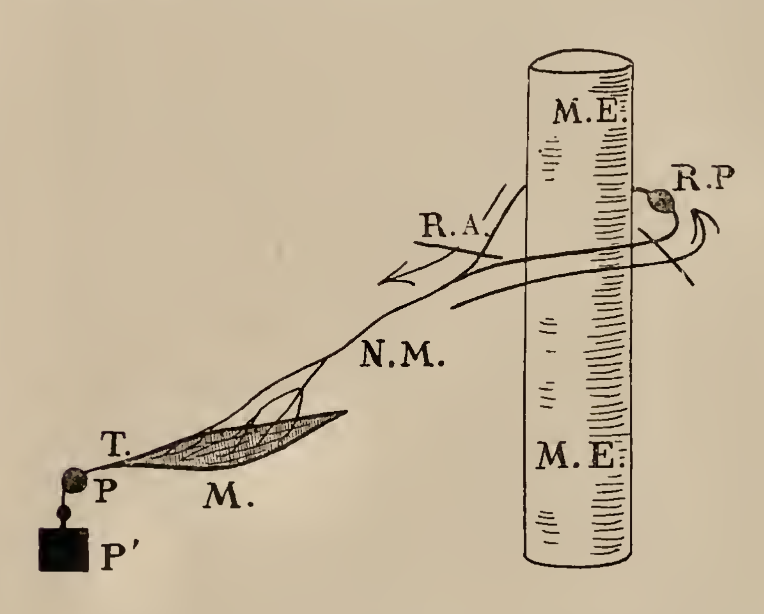


Fig. 11.

M. E. moelle épinière. — M, muscle. — T, tendon. — N. M, nerf mixte. — R. A, racine antérieure motrice (centrifuge). — R. P, racine postérieure, sensitive (centripète). — P, poulie. — P'. poids.

et plus important. Si au lieu de sectionner la racine antérieure, vous la laissez intacte, et si vous coupez au contraire la racine postérieure R.P, autrement dit si vous supprimez l'afflux à cette région de la moelle de la vibration nerveuse centripète, le muscle s'affaisse de même, et le poids tombe pareillement.

Cela prouve, nous disent tous les traités de physiologie, que le tonus est un réflexe : et ils s'en tiennent là. Mais nous pouvons aller plus loin. Cela prouve que le tonus ou, si l'on veut, que la force de nos muscles est perpé-

tuellement entretenue en nous par des sensations, conscientes ou pas, par des excitations continues, incessantes, venues du monde extérieur, cheminant de dehors en dedans le long de nos nerfs sensitifs, et gagnant nos centres nerveux, où elles apportent non seulement la Connaissance, mais aussi l'Energie.

Fidèle à ce principe dont la première idée nous vient de Spinosa, qu'il faut envisager les hautes questions de psychologie comme des problèmes de mécanique, nous voilà persuadés par expérience de cette vérité capitale que l'énergie humaine n'est qu'une variante de l'énergie universelle, tour à tour courant électrique, chaleur, lumière, onde sonore ou vibration nerveuse. L'âme humaine — ou tout au moins les espèces où elle s'incarne, le cerveau — n'est plus qu'une machine. Comme toute machine, le cerveau reçoit, transforme, restitue ; on lui donne du combustible et il fait de la force motrice. Seulement le combustible qui alimente nos centres nerveux se nomme sensation et la force qu'il restitue, activité intellectuelle (parole, écriture ou gestes). Sentir puis se mouvoir, c'est toute la machine humaine.

Oui, la force s'entretient en nous par toutes les excitations centripètes que nous communique le monde, par les vibrations lumineuses et auditives qui nous assaillent de toutes parts, par nos innombrables sensations tactiles — dont un grand nombre reste dans le subconscient — par les phénomènes thermiques, hygrométriques, électriques surtout de l'atmosphère ambiante,

phénomènes qui passent inaperçus pour l'homme équilibré, mais que le névropathe, dont le cerveau est une façon d'appareil multiplicateur, distingue avec intensité. Ces excitations perpétuelles portent sur nos périphéries sensitives, sur les terminaisons nerveuses de la peau, de la muqueuse digestive, de la surface pulmonaire et bronchique, des aponévroses, des articulations, des tendons et des muscles. Leur action sur nous n'est qu'un des modes de la transformation des forces; en pénétrant en nous leurs vibrations se muent en vibrations nerveuses, et ce sont ces vibrations mêmes qui constituent notre tonus, notre vigueur individuelle.

La cellule cérébrale s'en nourrit, y puise sa vie. Or, des recherches récentes et fort importantes d'un anatomiste éminent, M. Marinesco, ont démontré que la cellule cérébrale se composait de deux zones distinctes : l'un, le *kinétoplasma*, qui commande à la contraction, au mouvement; l'autre, le *trophoplasma*, qui préside à l'intensité de la nutrition. La sensation est donc deux fois mère de notre force : elle est notre vitalité.

Voilà comment M. le Dr J. Chéron et moi, pour ma modeste part, avons été conduits à surprendre le secret de nos énergies, à connaître les véritables sources de la force humaine. Nous savons maintenant où on les trouve, et comment il convient d'y puiser. Partout où nous rencontrerons un réseau de nerfs sensitifs, il nous suffira de l'irriter mécaniquement et d'une façon méthodique, c'est-à-dire modérément et progressivement, pour obtenir un

rehaut du tonus, un surcroît de vitalité, une amélioration de la nutrition, c'est-à-dire la cessation de la fatigue, laquelle n'est qu'une maladie du tonus, que de l'hypotonicité. J'ai consacré dans la *Revue de Médecine*[1] tout un article à étudier la nature de la fatigue : l'analyse serrée de ses causes, de ses symptômes, et des remèdes qu'on lui peut opposer, tout m'a conduit à adopter une théorie mécaniste de la fatigue, de la neurasthénie, théorie qui doit être baptisée du nom de Jules Chéron.

VIII

Enfin tout cet ensemble de recherches a permis de comprendre le mode d'action d'un grand nombre de moyens thérapeutiques, extrêmement usités de nos jours, efficaces incontestablement, mais employés à l'aveuglette, en parfaite ignorance de leur mode d'action : je veux parler de la douche, des bains à températures diverses, de l'étincelle de la machine électrique statique, de la friction au gant de crin, du massage, de la vibration, de la cure d'altitude et de la cure d'air ou de soleil.

J'ai toujours ouï dire que le massage améliorait l'état de nos muscles en y déterminant une meilleure circulation du sang, et que la cure d'air n'agissait qu'en vertu des propriétés chimiques inconnues mais quasi merveilleuses de l'ozone des hauts plateaux.

(1) Fasc. du 10 février 1896.

Eh bien! il est actuellement de toute évidence que le massage agit par action réflexe, irrite les terminaisons de nos nerf sensitifs et provoque un rehaut de ce tonus que la section du nerf sensitif abolit. Faites respirer à un malade déprimé de l'air vif, de l'air ozonifié, du formol, les vapeurs nitreuses émanées de la pile, ou des vapeurs d'acide fluorhydrique, par exemple, et vous obtiendrez invariablement une coloration plus vive du teint, une sensation de bien-être et de force, une recrudescence de l'appétit, une hausse de la tension artérielle, une élévation de la quantité d'urée émise en vingt-quatre heures. Peu importe le gaz irritant pourvu qu'il y ait irritation — d'intensité moyenne — sur les nerfs de la muqueuse respiratoire.

On trouve partout des exemples de ce réveil de la vitalité par excitation mécanique d'une de nos surfaces sensitives. Au moment où leur digestion est achevée, presque tous les neurasthéniques sont particulièrement faibles, tristes et irritables. Il leur suffit de prendre quelques bouchées à peine, pour que leur équilibre cérébral se rétablisse immédiatement, pour qu'ils redeviennent, d'une minute à l'autre, vivants et gais. Bien évidemment ils n'ont pas eu le temps matériel d'assimiler ces éléments dont l'utilisation chimique ne sera faite que quelques heures plus tard : il a suffi du simple frôlement du bol alimentaire sur les parois œsophagiennes et stomacales pour que fonctionne le réflexe de tonicité générale. C'est ainsi que l'autruche, quand les aliments

font défaut, trompe sa faim, et recouvre quelque vigueur par la simple ingestion de cailloux inassimilables.

Quant aux injections salines, aux transfusions de sérum, elles n'agissent qu'en tant que corps étranger propre et légèrement irritant, introduit dans le torrent circulatoire, et frôlant avec plus de force que ne saurait le faire le sang dilué des déprimés, les houppes nerveuses sensitives dont l'existence vient d'être démontrée dans les parois de nos artères et de nos veines.

Et à chacune de nos périphéries sensitives correspond un procédé de thérapeutique mécanique, parfaitement intelligible à l'heure actuelle.

L'excitation méthodique des nerfs sensitifs de nos muscles, de nos tendons, de nos articulations s'appelle le massage; l'hydrothérapie, les frictions, l'étincelle statique agissent sur les nerfs de notre tégument externe ; le régime alimentaire, les amers, les purgatifs salins sur notre muqueuse digestive; la cure d'air, les inhalations d'oxygène, et d'autres vapeurs irritantes sur la surface de nos bronches et de nos alvéoles pulmonaires; les injections hypodermiques sur les parois de nos vaisseaux. Et partout c'est une vibration mécanique, qui, suivant un nerf sensitif, se propage de proche en proche jusqu'aux centres nerveux pour y déterminer un apport de tonicité et une accélération de la nutrition, pour leur communiquer la force.

L'expérience n'a-t-elle pas prouvé que les races les plus avancées en civilisation, que les hommes les plus

cultivés, les plus nourris de sensations d'art ou de connaissances scientifiques sont en même temps les plus résistants à la fatigue, les plus réfractaires aux maladies microbiennes? Prenez un lutteur nègre et la plus languissante des grandes dames de Paris, l'un et l'autre exposés à la même contagion : c'est sur le nègre que pullulera le bacille de la tuberculose ou la virgule du choléra. Une épidémie de variole a décimé des tribus entières de Peaux-Rouges, alors qu'elle touchait à peine leurs voisins de race blanche, et notez bien qu'il s'agissait d'Indiens nomades, qui ne sont certes pas privés de grand air ni d'exercice musculaire. A corpulence égale, un sauvage est toujours moins vigoureux qu'un civilisé, un paysan qu'un citadin, et un illettré qu'un artiste, parce que le civilisé, le citadin, l'artiste sont saturés de sensations, qui les surmènent quelquefois, mais qui haussent habituellement le cran de leur vitalité.

Lors du naufrage tout récent du paquebot français *La Ville de Saint-Nazaire*, n'avez-vous pas été frappés de ce fait saisissant que, pendant les interminables heures d'angoisse passées sur les canots de sauvetage, ce sont les âmes simples qui, les premières, ont perdu la force et se sont affolées. Les nègres, les matelots à l'esprit obtus et inculte, sont morts d'abord, ou sont devenus fous. Et ce sont au contraire les plus intelligents, les plus instruits, les chefs, qui ont gardé l'espoir et l'énergie vitale jusqu'à la fin.

M. le professeur F. Raymond, le très distingué successeur de Charcot à la chaire de clinique des maladies du

système nerveux, a publié le cas absolument démonstratif d'un pauvre diable d'homme sourd, à l'odorat faible, au toucher peu subtil, dont le champ visuel était fort rétréci. Il suffisait de clore ses paupières, de supprimer ses sensations visuelles, seul lien qui le rattachât au monde extérieur, pour souffler sur son âme et l'éteindre pour ainsi dire : immédiatement il s'endormait[1]. Aussitôt qu'il n'y voyait plus, le mécanisme cérébral, qu'aucun combustible sensitif n'alimentait plus, s'arrêtait, et l'homme perdait l'activité jusqu'à l'heure où une autre sensation, la faim, lui venait tirailler l'esprit[2].

Victor Hugo nous offre un des plus merveilleux exemples de la pleine utilisation de ses énergies naturelles.

Dans sa longue existence où il a vu périr tant d'êtres qui lui tenaient de près, comptez combien sont rares les minutes d'accablement moral, et comme il versa peu de larmes personnelles, pour lui tout seul. Mais ses sensations n'en furent pas moins véhémentes ; ses nerfs sensitifs charriaient, au contraire, des avalanches de cette vibration nerveuse centripète qui est la sensibilité. Seulement, au lieu de se laisser surmener, torturer par ces forces qui l'envahissaient, au lieu de les garder, au lieu de s'y complaire, il les restituait sous forme de travail.

(1) Voir dans la *Revue de Médecine*, fasc. du 10 mai et du 10 juillet 1896, les mémoires du Dr Rolland sur la *suppression des sensations et ses effets sur l'activité psychique*.

(2) Il n'est que juste de le reconnaître, c'est le dernier chapitre des *Lois générales de l'hypodermie* de J. Chéron qui pour la première fois a donné une idée d'ensemble des sources de la force humaine (v. p. 489 et suiv.).

Ce fut ainsi toute sa vie. C'est pour cela qu'il fut si grand.

Par deux fois, le destin l'a plus cruellement frappé : à Villequier, dans sa tendresse paternelle ; au 2 Décembre, dans son orgueilleux amour de la liberté. De ces événements terribles il a tiré fort peu de larmes et de colère personnelle, mais deux œuvres d'intensité prodigieuse, l'une dans la douleur, l'autre dans l'indignation, ce tome II des *Contemplations*, qui fera pleurer à sa place des générations d'êtres tendres, et ces farouches *Châtiments* par où tant d'âmes simples se chargèrent de sa vengeance, et brûlèrent au contact de ces vers enflammés.

Hugo ne manqua donc ni de sensibilité ni de sincérité. Ce fut tout simplement un homme dont la vocation littéraire était totale, englobait tout, si bien que chaque impression qui lui venait se muait instantanément en production littéraire. Il fallait que sa sensibilité fût perpétuellement en éveil pour lui donner la force nécessaire à une œuvre aussi copieuse, et il fallait qu'elle fût de qualité peu ordinaire pour que les choses ressenties ressortissent de cette tête avec une telle puissance ; car la tempête des *Travailleurs de la Mer*, et la neige en mer dans l'*Homme-qui-rit*, sont aussi belles, peu s'en faut, que celles qui sortent de la main de Dieu.

Que de conséquences pratiques on peut tirer de tout cela ! Puisque la sensation est notre combustible, puisqu'elle nous donne la force et que, sans elle, c'est le sommeil, l'inertie de l'âme, cultivons notre sensibilité, mais choyons-la surtout comme génératrice d'énergies.

Quand la machine est chargée de vapeur, si nous ne l'utilisons pas, si nous la laissons inactive, elle pleure, elle écume, elle fume avec bruit par toutes ses soupapes ; un peu plus elle éclaterait. C'est l'image de nos émotions, de nos énervements, de nos cris, de nos larmes, de la colère, de la force perdue, de la vaine usure de notre pauvre machine humaine. Ceux qui sentent le plus vivement seraient les plus forts s'ils voulaient ; l'énergie les encombre alors qu'ils ne s'en doutent pas. Si vous perdez un être cher, tâchez d'accomplir votre plus belle œuvre. Jamais vous ne serez meilleur, jamais votre cerveau n'aura plus de puissance : ce que vous tirerez de lui allègera l'affreux fardeau de vos douleurs.

Si, cependant, votre organisme surmené est devenu véritablement incapable d'agir, si votre volonté paralysée se dérobe, si la neurasthénie vous tient, ayez recours encore aux sources de la force, aux stimulations mécaniques que nous énumérions tout à l'heure et dont nous tâchions de comprendre les bienfaisants effets. Sous leur influence vous verrez apparaître en vous, en même temps qu'un surcroît de vie, un certain nombre de modifications de votre âme, et vous reconnaîtrez la joie de vivre, le courage, le calme, le besoin d'agir, l'ardeur au travail.

Mais ici se termine la première partie de notre tâche. Un horizon nouveau va s'ouvrir devant nous. Nous sommes maintenant au seuil de la Morale.

DEUXIÈME PARTIE

UNE MORALE MÉDICALE

CHAPITRE VI

LA PARESSE ET SON TRAITEMENT

Conditions d'une morale médicale. — Peut-on guérir les paresseux ? Quelques exemples : Alfieri, Jean-Jacques, Gœthe, Darwin, Balzac, Zola. — Comment on soigne la paresse : hygiène du corps. — Hygiène psychologique : utilisation de l'idée fixe. — L'habitude. — Les conditions du travail : la méthode pour travailler ; nécessité de l'accomplissement.

I

La catégorie d'âmes faibles qu'on appelle les paresseux m'est toujours apparue comme infiniment digne d'intérêt, sans doute parce que la crainte d'en être m'a souvent tourmenté.

Mais, sans songer à soi, sont-ils assez nombreux, les nonchalants et les tardifs, les tièdes, les gaspilleurs, et pas seulement dans les lettres, mais dans toutes les professions, manuelles ou libérales ! Depuis les bancs du collège jusqu'au banc des ministres, ne voyons-nous pas chaque jour des hommes séduisants, d'intelligence

prompte, qui promettaient beaucoup, donnaient de hautes espérances, tout à coup tourner court ou bien mollement avorter, n'ayant pas su s'utiliser eux-mêmes pleinement, n'ayant pas pu porter jusqu'au bout leur idée ?

En face de pareilles gens, les plus indifférents aux misères d'autrui disent un « C'est dommage !... » en guise d'oraison funèbre, avant que de les enterrer sous la féroce rubrique de « ratés ». Et nous nous demandons alors, en parlant de celui que nous voyons se débattre et sombrer : n'aurait-il pas pu se sauver ? un ami ferme, un maître, à défaut de lui-même, n'aurait-il pas pu le guider jusqu'au but ? Comment un homme si doué peut-il finir de cette sorte, et personne n'inventera-t-il un remède à l'épuisement de la force morale, une hygiène à la paresse, cette forme de la fatigue, un antidote à l'impuissance d'agir ?

C'est cette question d'intérêt général dont je voudrais tenter ici d'indiquer la solution, m'efforçant d'entrevoir quelle morale conforme aux besoins de leur temps ne manqueront pas d'instituer les philosophes-médecins du siècle qui va commencer.

Non contents d'avoir fait éclore une psychologie moderne, il y a lieu de croire, en effet, que les spécialistes du système nerveux s'aviseront, un jour ou l'autre, de soigner les maladies d'âmes décrites et classées par eux. A la façon dont un médecin ordinaire pratique le traitement des maladies du cœur ou du poumon, ils voudront pratiquer le traitement d'un autre organe qui leur

semble être — Thomas d'Aquin ne fut-il pas de cet avis? — le point où le physique peut retentir sur le moral.

Aimer sans trop de souffrances et travailler sans trop de défaillances, c'est cela qu'il leur appartient, je crois, d'apprendre aux hommes. Ce serait un grand pas s'ils y réussissaient.

Leur méthode, on peut bien le prévoir, ne se bornera pas à émettre, avec plus ou moins d'éloquence, des préceptes ingénieux ou de salutaires maximes. Très modeste dans ses visées et limitant d'avance son domaine, encore moins doit-elle s'attarder aux querelles métaphysiques et disputer des fins dernières. « Peu, mais bien, » voilà sa devise. C'est volontiers qu'elle se résignera au terre à terre, qu'elle entendra rester pratique, indiquer le remède et préciser minutieusement la manière de s'en servir.

C'est la morale d'ici-bas, la petite morale à côté de la grande. Elle ne sera pas bavarde. Sans doute, elle écrira des livres destinés à transmettre aux spécialistes à venir le récit de ses plus récentes conquêtes, à mettre au net l'état de ses connaissances actuelles. Mais, avant tout, elle voudra faire « de la clinique », s'adresser à un mal donné, soigner individuellement — c'est le mal de paresse qui nous préoccupe aujourd'hui — tel homme intelligent qui se gaspille et s'éparpille, pour le contraindre à faire un faisceau de ses forces, et à les diriger, d'un effort continu, vers un but déterminé.

La morale des médecins sera donc individuelle, et la

condition nécessaire à sa réalisation, c'est que le malade consente à se laisser soigner.

Enfant, son père ou son maître d'école pourront encore le pétrir aisément, et c'est affaire à eux de s'y prendre de bonne sorte. Mais homme, s'il est malheureux du fait de sa lâcheté au travail, il faudra bien qu'il se décide à s'en aller trouver un hygiéniste de l'âme, car pour les guérisons de cette sorte le meilleur livre, fût-ce l'*Education de la volonté* de M. J. Payot, ou ce délicieux *Bonheur de vivre* de sir John Lubbock, ne suffira jamais. Il faut, si je puis dire, une série de corps à corps entre la volonté défaillante du paresseux et l'énergie morale de celui qui le soignera.

Des médecins spécialistes pour l'âme, on en trouvera d'ici peu ; on en trouve déjà. Un bon médecin de névroses se double nécessairement d'un bon hygiéniste d'âmes, les névroses n'étant, au fond, que de mauvaises habitudes de l'activité cérébrale.

A leur insu, peut-être, de très simples praticiens — sans compter ceux qui sont d'habiles psychologues — n'ont-ils pas déjà fait force cures morales ? Pour mon très humble compte, et c'est cela qui me sollicite à écrire, j'ai guéri quelques paresseux. Croyez bien qu'ils étaient venus me demander conseil sans qu'il me fût besoin de graver à ma porte, au-dessous de mon nom... « *Guérit les âmes lâches et les volontés défaillantes; chez lui de une heure à trois heures, à domicile le matin.* »

C'est que, voyez-vous bien, il est rare que la paresse

soit un phénomène isolé. Cette impuissance à vouloir s'accompagne d'autres symptômes pour lesquels on va consulter le docteur.

En très grande majorité, les paresseux de l'âge adulte, ceux qu'on pourrait nommer « les ralentis de la volonté », se trouvent être en même temps des « ralentis de la nutrition », pour employer l'expression classique du professeur Bouchard, des dyspeptiques ou des névropathes. Et, venus chez le médecin pour y faire soigner leur dilatation d'estomac ou leur neurasthénie, ils devraient le quitter, après deux ou trois mois de traitement approprié, du même coup guéris de l'atonie de leur vouloir.

Quant à ceux qui se portent bien, que leur paresse enchante, et qui n'ont de bonheur qu'à ne jamais agir, n'essayons pas de leur venir en aide. On aurait tort de les vouloir tirer de leur bienheureuse apathie, car si tous devenaient énergiques au même point, la lutte pour la vie ne serait plus possible, tout le monde arrivant premier au même but. Puis, croyez-moi, ces âmes-là sont incurables, puisque ce sont des âmes sans remords; ceux qui ne se sentent pas de malaises, ceux qui ne souffrent pas, ne sauraient souhaiter guérir.

Mais que d'autres sont torturés par cette plaie qu'est leur faiblesse, et combien se dévorent de la crainte, de la cruelle crainte d'avorter! L'un d'eux — il a guéri depuis — m'écrivait cette belle plainte : « Je commence et n'achève pas. Quand je conçois une œuvre, une

impatience incroyable me jette hors de moi vers le but à atteindre ; je voudrais déjà le toucher. Mais pour accomplir toute chose, il faut de patients, de continus efforts ; je ne les accomplis jamais..... Un jour, dans la banlieue, je vis, par un temps triste, un vaste terrain vague, plus couvert de tessons que d'herbe. Trois ou quatre maisons y avaient été commencées, charmants petits hôtels de briques rouges et de pierres blanches ; depuis deux ou trois ans, les murs étaient debout ; mais jamais les planchers n'avaient été construits, le toit n'était pas mis, et par les fenêtres béantes, on voyait au travers. Je ne sais rien de plus navrant que ces choses inachevées. Et mon âme est toute pareille : une plaine galeuse, avec quelques jolies maisons où le toit ne sera pas mis ! »

Ceux-là sont sympathiques, et c'est ceux-là qu'on peut sauver, puisque leur sensibilité leur révèle leur mal, puisque la douleur qu'ils ressentent est assez aiguë pour qu'ils veuillent guérir, et leur humilité assez complète pour qu'ils appellent à leur aide.

Mais une objection s'impose, que je ne veux pas éluder. Bourget l'a précisée d'un mot aussi charmant qu'injuste, le jour, où il a dit que le rêve du médecin avait toujours été de substituer « une boîte de pilules à l'Evangile »...

Il faut en convenir : cette hygiène supérieure que je propose, j'entrevois nettement qu'elle ne saurait efficacement s'exercer qu'en tête à tête, dans le cabinet de

consultations d'un spécialiste, et ce n'est plus dès lors qu'une confession laïque, sans prestige et sans poésie, au tribunal d'un prêtre qui reçoit de l'argent pour ses consultations, qui n'a pas d'habit imposant, qui ne se vante pas de représenter Dieu et qui n'a pas reçu la mission sublime de « délier », comme dit l'Evangile. On peut nous confier des femmes, et nous n'avons pas fait le vœu de chasteté ! Ce sont des arguments redoutables, je le sens bien.

Pour la première fois peut-être, en y réfléchissant, j'ai compris la grandeur, l'utilité profonde de ce sacrement de pénitence que blague Gaudissart et dont M. Homais s'indigne. Mais on peut répondre pourtant : que tout le monde n'a pas la foi et qu'il faut bien une morale pour ceux qui ne croient plus aux flammes de l'enfer ou aux félicités rémunératrices du ciel ; que, s'agît-il des plus fervents chrétiens, nous apportons au prêtre qui dirige leur conscience des procédés pratiques de conduire au devoir, des moyens d'accomplissement. Le confesseur montre la bonne voie, cite un texte de l'Ecriture, promet le paradis et dit : « Allez en paix, ne péchez plus, mon fils. » Cela ne suffit pas toujours à transformer une âme... Peut-être serait-il fort aise, s'il savait où le prendre, de confier ses pénitents, ses pénitents récidivistes, au bon hygiéniste qui tonifierait leur cerveau, accroîtrait leur vitalité, en éveillant la torpeur de leur âme.

Puis, il faut bien le dire, le prêtre catholique s'alarme

beaucoup plus du péché par orgueil ou par impureté que des fautes par indolence ; il conseille l'humilité et ne comprend que difficilement l'ambition individuelle, lui la communautaire qui a fait vœu de pauvreté ! Pour lui, la patrie est ailleurs, et l'exil où nous sommes lui semble toujours assez bon. La morale chrétienne vise à recruter des élus pour le ciel, beaucoup plutôt qu'à faire de vaillants et robustes lutteurs pour la vie d'ici-bas.

Il faut pourtant nous entraîner pour le combat, tendre à ne plus nous gaspiller, user des ruses qui nous permettent de vouloir fortement et de vouloir avec persévérance, sous peine de nous voir dévorer quelque jour, nous, les tendres Latins, par les races à l'esprit pratique, à l'idéal terrestre, aux espérances immédiates. Un jour viendra, je pense, où surgira un médecin probe et intelligent, assez apôtre, assez parisien aussi pour n'avoir pas à redouter le ridicule, suffisamment autorisé, par la noblesse de sa vie et le mérite de ses travaux, à prétendre à la dignité supérieure de moraliste. S'il connaît bien le cœur humain, l'avenir est à lui, car il peut attirer, sous couleur de névropathie, beaucoup de malades de l'âme. De même qu'un Marcel Desprez discipline les forces, de toute éternité perdues, de l'aveugle nature, des cascades et des marées, de même le bon moraliste pourra doubler peut-être la somme d'énergie volontaire et de vigueur morale dont dispose chacun de nous... Et peut-être, déjà, est-il posssible de prévoir par quels moyens il creusera, pour ces ondes fuyantes que sont les

esprits faibles, un canal où cessant de s'éparpiller et de se perdre elles prendront un corps et deviendront utiles. Si quelque morale a des chances de répondre aux besoins du temps éclectique où nous sommes, n'est-ce pas celle-là, qui, sans gêner la morale chrétienne, la complète en venant en aide à ceux qui ont perdu la foi, ou la force de s'en servir?

II

Toutes les fois que j'ai osé manifester l'espoir d'une morale neuve, capable de tonifier les volontés débiles et de lutter victorieusement contre l'indolence humaine, on n'a point manqué de répondre :

« Mais la paresse est, par définition, le plus incurable des maux, le seul remède qu'on lui puisse opposer étant encore le travail, et le travail étant précisément ce dont les paresseux sont incapables... »

Paradoxe par trop facile à réfuter, mais qui peut revêtir l'aspect d'un argument plus sérieux : Taine pensait — et beaucoup de physiologistes sont encore de cet avis — que la cellule cérébrale, y compris le tempérament qui s'y incarne ; que l'âme, autrement dit, est chose immuable et fatale, que nulle force humaine ne saurait rendre meilleure ou pire. Mais ce n'est là, je le crois fermement, qu'une doctrine fréquemment démentie par la réalité, une doctrine que suffirait à battre en brèche ce fait incontestable que la plupart des paresseux ne sont

pas toujours paresseux, et que la volonté d'un très grand nombre d'entre nous a des oscillations tout à fait comparables à celles que subit le mercure d'un manomètre.

Prenons les paresseux pour ce qu'ils sont presque toujours, des névropathes, et les névroses pour ce qu'elles sont constamment, de mauvaises habitudes de l'activité cérébrale. Admettons une fois pour toutes une vaste catégorie d'indifférents et d'insensibles sur qui rien n'a de prise : ceux-là sont condamnés et leur sort ne nous touche guère puisqu'ils ne souffrent pas. Mais les paresseux à remords, les paresseux intermittents surtout, sont susceptibles de guérir ou de s'améliorer dans de fortes proportions, je l'affirme pour l'avoir vu.

C'est la catégorie de ceux qui attendent l'inspiration pour travailler, l'inspiration, c'est-à-dire la faculté que nous avons plus ou moins, selon les moments, de réaliser notre pensée naturellement, sans efforts, de travailler facilement, avec la plénitude de notre puissance d'esprit.

On peut les comparer à ces vagabonds de Paris qui se sont donné pour métier de courir après les voitures et de porter nos malles quand nous revenons de voyage. Ils demeurent oisifs et ennuyés autour des gares tout le jour ; un fiacre passe chargé de malles, qui tout à coup leur fait nettement entrevoir la possibilité de gagner quelques sous, sans délai... Et les voilà courant après, d'Orléans à Auteuil ou de Saint-Lazare à Bercy, haletants, rouges, en sueur, dépensant une force énorme à suivre le trot du cheval, exagérant encore leur appa-

rence fatiguée, cherchant à inspirer beaucoup de pitié et finissant par s'en inspirer à eux-mêmes, espérant qu'on pensera d'eux : « Faut-il que ce pauvre homme soit misérable et courageux pour accomplir un pareil tour de force !... » Tour de force, en effet, au total plus pénible qu'une journée de travail régulier. Mais le bon bourgeois de Paris, qui ne s'y trompe guère, tient ces gens pour des paresseux, et ne s'apitoie qu'à demi.

Les paresseux des professions libérales sont très souvent de même sorte : ils sont capables de grands efforts momentanés, séparés par de longs intervalles d'improduction, d'inactivité cérébrale. Ils demeurent oisifs, à faire des projets, tant que l'inspiration ne descend pas sur eux, tant qu'un besoin d'argent ne les pousse pas à agir. Mais ils donnent, de temps à autre, un coup de collier, comme ils disent, un effort de quelques instants. C'est le joint par où les guérir.

Il ne s'agit plus, en effet, de faire travailler toujours quelqu'un qui n'agissait jamais, mais de changer en labeur régulier, modéré, sans fatigue, ces élans véhéments qui épuisent l'énergie cérébrale pour ne donner que des résultats partiels. C'est chose fort réalisable, les transformations de la force humaine obéissant aux mêmes lois qui régissent les transformations de la force physique.

On prétend que bien des grands hommes ont la coquetterie de se diminuer, de rapetisser l'importance des dons

par eux reçus de la nature, pour rehausser d'autant le mérite qu'ils eurent à triompher de leur faiblesse originelle. A les étudier de près, je crois qu'ils disent vrai, et que les névropathes paresseux, quand ils ont des remords, constituent la véritable pépinière des grands esprits. Combien d'hommes illustres qui ne furent, dans leur enfance, que de fort mauvais écoliers. Jugez plutôt par les quelques noms que je groupe.

Alfieri, le dramaturge italien, était si paresseux qu'il se faisait attacher à sa table pour se contraindre à rédiger, à réaliser en paroles écrites, définitives, les conceptions de son esprit, prompt à imaginer mais étrangement lâche devant la tâche à accomplir.

J.-J. Rousseau raconte dans ses *Confessions* que, pendant de longues années, il ne pouvait penser avec suite et dicter autrement que couché. Dès qu'il était debout, son cerveau s'anémiait, sa mémoire s'émiettait, il lui devenait impossible de fixer son attention, il ne retrouvait plus l'enchaînement de ses idées. Encore que sa vie ne soit pas un modèle de dignité morale telle que nous la concevons à la fin de ce siècle-ci, on ne peut pourtant pas manquer de reconnaître que ce neurasthénique tient une large place dans l'histoire de l'esprit humain.

Gœthe, l'olympien, dont l'image et le nom nous viennent tout de suite quand nous cherchons à évoquer le plus parfait dominateur de soi qui fut jamais, dont le cerveau nous apparaît comme incapable de fatigue, Gœthe ne

pouvait travailler qu'un petit nombre d'heures chaque jour ; il rédigeait seulement le matin : « Je consacre le reste du temps aux affaires mondaines, » écrit-il dans sa Vie.

Mais l'exemple du grand Darwin est plus démonstratif encore. Ce qu'il a écrit de lui-même, ce que son fils nous en rapporte vaut qu'on l'expose avec quelques détails.

Ce philosophe, qui a changé l'aspect de la science et proposé aux hommes une des plus belles et la plus probable des conceptions d'ensemble de l'univers, ce chercheur, dont les observations personnelles et les lectures font un bagage gigantesque, Darwin avait un esprit lent, une mémoire confuse, si peu active « qu'il lui fut toujours impossible de retenir un vers ou un nom propre plus d'un jour ou deux ». Dénué d'imagination, il avouait, dans son incomparable et très sincère modestie, ne pas avoir assez de sens critique pour oser juger l'œuvre d'un autre que lui-même.

Souffrant sans cesse, toujours las, il habitait, hiver comme été, la campagne, et la fatigue le terrassait si vite qu'on lui interdisait de recevoir ses amis et de causer.

Il ne travaillait avec quelque vigueur qu'une heure par jour, de huit à neuf, puis il rentrait parmi les siens, et pour se délasser se faisait lire les journaux ou quelques pages d'un roman ; à dix heures et demie il retournait à son laboratoire pour y rester jusqu'à midi, et il allait ainsi jusqu'à l'extrême limite de ses forces.

Peu d'hommes furent aussi faibles, peu d'hommes surent accomplir besogne aussi considérable. Admirable toute-puissance d'une idée dominante, j'allais dire d'une idée fixe, dans un cerveau à vitalité médiocre.

Les paresseux se plaignent justement, de se fatiguer vite et de ne pas pouvoir fixer longtemps leur attention sur le même sujet ; cet épuisement de la volonté, cette paralysie de l'attention, Darwin en souffrait plus qu'un autre, lui qui avait peine à travailler plus d'une heure de suite.

Mais ce génial névropathe avait compris d'instinct ce que l'on peut tirer de bonheur des misères. Il avait deviné que ses pareils, casaniers, débiles, pleins de manies, esclaves de leurs habitudes, peuvent changer ces défauts en vertus, faire de leur sauvagerie un recueillement salutaire, substituer à l'attention volontaire, dont ils sont incapables, l'attention involontaire, l'entraînement sur une seule idée, un « dada » toujours chevauché. Que ce « dada » soit une idée féconde, et l'obsession, qui n'est, pour tant de névropathes, qu'un tourment inutile, pourra devenir du génie. C'est la force du roseau pensant.

Tous ceux qui ont connu Balzac, Théophile Gauthier entre autres, ont raconté que bien souvent il se plaisait à avouer son goût original pour la paresse et la peine qu'il avait eue à vaincre un pareil ennemi. Et cet exemple encore va nous être instructif.

Contemplez le rayon de votre bibliothèque qu'em-

plissent les vingt-six énormes tomes de la collection Lévy. Soupesez chacun des volumes, comptez les lignes à la page ; dites-vous que Balzac refaisait trois ou quatre fois sinon plus sa « copie », rappelez-vous quel nombre d'inoubliables personnages il a créés, quelle importance a eue cette œuvre sur la tournure des esprits au XIXe siècle, et dites-vous que ce labeur été accompli à peine en vingt-trois années, par un homme qui aimait tout, excepté le travail.

Quand il s'incarne en Raphaël de Valentin voyez ce qu'il dit de lui-même... « Ce sacrifice de tous les jours, ce travail de vers à soie inconnu au monde, et dont la seule récompense est peut-être dans le travail même... Depuis l'âge de raison jusqu'au jour où j'eus terminé ma tâche, j'ai observé, lu, écrit sans relâche, et ma vie fut comme un long pensum ; amant efféminé de la paresse orientale, amoureux de mes rêves, sensuel, j'ai toujours travaillé, me refusant à goûter les jouissances de la vie parisienne : gourmand, j'ai été sobre ; aimant la marche et les voyages maritimes, désirant visiter des pays, trouvant encore du plaisir à faire, comme un enfant, des ricochets sur l'eau, je suis resté constamment assis, une plume à la main ; j'ai dormi sur un grabat solitaire comme un religieux de l'ordre de Saint-Benoît, et la femme était cependant ma seule chimère, une chimère que je caressais et qui me fuyait toujours. »

Quel beau cri de révolte contre la tyrannie de l'idée fixe qui vous fait plus grand que vous-même et plus fort

que vos propres forces, et, mieux que la grille des cloîtres, vous gare des joies d'ici-bas !... A moins que la seule joie calme, le seul plaisir sans réaction douloureuse ne soit, précisément, d'avoir accompli sa besogne, d'avoir utilisé son énergie latente, d'avoir tiré de soi l'esprit qui fermentait pour en créer une œuvre.

De tous les grands laborieux de l'heure actuelle, aucun ne m'a fourni de documents si précieux que M. Emile Zola. J'ai pu l'étudier de près et à loisir, étant de ses familiers, et c'est justement son exemple qui m'a conduit à réfléchir sur la paresse et à rechercher les moyens d'en venir à bout.

Quelle que soit la dose de sympathie qu'inspirent ses ouvrages, personne ne nous contredira si nous considérons Zola, non pas comme le plus parfait mais simplement comme le plus puissant, comme le moins « raté » des écrivains de ce temps-ci. Il a du souffle, n'est-ce pas ? et son énergie créatrice ne s'est pas démentie, depuis tantôt trente années qu'il travaille. Eh bien ! ce gros abatteur de besogne, ce grand laborieux n'aime que le repos et n'aspire qu'après le moment de béatitude où, la tâche finie, l'on peut s'abandonner sans remords aux délices de ne rien faire !

Il n'est doué par la nature que partiellement. Sa faculté d'attention est plutôt médiocre. A moins qu'elle ne soit absolument indispensable au roman qu'il prépare, il ne peut soutenir la lecture d'une œuvre abstraite, et il ne prend aux livres qu'il consulte que ce qu'il

peut utiliser. Il ne s'instruit pas pour s'instruire et son cerveau s'épuise tout de suite au métier d'érudit.

Quant à sa volonté, il l'a toujours soupçonnée d'être si près de défaillir, il l'a sentie si peu robuste qu'il a inventé, d'instinct, les meilleures ruses afin d'y suppléer.

Vous rappelez-vous, dans la *Joie de vivre*, ce Lazare, qui conçoit les plus magnifiques projets dont pas un n'est mené à bien, qui commence cent choses et n'en achève aucune, cet admirable héros de roman psychologique où s'incarne, avec une si saisissante intensité, le pessimisme des impuissants ?... Un jour, comme je trouvais beau qu'il eût créé cette figure, Zola m'avoua simplement que, toute sa vie, il avait redouté d'être lui-même ce Lazare, que toujours il avait tremblé de la peur d'avorter. C'est de soi-même que l'on tire de pareilles évocations ! Les Goncourt ont écrit cette phrase profonde : « Les plus grands poètes sont peut-être des poètes inédits. » Elle prouve qu'eux-mêmes ont parfois ressenti cette méfiance de soi que donne la disproportion entre le rêve et l'accomplissement, et qu'ils ont connu la distance qui sépare l'espoir d'une belle œuvre de sa complète réalisation ! Peut-être s'en est-il fallu d'assez peu que Zola, le robuste, ne fût un de ces grands poètes inédits.

Il a vu le danger, et il en a frémi ; mais il a su ruser avec sa redoutable tendance, et il s'en est débarrassé au profit d'un de ses héros.

Méditez encore ceci : Zola ne peut pas travailler plus de trois heures sur vingt-quatre ; il n'a jamais pu se

contraindre à un plus long effort : « Je suis malade à me coucher quand je dépasse la mesure, » m'a-t-il dit bien souvent.

Il y a mieux : ces trois heures de labeur quotidien — les interviewers ont cent fois raconté cela — il ne les fait pas d'affilée : une heure dès le saut du lit, une heure d'excellent travail où l'esprit est lucide et vif, où la phrase court sous la plume, prompte et définitive. Mais déjà la fatigue vient : il faut manger un peu pour réparer ses forces, et lire les journaux pour faire diversion.

De dix heures à midi, Zola rédige encore — moins facilement et moins bien que pendant l'heure initiale — et c'est fini pour toute la journée, il ne sera plus bon qu'à écrire des lettres.

C'est là la puissance du plus puissant cerveau dans le domaine littéraire, à la fin de ce siècle. Avec ce tout petit bon modeste, trois heures par jour en deux séances, cet homme dont l'attention est modique, dont la volonté n'a rien de formidable, dont la pensée s'épuise vite, trouve moyen de nous donner, tous les dix mois, un de ces livres où ne manquent ni la solidité de la charpente, ni le nombre de personnages, ni le dessin des caractères, ni la puissance de développement, ni l'énergie du verbe, ni rien de ce qui constitue la force créatrice, le génie, pour dire le mot.

Si je me suis longuement complu à cet exemple, c'est qu'il me semble exceptionnellement instructif et intéressant, c'est qu'on n'avait jamais considéré, au point de

vue pratique d'une morale à en tirer, cette méthode que les reporters ont tant de fois décrite à titre de curiosité documentaire, cette hygiène du travail que Zola a créée d'instinct, sans se douter que plus d'un grand esprit, et Darwin notamment, s'étaient astreints à de semblables règles.

Le groupement de tous ces menus faits d'histoire littéraire, n'est-ce pas la meilleure leçon d'espoir qui se puisse donner à ceux qui se sentent débiles et désespèrent de pouvoir ? Darwin était plus faible qu'eux, et la volonté d'un Zola ne valait pas beaucoup mieux que la leur.

Une conclusion s'impose.

Quiconque est tourmenté par le remords de sa paresse et par la crainte d'avorter, peut cesser d'être un paresseux.

Pour relever la force qui défaille, pour lutter contre la fatigue, il y a des toniques du système nerveux, et il y a des ruses que nous entrevoyons déjà pour suppléer au défaut d'énergie volontaire et de persévérance.

Des exemples que nous venons de faire briller comme des lueurs d'espérance, cherchons maintenant à tirer les règles d'hygiène que les paresseux doivent suivre, spontanément, s'ils ont l'énergie nécessaire pour s'asservir d'eux-mêmes à une règle, ou sous la direction d'un maître, si leur cerveau, encore un peu puéril et collégien malgré l'âge — j'en connais tant qui sont ainsi — a besoin d'une surveillance et d'une récompense immédiate pour bien faire.

III

Sans doute, ils sont d'une haute éloquence les exemples de ces grands hommes, qui d'un cerveau malingre ont su tirer une œuvre gigantesque. La vaillance est contagieuse : il est fortifiant d'apprendre que Balzac et Zola avaient originairement un goût très vif pour le repos, que le cerveau de Jean-Jacques s'appauvrissait, s'anémiait si vite qu'il lui fallait dicter couché, et que Darwin se range parmi les hommes les plus débiles, les plus prompts à se fatiguer. Mais gardons-nous de nous illusionner sur le nombre de paresseux qui guérissent spontanément; ils sont presque aussi rares, presque aussi « phénomènes » que ces grands héros de l'histoire qui, sans maître, se créèrent un alphabet, apprirent le dessin ou inventèrent la géométrie, comme Pascal enfant. S'agit-il de vous ou de moi, qui ne sommes pas héroïques, j'imagine qu'il faut — pour la fatigue intellectuelle comme pour la paresse d'estomac — en toute humilité s'en remettre à un homme compétent, apte à donner de bons conseils et capable d'en surveiller de très près l'exécution. On est, en général, mauvais médecin de soi-même, et qui s'analyse à merveille souvent se conduit à rebours. Bien des hommes ont la conscience si pâle, si anémique, pour ainsi dire, qu'il faut constamment auprès d'eux un témoin plus

visible, une présence réelle pour les contraindre au travail régulier.

L'année où je me préparais au concours d'internat, nous avions voulu nous grouper, trois du même pays, pour un commun effort, et l'on travaillait sans relâche ; mais l'un de nous restait-il seul quelques heures de suite, la paresse native reprenait le dessus ; il étudiait mollement, allait à la fenêtre, bâillait à l'horizon, faisait cent choses inutiles... ou rien du tout que s'ennuyer. « Musarder » c'est bien le mot juste pour traduire cette inactivité que l'on préfère si souvent, malgré l'ennui cruel qu'elle procure et la tristesse grise qu'elle amène, à l'occupation suivie qui fait les heures brèves et laisse au système nerveux un bien-être aussi satisfait, une détente aussi légitime qu'un bon repas quand on avait très faim, ou que l'amour sainement accompli.

J'ai suivi, avec une curiosité toujours et malgré tout mêlée de sympathie, la vie d'un des plus séduisants et des plus malheureux jeunes hommes qu'il m'ait été donné de rencontrer. Il fut, pendant six ou sept ans, le bras droit d'un homme d'affaires ; sa probité, son flair et son activité, son intelligence technique étaient prisés à si haut point que tout le monde s'accordait à lui prédire le plus bel avenir le jour où il s'établirait. C'était, en outre, un homme d'une érudition littéraire et philosophique tout à fait exceptionnelle. Quand il devint son maître et quand personne ne fut là pour contrôler ses actes, mon malheureux ami administra si mal son entre-

prise que, moins de quatre années après, la justice intervint. C'est ainsi qu'il y a des plantes admirables dont le tuteur est la condition nécessaire. Ce tuteur de l'esprit des autres, j'ai dit pour quels motifs je voudrais qu'il fût médecin. Le fait, mille fois démontré, qu'un paresseux étudié de près se révèle presque toujours névropathe, nous conduit à instituer un traitement du corps, une hygiène de la bête, pour doubler l'hygiène de l'âme et l'appuyer.

En voici les points culminants :

Un des symptômes cardinaux de la neurasthénie est l'inaptitude au travail prolongé, au travail, manuel ou intellectuel, que le métier de chaque jour exige. Cette « maladie à la mode », comme on a coutume de dire, est un épuisement de la cellule cérébrale, avec fatigue de tout l'organisme, atonie de l'attention et ralentissement de la volonté. Il est donc de bonne logique d'appliquer à la paresse le traitement rationnel de la neurasthénie, traitement dont je me suis efforcé naguère, dans un petit travail technique, de préciser les conditions.

Pour guérir un neurasthénique susceptible de guérison, je pense qu'il importe :

1° De régler, comme font les moines, l'emploi des vingt-quatre heures ; c'est la condition de la paix intellectuelle et nous verrons, un peu plus loin, quels avantages l'esprit trouve à se discipliner.

2° De soumettre le patient à un régime alimentaire,

pour supprimer ces pesanteurs à l'estomac, ces poussées congestives, ces somnolences d'après les repas, ces alternatives d'exaltation cérébrale et de dépression que procurent les digestions lourdes. Les hommes à volonté molle ont souvent l'estomac tardif, et d'autre part notre esprit est si pauvre, si enfumé, si peu précis quand nous sortons de table la face rouge, le souffle court, en dépit du gilet béant, de la ceinture desserrée, tandis qu'une brûlure, « le fer chaud », comme on dit, monte et descend dans l'œsophage...

3° Il faut rendre aux nerveux, souvent insomniaques, le sommeil régulier, sans cauchemars, le sommeil qui répare.

4° Il importe enfin de leur procurer des toniques qui ne soient pas des excitants, qui, progressivement et sans à-coup, redonnent, non pas la vigueur d'un moment mais la tonicité, la tension constante des muscles, la vigueur disponible toujours aux ordres de la volonté.

Outre que, sans retard, elles abîment l'estomac, les drogues, élixirs, vins, sirops ou pilules dorées, sont rarement de bons toniques du système nerveux. Presque toujours il faut leur préférer les moyens mécaniques, le massage, les douches, l'exercice physique (la bicyclette sagement pratiquée), l'étincelle de la machine statique, la cure d'air, les injections sous-cutanées de sels neutres, la friction au gant de crin, dernier vestige du cilice.

Soyons pratiques ; les paresseux qui viennent demander un conseil n'ont généralement pas les loisirs

nécessaires à une cure d'air sur quelque haut plateau ; il importe de les soigner à l'endroit même où leur activité devra s'exercer, et ce sont des malades qu'il vaut mieux garder près de soi pour surveiller chaque jour leurs progrès. Dans ces conditions, la transfusion de sérum m'apparaît comme le plus simple, le plus actif et le plus maniable de nos toniques du système nerveux. Pour parler le jargon physiologique qui a cours actuellement, je dirai que le coup de fouet, ainsi donné à la circulation cérébrale, accélère la nutrition et facilite singulièrement « les processus d'intégration et de désintégration cellulaires » où se réduisent, en fin de compte, les activités de l'esprit..... Voyez-vous tout de suite, dès qu'il s'agit de l'action d'un remède, l'incorrigible médecin de Molière qui se hausse sur de grands mots, ainsi qu'un nain sur des talons, au lieu de dire simplement qu'un peu d'eau salée sous la peau stimule la machine humaine et permet au cerveau débile de lutter contre le sommeil, de résister à la fatigue, de comprendre plus nettement et d'oublier moins vite!..... Mais pour quitter le vague et l'imprécis, supposons, si vous voulez, qu'un paresseux névropathe s'en vienne consulter un de mes confrères. Celui-ci lui rédigera une ordonnance détaillée.

Résumons ses prescriptions :

Règlement de vie.

A sept heures. — Lever ; travail intellectuel (séance de une heure et demie environ).

A huit heures et demie. — Déjeuner; lecture des journaux et des lettres.

A dix heures. — Travail (seconde séance de une heure et demie).

A onze heures et demie. — Repos.

A midi. — Déjeuner. Repos d'une demi-heure et promenade de trente à quarante-cinq minutes.

L'après-midi. — Consacrée aux occupations courantes, aux visites, aux courses d'affaires.

A sept heures. — Dîner. Repos, promenade.

Coucher à heure fixe (dans les limites du possible).

S'il s'agit d'un malade exceptionnellement faible et amaigri ou d'un nerveux sujet aux insomnies rebelles, il faut lui conseiller de se coucher immédiatement après la dernière bouchée de son repas du soir. L'insomnie, chez le névropathe, est une mauvaise habitude et doit être traitée comme un phénomène mental; fréquente chez les paresseux dont le cerveau, insuffisamment fatigué pendant le jour, reste excité pendant la nuit, elle tourmente aussi presque tous les intellectuels qui rédigent le soir et dont la tête travaille encore, par vitesse acquise, à l'heure où ils voudraient dormir. On en vient à bout bien plutôt à l'aide d'un règlement sévère qu'au moyen de médicaments hypnotiques, qui ont tous leurs inconvénients.

Comment ne pas juger puériles jusqu'au burlesque, tyranniques jusqu'à l'absurde, les précautions que voilà?... Quiconque lira ce chapitre aura peine, sans doute, à

s'empêcher de hausser les épaules. Mais j'estime qu'il faut savoir braver le ridicule ; faire de la morale n'est pas le propre d'un sceptique. Je sais, d'ailleurs, qu'une maladie d'âme est fort malaisée à guérir ; en théorie, quelques lignes suffisent ; dans la réalité, on n'y parvient jamais en dictant quelques conseils vagues, mais seulement en prenant la peine de régler l'emploi de la journée jusqu'aux détails les plus minutieux.

Je vais plus loin ; il faut que le médecin moraliste se résigne au rôle peu enviable de surveillant, j'allais écrire le mot « pion ». Il ne devra pas craindre, de temps à autre, le matin, de survenir à l'improviste chez tel de ses clients particulièrement réfractaire, pour voir s'il travaille comme il l'a promis. Un rien d'abnégation ne messied pas dans le métier. Du reste, il suffit, la plupart du temps, de la complicité d'une compagne, d'une mère ou d'un ami, dont la seule présence contraint le paresseux à tenir sa promesse, à avouer ses défaillances. Quand on leur parle avec bonté, presque tous les malades finissent par être touchés de la peine qu'on prend pour eux ; aucun de ceux qu'on soigne ainsi ne gardera rancune de ces sévérités tatillonnes et de zèle un peu gênant.

Appliquez ces réflexions à l'autre terme de l'hygiène corporelle, aux soins qu'il faut donner à l'estomac des paresseux.

Prenons pour type un régime sévère : celui-ci ne s'adresse qu'aux malades dont l'estomac est depuis

longtemps délabré, que la digestion fatigue ou qui ont des migraines d'origine gastrique. La plupart des prescriptions ci-après ne sont que temporaires ; on peut s'en alléger quand l'amélioration est bien acquise.

Régime alimentaire.

Aliments nuisibles. — Mie de pain, potages, sauces, mets épicés, gibier faisandé ; poissons lourds, crustacés, huîtres, coquillages ; crudités (salades, radis), aliments acides (vinaigre, oseille, tomates) ; aliments gras, charcuterie (sauf le maigre de jambon) ; fritures, pommes de terre frites, haricots secs, choux, choux-fleurs, choux de Bruxelles, asperges ; sucreries, pâtisseries, laitages, fruits crus (sauf les pêches et le raisin).

Aliments recommandés. — Pain grillé froid ou croûte de pain rassis ; œufs (sauf les œufs durs et les œufs sur le plat très cuits) ; maigre de jambon ; poissons légers (soles et merlans) grillés ou bouillis ; viandes blanches et rouges grillées et rôties, plutôt un peu cuites (en quantité modérée) ; haricots verts, purées de pois frais, de pois secs, de lentilles, de pommes de terre ; purées de salades cuites (cresson, épinards, chicorée, laitues) ; andives et céleri au jus. Pour dessert, gâteaux secs, compotes peu sucrées, pêches et raisins bien mûrs (en quantité modérée). Fromages secs (de Chester et de gruyère).

Les aliments devront être préparés au bouillon ou au

beurre de bonne qualité (en quantité minime); ils devront être plutôt un peu salés, très peu poivrés.

Beaucoup de médecins interdisent l'usage du café. Je pense, pour ma part, que les neurasthéniques sont plutôt tonifiés par une petite tasse de café noir, après le repas de midi [1]. En revanche, la suppression de l'alcool me paraît être d'une importance capitale; il ne ranime que pour un moment, et l'excitation cérébrale immédiate qu'il procure est constamment suivie d'une baisse des forces. La douche, la friction sèche, la transfusion du sérum sont des toniques plus que suffisants, parfaitement inoffensifs, et leur action est autrement tenace que celle d'un verre de bourgogne.

Fort peu de drogues : une cuillerée de valérianate d'ammoniaque en cas d'énervement; peu ou pas de bromure. Quelques pilules de pancréatine pour aider à la digestion, quelques cachets de naphtol..... Au total, le moins de remèdes possible.

Ce traitement physique, cette hygiène de la bête, comme nous disions tout à l'heure, variable selon qu'il s'agit d'un nerveux gras ou maigre, anémique ou sanguin, vieux ou jeune, a pour but, comprenons-nous bien, non pas de guérir la paresse, mais d'apaiser et de régulariser le fonctionnement de l'appareil nerveux central. C'est la cure de la névrose précédant celle de la

(1) Quand le café amène des troubles de la digestion, on peut le remplacer avantageusement par une très petite quantité de caféine ou de spartéine. Le valérianate de caféine est une excellente préparation tonique et calmante, dont les nerveux se trouvent ordinairement très bien.

maladie d'âme. Un traitement psychologique, un ensemencement d'idées utiles, n'est possible que sur un terrain labouré à neuf, nettoyé de ses herbes folles.

En supprimant les excitations excessives provenant des fermentations stomacales, en régularisant la vie et en prescrivant de bons toniques, nous donnons au cerveau malade la paix et la vigueur, conditions indispensables au travail intellectuel de longue haleine. Le jour où notre paresseux aura bel appétit et digérera sans souffrance, quand il dormira bien d'un sommeil qui répare, quand vous lui aurez procuré de la force à l'état disponible, il ne restera plus qu'à lui apprendre la manière de s'en servir. Mais qu'il soit bien persuadé que la force ne s'accumule pas impunément dans le cerveau de l'homme, qu'il faut savoir la dépenser, l'utiliser régulièrement, sous peine d'infliger au système nerveux un surmenage par engorgement si je puis dire, tout aussi grave que l'autre surmenage, celui qui provient d'un accès de travail. L'énergie nerveuse dont on ne fait pas du *Labor* se fait jour tout de même sous forme d'énervement, de crises convulsives, de colère ou de larmes, et rien n'apaise comme l'œuvre.

IV

Si l'on voulait tenter de résumer en une phrase ce que la psychologie moderne — et notamment les subtiles

recherches de M. Pierre Janet — nous a appris de l'état d'âme des névropathes, des pires ratés de la vie, des dévoyés de par leur système nerveux, il faudrait dire : ce sont des intelligences distraites, absorbées par une idée fixe, abîmées par des habitudes invétérées, inconscientes, qui les placent, pour ainsi dire, en marge de la vie commune.

C'est par distraction, par distraction passée à l'état d'habitude, qu'un hystérique reste pendant des mois insensible ou paralysé d'une moitié du corps. Les neurasthéniques, les mélancoliques sont fréquemment en proie à de cruelles idées fixes, et l'on sait avec quelle effrayante facilité ils deviennent morphinomanes, alcooliques, éthéromanes.

Essayons, par comparaison, de trouver la définition psychologique d'un grand homme et nous serons amenés à conclure que ce héros — presque toujours un peu névrosé lui aussi — est un esprit distrait, absorbé par une idée fixe et soutenu par des habitudes invétérées qui le maintiennent pour ainsi dire au-dessus de la vie commune.

Absorbé par l'idée fixe de l'origine des espèces, Darwin, qui fut certes un neurasthénique, a dû à des habitudes de vie, méticuleuses, jusqu'à la manie, de pouvoir accomplir une œuvre colossale. Dans le domaine intellectuel presque tous les autres exemples peuvent en somme se ramener à celui-là. Donc mêmes éléments chez le grand homme et le raté et la névrose est l'arme à deux tran-

chants, le Janus à deux faces. C'est pour cela que tant de hauts esprits sont toujours talonnés par la peur d'avorter : partout les accompagne le fantôme d'un paresseux qui leur ressemble comme un frère. Joseph Prudhomme en son juste milieu est seul à l'abri du danger.

Je ne crois pas me tromper en disant qu'un grand esprit ne diffère d'un névropathe impuissant que par la beauté de son idée fixe et l'excellence de ses habitudes. Si nous donnons notre admiration à un homme, c'est que nous le voyons ne pas se gaspiller, ne pas perdre sa force ; toutes ses énergies s'utilisent avec ensemble et persévérance vers un but une fois choisi. C'est cette notion d'utilisation de soi-même qui suscite notre enthousiasme et nous convie à imiter.

Eh bien ! sachons qu'il est souvent possible dans la pratique de la vie de substituer une belle idée fixe à une obsession absurde, et d'excellentes habitudes aux plus déplorables manies. C'est précisément en cela que consiste le traitement psychologique de la paresse ; c'est l'œuvre patiente que devra entreprendre le médecin des âmes dévoyées.

Contraindre un cerveau faible à l'obsession d'une bonne idée fixe n'est pas besogne surhumaine à qui s'y prend adroitement. Cela revient, en somme, à imiter la femme qui veut se faire aimer. Voyez ce que lui dicte son infaillible instinct des choses de l'amour. D'abord, elle

se pare, afin de mettre en pleine valeur tout son charme ; puis elle fait en sorte de se montrer souvent, de multiplier les rencontres ; il faut que sa présence devienne habituelle et, partant, nécessaire ; il faut que le regard s'étonne et souffre quand elle n'est plus là. Elle s'efforce enfin de faire naître le sentiment de jalousie, de donner à entendre qu'elle est un incomparable trésor et qu'un autre pourrait le prendre, si vous n'étendiez pas à temps les bras vers elle.

Imitez-la, vous qui voulez apprendre « l'art merveilleux d'apprivoiser les âmes ». Aidez votre malade à faire choix d'une besogne vraiment conforme à sa vocation. Embellissez l'idée de toute l'espérance dont on peut la parer : contentement de soi, importance mondaine, gloire et fortune à conquérir. Sans cesse parlez-en ; comme un motif wagnérien faites-la revenir, imposez-la par sa fréquence : bientôt, vous le verrez, le cerveau s'y laissera prendre ; il ne pourra plus se passer de cette bonne obsession. Enfin, quand l'idée sera chère, lorsque le cerveau l'aimera comme on aime une femme et comme on la désire, faites comprendre qu'elle appartient à tous, qu'elle est dans l'air ; qu'un autre peut venir, plus hardi et plus mâle, qui s'en emparera peut-être pour la féconder avant vous.

C'est ainsi que l'on peut tirer de réels avantages de nos défauts les plus antipathiques, vanité, jalousie, et que l'on peut changer en élément d'énergie créatrice l'idée fixe, qui est une maladie de l'esprit.

Quelle ressource pour les paresseux et les faibles! L'obsession, c'est tout justement une idée qui nous vient sans efforts et comme malgré nous ; c'est l'attention involontaire, impulsive et par conséquent sans fatigue, substituée à l'attention volontaire dont si peu d'hommes sont capables. Car je ne connais pas de faculté plus haute ni plus rare que celle de pouvoir, sans délai, sans détour, fixer son attention sur un sujet voulu. courber sa pensée et la maintenir librement, au commandement, sur tel ordre de connaissance. C'est l'idéal, bien rarement atteint, du fonctionnement de l'esprit.

Gœthe y parvint sur le tard de sa vie, grâce à la rude et si tenace gymnastique que furent ses entretiens de chaque jour avec Eckermann. Mais quel cerveau d'exception ! l'immense majorité des hommes intelligents ne pense guère qu'à des sujets qui s'imposent d'eux-mêmes ; nous choisissons rarement nos idées ; elles nous tiennent, elles nous hantent, nous les suivons comme le somnambule suit l'objet reluisant qui a pris son regard.

Et dès lors, le mieux n'est-il pas, par une ruse éminemment morale, de rendre obsédante, irrésistible, l'idée maîtresse qui doit nous faire agir utilement et nous sauver de l'improduction ?

Il faut, bien entendu, varier ses conseils selon le caractère et la profession de chacun.

J'ai eu occasion de soigner comme névropathes, et du même coup comme paresseux, des hommes occupant les situations sociales les plus diverses : étudiants, composi

teurs de musique, candidats à l'école de guerre, gens de lettres, gens de lois, gens de bourse, collégiens fatigués par la puberté, politiciens surmenés par la période électorale, pauvres hères ou riches désœuvrés. Pour chacun d'eux il a fallu choisir une idée directrice conforme à son métier, proportionnée à ses forces.

On n'en finirait pas de détailler par le menu ces variantes individuelles du traitement de la paresse. Mais un point, cependant, me semble mériter qu'on y insiste un peu.

Quand le médecin moraliste s'efforcera d'inculquer une bonne idée fixe à un de ses malades, qu'il se défie de lui marquer un objectif lointain, de faire miroiter à ses yeux une ambition à trop longue échéance. Les névropathes paresseux sont presque tous atteints d'une sorte de myopie de l'âme qui ne leur permet de bien voir le but que quand il est proche. Rappelez-vous ces jeunes gens qui ne prennent conscience de la difficulté d'un examen, de l'importance de la réussite, de la maigreur de leur savoir, que peu de jours avant l'épreuve ; brusquement, au dernier tournant de la route, le but leur apparaît, et le remords les envahit de tant d'heures perdues, tandis qu'ils font, trop tard, un violent effort. J'en connais qui, toute la vie, n'emploient pas meilleure méthode.

Mais ce mal n'est pas sans remède.

Voici de quel moyen pratique usent les candidats au concours d'internat pour se préserver de ces fautes. Ils se groupent par dix ou douze, sous la direction de

deux ou trois anciens internes chargés de les former, de les préparer au concours. Ces chefs de conférences dressent un long programme où prennent place toutes les questions susceptibles d'être posées ; puis ils taillent dans ce programme, précisant pour chaque semaine la besogne qu'il faudra faire. Le samedi il y a « conférence »; cela veut dire que l'on fait un simulacre de concours. Argumentés par leurs chefs et leurs camarades, les élèves rédigent et lisent une composition écrite, débitent des questions orales ; comme ils sont peu nombreux dans chaque groupe, leur tour revient souvent d'être sur la sellette, et leur amour-propre, vivement stimulé, talonne leur courage au long de la semaine. Beaucoup se laissent impressionner par la crainte d'être piteux à six jours d'échéance, que ne suffirait pas à ranimer l'image pâle du grand concours à huit ou dix mois devant eux.

Je sens bien les inconvénients d'une telle méthode, et je n'ignore pas que l'on a comparé ces conférences d'internat à des écuries de courses, avec leurs entraîneurs, leur favori, leurs outsiders !... Mais ne voyez-vous pas que les forts, que les hommes à personnalité puissante s'évaderont toujours à temps de cette domestication d'esprit ? Et cette organisation du travail, ces étapes à date fixe sont vraiment d'un très grand secours pour les esprits intelligents, ambitieux et faibles à qui s'adresse cette petite étude de morale pratique.

V

Et maintenant que sa vocation est fixée, qu'il a fait un plan de son œuvre, précisant chaque marche de l'escalier qu'il veut gravir, il faut encore contraindre le paresseux à ne plus être un paresseux, à travailler patiemment, avec suite, à l'accomplissement de l'œuvre, à la conquête de la terre promise. C'est le point culminant de notre cure d'âme, mais non pas le moment le plus malaisé du traitement moral. Si je m'en rapporte aux faits observés, le plus difficile est encore d'empêcher un paresseux de changer souvent d'idée fixe.

Supprimer la paresse même, c'est, à tout prendre, moins héroïque qu'on ne pourrait le croire. On y parvient en ajoutant à cette ruse psychologique, l'idée fixe, dont nous venons d'envisager l'utilité, une autre ruse de même ordre, l'*habitude*, l'accoutumance.

Nous savons que les névropathes et les épuisés du système nerveux ont une tendance toute particulière à s'asservir à des routines, à obéir à des manies, à n'agir que par habitude. Essayons donc de comprendre ce mot.

Le mécanisme humain a deux façons de fonctionner. L'une consiste à concentrer volontairement toute notre personnalité, à courber toutes nos facultés mentales sur un désir pour le réaliser, et à dire : Je veux! dans le langage intérieur. C'est ce que nous nommons un

effort volontaire, et rien ne fatigue davantage, rien ne comporte plus de dépense de force nerveuse.

L'autre manière consiste à nous abandonner aux impulsions qui nous sollicitent, à agir automatiquement, et l'acte automatique ne comporte qu'un minimum insignifiant, qu'une quantité négligeable de fatigue cérébrale. (Voir au chapitre précédent.)

Un enfant apprend à marcher; les premiers temps, tout ce que son petit être comporte d'attention, d'énergie volontaire, est concentré sur ce désir : se maintenir en équilibre et faire quelques pas. Marcher est, à ce moment-là, un acte volontaire où le cerveau s'épuise vite. Plus tard, quand l'entraînement sera suffisant, quand l'habitude sera acquise, la marche ne sera plus pour lui qu'un phénomène automatique, n'exigeant que fort peu d'attention, un phénomène que la moelle épinière produit à elle seule, sans surveillance du cerveau et sans fatigue de l'esprit.

Vous tous qui apprenez à monter à bicycle, vous vous pénétrerez plus aisément de cette vérité que seule la mise en train est un acte pénible; que les premiers jours, au manège, toute votre attention, toute votre énergie se concentraient presque douloureusement sur le désir de vous tenir en équilibre, tandis que vous roulez à présent en pensant à toute autre chose, enivrés d'air, grisés de mouvement, sans courbature ni fatigue. Vous avez pris une habitude.

La culture de notre esprit est absolument comparable

à cet entraînement des muscles. La mise en train, voilà vraiment la seule tâche lourde, le seul moment pénible; mais la continuité du travail comporte, au lieu d'épuisement, la joie de l'action, des forces légitimement dépensées, de l'équilibre reconquis. L'entraînement c'est, avant tout, la possibilité d'agir sans lassitude, et, par surcroît, la satisfaction intense d'accomplir de beaux actes dont tant d'autres sont incapables. Cela est vrai d'un homme de science, d'un homme politique ou d'un grand écrivain, comme d'un champion de sport. Donc, qu'il s'agisse du travail musculaire ou du labeur intellectuel, prendre une habitude, cela revient à substituer un acte automatique, se faisant de lui-même, sans ennui ni fatigue, à un acte volontaire, à une mise en train difficile et pénible.

Et la cure psychologique que nous voilà conduits à adopter consiste à raréfier la mise en train autant qu'il est possible et à conquérir jusqu'à la manie, jusqu'à la seconde nature, l'habitude du travail quotidien.

Je connais des hommes actifs qui, le dimanche, ont de vagues malaises, des vertiges, de la migraine, parce que, ce jour-là, leurs énergies disponibles ne sont pas employées, parce que le travail pour lequel ils sont préparés leur fait défaut. L'habitude est devenue pour eux une nécessité qu'ils n'éludent plus sans souffrir. C'est à cela qu'il faut viser par un habile entraînement.

Les paresseux guéris — j'en connais quelques-uns — sont tout désorientés, tout déséquilibrés, beaucoup

moins heureux, beaucoup moins calmes, quand une circonstance indépendante de leur volonté leur a ôté pour une fois ce pain quotidien que le travail est devenu pour eux.

Ce grand remède, l'habitude, je ne me targue pas de l'avoir inventé. Voilà longtemps que les plus grands esprits — dans la science, la philosophie ou les lettres — ne pouvant supporter le travail par à-coups, la mise en train souvent renouvelée, se sont modestement asservis à la règle que leur apprenait leur instinct. C'est leur méthode que j'ai prise pour essayer d'en faire une règle d'hygiène plus générale.

Dans le chapitre précédent j'ai groupé quelques documents montrant que les cerveaux les plus puissants de la littérature au XIXe siècle, que les grands créateurs d'œuvres de longue haleine — quels que furent, d'ailleurs, leur école ou leur genre — que Balzac, Hugo. Michelet, Dumas père, travaillaient comme prient les moines, tous les jours au même moment, un nombre d'heures déterminé : de même que notre cerveau, accoutumé au réveil à heure fixe, quitte spontanément le sommeil et commande aux yeux de s'ouvrir tous les matins à la même minute, de même leur esprit, habitué à s'échauffer automatiquement à telle heure du jour, appelait le travail, le réclamait impérieusement quand le moment était venu. Le travail devenait pour eux un appétit régulier, comme une faim de l'âme.

Chacun de ces grands laborieux n'avait ainsi qu'une

mise en train par ouvrage. Seules, les premières pages coûtaient une fatigue, exigeaient un effort; le reste allait d'un train paisible, et la monotonie de la besogne n'embourgeoisait pas l'inspiration, n'empêchait pas les trouvailles sublimes.

Nous l'avons dit : Mme Sand les surpassait encore; afin de supprimer l'effort pénible du début, elle ne mettait même pas d'intervalle entre la fin d'un roman et le commencement d'un autre. C'est beaucoup de désinvolture, c'est presque du mépris pour la dignité de son art que de ne pas reprendre haleine après l'enfantement. Mais l'anecdote est curieuse en tant qu'expérience toute faite; cette mise en train si pénible, grâce à quoi nous travaillons mal pendant la première heure, alors que tout nous vient si aisément quand le cerveau s'est échauffé, ce mauvais moment du départ, que les travailleurs par à-coups retrouvent à chaque nouvelle tentative, une femme s'est avisée de la supprimer à jamais, en ne laissant pas plus refroidir sa pensée créatrice qu'on ne laisse s'éteindre la vigilante flamme de quelque haut fourneau.

Ne croyez pas les maîtres d'à présent moins méthodiques, plus fantaisistes à l'ouvrage que ne furent ceux de 1830 et du milieu du siècle.

Dans son très beau roman sur le monde cosmopolite, M. Bourget écrit la phrase que voici : « ... Quant aux romanciers et auteurs dramatiques qui se piquent de vivre pour écrire, et qui cherchent l'inspiration ailleurs

que dans la régularité des habitudes et qu'à leur table de travail, leur œuvre est frappée de stérilité par avance... »

C'est, je crois, de Zola, que Bourget a appris les bienfaits du labeur habituel et régulier. Et voilà que nous revenons au maître des *Rougon-Macquart*. Son cas psychologique, étudié d'après nature et d'assez près, a servi de point de départ à cette étude, et c'est encore lui qui nous permettra de résoudre quelques questions complémentaires qui s'imposent.

Vaut-il mieux travailler le soir ou le matin ?

Comment faut-il se mettre à travailler ?

Combien de temps faut-il demeurer au travail ?

Quel genre de travail est le plus profitable ?

J'attache beaucoup d'importance à ces questions de détail. Quiconque soigne une âme faible et veut lui faire contracter une bonne habitude, s'apercevra bientôt qu'il ne suffit pas de donner au malade le conseil de travailler chaque jour, et chaque jour à heure fixe.

Il faut prendre un peu plus de peine. La précision du d ail, voilà qui donne à l'habitude des racines profon es ; sa solidité en dépend.

Pour qu'elle soit valable, chez un nerveux surtout, il faut qu'une bonne habitude confine à la manie. Et n'est-ce p s toujours un petit angle qui nous accroche et nous reti nt le mieux dans toutes les choses de la vie ?...

VI

En précisant les règles d'hygiène qui nous paraissent susceptibles de subvenir pour une part au défaut d'énergie morale, en élaborant un règlement de vie à l'usage d'un paresseux, nous avons dû laisser dans l'ombre deux ou trois points qui méritaient qu'on les approfondît un peu. Il faut, je crois, qu'un médecin de l'âme se fasse comprendre de ses malades, intelligences promptes et inquiètes, toujours proches de la défiance et du découragement. Un névropathe supérieur ne collabore guère à sa guérison s'il ne se fait une idée claire des moyens employés et de leur raison d'être. Avec le plus grand nombre des paresseux qu'il m'a été donné de voir, c'eût été un fâcheux calcul que de rester dans l'arbitraire, et de dicter de haut des ordonnances hermétiques. Contraignez un malade à travailler à heure fixe et pour un temps déterminé, mais dites-lui pourquoi. Expliquez votre tyrannie : on a bien plus de chances de guérir un malade qu'on a, d'abord, intéressé ; et c'est encore un bon moyen d'inspirer confiance que de parler avec logique et de prouver ce que l'on dit.

1° A quelle heure faut-il se mettre à travailler?

— Vous êtes du matin?... Oh! moi, je suis du soir ; les idées ne me viennent qu'entre dix heures et minuit... »

Combien de fois ne l'avez-vous pas entendue cette belle dispute, où tour à tour, on prône — de quel ton

péremptoire ! — le travail de l'aurore comme étant le plus frais, et le travail de nuit comme le plus ardent ?... Beaucoup d'hommes supposent avoir été prédestinés, marqués d'une vocation tout à fait immuable pour le labeur du soir ou celui du matin. Longtemps je me suis cru du soir. Je ne pense plus maintenant que le Destin nous ait à jamais condamnés à préférer l'heure des lampes aux heures du soleil. Je sais bien que la plupart des neurasthéniques ne sont brillants et animés qu'après le dîner, aux lumières ; mais je n'ignore pas non plus qu'ils guérissent beaucoup plus vite lorsqu'on les couche de bonne heure et qu'on utilise au réveil les facultés de leur esprit.

En principe, un seul détail importe pour notre traitement : c'est que le moment du travail soit constamment le même pour un même cerveau, et que ce moment, chaque jour, puisse être réservé à l'activité cérébrale. Dans la pratique, il faut bien tenir compte de l'organisation de la société moderne dans une ville comme Paris. On ne peut sevrer à tout jamais un civilisé de vie mondaine ou de théâtre ; il est donc impossible de consacrer une fois pour toutes ses soirées au travail, sous peine de sacrifices pour le moins inutiles ; et le travail du soir n'aura jamais cette régularité automatique qui supprime l'effort, sert d'énergie aux faibles et de vaillance aux paresseux.

Nous ne disposons vraiment à notre gré que de la matinée, que des deux ou trois heures qui suivent le

réveil, et presque toujours nous pouvons nous éveiller à la même heure, quitte à nous reposer vingt minutes dans la journée, le lendemain d'un jour où nous nous serons couchés tard. A ce motif de commodité journalière joignez cette raison physiologique que le cerveau se congestionne automatiquement, et de, lui-même, se prépare au travail avec une spontanéité et une aisance d'autant plus grandes qu'il sort plus récemment du repos de la nuit. Considérez que tous les grands laborieux dont si souvent nous invoquons le stimulant exemple, Gœthe, Darwin, Hugo, Michelet, Dumas père, Zola ont travaillé tous les matins dès leur réveil, et vous serez conduits à adopter une règle très générale, avec fort peu d'exception. Cette règle pourrait, je crois, se formuler brièvement ainsi :

Pour ne comporter que le strict minimum d'usure nerveuse et de fatigue, le travail de production intellectuelle doit être quotidien, réglé à heure fixe, et matinal.

Mieux vaut, certainement, rédiger le matin ; quiconque est possédé par un sujet intéressant, par la bonne idée fixe, médite tout le jour et se prépare incessamment à l'œuvre. On peut avec grand avantage imiter Michelet qui, le soir, avant le sommeil, comme un enfant répète une leçon, lisait ses notes, les classait, imprégnait son cerveau du chapitre à écrire le lendemain matin, et laissait ses idées germer dans la paix de la nuit. On ne sait quel mystérieux travail nocturne de maturation s'accomplit, quand nous dormons ainsi, et nous nous trou-

vons, au réveil, beaucoup mieux préparés à l'accomplissement.

2° *Comment faut-il se mettre à travailler?*

Un des plus grands laborieux de ce temps-ci m'a dit un jour — et d'abord j'eus peine à le croire — que le travail de toute sa journée était abîmé, mal venu et maussade, si je puis dire, quand une circonstance l'empêchait de se jeter immédiatement au travail en sortant de son lit; il lui suffit de flâner, de musarder quelques minutes, d'ouvrir un livre ou d'écrire une lettre pour que son esprit ne puisse plus s'absorber tout entier dans la tâche quotidienne. J'ai observé, depuis, ces singulières défaillances chez bien d'autres. La faculté d'attention est pour les meilleurs si fragile, qu'il faut la capter, la surprendre avant qu'elle soit tout à fait tirée du sommeil; elle obéit alors passivement, sans se faire prier, à la première injonction, et volontiers elle reste attachée à l'objet où l'on veut la voir s'hypnotiser. A aucun autre moment de la journée on ne la trouve aussi docile. Donc, si vous m'en croyez, après toilette fort sommaire — ce qu'il faut pour avoir l'œil clair et les mains nettes — allez vite au travail dès que vous vous éveillerez; vous serez dispos tout de suite, et d'emblée le cerveau donnera le meilleur de sa création mentale. C'est un petit conseil d'une réelle importance pratique. Presque tous les neurasthéniques qui obéissent strictement à cette prescription s'améliorent rapidement et il n'en est point qui ne parlent de cette détente des nerfs, de cette paix heureuse que fait

descendre en eux, pour le reste du jour, le travail de la matinée.

N'oubliez pas que la plupart des paresseux que nous essayons de guérir appartiennent à la catégorie des névropathes, que les névropathes ont précisément pour caractéristique d'attacher une très grande importance aux questions futiles, qu'il faut les prendre comme on les trouve, et les combattre avec leurs propres armes.

3° *Combien de temps faut-il demeurer au travail?*

Fort peu de temps, en vérité, fort peu de temps bien employé, comme dit le proverbe.

Il va de soi qu'on ne peut donner sur ce point que des conseils individuels proportionnés aux exigences de la profession et au degré de résistance de la machine humaine. Essayez par tâtonnement les forces de chacun — les neurasthéniques et les paresseux ne sont pas gens de longue haleine, — et règlez l'habitude à tant d'heures par jour, selon ce que chacun peut faire. Quand le travail est quotidien, il n'est pas nécessaire de le prolonger bien longtemps pour faire œuvre de quelque ampleur.

Voyez les écrivains ; je les cite toujours, non pas que nos moyens ne soient applicables qu'à eux, mais simplement pour ce motif que leur œuvre accomplie se mesure plus aisément. C'est au train modéré de quatre ou cinq heures par jour de travail écrit, rédigé — un poète conçoit toujours, même en dormant — que Victor Hugo a mis au monde les cinquante volumes (sans compter ceux qu'on nous ménage encore) de l'édition *ne varietur*.

Balzac est mort à cinquante et un ans pour avoir dépassé ces bornes et n'avoir pas suffisamment dormi. Il est mort, surmené par l'excès de travail, n'ayant jamais connu d'autres débauches ; il était chaste et il buvait de l'eau.

Le grand Darwin ne demeurait guère assidu que trois heures, tous les matins ; il y joignait quelque petit quart d'heure, volé, de ci de là, à son éternelle fatigue.

Et c'est encore avec des journées de trois heures que M. Emile Zola nous a donné, à cinquante-sept ans, environ quarante-deux volumes, plutôt nourris et bien venus, n'est-il pas vrai ?... Trois heures de travail par jour ! N'êtes-vous pas frappés de la modicité de l'effort nécessaire, et connaissez-vous rien de plus encourageant que de tels résultats avec de tels moyens ?...

Craignez de surmener un paresseux de bonne volonté. Ne lui demandez tout d'abord qu'une heure de travail ; augmentez progressivement, mais ne le condamnez jamais à des assiduités trop longues ; apprenez-lui à couper sa besogne par un petit repas réconfortant, par quelques minutes de marche, ou, au contraire, par quelques instants de repos sur un lit, si le cerveau s'anémie aisément.

N'avoir qu'une idée directrice, prendre et garder conscience du but, voilà qui nous dispense de très longues séances à notre table de travail. La continuité de la « pensée sur un seul objet multiplie singulièrement la valeur du temps », a dit le physiologiste italien Mosso.

Voilà la plus sage devise ; c'est là qu'il faut chercher la force.

Et d'ailleurs ne trouvez-vous pas qu'on travaille plus vivement quand on a limité son temps ? Qui sait si l'ouvrier mineur n'abattra pas tout autant de besogne dans ses huit heures consenties qu'il n'en fait maintenant en neuf ou dix heures avec la haine de la règle qu'un maître lui a imposée ?...

4° *Quel travail faut-il préférer ?* nous demanderons-nous encore.

Mais, posée en ces termes, la question est un peu trop énigmatique : on ne choisit pas son labeur ; chacun de nous doit se soumettre ou se résigner au métier que sa vocation comporte ou qu'exigent les circonstances. Aussi bien n'est-ce pas de cela que je veux parler, mais d'un tout autre choix où nous sommes plus maîtres.

Dans le domaine des occupations intellectuelles et libérales, deux sortes de travaux peuvent accaparer nos facultés mentales : des travaux d'acquisition, ou au contraire d'activité personnelle, d'érudition ou de création. Certains intellectuels se contentent d'emmagasiner des sensations d'art ou des notions scientifiques : ce sont les dilettantes et les érudits. D'autres, au lieu de faire de leur cerveau un grenier d'abondance, en font une source féconde, et produisent des œuvres que l'on peut nommer œuvres d'art, qu'il s'agisse d'un palais, d'un tableau, d'une symphonie, d'un poème ou d'une trouvaille scientifique.

Les uns reçoivent, les autres donnent. Et tout ce que nous avons appris de physiologie cérébrale dans la première partie de cet ouvrage, nous permet de comprendre anatomiquement ce que veulent dire les mots érudition pure et création personnelle. (Voir chap. III, § 6.)

Les *dilettantes* et les *érudits* n'usent guère que de leurs nerfs de sensibilité, et ils appliquent tout ce qu'ils ont de conscience à percevoir avec intensité et volupté un grand nombre de sensations d'art ou de notions nouvelles.

Les esprits *producteurs* aiguillent, pour ainsi dire, toute leur énergie mentale sur les parties motrices de leur cerveau. Les sensations qui leur viennent en foule, ils ne les enregistrent que faiblement, voulant les transformer tout de suite en œuvres personnelles, en travail accompli. Habituellement peu érudits, à peine conscients du mérite de leurs trouvailles, ce sont les hommes d'action, les créateurs d'œuvres puissantes, ceux dont le nom demeurera inséparable d'un beau livre ou d'une grande découverte : ils sont l'incarnation de la force féconde.

Les *critiques* se font une place intermédiaire. Sans doute ils entrent en action puisqu'ils écrivent et publient; mais ce sont, avant tout, des esprits de compréhension, qui reçoivent en somme bien plus qu'ils ne restituent. Les sensations que leur procurent la nature ou l'œuvre d'autrui, il les emmagasinent, les comparent, les comprennent, en tirent des jugements, en font des idées générales. Leur manière d'être intellectuelle s'étage tout en haut de la hiérarchie des fonctions biologiques, mais

nous avons déjà vu quelles infirmités sont à peu près inséparables de cette suprématie. (Voir p. 165 et suiv.)

Or, le moraliste est conduit à se demander quelle est, de ces façons diverses de travailler, celle qui abîme le moins le système nerveux et qui est le mieux compatible avec l'état de santé souhaitable. Quel choix doit conseiller un hygiéniste de l'âme ?

Théoriquement, il faudrait, pour qu'il y eût harmonie, équilibre, que la quantité et l'intensité des vibrations nerveuses s'évadant de notre cerveau fussent sensiblement égales à la quantité et à l'intensité des vibrations sensitives que les impressions du dehors et les lectures y apportent. L'encombrement n'est pas hygiénique. Le producteur — encore qu'il ne soit que médiocrement conscient — serait donc l'homme le mieux équilibré, le critique se laissant surmener, et enrayer par conséquent, par un surcroît d'érudition, tandis que le pur dilettante, l'inactif érudit, surcharge son cerveau sans aucune compensation.

Pratiquement, voici quels faits ont été observés.

Le *Journal des Goncourt* nous conte qu'à trente ans Michelet souffrait sans relâche d'affreux maux d'estomac et de violentes migraines. Encombré d'érudition, consacrant à la lecture toutes les heures que l'enseignement ne lui prenait pas, il n'avait pas songé encore à accomplir une œuvre personnelle, à projeter hors de soi-même et à fixer, pour le plaisir et l'instruction des autres hommes, les visions dont ce cerveau de grand poète

magnifiait, transfigurait, ressuscitait les faits de notre histoire. Un séjour de six semaines en Italie, en plein repos intellectuel, n'amena point de soulagement appréciable. Il résolut alors de ne plus lire de livres, mais d'en faire à son tour. Du jour où son appareil nerveux sut être aussi « moteur » qu'il avait été « sensitif », du jour où il dépensa sans compter la force nerveuse accumulée en lui par ses lectures, il fut guéri de ses migraines, et il devint grand écrivain, du même coup. C'est, je crois bien, la juste interprétation de ce tout petit document d'histoire littéraire que l'on peut résumer ainsi : Michelet, étant surmené par excès d'érudition, ne trouva de soulagement à cette fatigue que dans l'activité cérébrale.

Je connais d'autres faits semblables. J'ai déjà fait allusion à ces hommes actifs qui ne sont tristes et irritables que le dimanche, et qui souffrent de la migraine ce jour-là, parce qu'ils n'accomplissent point de travail intellectuel : une dépense d'énergie musculaire, une heure de bicyclette fait compensation et les remet en équilibre.

Il est certain que la mélancolie et la tendance au pessimisme apparaissent étroitement liées à l'état de surmenage par excès de sensation. Les cerveaux créateurs ne sont pas foncièrement tristes : quelle que soit, parfois, la désolation des choses qu'ils racontent, on sent presque toujours en eux un invincible amour de la vie, de la force, ou quelque tenace espérance. Personne n'oserait montrer au théâtre ou dans un roman un caractère où se mélangeraient le découragement de vivre et la puis-

sance créatrice. Le *Des Esseintes* de Huysmans est le type du pessimiste saturé de sensations artistiques, surmené d'érudition, et incapable de se décider à monter en chemin de fer. L'erreur commune à cette catégorie d'hommes est de se croire épuisés de fatigue, alors qu'un peu de travail personnel, éliminant leur excès de vibration nerveuse, les allégerait, les soulagerait, et les rendrait plus forts, ou plus légers, ce qui revient au même. Tous les esprits trop nourris, trop érudits, trop pléthoriques, auraient besoin d'agir énormément, de créer sans relâche pour retrouver leur équilibre, pour tuer la mélancolie, maladie souvent déterminée par excès de dépense, mais plus souvent peut-être encore par engorgement, par excès de sensations, comme la goutte est une maladie par nutrition excessive et élimination insuffisante.

Ici encore, nous pouvons étendre à nos idées la formule usitée pour les problèmes de mécanique, et dire : *le pessimisme, le sentiment que la somme du mal surpasse la somme du bien, se rencontre habituellement chez l'homme civilisé en raison directe des notions savantes ou des sensations d'art accumulées dans son cerveau, et en raison inverse du travail intellectuel dépensé*[1]. Peut-être n'avions-vous pas tort de nous demander tout à l'heure quel travail il faut préférer. La physiologie la plus moderne nous conduit à la vieille devise : *Bonum est dif-*

(1) Il n'y a point contradiction entre cette manière de voir et les idées sur la Tristesse émises au chapitre suivant : la tristesse nous paraît liée à l'état de surmenage, y compris le surmenage par excès de sensation.

fusum sui. Le bonheur est dans le fait de s'épancher hors de soi-même. La joie est dans l'activité [1].

Dépensez-vous ; mais non pas seulement en paroles. comme ce merveilleux Villiers de l'Isle-Adam, qui gaspilla et laissa fuir le meilleur de son génie dans des conversations de brasserie. Gardez-vous de prendre le désir pour l'action et la méditation pour l'œuvre. L'esprit n'est pas plus fait pour la méditation pure qu'un navire n'est fait pour aller sur la mer. Un navire n'est point fait pour aller sur la mer, mais pour porter en sécurité et à bon port des hommes et des choses utiles à la vie de l'homme. De même le cerveau n'est pas fait pour errer et stagner dans la méditation, mais pour mener à bonne fin des actes ou des œuvres utiles à la vie cérébrale de l'homme, c'est-à-dire capables de la rendre ou plus belle, ou meilleure ou plus haute, ces trois mots n'en font qu'un.

(1) Dans l'activité d'intensité moyenne, car tout ce qui est excessif, sensation ou mouvement, est accablant pour le fragile système nerveux de l'homme.

CHAPITRE VII

LA TRISTESSE ET SON TRAITEMENT

L'étude de l'émotion : W. James, Lange, Dumas, Ribot. — L'état mental des neurasthéniques. — Modifications expérimentales de l'activité cérébrale : hiérarchie des émotions. — Définition de la tristesse et de la joie. — La douleur humaine ; le pessimisme : conclusion.

I

L'étude des émotions est en pleine ardeur ces temps-ci. Depuis tantôt un quart de siècle l'homme chercheur s'acharnait à tracer la géographie de son cerveau, à limiter, sur l'écorce de ce petit monde, les territoires réservés à tels groupes de nos sensations et aux actes qu'elles font naître. On se repose un peu de cette besogne, aux trois quarts achevée, pour s'intéresser maintenant à l'histoire de ces pays de l'âme, aux variations incessantes de leur activité, à leur indifférence, à leur torpeur, à leurs convulsions.

Après des siècles et des siècles de balbutiements et çà et là, comme toujours, de divagations[1] sur cet admi-

(1) Il convient cependant d'excepter quelques grands esprits, Descartes,

rable sujet, les philosophes — les médecins, pour dire vrai, car ce sont eux qui ont fait ce grand pas — se sont enfin efforcés de connaître avec quelque précision pourquoi nous sommes tristes ou joyeux, comment nous tient la peur, et comment la colère nous emporte dans son galop, pourquoi tel homme est triste et tel autre orgueilleux, pourquoi notre pensée s'endort dans la paresse, ou bien jaillit irrésistiblement en actions ardentes, en paroles écrites ou parlées.

N'est-ce point là matière à intéresser tous ceux d'entre nous qui perçoivent les oscillations de leur âme, à captiver, non pas uniquement les esprits réfléchis, mais ceux qui sentent vivement, si l'on s'en tient à cette psychologie simplifiée, réduite à de la mécanique, concluante et pratique comme une consultation de médecin, que le public le plus parisien [1] a souvent accueillie avec beaucoup de bienveillance, et si ce qu'on en dit est neuf.

Or, des trois livres qui viennent de renouveler notre conception de l'âme humaine en émotion, celui de l'Américain William James n'est pas encore traduit dans notre langue; celui du professeur danois Lange n'est traduit que depuis quelques mois; quant à la thèse

Malebranche et Spinoza, entre autres. Malebranche eut la plus géniale intuition du mécanisme psycho-physiologique de l'émotion tel que Lange commença de le concevoir vers 1885. Quant à Spinoza, il a donné dans une brève phrase de son latin si compréhensif de l'*Ethique* la définition même à laquelle aboutissent les plus récentes données de la psychologie expérimentale.

(1) Je fais allusion aux causeries publiées par le *Figaro* ou par son *Supplément littéraire* sur la *théorie de la sensibilité*, l'*intoxication amoureuse*, le *mécanisme de la jalousie*, la *paresse et son traitement*.

inaugurale de notre compatriote G. Dumas, elle est de date toute récente.

Ce M. G. Dumas, un des meilleurs élèves de Ribot, — vingt-neuf ans, docteur en médecine et professeur de philosophie au collège Chaptal — vient, en effet, d'écrire sur la mélancolie un petit volume très remarqué, où il démontre, à l'aide de bonnes observations médicales, fournies par des malades hypocondriaques ou lipémaniaques, que l'état de tristesse provient d'un état de fatigue, d'épuisement du système nerveux, dont il est le reflet mental. Cet état affectif, comme dit la langue technique, n'est rien autre que la conscience vague d'une faiblesse, d'une impuissance de notre organisme, d'un amoindrissement, durable ou passager, de notre activité circulatoire, et, par suite, de notre activité vitale. Si nous perdons quelqu'un que nous aimons, l'accablement profond où nous voilà plongés n'est pas la conséquence de notre chagrin, mais sa cause.

Comprenez-moi. L'affreux spectacle de la mort, ou l'annonce de la nouvelle fatale, par nos yeux ou par nos oreilles, par notre nerf optique ou par notre nerf auditif, projettent à nos centres nerveux des vibrations si violentes ; ces vibrations elles-mêmes vont éveiller pour les détruire et les dilacérer brutalement des notions si bien ancrées, des associations d'idées si invétérées, des habitudes de l'esprit si enracinées, que le cerveau en est accablé, surmené. Sa vitalité s'épuise, sa tonicité s'amoindrit : dès lors, la circulation s'alanguit, la res-

piration devient faible, nos muscles se détendent, fonctionnent avec mollesse, et de tout notre corps nos nerfs de sensibilité apportent au cerveau la notion continue de faiblesse, de déchéance, d'impouvoir; notre esprit en prend conscience, conscience vague, confuse, et c'est cela qu'on nomme la tristesse.

C'est un cran spécial, un cran inférieur de notre activité cérébrale. Pour peu qu'il y demeure un certain temps, notre esprit en prendra le pli et toutes choses ne lui apparaîtront plus que sous le jour pénible, mélancolique, pessimiste.

La tristesse n'est qu'un symptôme d'une maladie de la vitalité, qu'un appauvrissement de la circulation, d'un ralentissement de la nutrition ; telle est, en somme, l'opinion de Lange, de Ribot, de G. Dumas, et l'on s'accorde à considérer leur doctrine comme la première explication rationnelle qu'on ait donnée de l'Emotion. Un seul point me paraît devoir susciter des objections, la prédominance et le rôle primordial donné aux phénomènes de circulation sanguine, d'anémie et de congestion. Mais ce n'est là qu'une face de la question : le fond même de la doctrine est solidement établi.

II

Lorsque vinrent à ma connaissance tous ces travaux d'un si haut intérêt théorique, je ne pus m'empêcher de

les rapprocher d'un certain nombre de faits, d'une précision plus saisissante encore et d'une portée plus immédiatement pratique, que mon métier de médecin m'a mis à même d'observer et qui, depuis tantôt trois ans, m'avaient conduit, moi très modeste, à des conclusions tout à fait analogues à celles de ces très éminents psychologues.

Chacun sait aujourd'hui ce que veut dire le mot neurasthénie — c'est, avec le mot bicyclette, un des termes les plus usuels de ce temps. Eh bien! c'est l'analyse des symptômes et le traitement de cette instructive névrose, beaucoup trop délaissée par les chercheurs jusqu'à ce jour, qui m'a conduit à entrevoir, puis à comprendre clairement le mécanisme de nos émotions, de la tristesse et de la joie en particulier.

Voici comment :

En dépit de quelques bouffées d'énervement, d'excitation, de joie tumultueuse ou de colère en feu de paille, mes amis les neurasthéniques, dans la majorité des heures de leur vie, sont des faibles aux jambes lasses, à la vitalité languissante, aux digestions paresseuses, à l'activité amoindrie. A certaines heures du jour, aux heures qui suivent le réveil ou qui précèdent les repas, ils ont peine à tenir debout et leur cœur, — un instrument ingénieux comparable à un manomètre [1], permet de mesurer avec précision sa force — leur cœur n'envoie qu'avec mollesse un sang pâle à tous les organes [2].

(1) Le sphygmomètre à ressort de Verdin et Chéron.

(2) Voir les expériences très démonstratives du docteur J. Chéron

Or, la fatigue de l'esprit va constamment de pair avec cet épuisement de l'énergie physique. Pour qui sait regarder de près, l'âme et le corps ont les mêmes oscillations vers la force et vers la faiblesse; les neurasthéniques, les épuisés du système nerveux montrent une fatigue d'âme qui, selon les degrés, se nomme inquiétude, indécision, humilité, paresse, crainte ou mélancolie. Qualités de tant de défauts, ces malades sont habituellement tendres et pitoyables aux misères d'autrui, précisément parce qu'ils souhaitent sans cesse qu'on s'attendrisse et s'apitoie sur leurs propres tourments.

Observez par comparaison les nerveux « hypersthéniques », ceux qui ont de la force en trop. Vous les verrez exubérants d'orgueil, de contentement de soi-même, violents et colères, et toujours à deux doigts de l'exaspération ; ou bien encore courageux comme des lions, rapaces comme des bêtes de proie, inaccessibles à la pitié, parce qu'ils n'ont que faire de pitié pour eux-mêmes.

Le doute, l'humilité, la paresse, la peur, la tristesse, la pitié sont des symptômes, à des degrés divers, de l'épuisement cérébral. L'orgueil, la fatuité, la colère, l'égoïsme, le courage, l'héroïsme, la cruauté sont les manifestations ordinaires de l'exaltation de l'esprit.

La preuve en est aisée à faire. Choisissez un homme

sur la mollesse de contraction du cœur, sur la baisse de la pression sanguine, coïncidant avec la diminution apparente du nombre des globules sanguins dont la cause est une véritable dilution du sang, chez les neurasthéniques et les déprimés.

dans l'une ou l'autre des deux catégories; si c'est un déprimé, donnez-lui quelque bon tonique; donnez-lui des calmants, si c'est un excité : vous le verrez changer d'âme, pour ainsi dire, et littéralement n'être plus le même homme tant qu'il demeurera sous l'influence de la drogue. Tout le monde sait bien qu'il suffit d'un peu d'alcool pour hausser jusqu'à la fureur la plus combative, jusqu'à la fatuité la plus exubérante, jusqu'à la plus cruelle brutalité, le cerveau le plus mollement timoré; et, si vous bromurez à haute dose l'énergumène le plus débordant, vous ne tarderez pas à en faire le plus morne, le plus timide, le plus passif des abêtis.

Les trop faibles et les trop forts, les irrités et les déprimés, voilà la division fondamentale, élémentaire, qu'un moraliste, moins soucieux d'émettre d'élégantes maximes que de soigner des âmes en souffrance, devra solidement établir comme point de départ de son œuvre. Quel peut être, en effet, le but d'une morale, si ce n'est de diminuer, de rapetisser un peu chaque jour le gigantesque champ de la souffrance humaine, de fertiliser ce désert, en empiétant sur ses bords, en multipliant les oasis, en faisant éclore des sources où l'âme brûlée puise un peu d'énergie et d'espoir?

Sous peine de n'être qu'un mot, c'est la morale qui doit donner la paix sur terre aux hommes de bonne volonté. Elle doit enseigner à restituer le calme où était le tourment, la beauté où était le désordre. Or les gens à la force excessive et ceux à l'extrême faiblesse sont en

dehors de l'harmonie. Les faibles se torturent perpétuellement sur eux-mêmes, la crainte et la tristesse les tiennent sans cesse au supplice, tandis que les forts trop actifs, trop conquérants, dévorateurs comme Moloch, ce type du dieu à hypertension, sèment, à peu près inconsciemment du reste, la douleur autour d'eux.

Là voilà, la bonne besogne, le voilà « le devoir présent », le devoir éternel, et non plus à l'état d'aspiration vague, mais à l'état de formule précise : fortifier les épuisés, tâcher de mettre un frein à la violence des forts, faire rentrer ces excessifs dans les zones moyennes...

Et ma phrase n'est pas finie, que j'entends s'insurger de toutes parts l'objection pressante. Mais c'est l'affreux niveau que vous nous proposez, une morale supprimant tout élan généreux et spontané de l'âme, réprouvant tout ce qui n'est pas médiocre et glacé ! C'est la morale de l'indifférence, c'est l'âme marécage que vous voudriez imposer, une manière de petit bouddhisme scientifique et prud'hommesque où jamais homme libre ne voudra se murer...

Je n'ai pas de si noires ni d'aussi sottes intentions.

Certes, on peut rencontrer à mi-chemin de la force excessive et de l'excessive faiblesse, à égale distance du paroxysme et de l'anéantissement, une zone d'indifférence, que Kant envisageait déjà comme un lointain idéal pour les hommes, immobilisés enfin dans l'idée pure, inaccessibles désormais — hormis le cas toujours un peu honteux de maladie — à la tristesse et à la joie, à la colère et à l'effroi.

Cet équilibre trop parfait, cette indéfinie ligne droite ne me semblent pas enviables.

Sevré d'émotions, l'homme n'aura plus de motifs pour agir et ne voudra plus. Ce jour-là, réalisant le vieux souhait bouddhiste, il entrera dans la nuit définitive, retournera à l'immobilité du règne minéral, deviendra sa propre statue, et ce sera vraiment la fin du monde, puisque nos sens ne le percevront plus.

J'estime que, dans l'état actuel de l'humanité, seuls quelques sublimes et farouches rêveurs sont capables d'un si radical nihilisme. Moi qui ne suis très simplement qu'un médecin désireux de mener des malades à guérison, je ne me reconnaîtrais pas le droit, en eussé-je la liberté, de conduire au néant les âmes qui se fieraient à moi pour recouvrer cette vitalité perdue après quoi elles se lamentent.

Notre thérapeutique est autrement modeste : elle se satisfait d'envisager les choses comme suit :

Quand on veut « mettre au vert » des névropathes, ce n'est pas en pays plat qu'il convient de les envoyer, mais bien sur les plateaux de moyenne altitude (500 à 1,000 mètres au-dessus de la mer); de même, c'est un léger degré d'élévation de l'énergie vitale, d'excitation cérébrale, qui leur donne cette sensation de bien-être, de corps léger, de force disponible, cette vivacité de sensations et de mouvements qu'on appelle la joie.

Mais il me faut entrer ici dans quelques explications un peu plus positives.

Les petites expériences cliniques que je vais vous conter, je les ai répétées sur des sujets divers, un nombre considérable de fois; et bien qu'elles aient été faites de médecin à malade, sans trépanation de chien ni éventration de cobaye, je crois pouvoir les considérer comme rigoureusement scientifiques et pour le moins aussi valables qu'une expérience de laboratoire.

III

Un jour, tandis qu'une de mes domestiques allait passer dans sa famille quelques semaines de repos, vint chez moi, pour la remplacer, une servante de rencontre, extraordinairement anémique, maigre et débile. Comme ses jambes fléchissaient sous elle et refusaient presque de la porter, elle me demanda le moyen de recouvrer un peu de force. Au physique, elle présentait tous les symptômes de la dépression neurasthénique et de l'anémie avancée : au moral, c'était une apathique, triste comme les Bretons quand ils ont le mal du pays, peureuse et tressaillant au moindre bruit, abrutie par la peur « de s'en aller de la poitrine », mais douce, soumise, incapable d'un geste brusque ou d'un mot insolent.

Je lui donnai quelques préparations ferrugineuses, sans succès. Au bout de quelques jours, je me décidai à lui faire une transfusion sous-cutanée de sérum artificiel, et j'eus recours d'emblée à une dose exceptionnellement

forte. Je me souviens très nettement d'avoir prononcé cette phrase, bien incapable, j'imagine, de la suggestionner : « Peut-être cela va-t-il vous redonner un peu de ton, je n'en suis pas bien sûr ; en fait de traitement efficace, je ne vois guère que le séjour à la campagne ; il vous faudra retourner au pays... »

Mais une heure ne s'était pas écoulée que j'entendis un étrange vacarme par toute la maison. J'allai voir ce qui se passait et je trouvai singulièrement transformée mon anémique si timide et si défaillante, si douce et si peureuse quelques instants plus tôt ; la joue en feu, les yeux brillants, le verbe haut, le geste exaspéré, elle massacrait la vaisselle, fermait les portes à la volée, apostrophait la cuisinière en termes indignés, bousculait le bébé comme un vague paquet de linge, et donnait tous les signes de la colère dans l'ivresse. Or elle n'avait bu le matin qu'une tasse de lait, et il me fallut reconnaître qu'elle était ivre de sérum [1], comme certains nerveux sont parfois ivres de café [2] ; son système nerveux étant très faible était très irritable, et une dose de tonique qui, pour vous ou pour moi, n'eût fourni qu'une stimulation

(1) J'ai déjà publié, dans les *Bulletins de la Société de thérapeutique*, deux autres cas de griserie par le sérum. Le sérum n'est autre chose que de l'eau salée ; il agit mécaniquement et c'est un phénomène du plus vif intérêt physiologique que cette ivresse provoquée par le frôlement des nerfs sensitifs contenus dans les parois des canaux où circule le sang.

(2) Pour peu que l'on ait soin de commencer le traitement par des doses modérées, le sérum artificiel ne détermine jamais de ces réactions bruyantes. Il faut une dose considérable et, d'autre part, un sujet exceptionnellement excitable, pour obtenir ce phénomène de griserie qu'on n'observe jamais dans une cure méthodiquement conduite.

légère, bouleversait de fond en comble le caractère de cette pauvre fille, lui donnait une autre âme, et brusquement la transportait de l'humilité à l'orgueil — elle ne cessait d'entretenir la cuisinière de sa dignité personnelle et de l'importance de sa famille à Pontivy — de la tristesse à la colère, de la douceur à l'exaspération, de l'impuissance d'agir à l'activité la plus dévorante. On n'imagine pas ce qu'elle a dépensé de contractions musculaires dans cette journée-là ; elle éprouvait le sentiment d'avoir un corps trop léger, prêt à se soulever de terre ; elle était poussée à agir ; sa voix, habituellement sourde et cassée, résonnait comme une fanfare.

Deux jours après, j'eus la curiosité de renouveler la tentative avec une dose de sérum de moitié moindre. Cette fois mon étrange malade n'eut pas de crise de colère, mais seulement de l'impatience et de l'énervement qui se traduisit par des larmes, par des rires bruyants, par un besoin de remuer sans cesse, de gesticuler et de parler à voix très haute, sans autre but appréciable que d'épuiser l'excès de force accumulé par le cerveau.

Quelques jours plus tard, la malade reçut une dose plus modérée encore d'un sérum moins concentré, et je n'obtins qu'un état neutre, sans dépression des facultés mentales, mais sans animation ; c'était la plate indifférence, l'âme-marais, l'ennuyeux équilibre, la médiocrité. Une dernière tentative avec une dose moins faible eut

un résultat plus satisfaisant ; mon anémique dûment tonifiée se sentit forte, calme, heureuse de vivre, joyeuse de pouvoir accomplir son travail ; sous l'influence de la dose qui lui convenait exactement, son visage garda, pendant une dizaine d'heures, ce qu'on est convenu de nommer le rayonnement de la joie ; elle fut d'une humeur charmante et d'une belle activité. Et désormais la même dose détermina presque toujours le même effet.

Après bien des tâtonnements, après avoir frappé tour à tour à la porte de la colère, à la porte des larmes, à la porte de l'énervement, à la porte de l'indifférence, j'avais fini par voir paraître la joie de vivre, le bonheur d'agir, ce qui doit être, en somme, l'état le plus souhaitable de l'âme ; je l'avais rencontrée à cette altitude moyenne, à ce degré d'excitation légère qui est au-dessus de l'indifférence, au-dessous de la colère et de l'énervement. Le cycle était complet. Une pauvre servante anémique dont le cerveau débile réagissait facilement, venait de me révéler et, pour ainsi dire, de me faire toucher du doigt la hiérarchie des émotions humaines.

Ce qui donne à cette petite expérience clinique une incontestable importance, une réelle valeur scientifique, c'est ce fait que tous les toniques, que tous les excitants du système nerveux agissent dans le même sens ; à petite dose, ils procurent la joie ; à dose un peu plus forte, ils vous mènent à la colère.

Pour l'alcool c'est de connaissance vulgaire, depuis Noé, qu'un peu de vin ou qu'un peu d'eau-de-vie nous

mettent en force et en joie, tandis qu'une gorgée de plus nous irrite et nous rend méchants. La caféine agit de même ; on a noté des cas d'ivresse caféique. Il y a mieux : de simples moyens mécaniques, la douche, le massage, les inhalations d'oxygène, l'électricité statique, les bains chauds peuvent donner l'énervement ; on peut se griser de grand air, et je sais des nerveux que le seul fait de prendre beaucoup de nourriture, tout en ne buvant que de l'eau, excite comme d'autres l'abus du vin.

Le doute n'est donc pas permis, et la suggestion n'est point à invoquer[1]. Nous sommes dès maintenant en mesure d'édifier une classification — encore bien sommaire et schématique assurément — et de dresser un tableau synoptique des différents degrés de l'activité cérébrale et des états correspondants de l'âme.

(1) M. le Dr J. Chéron a démontré, du reste, qu'en moins de dix minutes une injection hypodermique de sérum élevait la pression du sang dans les artères et produisait une véritable concentration du sang. Sous l'influence de la stimulation réflexe, la tunique musculaire des vaisseaux se resserre, le calibre de l'arbre circulatoire diminue, il y a chasse d'eau dans les tissus qui entourent l'artère, et les globules rouges, dilués dans une quantité moindre de liquides, apparaissent beaucoup plus nombreux dans le champ du microscope. Cette expérience, je l'ai répétée à trois reprises différentes sur des malades du service du professeur Raymond, à la Salpêtrière : elle m'a constamment donné le même résultat. Le même phénomène d'hyperglobulie instantanée a été constaté — nous l'avons appris récemment — par Winternitz (de Vienne), après la douche froide ; par M. John Mitchell (de New-York), après le massage général ; par le professeur Brouardel, après l'injection de purgatifs salins. Les observations que ces savants ont publiées donnent encore plus d'importance à l'expérience de M. J. Chéron, laquelle date de huit ans. La suggestion pourra-t-elle encore être invoquée, après cela

Tableau synoptique des différents états de l'activité cérébrale.

PRESSION artérielle au manomètre.	ÉTATS D'AME CORRESPONDANTS
30 29	Paroxysme, envie de tuer.
28 27	Grande fureur, gestes et mots paroxystiques, besoin de détruire les objets inanimés.
26 25	Colère.
24 23 22	Enervement, larmes, gestes et cris sans but, uniquement utilisés à dépenser l'excès de force accumulé dans les centres nerveux.
21 20	Courage, vaillance, ardeur au travail.
19 18	Gaieté bruyante, cris de joie. Joie franche.
17 16	Sourire.
15 14	Zone d'indifférence.
13 12 11	Douceur, modestie. Timidité.
10 9 8	Tristesse. Fatigue.
7 6	Paresse.
5 4 3 2 1	Crainte. Terreur.
0	Syncope, anéantissement intellectuel.

On ne saurait trop le relire : malgré sa colonne de chiffres le tableau que voilà n'a aucune prétention mathématique ; c'est un simple « schéma » pour permettre au lecteur d'embrasser d'un coup d'œil cette série, cette échelle d'états d'âme qui naissent ou

meurent en nous selon que le cerveau est excité ou déprimé.

Pour nous renseigner scientifiquement sur l'état de fatigue ou d'exaltation vitale de nos centres nerveux, nous n'avons guère qu'un moyen : mesurer au pouls de l'artère radiale la force de contraction du cœur, la pression du sang dans nos vaisseaux et compter les globules rouges. D'une façon générale on peut dire que, chez un épuisé, la tension artérielle est basse et le sang dilué ; tandis que, chez un excité, il y a hausse considérable de la pression sanguine, concentration du sang et augmentation apparente du nombre des globules.

Mais, ceci bien admis, gardons-nous d'imaginer que tout homme ayant une pression de 30 centimètres de mercure soit nécessairement en proie à des idées de meurtre ; il y a d'homme à homme, pour un même état d'âme, de grosses différences de chiffres. La seule chose qui importe, c'est la hiérarchie des phénomènes, et je crois fermement pour ma part que, dans la grande majorité des cas, l'énergie de contraction du cœur et la tension des artères subissent des oscillations parallèles à celles que subit l'esprit.

Chez les névropathes neurasthéniques dont les observations médicales servent de base à cette étude, les pressions de 13 à 16 centimètres de mercure correspondent généralement à l'équilibre indifférent des facultés mentales. Au-dessous, c'est la zone de la fatigue ; au-dessus, c'est le territoire de l'excitation cérébrale.

En progression descendante, dans les sous-sols de l'âme, si j'ose dire, nous rencontrons successivement la douceur avec la modestie, la timidité, la tristesse boitant au bras de la fatigue, puis la paresse, l'impuissance habituelle à faire effort, et tout au fond la crainte, la terreur.

Ce sont là les symptômes moraux de l'épuisement cérébral.

En progression ascendante, s'étagent au contraire : d'abord la zone de la joie, simple sourire, joie rayonnante, gaieté bruyante, énervement, fou rire, et les larmes sont toutes proches ; puis nous trouvons la zone de l'orgueil et la zone de la colère depuis ses formes les plus tempérées, le courage et l'indignation, jusqu'à la fureur paroxystique, jusqu'au besoin de détruire ou de donner la mort, terme ultime de l'exaltation de l'esprit.

Ne vous semble-t-il pas qu'à cette manière de voir l'étude de notre âme s'éclaire et se simplifie singulièrement ? La doctrine, aujourd'hui consacrée et classique, des « localisations » nous a appris que, çà et là, dans l'écorce de notre cerveau, des territoires spécialisés se chargent de recevoir tel ordre de sensations et d'en garder le souvenir, d'ordonner telle sorte de mouvements, de nous faire voir ou entendre, écrire ou parler, frapper du pied, fermer le poing, rouler les yeux, etc., etc. Au total, ce que nous nommons notre intelligence, ce n'est rien autre chose que la somme de ces sensations reçues, des associations qu'elles forment entre elles et des mouvements qu'elles rendent possibles.

Et voici qu'à présent se révèle l'autre face du grand problème, et que nous apprenons à connaître les variations d'intensité de l'activité cérébrale. Selon que toutes ces zones sensitives et motrices de l'écorce du cerveau humain sont bien ou mal nourries, selon que les cellules qui les constituent sont épuisées ou irritées, nous voyons notre esprit se comporter différemment et revêtir l'aspect des émotions les plus diverses.

Telle que nous pouvons la concevoir maintenant, la peur n'est plus qu'un abaissement de la vitalité, un épuisement de l'énergie musculaire qui donne à notre esprit le sentiment d'infériorité irrémédiable et de lutte inutile. Le courage, c'est, au contraire, un accroissement momentané de nos forces, la conscience irraisonnée d'une vigueur physique indomptable qui nous fait mépriser la mort, ou pour mieux dire, qui nous empêche d'envisager l'idée funèbre. Le courage est de l'optimisme, c'est une puissante espérance, et il faut admirer avec quelle lucidité d'intuition M. Barrès a pénétré cet état d'âme quand il parle de ces Normands, compagnons de Guillaume le Conquérant, « dont la vitalité était si haute qu'elle les empêchait de concevoir le non-être ». Pour la psychologie moderne, le courage n'est qu'un degré moyen d'irritation cérébrale entre la joie et la colère.

Il faut considérer encore comme de l'énergie en trop, comme un besoin de dépenser sa force, l'amour du travail, la vaillance à l'ouvrage. Un nerveux qui ne tra-

vaille pas est toujours irritable, il dépense en vaine colère la vigueur d'âme qu'il possède et dont il aurait pu faire une œuvre. Rappelez-vous l'apaisement joyeux que donne l'accomplissement d'une tâche vraiment proportionnée à l'état de nos forces ; le bon travail use l'excès des nerfs, et nous fatigue tout juste assez pour nous mettre au cran de la joie.

J'ai déjà eu occasion de le montrer précédemment, ce que les hommes ont nommé paresse n'est qu'une des manifestations les plus inévitables de l'hypotension nerveuse, du ralentissement de la nutrition, c'est l'impuissance d'agir passée à l'état d'habitude ; c'est une de ces « aboulies », une de ces maladies de la volonté que M. Ribot nous a montrées indissolublement liées à l'épuisement cérébral.

IV

Et si nous revenons enfin à la tristesse et à la joie, dont nous cherchons à nous faire une idée claire, ne pouvons-nous dès maintenant leur assigner une place précise dans la hiérarchie des émotions ?

Nous pouvons dire que la tristesse, même quand elle nous vient d'une peine morale, n'est que la conscience de l'accablement corporel, de l'atonie de nos organes ; c'est la compagne inséparable du sentiment d'épuisement, de misère physiologique. Quant à la joie, c'est le premier degré de l'exaltation, de l'excitation nerveuse.

L'expérience que je racontais tout à l'heure montre bien qu'il faut la placer immédiatement au-dessus de la zone d'indifférence, au-dessous du courage et de l'indignation, à l'orée du chemin qui mène à la colère. Chaque jour, quelque fait nouveau minutieusement observé, me confirme dans cette opinion qu'entrevoyait déjà très nettement Lange[1].

Ce n'est donc pas dans telle circonstance extérieure à nous, mais en nous-mêmes qu'il faut chercher la cause immédiate de la joie. Les événements de notre vie morale étant les mêmes, nous les envisageons avec espoir ou découragement selon le cran où notre activité vitale est momentanément fixée.

Tout récemment, voici ce que j'ai vu. Dans la rue, devant moi, marche un jeune homme manifestement méridional et probablement névropathe. Depuis quelques instants, un gros nuage lourd nous cache le soleil ; et le jeune homme va, la tête basse, les jambes lourdes, l'air accablé par d'irrémédiables malheurs. Un coup de vent balaye le gros nuage et nous rend la clarté puissante du soleil, et quelques minutes suffisent pour que Werther se change en un gaillard allègre, au pas léger, à l'air vainqueur, à l'œil plein d'insolente complaisance pour les femmes qui passent. Et il ne semble pas du tout s'aper-

(1) L'étude la plus superficielle de l'expression des sentiments suffit à montrer, du reste : 1° que quand les muscles de notre visage sont amollis et détendus, nous sommes fatigués et tristes ; 2° qu'une tension plus haute, qu'un retroussis léger de tous ces mêmes muscles est l'indice de la joie ; 3° que leur crispation violente, que leur contraction forte est le signe de la fureur.

cevoir lui-même du revirement d'âme qu'un rayon de lumière, attisant ses centres nerveux et rehaussant sa pression sanguine, vient d'opérer en lui avec assez d'intensité pour que j'aie pu le remarquer.

L'observation que voici est plus démonstrative encore.

Un de mes neurasthéniques M. D..., en proie à de cruels soucis d'argent, vint un jour à ma consultation particulièrement absorbé par ses préoccupations habituelles ; une dépression physique très marquée et notamment une extrême faiblesse du pouls accompagnaient cet accablement de l'esprit. Mon malade étant rebelle à toute suggestion, je m'efforçai, sans mot dire, de rehausser son énergie par une forte injection sous-cutanée de sérum artificiel, et par une grêle drue d'étincelles de la machine électrique statique.

Le lendemain, voici ce qu'il vint me conter.

« Quelques minutes après vous avoir quitté, tout en songeant obstinément à mes échéances prochaines, je sentis une modification singulière s'opérer peu à peu en moi ; je trouvais mon corps plus léger ; en venant chez vous j'avais peine à mouvoir mes jambes, et maintenant, tout au contraire, j'avais de la force en excès. Malgré moi, malgré mes pensées, je prenais une démarche sautillante et joyeuse et je sifflotais des refrains dénués de mélancolie ; je ne sais quel rythme d'allégresse menait mon corps, tout à l'heure si lourd à mouvoir. Pendant quelques instants encore, je continuai, je crois du moins, à penser triste ; mais bientôt je dus

reconnaître que mes idées elles-mêmes se modifiaient irrésistiblement. Sans qu'aucun motif plausible d'espoir fût intervenu, j'entrevoyais la possibilité de solutions heureuses ; l'optimisme, la joie étaient entrés en moi pour quelques heures. Il y avait longtemps que je n'avais reçu leur visite... »

A cent reprises différentes, j'ai observé le même fait dans les conditions pareilles[1].

Pour aboutir au même résultat, pour gagner ce sommet d'excitation légère, domaine de la joie, d'où l'on n'aperçoit plus la vallée de misère, combien d'hommes s'empoisonnent d'alcool, d'opium, d'éther, de morphine, sur cette vieille terre, qui se croit très civilisée, et qui en est encore aux procédés les plus sauvages pour se donner l'oubli ! « Ces paradis artificiels », comme les nommait Baudelaire, avec leurs lendemains de honte et de pire fatigue, ces poisons qui nous font esclaves et finissent par nous tuer, ces faux amis qui ne nous procurent l'oubli qu'en nous menant à l'abrutissement ou à la fureur, ne sont pas un juste moyen de donner la joie à ces âmes meurtries, tombées au cran de la détresse chronique, qu'ont les névropathes héréditaires et les grands épuisés du système nerveux.

Il faut que les hommes le sachent : sans recourir à ces

(1) Inutile de répéter que je me suis très soigneusement mis en garde contre l'élément suggestion ; il ne joue certainement pas de rôle dans cette série d'effets thérapeutiques qui ont pour contrôle objectif la hausse de la pression sanguine et la concentration du sang, le tassement des globules rouges.

sournoises et mensongères drogues, on peut rehausser son esprit jusqu'à la joie de vivre et jusqu'à l'espérance, par des procédés légitimes, en recourant aux sources naturelles de la force humaine par des stimulations purement mécaniques de nos nerfs sensitifs. J'ai dit ailleurs et j'ai suffisamment prouvé, je crois, que c'est la sensibilité qui est la mère de notre force : cherchons-la partout où elle est pour lui fournir une éducation nouvelle, une « culture du moi », dirait M. Barrès, des stimulations méthodiques, diront les médecins et les physiologistes.

Avec précautions, pour éviter le surmenage, en y mettant un peu d'habileté technique, pour éviter les sursauts brusques, donnez de la musique à vos nerfs acoustiques et du massage aux nerfs de vos muscles, de beaux spectacles à vos yeux, des frictions au gant de crin ou des étincelles statiques aux nerfs de votre peau, de l'air vif à vos poumons, du sérum au torrent sanguin, un régime à votre estomac, et vous accroîtrez vos forces et vous diminuerez d'autant votre tristesse habituelle.

La tonicité de vos muscles étant supérieure et votre sang plus concentré, toutes vos glandes sécrétant avec plus d'abondance et l'appétit vous revenant, toutes vos fonctions s'exerçant d'une manière plus vivace, la représentation mentale que vous vous ferez de vous-même sera celle d'un homme puissant et souple, capable de briser ou de tourner presque tous les obstacles ; vous tirerez profit des plus piquants ennuis quotidiens, vous aurez le

besoin d'agir, de dépenser de l'énergie. Croyez-moi, la mélancolie ne va jamais de pair avec ce degré-là de l'activité de l'esprit.

V

Et maintenant je supplie qu'on ne me fasse pas dire que je mets le bonheur terrestre, la fin de la douleur humaine dans le massage suédois ou dans la douche en jet brisé. Il n'y a pas de fin de la douleur humaine ; empêcher l'homme de souffrir n'est dans la trousse d'aucun chirurgien, dans l'officine d'aucun droguiste, dans les préceptes d'aucun pasteur d'âmes ; le pourrait-on qu'il ne faudrait sans doute pas le faire, puisque la douleur est, en somme, la seule raison forte que les individus, comme les peuples, aient d'agir et de progresser.

Mais mon ambition est autrement limitée et modeste.

Médecin, je n'entends guérir qu'une certaine catégorie de malades d'esprit. Ce que j'affirme pour l'avoir vu cent fois, c'est que l'on peut soigner utilement et rationnellement l'ennui stagnant, la tristesse chronique, la mélancolie sans motifs, le pessimisme de tempérament, cette tendance à ne rien voir que sous des couleurs noires, à se torturer perpétuellement soi-même, à désoler sans trêve son entourage, qui est l'une des maladies d'âme les plus fréquentes du temps présent.

Comme cet état s'accompagne très régulièrement

d'épuisement nerveux total, de paralysie de la volonté et de l'attention volontaire, d'impuissance à mener à fin un acte utile, il y a là un désordre de l'âme, un gaspillage d'énergie et une souffrance pour rien, qui révoltent le moraliste et appellent le médecin.

Dès lors, le problème de thérapeutique se réduit à ceci : trouver les meilleurs stimulants méthodiques pour un tempérament donné ; rechercher par tâtonnements la dose qui suffit pour hausser momentanément ce système nerveux au cran de l'énergie et de la joie ; commencer par de faibles doses pour éviter le surmenage ou l'exaltation ; multiplier les stimulants méthodiques de telle sorte que leur action s'additionne et se surajoute ; faire prendre au système nerveux l'habitude de demeurer à un léger degré d'hypertension, même après la suppression du traitement[1]. Une fois la cure finie, il faut que la tonicité nerveuse se suffise à elle-même et tienne toute seule, comme tient un plein cintre après qu'on lui a retiré ses étais.

Quand le malade aura acquis la force à dose suffisante pour qu'elle le gêne et l'importune un peu, pour qu'il éprouve le besoin de la restituer et de la dépenser en actes, occupez-vous à déplacer ses idées fixes en lui procurant une ambition proportionnée à ses aptitudes,

(1) Une récente et vraiment admirable expérience de M. François Franck nous montre comment la cellule nerveuse peut prendre mécaniquement une habitude et nous révèle le secret de cet invincible besoin d'imiter et de recommencer qui est au fond de la nature humaine. Voir au chapitre x pour la description de cette expérience.

en l'astreignant à un travail utile et régulier. C'est alors seulement que vous l'aurez guéri.

Tout cela ne montre-t-il pas une fois de plus avec une grande évidence l'indifférence souveraine de la nature à notre égard?

Dans la détresse, nous l'invectivons comme la pire des marâtres, et nous la bénissons dans le plaisir comme une chère bienfaitrice, alors que plaisir et douleur dépendent seulement de nous, de la façon dont nos centres nerveux réagissent aux vibrations du dehors, et de l'intensité de cette réaction.

C'est notre état de force ou de fatigue, c'est le degré d'activité de notre cerveau qui nous fait considérer tel événement comme une peine ou comme une joie, qui nous fait estimer la vie tantôt comme le plus grand des biens et tantôt comme la plus sinistre des mystifications. Nous pouvons calculer en chiffres, au manomètre, avec une précision médiocre à l'heure actuelle, mais qui deviendra mathématique dans l'avenir, à quel degré d'excitation nerveuse est un esprit joyeux ou désolé, vaillant ou découragé; une thérapeutique rationnelle nous permet en quelques minutes, par une stimulation purement mécanique des centres nerveux, de substituer l'espérance à l'ennui, la force et le besoin d'agir à ce que Baudelaire nommait « la morne incuriosité ». C'est la preuve expérimentale, aussi démonstrative qu'on le peut souhaiter, des géniales intuitions de Spinoza, qui,

vers le milieu du XVIIe siècle, définissait les émotions « des affections corporelles par où l'énergie de notre personne physique est accrue ou diminuée, réjouie ou accablée, nos idées se mettant du même coup à l'unisson ».

Que vont dire les pessimistes de cette manière de voir? Peut-être trouvera-t-on qu'elle découronne un peu leur doctrine et dépoétise leur attitude, que le bon sens vulgaire attribuait par trop grossièrement à des digestions pénibles, et que la plus moderne psychologie met sur le compte d'un état d'âme individuel, d'un épuisement du système nerveux, ce qui n'est pas si différent. Les pessimistes ne manqueront point de répondre que rien de tout cela n'importe à leur philosophie, puisqu'au demeurant l'homme est triste ; et que le monde est fort mal fait, puisque notre cerveau, qui seul nous le révèle, est si souvent contraint à n'enregistrer l'univers que sous un jour cruel et douloureux. Quoi que l'on dise, les doctrinaires finissent toujours par aboutir à leur doctrine ; il serait puéril de chercher à les convertir, autrement qu'en leur proposant le traitement ci-dessus indiqué.

Nous qui ne saurions être ni pessimistes ni le contraire, nous qui voyons le monde extérieur comme un vaste océan de vibrations sans âme, sans malignité ni tendresse, constatons simplement qu'une certaine forme de tristesse, la plus inutile, la plus évidemment morbide,

est curable. Le traitement de la dépression triste existe ; il est logique et en fait efficace, et l'on peut, certes, s'en réjouir.

Mais il faut se féliciter en même temps de la modestie des moyens curatifs dont dispose notre médecine des âmes. Voyez-vous M. Homais maître de pourchasser toute rêverie mélancolique et de faire régner universellement sa lourde joie ?...

N'oublions pas que la plus noble poésie est née de la douleur ; que la souffrance humaine nous a valu la pitié, la tendresse ; que le chagrin nous a souvent contraints soit à de hautes réflexions, soit à l'activité salutaire. N'oublions pas non plus que le cerveau de l'homme ne perçoit que des différences, et qu'une joie qui ne finirait pas, demeurerait inaperçue. C'est quand il commence à venir ou quand il cesse d'être que nous goûtons notre bonheur. Et je comprends le chevalier Tannhauser à qui les perpétuelles délices du Vénusberg ne procurent plus que l'ennui, et qui demande à s'en aller souffrir et travailler comme les autres.

CHAPITRE VIII

LA MÉDECINE DES PASSIONS

L'intoxication amoureuse. — L'antidote; une lettre de femme. — Le phénomène-jalousie ; le jaloux de minuit. — Le flirt et l'amour platonique. — Thérapeutique de l'amour.

I

Un peu surpris de voir le médecin prendre de jour en jour plus d'importance et tenir plus de place dans la société d'aujourd'hui, les gens d'esprit nous reprochent volontiers de nous mêler de tout jusqu'à l'abus.

Bien au contraire, je suis enclin à croire — ce livre le montre amplement — que le médecin ne se mêle pas encore d'un assez grand nombre de choses, et qu'il a tort d'abandonner entièrement aux romanciers le beau domaine des maladies de l'âme. Sans doute les ressources de leur talent sont inépuisables, et leur savoir du cœur humain fait mon admiration ; mais sans doute peut-on leur reprocher sans injustice de tourner un peu, comme on dit, dans le même cercle, et de ne pas sortir souvent

du récit, tragique ou comique, superficiel ou fouillé, austère ou voluptueux, poétique ou philosophique, de l'inévitable adultère.

Nous prendrions tout autrement l'amour. De son étude nous ferions une science plus positive, et, comme on verra, plus pratique, une sorte de pathologie didactique du cœur en tant que viscère sentimental : cette pathologie comprendrait, comme l'autre, l'analyse des causes, la pathogénie ou interprétation du mécanisme morbide, les symptômes, le diagnostic, le pronostic et le traitement, car guérir ceux qui souffrent est le but que nous poursuivons.

Un exemple fera comprendre aisément ma pensée et permettra de croire qu'elle n'est pas uniquement paradoxale.

Envisagez le phénomène « Amour sentimental ». Il évolue quelquefois sainement ; il est souvent pathologique. Toutes les fois qu'on dit d'un homme : « il est amoureux fou, amoureux sans espoir, amoureux platonique », on désigne par ces expressions une personne atteinte d'une « affection », d'une maladie d'âme qui passe pour être cruelle, au point de déterminer des souffrances, qui, d'avis unanimes, comptent parmi les plus déchirantes qui soient.

Depuis qu'il y a des poètes on l'a chantée sur tous les tons, décrite sous toutes ses faces, cette passion amoureuse. Mais je ne vois guère que deux grands romanciers qui aient cherché à déterminer la nature du

mal, à en saisir le mécanisme, à en écrire la « patho génie »[1].

(1) En revanche, les philosophes se sont longuement occupés de l'amour et chacun donne de la passion une définition plus ou moins abstraite. Peut-être n'est-il pas inutile d'énumérer ici brièvement les plus retentissantes d'entre ces théories.

Pour Bain, l'amour est une émotion tendre compliquée de plusieurs sentiments secondaires, et Sergi se contente d'ajouter à cette définition l'idée du stimulant à la reproduction. Mantégazza confond l'amour avec les émotions qui servent d'excitation au simple désir sexuel.

Suivant Schopenhauer l'amour n'est qu'une manifestation de l'instinct sexuel développé par l'Inconscient jusqu'à devenir irrésistible ; s'il pousse deux individus de sexe différent à se rechercher, c'est seulement pour la procréation d'un enfant se rapprochant le plus possible de l'idéal de l'espèce.

Hartmann, fils intellectuel de Schopenhauer, s'est contenté de pousser sa doctrine à l'extrême et de grandir encore le rôle attribué à cette entité mystérieuse et quelque peu artificielle que son maître et lui appellent l'Inconscient.

M. Pierre Janet identifie formellement l'amour à une maladie : elle naît en nous dans un moment de dépression, d'épuisement nerveux, et évolue à la manière des psychoses, des maladies de l'esprit.

M. Gaston Danville, dans un petit volume de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, discute pied à pied les doctrines de ses devanciers, et tient l'amour pour un état physiologique, nullement pathologique. Il aboutit à cette définition assez explicite pour se passer de commentaires : « L'Amour est une entité emotive spécifique consistant dans une variation plus ou moins permanente de l'état affectif et mental d'un sujet, à l'occasion de la réalisation — par la mise en jeu fortuite d'un processus mental spécialisé — d'une systématisation exclusive et consciente de son instinct sexuel, sur un individu de l'autre sexe. Le plus souvent ce phénomène ne va pas sans l'exaltation du désir. »

Dans ses *Paradoxes psychologiques*. M. Max Nordau adopte la théorie de Schopenhauer et de Hartmann, amplifiée de cette idée que chacun de nous est poussé à réaliser un idéal intime que nous avons sans le savoir.

Herbert Spencer et M. Ribot considèrent l'amour sexuel comme identique à l'instinct de la reproduction, compliqué par l'adjonction d'une foule de sentiments, celui que produit la beauté personnelle, ceux qui constituent le simple attachement, le respect, l'amour de l'approbation, l'amour-propre, l'amour de la possession, l'amour de la liberté (?), la sympathie. Au total c'est un agrégat immense de presque toutes les excitations élémentaires dont nous sommes capables, et de là résulte son pouvoir irrésistible. « L'Instinct sexuel, ajoute M. Ribot, reste le centre autour duquel tout gravite ; rien n'est que par lui ; le caractère, l'imagination, la vanité, l'imitation, la morale, le temps, les lieux et bien d'autres circonstances individuelles ou influences sociales, donnent à l'amour comme émotion ou passion une plasticité sans limites...

Stendahl a comparé le « coup de foudre » au phénomène physique de la cristallisation instantanée. Le mot a fait fortune, et véritablement on ne sait trop pourquoi, car la trouvaille était facile à ce qu'il semble, et le grand Beyle a d'autres gloires à son actif.

Mais Alphonse Daudet a décrit l'amour maladif et révélé son mécanisme avec une justesse merveilleuse vraiment, et une précision quasi scientifique. Dans son roman intitulé *Sapho* et qui est, je crois, son chef-d'œuvre, son héros s'éprend d'une femme indigne d'être sa compagne. Tout d'abord elle ne lui plaît guère, mais le charme vient lentement ; il s'accoutume à sa présence : elle lui devient nécessaire ; il se méprise, il la méprise ; ils se querellent constamment. Mais la chaîne est rivée, il ne peut plus vivre sans elle, et pour retrouver cette femme qui, littéralement, empoisonne sa vie, il devient peu à peu capable de toutes les lâchetés, des pires avilissements.

Il suffit d'avoir observé un alcoolique et un morphinomane pour être frappé de l'identité absolue du processus pathologique.

Que souvent il atteigne les limites de la folie, chacun le sait, mais en cela il ne diffère pas de la plupart des émotions. Il y a les formes impulsives et irrésistibles de l'amour (érotomanie, etc.) ; elles restent dan la nature : sa vraie pathologie est ailleurs, elle est hors de la nature. »

Enfin mon éminent confrère, le professeur Grasset (de Montpellier), dans son charmant petit ouvrage sur *Un médecin de l'Amour au temps de Marivaux* (G. Masson, édit.), comparant la doctrine de Boissier de Sauvages à celle des psychologues modernes, déclare nettement que pour lui l'amour, habituellement physiologique, devient morbide toutes les fois qu'il se développe sur un terrain névropathique, chez un homme au système nerveux malade. C'est la doctrine même que je soutiens depuis six ans.

Être amoureux maladivement, cela consiste, n'est-ce pas, à ne plus pouvoir vivre loin de l'objet aimé, à souffrir quand il n'est plus là, à le revoir le plus souvent possible, à se sentir, quand on le quitte, plus amoureux qu'avant, plus intoxiqué que jamais. De même, le morphinomane ne sait plus vivre sans sa drogue chérie, ne trouve la paix qu'avec elle, et devient plus malade à mesure qu'il en abuse. L'avilissement de la volonté, la déchéance progressive, le cercle vicieux sont les mêmes dans les deux cas.

Donc, première conclusion : certaines maladies morales évoluent d'une manière absolument comparable aux maladies qu'on nous apprend à connaître à la Faculté. L'amour sentimental, notamment, doit être rangé au nombre des « Intoxications passionnelles ,« au même titre que l'alcoolisme, l'éthéromanie, la morphinomanie, la cocaïnomanie, etc.

Assimiler l'amour à un poison, oh ! le singulier paradoxe ! L'amour, ce qu'il y a de plus noble sur cette terre, l'excuse de la vie, la raison d'être ici-bas, l'amour qui nous fait naître et qui nous perpétue, le Saint Amour enfin, source de toute joie !

Entendons-nous et précisons un peu.

Il y a le bon vin, qui rend l'âme meilleure ; il y a l'alcool mauvais qui rend sauvage, féroce et brute. De même ne pensez-vous pas qu'il y ait au moins deux amours? Et ce n'est pas le platonique et le charnel que je veux dire, car je ne connais pas de distinction plus

factice que celle-là. Il y a deux amours autrement dissemblables : l'un joyeux, alerte et sain, sans remords et sans amertume, le jeune et bel amour qui rend la vie charmante et qui est notre récompense ; l'autre triste, plaintif, maladif, plus près des larmes que du rire, qui amollit, qui nous rend bêtes et transis — je ne parle que pour les hommes — qui nous fait cruellement souffrir, la maladie sentimentale, extrêmement fréquente, quoi qu'on dise, en ce temps de flirts sans aboutissants, en cette fin de siècle où les femmes se vantent d'être des « allumeuses », où l'on commence sans finir, où l'on rêvasse sans agir. Aimer, c'est toujours bien. Être amoureux, c'est autre chose.

Passionnément ou platoniquement — mais platoniquement surtout, soyez-en sûrs — l'état d'être amoureux, avec tout ce que ce mot-là comporte de lâcheté, d'aveuglement, de maladresse et de mélancolie, c'est, à n'en pas douter, un empoisonnement de l'âme tout à fait comparable aux autres intoxications appelées volontaires. Ce poison-là n'appartient ni à la chimie minérale, ni à la chimie organique ; il appartient à la psychologie, mais c'est un poison tout de même, se comportant comme un poison. Qu'il s'agisse de l'alcool, de l'éther, de l'opium, du tabac, du haschisch, de la morphine ou de la cocaïne, les effets, plus ou moins violents, sont identiques sur nos facultés. Qu'il s'agisse d'amour, de passion sentimentale, même évolution et mêmes résultats.

C'est ce qu'il me faut démontrer.

Voyez d'abord comment ils se comportent, les intoxiqués volontaires dans le domaine médical, l'alcoolique ou le morphinomane, le fumeur d'opium en Chine, ou le fumeur de tabac à Paris.

Ça débute ordinairement sans entrain ni enthousiasme. Le tabac donne des nausées, la morphine provoque d'affreux vomissements, et lapremière fois que l'on abuse des liqueurs, on a mal... aux cheveux d'une façon très peu réjouissante. Le néophyte en est tout refroidi. Pourtant on dit que s'est si bon ! Il y revient, par curiosité, ou par désœuvrement, ou pour faire comme les autres. Ce n'est pas encore excellent, mais cela se tolère mieux : c'est moins mauvais qu'on n'aurait cru.

Lentement, le charme apparaît. L'alcool met en douce joie, la morphine apaise et vous donne une exquise béatitude, la fumée berce la rêverie et facilite le travail ; on y trouve, non pas des délices incomparables, mais une adorable paresse, le sentiment de n'être plus guère responsable et de céder à quelque chose de plus fort que sa volonté. Et puis, une fois n'est pas coutume. On s'arrête quand on veut bien.

A ce moment intervient un gêneur qui ne manque pas de vous dire :

— Prenez garde, mon cher, vous savez où ça peut mener !

On lui répond par un haussement d'épaules. Avec cela que l'on est homme à se laisser prendre pour tout de bon ! A dater de ce jour on est menteur et cachottier. On

fume dans les coins, on se pique à la dérobée, on boit quand personne n'est plus là. Et l'on devient extrêmement habile pour échapper aux donneurs de conseils, à ces importuns qui ne comprennent pas, qui se mêlent de ce qui ne les regarde en aucune façon. La volonté n'est-elle pas là ? Demain, il suffira de vouloir pour cesser.

Et doucement l'habitude s'installe ; or l'habitude, ce n'est rien autre chose que la maladie de la volonté, atrophiée, paralysée, incapable de réagir. Les premiers temps, du reste, à quoi bon faire un tel effort ! On a tout le plaisir, et pas encore un inconvénient. Seulement on s'isole, on perd de son activité, on devient casanier, on devient rêvasseur. Mais quelle douce rêverie, et comme c'est gentil, loin des hommes grossiers, d'avoir là une amie fidèle, une consolatrice qui jamais ne se fait prier, la bonne pipe, le vieux flacon ou la seringue de Pravaz, la jolie seringue d'argent qui nous attend, dans son bel étui de velours, couchée entre ses deux aiguilles acérées !

Mais voilà que la dose d'hier ne suffit plus. Pour atteindre l'ivresse, le délicieux moment de l'oubli, il faut en prendre davantage, tous les jours un peu plus. On ne revient pas en arrière.

Alors on s'inquiète un peu. On décide de renoncer à son habitude chérie... pas aujourd'hui ; demain. Et l'on remet de jour en jour. Mais quand arrive le moment de la décision, le courage défaille, la volonté n'est plus. Sitôt qu'on a cédé bien lâchement, le remords vient, et

l'espérance, la certitude que demain on sera plus fort. On n'est jamais plus fort demain.

Et le poison devient la grande, l'unique nécessité de l'existence. Loin de lui et sans lui, on n'est plus bon à rien. Pour manger, pour dormir, pour être intelligent, pour travailler, pour être soi, il faut fumer, ou boire, ou se morphiniser. Sans cela, c'est le vague à l'âme, l'impossibilité de fixer son attention, c'est l'abrutissement, la torpeur, l'hébétude. Seul le poison fait retrouver l'excitation nécessaire, et chaque jour il faut une dose plus forte pour une excitation plus courte chaque jour.

Cependant, on maigrit, on pâlit, on est triste. On est facile aux larmes et prompt à la querelle. L'idée fixe domine tout. On prend la vie et les hommes en grippe. La mémoire se noie, l'esprit n'est plus lucide, le corps est faible, on vieillit vite. D'ailleurs, on ne dort plus, on somnole péniblement; on ne vit plus, on végète languissamment.

A cette phase, essayez un peu de sevrer l'intoxiqué de son poison. Cela le rend horriblement malade. Le fumeur, sans sa cigarette, n'est qu'énervé et irritable : l'alcoolique sans son alcool a du *delirium tremens*, des hallucinations, des crises de fureur et de véritable folie ; et les pauvres morphinomanes ! Il faut les entendre pleurer, supplier et hurler après leur bien aimée morphine; ils se traînent à deux genoux, ils vous implorent à mains jointes, ils feraient toutes les bassesses.

Et ça finit lugubrement : la mort à l'hôpital, le suicide, ou l'asile d'aliénés.

Le remède?... Il n'y en a pas d'autre que l'isolement, l'internement dans une maison de santé, loin des parents, loin des amis, sous la garde d'un médecin qui vous règle la dose et la diminue peu à peu. Le traitement est dur et long. Avec leur isolement et leur douche, les médecins vous refont une volonté. Vous rentrez guéri dans le monde... et vous recommencez, le plus souvent, six mois après.

Et maintenant, prenez le cas d'un homme féru d'amour, et dites-moi si ce n'est pas, à très peu près, la même chose.

Qu'il s'agisse d'un flirt convaincu avec une mondaine, ou de la liaison de Jean Gaussin et de *Sapho*, vous retrouverez une à une toutes les phases ci-dessus décrites de l'intoxication volontaire.

Ça débute souvent sans entrain ni enthousiasme. Vous ne la trouvez pas étonnamment jolie, et sa conversation ne vous enchante pas. Vous vous étonnez, même, qu'elle soit entourée, que d'autres lui fassent la cour ou se soient ruinés pour elle. Un peu plus tard, le hasard vous rapproche. Vous causez de nouveau, par curiosité ou par désœuvrement, ou pour faire comme les autres. Ça n'est pas encore une ivresse, mais cela se tolère mieux. Elle est coquette, elle est aimable et moins sotte, ma foi, et plus jolie qu'on n'aurait cru.

Lentement, le charme apparaît. Une intimité progressive et jalouse vous unit. Vous y trouvez, non pas encore des délices incomparables, mais une amusante paresse à vous laisser aller. Vous vous voyez d'une façon suivie : maintenant, l'habitude est prise.

A ce moment, intervient un gêneur qui ne manque pas de vous dire :

— Prenez garde, mon cher, rien n'est « vidant » comme le flirt, rien n'est terrible comme un « collage »; vous savez où ça peut mener !

On lui répond par un haussement d'épaules. Avec cela que l'on est homme à se laisser pincer pour de bon !

A dater de ce jour... Mais, voir plus haut, je ne pourrais que me répéter mot pour mot, et les vers d'Émile Augier, mis en musique par Gounod, s'appliquent aussi bien à la seringue de Pravaz qu'à la femme qui vous domine :

> ... Elles me viennent d'où ma vie
> Pend désormais.
> De celle-là pour qui j'oublie
> Ceux que j'aimais !

Oui, les premiers temps, c'est exquis. On n'a que la douceur d'une intimité qui commence. Puis, on y rêve, dès qu'on est seul. On revit, minute à minute, les heures passées auprès d'Elle; on s'hypnotise sur le souvenir d'un de ses gestes ou d'un de ses regards. On devient casanier, on devient rêvasseur, inactif, triste, monomane. On commence à souffrir loin d'elle, elle

vous manque abominablement; il faut la voir chaque jour et chaque fois qu'on l'a revue, on repart un peu plus malade, un peu plus intoxiqué d'elle. On veut rompre, on a peur, on voudrait en finir. Essayez donc, si vous pouvez!

Loin d'elle, vous n'existez pas, et vous criez après sa présence adorée, moins bruyamment que le morphinomane, parce que vous avez honte, mais pitoyablement et cruellement tout de même. Cependant, on pâlit, on maigrit, on est triste. On est facile aux larmes et prompt à la querelle. L'idée fixe domine tout. On ne dort plus et l'on languit. C'est la même chose, vous dis-je!

Il est trop tard pour rompre, ou bien les séparations sont des crucifiements atroces. Relisez dans *Sapho* la mort de la petite Alice Doré, et la poignante scène de l'adieu dans le bois de Chaville. Médicalement, c'est pareil : Fanny Legrand est textuellement l'intoxication volontaire[1] de Jean Gaussin.

Ce qui caractérise également l'état d'être amoureux et l'état d'être alcoolique ou morphinomane, c'est la douleur de vivre loin de l'objet aimé, l'augmentation du mal après chaque rencontre, après chaque absorption nouvelle du poison; et c'est ce cercle vicieux : n'être apaisé dans sa souffrance que par une satisfaction qui

(1) Intoxication volontaire est le mot consacré, mais je ne pense pas qu'il soit utile de faire remarquer combien il est impropre. Les habitudes déplorables prises par les nerveux sont prises évidemment par insuffisance de la volonté.

l'entretient et qui l'augmente sitôt après. Même diminution de la lucidité d'esprit, même faiblesse et mêmes lâchetés.

Quant à la façon dont cela se termine, elle diffère un peu dans la majorité des cas. Je sais bien qu'il y a des ratés, des aliénés, des meurtriers et des suicidés par amour; mais la proportion en est, Dieu merci, très minime, étant donné le nombre formidable des amoureux sur cette terre.

Généralement, on guérit de l'amour maladif. Un voyage, un événement important de la vie, ou simplement l'ennui des choses monotones constituent une thérapeutique efficace, le plus souvent. L'isolement, l'éloignement sont encore le meilleur remède, et je ne vois aucun inconvédient à y adjoindre la douche en pluie.

Certes, les premiers jours de séparation sont atroces; le vieil amour ressort et crie plus cruellement que iamais. Mais le temps apaise et guérit, et cela vous fait, pour plus tard, de beaux souvenirs tout mêlés d'amertume et de charme.

Du reste, quand on est guéri, il arrive aussi que l'on recommence, six mois après, ou plus vite encore, avec une autre enchanteresse, plus rarement avec la même.

Ainsi donc, puisque j'ai pu faire ce jeu de me servir des mêmes mots, de répéter les mêmes choses, à propos de morphine, et à propos d'amour, l'amour sentimental est décidément du même ordre — causes, début, symptômes, marche, terminaison, diagnostic et traitement —

que les intoxications volontaires décrites par les médecins.

Seulement, parmi les poisons, l'amour est l'un des plus bénins, l'un de ceux dont l'action nocive s'émousse le plus aisément.

Au point de vue de la gravité du péril, voici donc la classification que je propose :

1° L'Alcool, qui fait tant de criminels et tant d'hérédités terribles.

2° L'Opium et le Haschisch, que nous connaissons moins ; très redoutables tout de même. (On dit que le mot assassin dérive du mot « haschischin ».)

3° La Morphine, la Cocaïne et l'Éther, qui finissent souvent par l'aliénation mentale.

4° Le Tabac, que bien des gens tolèrent sans en souffrir sensiblement. Il se contente d'abrutir, d'embuer la mémoire, d'obnibuler l'intelligence. On n'en meurt guère que par *angine de poitrine* ou *cancer des fumeurs*, et dans une proportion qui n'est pas très considérable.

5° L'Amour, tout en bas de l'échelle, moins méchant que les autres et moins irréparable sinon moins cruel, puisque l'homme finit presque toujours par se blaser, et puisque les pires coquettes ne peuvent guère se vanter que de rares suicides et de quelques duels — au premier sang pour la plupart.

II

La publication dans le *Figaro* de la théorie qu'on vient de lire me valut une lettre si peu banale et qui confirme si bien ma manière de voir, que je ne résiste pas au plaisir de la donner ici :

« Votre parallèle entre l'amour sentimental et l'empoisonnement volontaire par l'alcool et la morphine a vivement intéressé beaucoup de gens autour de moi, et vous pouvez être certain que votre article a fourni le sujet de nombreuses conversations. Je crois l'idée tout à fait neuve et juste, mais je n'aime pas la moralité fantaisiste qui termine l'article. » Ici vient une réfutation de la conclusion que j'avais donnée, conclusion véritablement excessive, qui consistait tout bonnement à réduire les femmes à l'esclavage oriental ou à permettre la polygamie...

« Mais plutôt que de discuter sur des théories inutiles, j'aime mieux vous raconter un fait dont je vous garantis l'authenticité absolue, et que je connais bien puisque j'ai été l'héroïne de ce petit roman. Voici donc, à mon sens, un cas typique et instructif d'intoxication amoureuse, où j'ai joué d'abord le rôle de poison, puis le rôle de contre-poison, dans les circonstances suivantes :

« Par grand hasard — car à ce moment-là, il n'allait guère dans le monde — j'ai eu occasion de rencontrer,

chez la femme d'un professeur à la Faculté de médecine, un jeune savant, le Dr Marcel T..., préparateur au Museum, et attaché à l'un des laboratoires de l'Institut Pasteur.

« Ce Marcel T... n'était ni beau ni séduisant, comme on l'entend à l'ordinaire. Trente-cinq ans et des lunettes, des cheveux comme Clovis Hugues, une barbe fort mal soignée, et des redingotes inimaginables, achetées toutes faites à un grand magasin quelconque. Elles lui allaient si mal qu'il avait toujours l'air de s'être trompé au vestiaire et d'avoir pris les vêtements d'un autre. Il se trouva que j'avais entendu parler de lui tout au long d'un dîner. Mes deux voisins de table n'avaient cessé de célébrer ses grands mérites de chercheur; on le disait en train d'achever un grand travail d'intérêt considérable sur le microbe de je ne sais plus de quoi.

« Or, il n'y a pas que les poètes pour piquer la curiosité des femmes très modernes. Les jeunes savants destinés à une haute renommée ne sont pas, eux non plus, pour être dédaignés, et quand, sur ma demande, mon ami me présenta ce monsieur si mal habillé, un vif désir me prit de savoir à quoi m'en tenir sur le charme d'esprit et l'inflammabilité de cœur de ces gens-là. Je suis veuve, absolument libre, incontestablement pas laide, plutôt élégante, et je me promis bien de m'amuser beaucoup.

« Le début fut conforme à ce que vous disiez l'autre jour. Marcel T... fut d'abord absolument ahuri de mes avances. Bien loin d'être séduit, il avait peur de

moi. Je lui demandai gentiment, avec ma plus gracieuse insistance, de visiter son laboratoire, ce qu'il refusa net, comme si je lui proposais un sacrilège épouvantable. A peine osa-t-il m'avouer qu'il aimait la bonne musique. Quant à l'amour, il n'y entendait rien et ne se souciait évidemment pas de s'y connaître davantage.

« Il fallut un autre hasard pour nous rapprocher de nouveau, et, ma foi, je fis la coquette aussi effrontément qu'il est possible à une honnête femme dans le monde.

« Cette fois, ce ne fut pas long.

« Pour le rencontrer à jour fixe, tout l'hiver je le fis inviter dans une foule de maisons amies, et j'eus la douce joie tranquille de constater que ce travailleur forcené, que ce cénobite farouche s'essayait, pour me plaire, à devenir mondain. Je ne sais rien de plus réjouissant que la métamorphose progressive de sa tenue. Il coupa ses cheveux en brosse, mit de la brillantine à profusion dans sa barbe, remplaça ses lunettes par un lorgnon léger sans oser toutefois aller jusqu'au monocle. Il se fit faire un habit neuf et des bottines trop vernies ; il arbora des gardenias étonnants, fit des visites l'après-midi, s'offrit des pantalons gris perle et des cravates de clubman. Il était gauche, là dedans !... Et l'air dévot dont il me débitait la mélancolie de son âme faisait la joie de mes bonnes petites amies. Je riais avec elles, un peu vilainement, il faut bien l'avouer, de mon « singe savant », comme nous disions toutes. Tout le corps médical faisait des gorges chaudes, et c'est à peine si

Marcel osait retourner à son laboratoire où il devenait légendaire.

« Au bout d'un mois ou deux de ce régime, mon amoureux était parfaitement insupportable. Je ne pouvais causer cinq minutes avec un autre homme. prendre ces airs de confidence intime qui constituent l'apparence du flirt; je ne pouvais même plus serrer cordialement la main d'un autre ami, sans qu'il en fût à la torture. Et le pire, c'est que ça paraissait. Comme tous les naïfs, comme tous les gens trop sincères, il ne savait rien dissimuler de ses impressions. Et tout à coup, on le voyait venir à moi, roulant des yeux féroces; il me faisait des scènes dans les coins, ou bien il s'en allait, quittait brusquement la maison comme un enfant qui va pleurer. Et je crois bien qu'il devait pleurer, en effet, en s'enfuyant dans les rues noires.

« Je ne suis pas un monstre, et cependant je ne me sentais pas extrêmement touchée. J'aurais voulu qu'il souffrît un peu moins... et encore, en suis-je bien sûre? En tout cas, je ne faisais rien pour lui éviter ce supplice, Nous-mêmes, nous ne savons pas quel étrange démon nous pousse à vouloir toujours plus de preuves, même cruelles, de l'amour que nous inspirons...

« Deux ou trois fois, il vint chez moi, à mon jour et de très bonne heure, pour être sûr de me rencontrer seule. Il était dans ces moments-là si peu entreprenant, si délicat, si réservé, si respectueux... et si bête, que, sûre de moi-même et incapable de céder, j'étais à tout

moment sur le point de lui dire : « Mais risque donc une « gifle, nigaud ! j'en vaux bien la peine, je pense !... »

« Mais il ne risquait rien du tout. L'intoxication amoureuse est tout ce qu'il y a de plus paralysant.

« Et un jour je reçus une lettre de lui.

« Oh ! une lettre très touchante, que j'ai gardée sans qu'il en sache rien, et où, parmi les choses que vous écrivez tous en pareil cas, « Loin de vous je n'existe plus ! « votre chère présence est indispensable à ma vie », il y avait huit ou dix lignes qui éveillèrent ma pitié.

« Ces quelques lignes, les voici :

« J'aurais voulu, pour vous, devenir très célèbre, et « faire tant de grandes choses ! j'aurais voulu mettre à « vos pieds un peu de gloire, puisque je n'ai pas d'autre « charme, mais depuis que je vous aime, madame, je « vous jure que je ne peux plus travailler. Presque tou- « jours mes yeux sont obscurcis de larmes, et ma pensée « n'y voit pas clair, non plus. Je vis comme dans un « brouillard où plus rien ne survit que la vision con- « tinue de votre tête bien aimée. Je ne suis plus intel- « ligent, et il me semble que, désormais, jamais plus « je ne serai bon à rien. Si vous saviez quel désespoir « c'est pour un homme qui n'a pas d'autre raison d'être « que son cerveau ! Le mien est désorienté. J'ai peur, « je vois noir devant moi, et cependant je donnerais « l'ambition de ma jeunesse pour être sûr que vous « m'aimez un peu. »

« En voilà un beau cas d'intoxication amoureuse !

« Mais cette fois, j'avais compris. C'était tout de même trop grave. J'étais mécontente de moi et pendant près d'une minute j'ai failli mépriser tout mon sexe dans la coquette que j'étais.

« Je répondis ceci.

« Pardonnez-moi ; je vous ai fait du mal et j'en ai du « chagrin. Je pars ce soir, et mes précautions sont « prises pour que vous ne sachiez pas où je vais. Inu- « tile même de m'écrire, vos lettres ne me parvien- « draient pas. Oubliez-moi, guérissez vite et travaillez. « Plus tard, quand vous serez à tout jamais sauvé, je « deviendrai peut-être une excellente amie pour vous, « l'amie de votre intelligence et de vos belles ambitions. »

« L'hiver était fini, et je n'eus pas trop de mérite à aller me cacher trois mois chez des parents, en Angleterre.

« Il m'a écrit des supplications d'une touchante lâcheté, des appels éperdus, cinq ou six fois... puis ses lettres, encore tristes, se sont espacées doucement et puis... plus rien. La douleur s'était tue. L'isolement avait agi comme il doit faire. L'apaisement était venu, et sans doute la guérison définitive.

« Par un ami, que j'avais chargé de le surveiller de très près, je savais que Marcel, après deux mois de terrible chagrin, s'était remis peu à peu au travail, et il m'oubliait, maintenant, pour sa bonne amie la science.

« J'en étais enchantée, mais pas tout à fait, cependant. Quand un homme a souffert par nous, il nous en reste, après, une gratitude attendrie ; et quant cet homme nous

oublie, même si nous l'avons voulu, un peu de dépit nous demeure, et nous n'y pensons pas avec indifférence. Puisqu'il était guéri, je pouvais bien le revoir, à présent, et devenir pour lui l'amie bienfaisante et loyale que j'avais promis d'être un jour. Et sans en rien dire à personne, un beau soir, très simplement mise et presque sans coquetterie, je m'en fus sonner à sa porte, au cinquième, rue Gay-Lussac, dans le petit appartement de garçon, où je savais bien le trouver à son travail, la nuit venue.

« Ce fut lui qui m'ouvrit, une lampe à la main.

« Il était en bras de chemise, sans col, un porte-plume aux dents. Et le laisser-aller de cette tenue me troubla beaucoup plus que n'avaient su faire ses beaux gardénias et ses bottines trop vernies.

« Marcel eut un cri de stupeur... mais il se remit tout de suite, et délibérément, très à son aise, très gentil, il me fit les honneurs de son cabinet de travail, me donna l'unique fauteuil ; comme les autres sièges étaient encombrés de bouquins, il s'assit sur sa table, avec une familiarité gamine et gaie d'étudiant.

« C'est ici qu'il va me falloir une franchise... invraisemblable.

« Mais tant pis, et, d'ailleurs, vous pouvez bien penser que mes précautions sont prises pour que personne ne me reconnaisse, sauf mon amie intime, Mme X, et celle-là, ça m'est égal, car je lui ai tout raconté.

« Eh bien, voilà ! Je le trouvais un peu trop guéri tout de même, un peu trop à son aise et un peu trop rieur.

Pour un peu plus, les larmes me venaient, tant il m'avait oubliée vite. Ça me donnait une émotion, cette chambre tranquille, ce sanctuaire de travail; il me prenait un singulier respect pour cet esprit devenu maître de son cœur, et une pitié généreuse pour sa pauvreté de savant. J'aurais voulu lui faire un beau cabinet de travail, vaste, somptueux et commode, une bibliothèque énorme, bien rangée, confortable, et je songeais très vaguement, mais je songeais au seul moyen possible de lui faire partager mon luxe. Sans presque m'en douter, j'aménageais mentalement pour lui tout le second étage de mon hôtel.

« Je me taisais, clouée à mon fauteuil par une force absurde et invincible. Lui, bavardait comme une pie.

« Et voilà qu'il se mit à me parler d'amour. Mais plus du tout comme autrefois, d'amour transi, de sentiment, de rêve. Il m'avouait presque brutalement, effrontément, joyeusement, le désir fou que lui donnait chez lui, sous la douce clarté de sa petite lampe amie, la présence de celle qu'il avait tant aimée. Il n'était plus du tout, mais plus du tout, le même. Lui si timide et si craintif devenait hardi comme un page. Et je compris que c'était ça, le bel amour vivace et sain, celui qui nous domine et fait de nous des esclaves soumises...

« Et croyez-vous qu'après, il ne voulait pas m'épouser, sous prétexte que j'étais riche et que lui n'avait pas le sou !... Mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à lui faire comprendre que je suis une honnête femme, et que, seul, mon futur mari...

« N'est-ce pas qu'elle est démonstrative, mon histoire, et qu'elle prouve bien qu'il est inutile de fabriquer des lois pour nous réduire en esclavage, comme vous le proposiez inconsidérément ! Et ma moralité ne vaut-elle pas la vôtre ?

« Publiez-la si le cœur vous en dit et veuillez me croire, etc. »

III

L'histoire que voilà n'est pas sans intérêt, et je suis assez partisan de cette façon de guérir une passion trop cruelle. Attardons-nous quelques instants à ce qui constitue la partie vraiment douloureuse, vraiment morbide, de cet état complexe qu'on appelle l'amour, au phénomène jalousie.

Au dernier chapitre des *Martyrs*, au moment où Eudore voit les griffes des bêtes déchirer les vêtements de sa bien aimée et révéler au peuple avide le corps pur de Cymodocée, Chateaubriand nous dit que la jalousie est à coup sûr inséparable du véritable amour. Je n'en suis pas tout à fait convaincu, et je crois qu'il y a, çà et là, quelques âmes vraiment saines qui doivent pouvoir aimer infiniment sans subir les tourments du doute. On doit pouvoir chérir en toute confiance. Mais pour peu qu'il s'agisse d'un névropathe, d'un exalté, ou simplement d'un esprit romanesque doué d'imagination vive, la faculté de se représenter très vivement l'aimée aux bras

d'un autre fera ses ravages inévitablement. Et qui sait si ce ne sont pas précisément les amoureux les plus capables de tromperie, les plus vicieux de nature, qui sont le plus naturellement portés au soupçon. Nous ne concevons guère que ce dont nous serions capables, et c'est si bien une coutume de notre esprit de projeter autour de nous et de voir sur autrui notre propre manière d'être !

A tout prendre, la jalousie d'amour n'est pas un très beau sentiment : elle est moins vile que l'envie, mais elle est sa proche parente ; surtout elle est mesquine, tatillonne, vaniteuse, souverainement égoïste, tyrannique jusqu'à la pire cruauté. Sans doute le jaloux se répand généreusement hors de lui-même, et il se donne d'un tel cœur que son sentiment s'anoblit et prend une grandeur ; puis il souffre, pour tout de bon. Mais comme il veut que l'on partage sa torture, et voyez comme il ne s'apaise que quand on a pleuré pour lui. Oh ! ne jamais savoir exactement ce qu'elle pense, ne pas pouvoir lire ce qui se passe aux profondeurs de sa pensée intime, derrière ce front charmant, infranchissable mur où s'abrite le « jardin secret ».

Combien d'hommes ont eu l'envie farouche de défoncer ce mur comme pour voir ce qu'il y a derrière. Mais, encore une fois, ne pensez-vous pas que ce sont surtout ceux-là qui ont eux-mêmes un grand jardin secret, qui doivent le plus aisément douter de la vertu de celle qu'ils entendent garder entièrement à eux ?...

Le mot « jaloux » ne me paraît pas revêtir son entière signification ni son horreur plénière quand il s'applique à un mari dûment trompé, que sa femme a quitté, a un homme qui souffre dans son orgueil publiquement humilié, ou qui pleure de n'avoir plus auprès de lui la présence réelle dont il avait coutume de ne point se passer. Le vrai jaloux n'est pas celui qui sait, car savoir est une détente; et déjà l'espérance de moins souffrir un jour, de revivre une ère nouvelle, nous chuchotte tout bas des paroles consolatrices avant même que nous osions nous l'avouer.

Le jaloux, c'est celui qui doute; celui qui ne sera jamais désespéré ni rassuré complètement; c'est l'âme, toujours inquiète, bourreau d'elle-même et des autres, qui se méfie à perpétuité, qui cherche partout des prétextes à alimenter son tourment, qui en invente plutôt que de n'en pas avoir. De tous les romanciers contemporains, c'est, je crois bien, Bourget qui l'a le mieux vu, ce malade ; dans *Cosmopolis* et dans *Terre promise*, il en a fait un portrait saisissant.

Ce jaloux-là, les médecins de nerveux le voient assez fréquemment à leur consultation, névropathe, le plus souvent héréditaire, en quête d'un bon traitement pour la neurasthénie qui l'accable, pour l'hypocondrie qui le guette; bien souvent, de lui-même, il accuse une douloureuse aventure d'amour à l'origine de sa névrose. Comme le vin pour les prédestinés de l'alcoolisme, l'amour, joie de la vie, a été pour lui un poison. Dans les moments

où son idée fixe le lâche, il se rend bien compte lui-même que, s'il est jaloux, ce n'est pas tant la faute de la coquette — du reste fort souvent indigne — à qui son âme s'est vouée, que la faute de son cerveau, qui ne peut avoir confiance, qui se juge persécuté. Étudions-le, ce malade. Pour notre curiosité philosophique, peut-être aussi pour son soulagement, cherchons à le comprendre mieux. Comme on fait pour une névrose, remontons aux sources du mal.

Tout de suite nous pouvons voir que notre amoureux appartient — dans la très grande majorité des cas — à la catégorie des déprimés du système nerveux, des ralentis de la nutrition, des « malades à hypotension », comme on dit actuellement. Sans doute, il n'est pas toujours faible : il a des crises de colère, des moments de fureur puissante et redoutable. Feux de paille parfois terribles, paroxysmes qui peuvent conduire à tuer, mais épisodes brefs, accidentels, réactions momentanées d'un cerveau à base de faiblesse, irritabilité de l'anémie.

A le considérer avec attention, le jaloux n'est pas uniquement un égoïste que son Moi hypertrophié, vu au gros bout de la lorgnette, préoccupe par dessus tout : c'est un craintif, un humble. A l'autre pôle, voyez le fat. Celui-là n'est pas un jaloux : pour craindre qu'on le trompe, il est beaucoup trop sûr de lui, nul ne saurait lui être préféré. L'amoureux transi, au contraire, dans le premier venu voit un rival mille fois plus captivant que lui-même, et sa maîtresse lui paraît être un mer-

veilleux trésor, tel que les hommes ne sauraient penser à autre chose qu'à le lui prendre. C'est en cela qu'il nous paraît touchant, tandis que le fat nous fait rire.

Remarquez une fois de plus comme les passions de l'homme sont les ébauches des folies[1]. Cette crainte d'être dupé, cette impuissance à croire, à avoir confiance, ces crises de soupçons farouches et de colère vengeresse, n'est-ce pas déjà, presque, du délire des persécutions — en même temps que de la folie du doute?... Et de même, la fatuité n'est-elle pas la réduction falotte de la folie béate des grandeurs ?

Poursuivons plus avant l'examen médical de notre malade d'amour, et presque toujours nous verrons qu'une cause de dépression, qu'un surmenage sentimental, intellectuel ou physique a précédé l'éclosion de l'état passionnel.

C'est au sortir de quelque maladie débilitante, au lendemain d'une émotion violente, après la perte d'un être cher, à la suite de quelque meurtrissant déboire, que la passion désastreuse germe le plus souvent. L'affaiblissante influenza fait beaucoup d'amoureux jaloux : le cerveau mal nourri, l'âme pour ainsi dire amollie, détendue, sont aisément victimes de l'intoxication amoureuse. Je possède, à ce sujet-là, des statistiques singulièrement édifiantes.

Autre fait d'observation, d'une importance capitale.

(1) Il y a, en effet, des folies fort diverses : celle de la persécution est à un pôle ; celle des grandeurs est à l'autre.

Un jaloux n'est pas toujours jaloux avec la même violence. Il procède par crises. A certains jours, à de certaines heures, sa passion s'endort, la santé morale revient : dans l'intervalle des accès, quand il est confiant, c'est sans doute un fort aimable homme, et doué de quelque agrément ; sans quoi pas une femme ne le tolèrerait huit jours dans son intimité ! Rien n'est plus instructif que ces hauts et ces bas de l'activité cérébrale, que ces oscillations de tension de l'âme. Etudiez ces paroxysmes, et vous verrez la passion s'exalter ou se dérober sous l'influence d'une foule de conditions toutes physiques.

Les mauvaises crises surviennent le plus souvent :

Aux changements de temps, les jours de grand orage, ou, en hiver, quand la neige menace ;

Quand l'amoureux a pris des boissons énervantes, quand il a dîné d'aliments susceptibles de fermenter très fortement dans l'estomac ;

Quand il a mal dormi ;

Quand il a eu des cauchemars et notamment quand il a rêvé de choses susceptibles d'accroître sa jalousie ou de fortifier son idée fixe.

Tous les maris savent, n'est-il pas vrai ? combien leur femme est plus nerveuse, plus colère, plus soupçonneuse, plus jalouse, quatre à cinq jours sur trente.

Quand l'estomac est vide et le cerveau anémié, le matin au réveil, au moment qui précède immédiatement le repas, à l'heure triste où la nuit tombe, les jaloux contiennent

moins bien leurs accès d'indignation. Une marche trop prolongée, l'abus de tout ce qui fatigue, les énerve et les rend mauvais ; tandis qu'un repas modéré, quelques instants de repos sur une chaise longue, loin de la lumière et du bruit, leur procurent, pour un moment, le calme et l'énergie qu'il faut pour refréner ces impulsions.

Un de mes fidèles malades — il m'autorise à raconter son cas — est surtout jaloux vers minuit, quand il va dans le monde. Aujourd'hui, comme au temps où il aimait jusqu'au délire une fille de brasserie du boulevard Saint-Michel, il consacre sa vie à se persuader que sa maîtresse — une charmante femme et qui l'aime beaucoup ! — lui préfère le premier imbécile venu. Il pense, très sincèrement et d'une âme vraiment touchante, que les premiers venus sont plus beaux, plus spirituels, plus séduisants que lui. Il pense aussi que son amie est une si unique et si désirable merveille que tous les hommes, dans Paris, ne sauraient avoir d'autre but que de la lui ravir. N'est-elle pas bien trop futile pour comprendre jamais quelle immensité de tendresse il cache dans son cœur ? Et c'est ainsi que, malgré tous les serments que la pauvre femme accumule pour l'apaiser et le convaincre, il n'a ni foi en elle ni confiance en lui. Être berné, voilà la crainte qui l'obsède ; mais on verra qu'il n'est pas dupe de la ruse et qu'il sait déjouer les éternelles intrigues des coquettes !... Vanité toujours prête à se blesser de tout et humilité maladive, c'est ainsi que se résume la psychologie du jaloux.

Oui certes ! humilité : le fat n'est pas malade de soupçons et d'inquiétudes, il est bien sûr qu'on ne le trompe pas. Il faut une révélation brutale, le flagrant délit constaté, pour le stupéfier, le convaincre, et déchaîner en lui la brute qui se venge. Othello ne fut pas un fat. Au fond, tout comme mon ami, c'était un homme faible, défiant de soi-même, impressionnable et colère ; il doutait constamment de lui, tremblait d'être le plus laid des hommes et le moins digne d'être aimé par cette femme du monde si délicate, si accomplie qu'était Desdémona. Que l'honnête Iago survienne, changeant, avec une apparence, le doute en affirmation et l'inquiétude en fureur, la démence est là : elle tue.

Mais revenons à mon malade.

Il commet souvent la sottise de rejoindre celle qu'il aime dans le monde, car il cherche à la rencontrer partout où elle va. Et tout est bien pendant la première heure des soirées. Il est calme, heureux de la voir, assez maître de lui pour simuler de courtiser telle ou telle autre femme. Elle, de son côté, qui ne tient nullement à ce qu'on les soupçonne, cause avec ses amis, distribue force shake hands, s'évertue à paraître également charmante à tous les hommes. Rien de plus naturel. Mais à mesure que la nuit avance, que l'heure du dîner s'éloigne, que l'estomac de mon jaloux est plus vide, son cerveau plus anémié, ses nerfs s'aiguisent aux lumières, vibrent plus fort sous le rythme des valses. Et, dès lors, le moindre sourire, un salut gracieux, un bonjour amical qu'elle

jette à un autre, et le voilà pris de fureur. Il devient pâle et verdit par instants, tout comme s'il avait des coliques à l'âme. Il s'accote à une embrasure, mord son mouchoir, s'évente avec, va faire un tour pour calmer son angoisse, et puis revient s'hypnotiser devant l'objet de son exaltation.

A un moment, il n'y tient plus, s'approche d'elle, ayant aux lèvres un sourire contraint, et lui dit à l'oreille une injure féroce, tout ce qu'il peut trouver de pire, de plus bas : « Vous n'êtes qu'une fille ! » ou quelque chose d'approchant.

Eh bien ! pour apaiser ce jaloux, pour calmer son angoisse, il faut très peu de chose : donnez-lui à souper, ou bien faites-lui prendre — j'ai répété dix fois l'expérience — un tonique quelconque, une perle de caféine ; tout de suite il sera moins fou.

Singulière et mélancolique besogne, me dira-t-on, que de découronner ainsi la passion, que de la dépouiller de toute spiritualité, et nous voilà bien fiers, ma foi ! de savoir qu'elle n'a pour cause qu'un piètre état de la circulation, que des oscillations folles de la pression du sang dans le cerveau !

Besogne attachante, pourtant, et non pas seulement pour ce qu'elle comporte d'ironie, mais aussi pour ce qu'elle permet, en fin de compte, d'espérer. C'est qu'en effet, plus le moral apparaîtra soumis à l'influence du physique, et plus nous aurons chance de l'atteindre, de le guérir. Le terre à terre a son côté consolant, que

voilà : montrer de quelles conditions misérables et terriblement prosaïques dépendent les paroxysmes et les rémissions de la plus échevelée, de la plus tragique des passions humaines, de la colère par amour. Ce n'est pas seulement humilier le malade, c'est lui promettre un médecin. N'entrevoyez-vous pas, après ce qui précède, la possibilité d'une thérapeutique d'âme, d'une morale toute pratique, logiquement déduite de la psychologie? Si, comme je le crois, la jalousie a pour cause première une nutrition défectueuse des centres nerveux, sur quoi se sont greffées de mauvaises habitudes de l'activité cérébrale, nous allons pouvoir la soigner, en apaiser l'élément douloureux, en atténuer les effets destructifs par une hygiène adaptée — à condition que le malade souffre assez pour vouloir ardemment guérir.

Tonifier un affaibli au point d'en faire un homme conscient de sa force, n'est-ce pas supprimer, du coup, cette excessive humilité, ce doute de soi-même qui fait le fond de l'âme d'un jaloux? Puisque le cerveau s'empoisonne et s'irrite des fermentations digestives, pourquoi ne pas les supprimer par un régime alimentaire approprié? Certains amoureux se grisent l'un de l'autre comme d'un vin trop fort, et leur état d'irritation jalouse est en raison directe de la fréquence de leurs rencontres; pourquoi ne pas raréfier leurs entrevues, comme on espace la morphine?... Et n'est-il pas rationnel, enfin, de donner en pâture à leur besoin d'étreindre, en distraction à leur idée fixe, un travail manuel ou intellectuel, une

occupation employant à autre chose qu'à de la colère ou des larmes, tout ce qu'ils ont de nerfs, tout ce qu'ils ont de force en trop.

Petite morale bien piètre bien médiocrement utilitaire, j'en conviens volontiers, mais à laquelle plus d'un s'est trouvé bien d'avoir eu recours. Bourget, que personne n'admire plus que moi pour la justesse profonde de ses études passionnelles. Bourget nous raille, nous pauvres médecins, de nous mêler de médicamenter les âmes, et nous accuse, nous l'avons déjà vu, « de toujours vouloir substituer une boîte de pilules à l'Evangile ». La boîte de pilules ne pourrait-elle donc venir en aide à l'Evangile ?... Et puis, il y a ceux, de plus en plus nombreux, dit-on, pour qui l'Évangile n'est plus qu'un beau poème, et qui n'ont plus la foi ! Faut-il donc que ceux-là se passent de morale et souffrent sans être soignés ?... Je ne le crois pas et j'estime que nous devons profiter des connaissances acquises récemment sur le mécanisme de l'amour, pour tâcher de soulager ceux qui, souffrant trop, veulent réellement être soulagés.

IV

Si nous envisageons l'amour au point de vue de la physiologie ou de la philosophie naturaliste, c'est à coup sûr celui qu'on nomme platonique qui nous apparaît comme le plus nuisible et comme le plus immoral.

Alexandre Dumas fils a dit : « L'amour est purement physique. » Et voilà la sagesse. Les coquettes, comme on disait naguère, les allumeuses, comme on dit maintenant, qui ne veulent pas admettre cette vérité physiologique, agissent contre les lois de la nature, élèvent un obstacle à une fonction essentielle de l'organisme et font des fous, non pas toujours à interner, mais des toqués dont la vie est perdue, dont les enfants sont des dégénérés. Voici un exemple qui fera comprendre, beaucoup mieux que tous les raisonnements, ce que je veux dire en parlant d'accidents redoutables causés par l'amour platonique.

J'ai été le médecin d'un homme de trente ans, intelligent jusqu'aux confins du grand talent, névropathe jusqu'aux confins de la grande hystérie. Sa maladie nerveuse, qui datait de longtemps — de sa grand'mère paternelle — s'était violemment accrue depuis qu'il était amoureux, amoureux platonique d'une femme beaucoup plus riche, beaucoup plus élégante, beaucoup moins accessible que celles dont il s'était épris jusqu'à ce jour. Mon malade n'ayant pas de secrets pour son médecin, j'assistais, de mon cabinet, au développement de cette passion. Elle prit tout de suite une intensité romantique, cette allure énervée, à demi folle, « mattoïde, » comme dit Lombroso, dont nous avons l'impression pénible, déprimante, en lisant *Antony*, *Werther*, quelques pages de Mme Sand, *Fanny*, l'*Arlésienne*, la *Sapho* de Daudet, l'incomparable *Notre cœur* de Maupassant et les études sur la jalousie si médicalement exactes de Bourget.

C'était un cas très net de surmenage par l'amour. Je n'y pouvais remédier qu'en l'étudiant tout d'abord de très près, et, d'emblée, le fait dominant me parut être celui-ci :

Chaque fois que mon malade avait revu sa bien-aimée il semblait qu'une force physique eût pénétré en lui : son cerveau s'exaltait, il parlait d'abondance, gesticulait plus véhémentement que de coutume ; et c'était un accroissement total de l'énergie : la main, plus vigoureuse, écrasait le dynanomètre d'une étreinte plus forte et la puissance des contractions du cœur, que j'enregistrais chaque jour, s'exagérait dans des proportions croissantes, jetant à chaque pulsation, dans les artères resserrées, comme crispées, un courant sanguin violent.

Le caractère subissait des modifications de même sens. Toujours las, ne dormant presque plus et d'un sommeil tout bourrelé de cauchemars, incapable d'un travail suivi, rêvassant jusqu'aux larmes, mon héros devenait singulièrement irritable. Sa promptitude à se mettre en colère à propos de tout et de rien devenait surprenante, et plus il voyait cette femme plus il devenait furieux. Furieux contre tout le monde, mais contre elle surtout : leur moindre tête-à-tête tournait à la querelle, lui, jaloux sous tous les prétextes, elle, ne voulant rien ou presque rien abandonner à l'homme que, cependant, elle entendait retenir esclave de son charme. C'était la marche au paroxysme.

Et lui venait, après ces crises redoutables, me dire

qu'il sentait la folie le gagner, une folie méchante qui le stupéfiait, le brave et doux garçon, à l'âme plutôt molle et bonne.

Mais pourquoi ne pas appliquer à l'étude des passions le procédé de démonstration, si usité dans les sciences naturelles, qui consiste à substituer aux phrases toujours mal précises la saisissante netteté d'un graphique? Pourquoi ne pas tracer, comme la courbe de la typhoïde, la courbe de la fièvre passionnelle ?

Regardez la petite image que voici : elle nous donne non certes la réalité mathématique, mais le raccourci, l'idée juste et d'ensemble de cette excitation nerveuse que développait l'amour chez le héros de mon histoire.

La grosse ligne horizontale marque l'état d'équilibre normal des forces ; la zone située au-dessous est le territoire de la fatigue, de l'hypotension vitale ; toute la partie supérieure est le territoire de l'hypertension vitale (*fig.* 12).

Toutes les fois que l'amoureux a revu sa trop platonique amie, sa force s'est accrue, l'excitation a augmenté se surajoutant toujours à elle-même, s'éloignant de plus en plus de l'équilibre moral. Par deux fois — en *b* et *b'* — le malade a fait une tentative de rupture, de retour au travail, d'arrachement à l'idée fixe, à l'obsession mentale. Chaque fois la courbe a baissé, tendant à revenir vers la normale ; mais cette velléité d'énergie volontaire, n'a pas été de bien longue durée, la coquette a reconquis son soupirant, et la courbe d'énervement s'est mise à

monter de nouveau. Le jeu devenait dangereux. Je conseillai cyniquement à mon malade de se distraire avec des amours plus faciles; mais l'idée fixe était en lui si bien ancrée, son attention s'était si exclusivement spécialisée sur l'image de cette femme qu'il lui était matériellement impossible de s'occuper d'une autre, même pour un moment. Et je ne vis plus qu'un moyen : faire venir la dame, à qui je n'étais pas tout à fait inconnu et lui montrer clairement le péril.

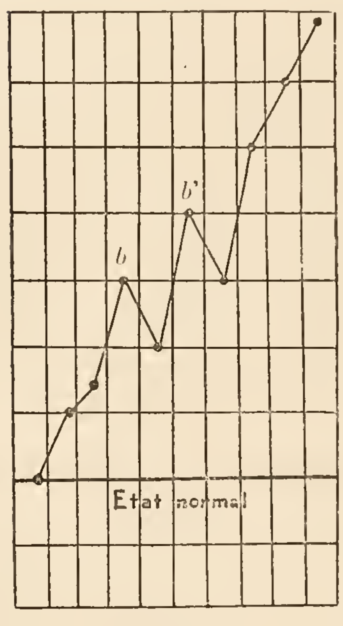


Fig. 12.

Elle vint chez moi souriante, légèrement effarouchée, plus ravie que troublée par le petit mystère du rendez-vous et la douceur des confidences.

« Je l'aime beaucoup, me dit-elle, mais tous les hommes sont pareils : leur prétendue souffrance n'est bonne qu'à nous apitoyer pour nous mener plus vite à mal et nous abandonner ensuite. Eh bien! moi, je ne veux ni... fauter ni être lâchée, et croyez-moi, mon système est le bon : ces bobos-là ne sont pas graves ! »

Et elle exposa sa façon de concevoir l'amour moderne. On en pouvait avoir les véritables joies ,sans les tourments ni l'avilissement. Beaucoup de flirts et pas d'amants. Se faire aimer, s'enivrer doucement de l'adora-

tion des hommes, traîner autour de soi, jusqu'à l'âge où l'on devient vieille, tout un cortège d'amoureux, c'était la vraie sagesse, la vertu pas bébête, et beaucoup de joie sans remords. Ce fut elle qui prononça, le nez tout retroussé de malice et d'audace, le vilain mot brutal qui la définissait :

« Une allumeuse quoi ! comme dit mon ami Z***, le moins larmoyant de mes flirts... »

Je m'efforçai de lui faire comprendre que le névropathe, en amour, est beaucoup plus dangereux par l'exaltation de son esprit que par ses hardiesses ou ses ruses de guerre ; l'amoureux névropathe manque de décision et ne sait pas hâter le dénouement. Il a perdu sa volonté, sa passion est un déséquilibre, un affolement progressif, dont la femme est la cause et devrait être le remède. Et cela s'explique aisément. Cette force matérielle que la vue de la bien-aimée, que le son de sa voix, que le contact de sa petite main pressée une minute, accumulent en nous, il faut bien qu'elle serve un jour : à moins qu'on n'ait pour but de faire éclater la chaudière, on ne peut surchauffer indéfiniment une locomotive condamnée à l'inaction. L'énergie-vapeur doit s'employer sous peine d'être dangereuse. L'énergie-amour est pareille ; pour qu'elle ne détériore pas la vivante machine qui la reçoit, il faut qu'elle se réalise et qu'une activité correspondante l'utilise. Il faut un accomplissement.

Pour lui faire comprendre, d'une façon plus frappante

encore, la gravité de la conduite qu'elle s'obstinait à tenir avec mon malade, je lui fis croiser les genoux — elle en fut très interloquée — et prenant sur ma table le petit marteau au manche souple, à tête de métal cerclée de caoutchouc que l'on connaît, je l'en frappai sous la rotule au niveau du tendon. Et sous l'impercep tible choc, la jambe eut un soubresaut brusque...

Comme elle me regardait sans comprendre, je m'expliquai.

C'est l'image simplifiée du phénomène amour, madame, ou plutôt c'est l'exemple rudimentaire de toute chose humaine. Ecoutez-moi. J'ai frappé sur l'extrémité des nerfs sensitifs de ce tendon ; une vibration nerveuse a couru le long de ce nerf jusqu'à la moelle, où cette sensation s'est réfléchie, s'est métamorphosée en force, en mouvement indépendant de votre volonté. C'est un réflexe. Le phénomène intelligence, le phénomène vitalité, le phénomène amour sont des réflexes du même ordre. Sous peine de désordres graves, et de désobéissance à la Loi, tout ce qui entre en nous de sensitif, ressort en force, en énergie, en besoin d'accomplissement.

M. X... vous aime : chaque fois qu'il vous voit, que sa rétine vibre, émue par votre visage charmant, que son nerf acoustique tressaille, frappé par votre voix exquise, que les nerfs de ses doigts frémissent à la pression de vos doigts, il se produit en lui une chose pareille à ce qui s'est produit quand j'ai percuté tout à l'heure le tendon de votre rotule, un courant sensitif qui remonte aux

centres, se répercute et doit revenir au dehors sous la forme d'un mouvement. Si M. X... était un sauvage, un homme primitif, ce mouvement serait de vous posséder tout de suite. Mais M. X... est un civilisé : son éducation empêche cette force, qu'il tient de vous, de revenir à vous. C'est là ce que vous ordonnez, sans vous douter une minute que vous violez la grande loi physiologique, la loi du réflexe.

Ce que M. X... ne peut émettre en étreintes logiques, en action correspondant à l'excitation reçue — je suis technique — il le traduit comme il peut, en larmes, car il pleure, en énervement, en colères, en autres mouvements illogiques qui lui font mal, qui ébranlent son pauvre équilibre et mettent ses nerfs en péril grave. Car, de deux choses l'une, ou M. X... n'est pas du tout un névropathe, ce qui n'est pas possible, car alors il ne serait pas amoureux de vous comme il l'est, ou il est un peu névropathe, et vous allez le détraquer pour tout de bon au moyen du petit mécanisme réflexe que je viens de vous exposer et que vous allez lui casser.

D'instinct, pour ne pas trop souffrir, un amoureux équilibré vous eût trompée sans vous le dire... à moins que par sa promptitude il ne vous eût réduite à sa merci, madame. Mais celui-ci ne voit que vous : il est hanté par l'idée fixe ; c'est le chemin du suicide ou du meurtre tout bonnement. Au total, rien n'est plus dangereux que l'inoffensive coquetterie des femmes, et l'amour platonique est profondément immoral.

Il lui parut que j'exposais une doctrine extrêmement grossière et scandaleuse. Mais elle me fit cependant quelques aveux confirmatifs. Elle m'avoua que son « flirt », comme elle s'obstinait à dire, avait eu quelquefois des colères terribles, qu'il avait menacé, à vingt reprises, de se tuer, et qu'une fois, dans un accès de jalousie où il l'avait frappée durement, les yeux lui sortaient de l'orbite, et il était pareil aux fous.

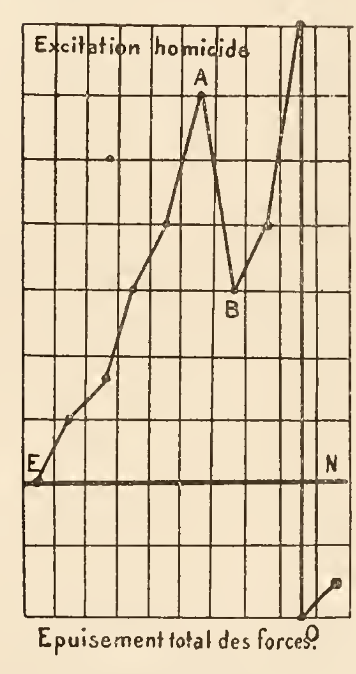


Fig. 13.

Fidèle à ma manie de concréter l'abstrait et de représenter l'immatériel en images, je pris dans mon carnet de médecin « une feuille à température », et j'y traçai la courbe que voici.

Comme dans la précédente figure, la grosse ligne horizontale E. N. représente l'état d'équilibre normal. La zone inférieure ou zone de fatigue a pour limite extrême l'épuisement total des forces, l'impuissance d'agir. Le territoire supérieur, ou territoire d'excitation, aboutit à un point suprême où l'exaltation est si forte que, seul, le fait de détruire est capable de la compenser. L'idée fixe, l'obsession mentale sans aucune diversion, a produit une tension telle que rien ne peut plus la détendre sinon le meurtre, le meurtre de

soi-même, ou la suppression de l'image obsédante, le meurtre de la bien-aimée.

Une première fois en A, ce paroxysme a failli être atteint. Notre héros a voulu se tuer, et il a menacé, en la brutalisant, la femme qu'il adore. Il a eu peur de lui et s'est enfui pendant dix jours; la courbe est retombée d'autant, jusqu'au point B. Mais il est revenu, plus lâche que jamais, et il court de nouveau sur la mauvaise route, vers l'irréparable, vers ce point culminant où les menaces ne lui suffiront plus, où il jouera du revolver, pour lui tout seul sans doute, pour vous peut-être aussi, madame, s'il est parvenu à vous énerver à l'unisson de lui-même, ce qui n'aurait rien d'étonnant, les névropathes s'attirant et s'exaltant l'un l'autre, comme l'a démontré mon vieil ami le docteur Blanche. Seulement, s'il vous tue d'abord, il fera comme ses pareils, il fera comme le héros du procès retentissant que vous savez : il ne pourra plus se tuer, et ce sera l'opprobre après le meurtre.

Regardez encore l'image.

Pour parvenir à ce degré suprême d'exaltation homicide, il a fallu des mois, de longs mois d'énervement intensif sans cesse accumulé. Mais pas plus que votre ami, le meurtrier dont je viens de parler n'était un méchant. Ce n'était rien qu'un cerveau faible, follement impressionnable. Il est allé jusqu'à tuer, mais sitôt accompli le fait abominable pour lequel il n'était pas né, le revirement fut total et l'effondrement absolu. De

l'exaltation homicide il tomba d'un seul coup — en O — à l'anéantissement des forces. Il n'a plus eu l'énergie physique nécessaire pour se tuer, malgré l'effort immense qu'il a dû faire pour y parvenir. Et sans doute il lui a fallu des semaines, que dis-je? des années, pour remonter péniblement à la normale, à l'équilibre.

Devant ce redoutable exemple qui lui sembla probant, la jeune femme concentra toute la réflexion dont sa petite âme était capable, et, cette fois, elle comprit pourquoi tant de poètes ont accablé de malédictions les coquettes, les allumeuses, et comment les Orientaux, par terreur de l'amour, ont pris le court chemin en réduisant la femme en esclavage. Elle conclut que son devoir était de fuir..., ou de s'abandonner, et je crois bien qu'elle n'eût pas la force de renoncer à celui qui l'aimait — à la folie, c'est le cas de le dire.

Elle est, sans doute, un peu pédagogique et sèche, et bien brutale, cette manière d'expliquer le plus fantaisiste, le plus enchanteur, le plus enivrant des phénomènes de la vie, et que nous voilà loin de l'antique symbole, de l'enfant nu, du jeune Eros aux yeux bandés, aux flèches acérées, du fils de la blonde Astarté! Mais la méthode a, je crois, le mérite d'être nouvelle, nette, passablement persuasive. Elle explique pas mal de choses, comment la mort peut naître de l'amour, et la haine de la tendresse; elle interprète et fait comprendre beaucoup de drames passionnels.

Peut-être cette psychologie, très moderne, dont quel-

ques médecins se sont récemment emparés, enferme-t-elle une morale, une philosophie pratique vraiment conforme aux besoins d'aujourd'hui. Et qui sait si le vingtième siècle n'écrira pas *Werther* à sa manière, avec figures dans le texte, chez un éditeur médical[1] ?

V

Résumons-nous et tâchons de conclure, en essayant de faire aboutir cette analyse physiologique du flirt, de l'amour et de la jalousie, à quelque conséquence pratique, à quelque solution utile, à un traitement rationnel, à une hygiène guérissante des formes morbides de la passion.

Si véritablement les phénomènes passionnels peuvent se réduire à de simples problèmes de mécanique cérébrale, les voilà désormais, pour ainsi dire, à portée de la main : on peut quelque chose contre eux.

Souvent difficile à mettre en pratique, ce traitement rationnel se conçoit aisément. L'amour étant une intoxication par l'image (visuelle, olfactive, tactile), la première indication est bien évidemment de supprimer le poison,

(1) Peu de temps après la publication dans le *Figaro* d'un article où j'avais ébauché cette théorie de l'amour et fait imprimer les deux petits graphiques ci-dessus, un jeune romancier fort distingué, M. Emile Pierret, vint me demander l'autorisation d'utiliser mes deux schémas et la théorie de l'amour qui les accompagnait, pour un roman alors en cours d'exécution. Aujourd'hui ce roman, *La fin d'un flirt*, est publié (chez Alph. Lemerre), et j'aime à me parer d'une modeste part de collaboration à une œuvre du plus vif intérêt philosophique et du plus réel mérite littéraire.

par conséquent de rompre avec l'objet de sa passion. Mais, de même que, pour le morphinomane, la privation brusque de sa drogue favorite amène une recrudescence des accidents morbides, de même, pour l'amoureux, la suppression de la vue de sa bien-aimée produira des accidents équivalents ; donc, en matière de rupture amoureuse, n'usez pas de brutalité, suivez une méthode. Le voyage est un vieux moyen bien radical, bien absolu, bien brusque. Les amoureux comme les morphinomanes doivent être traités par désaccoutumance progressive, l'isolement et les toniques du système nerveux, quand leur volonté est trop atteinte par l'habitude pour réagir à elle seule.

Voici un cas que j'ai vu de tout près, un des plus difficiles qui puissent se trouver, et qui a été traité de la manière indiquée ci-dessus.

J'ai eu pour malade et ami un écrivain d'autant plus séduisant qu'il était un peu fou dans l'ordinaire de la vie. Il devint amoureux d'une femme du monde qui lui fut indulgente et l'adora six mois. Elle l'aurait, sans doute, adoré plus longtemps s'il n'avait gâté tout par son extrême jalousie. Comme il la torturait sans relâche de ses soupçons et de ses doutes, elle pensa qu'un autre aurait peut-être autant de charme avec moins de férocité ; elle se mit en quête de cet autre. Il en pensa devenir fou, voulut rompre, essaya d'un voyage, revint à mi-chemin. — Comme un ressort surmené par l'usage, sa volonté ne pouvait plus vouloir. Il le comprit, et sa

folie devenant par trop douloureuse, il se remit entre mes mains, me conjurant de le sauver, de lui rendre sa force d'âme à n'importe quel prix. Il ressemblait si bien à un morphinomane résolu à guérir, que l'idée me vint d'essayer du traitement par la désaccoutumance progressive, l'isolement et les toniques du système nerveux, seule thérapeutique véritablement efficace des intoxications passionnelles.

Après dix jours d'hésitation, au sortir d'une scène affreuse, il se rendit à ma merci.

Je l'envoyai loger à l'établissement hydrothérapique d'Auteuil que dirigeait alors mon ami Beni-Barde. Maison ouverte, où l'on n'interne pas, mais mon malade me signa en double, sur papier timbré, l'engagement de ne pas quitter cette maison sans mon autorisation formelle — engagement illusoire au point de vue légal, mais suffisamment impressionnant pour lui. Je pris soin de régler toutes les heures de sa vie; je multipliai les toniques. Il s'engagea à travailler deux heures tous les jours, mais je lui défendis d'écrire un mot touchant sa passion, ou même d'en parler, les paroles et les écrits ne servant, la plupart du temps, qu'à nous affirmer notre mal, qu'à nous y noyer davantage.

J'avais prié la dame de se prêter à ma petite stratégie. Et comme on dose la morphine, je dosai la femme à cet homme. Il fut la voir tous les deux jours la première semaine; il la vit deux fois la seconde, puis une fois à son jour, vers cinq heures, devant beaucoup de monde

et sans intimité possible. Puis, sans le prévenir, je coupai net à ses sorties et je le tins comme en prison jusqu'à la guérisson complète, jusqu'à la mort de l'habitude.

Les premiers jours, ce fut affreux! il cria et se débattit, m'invectiva furieusement, parla d'aller chercher la police et de me faire enfermer à mon tour pour attentat à la liberté individuelle; il supplia, pleura, fut lâche, joua toutes les comédies, souffrit mille tortures. Mais deux bons infirmiers le surveillaient de près, et son excitation se calma, à la longue.

L'idée de ne plus la revoir lui semblait encore impossible; il voulut ruser, se donner pour guéri et recommencer de plus belle. Je fus féroce, intimement persuadé qu'un suicide était au bout de l'aventure si ma fermeté fléchissait. Au bout de cinq semaines, le calme lui revint : il se remit à travailler. Ses forces renaissaient, son appétit prenait des proportions rassurantes; il dormait bien, sans cauchemars.

Dès lors, je lui permis quelques distractions. Un ami commun l'emmena dîner avec des demoiselles. Il eut d'abord le haut-le-cœur, puis il s'apprivoisa, et, contrairement aux préceptes de l'ancienne morale, sa bête le sauva de son âme.

Au bout de deux bons mois, il rentrait dans la vie courante, complètement guéri, plus du tout « muliéromane », plein de vigueur morale et de talent, car son roman d'alors est le meilleur qu'il ait jamais écrit.

Il ne fit plus de folies amoureuses... que trois années plus tard, avec une comédienne.

Comme conclusion à tout ce qu'on vient de lire, nous dirons :

L'amour est une des forces physiques que notre organisme puise au contact du monde ambiant. Ces forces sont de deux sortes : les unes, permanentes, l'air, la lumière, la chaleur, l'électricité de l'atmosphère, le sang qui circule dans nos veines, excitent incessamment notre nutrition, entretiennent en nous la vitalité. D'autres, momentanées — l'amour en est le type — permettent de fournir à certaines nécessités passagères de l'existence, à la perpétuation de l'espèce, notamment.

Expliquons-nous plus clairement.

Vous voyez une femme, elle vous plaît, et votre attention se spécialise sur elle : vous l'aimez. Dès lors, le seul fait de la voir, de l'entendre ou de presser sa main, communique à vos centres nerveux sa puissante vibration que le cerveau emmagasine. C'est un tonique de premier ordre, un tonique puissant comme un vin généreux. Si l'homme, qui devient amoureux de la sorte, possède un bon cerveau, énergique, maître de lui-même ; si son système nerveux central est bien équilibré, l'amour ne sera jamais chez lui qu'un apport de vigueur nouvelle et de santé. Celui-là ne risque pas plus de devenir un amoureux malade qu'il ne risquerait de devenir mor-

phinomane pour avoir fait, un jour, une piqûre, ou alcoolique pour avoir bu un verre de bourgogne. Cet homme est réfractaire aux intoxications passionnelles : l'amour et le bon vin ne lui seront que des toniques, et non pas des poisons.

Mais auprès de cet amoureux en état de santé parfaite il en est d'autres, beaucoup d'autres, qui sont moins bien équilibrés.

Sans compter les grands détraqués, les fétichistes, les érotomanes, les étranges spécialistes qui ne peuvent s'éprendre que d'une mèche de cheveux ou d'une semelle de bottine, il y a ce qu'on nomme l'homme passionné, celui qui souffre et fait souffrir, le névropathe dont la caractéristique paraît être tout justement d'aimer la femme comme un morphinomane sa piqûre, d'être à la torture loin d'elle, et de la quitter chaque fois un peu plus malade qu'avant. Ah! chez ceux-là, l'amour est une maladie, une terrible maladie, qui les maigrit, leur fait le teint terreux, l'estomac dyspepsique, qui les anémie et les ronge, qui les conduit à l'excitation ou à la cachexie, tout comme un empoisonnement.

Et l'on guérit ces intoxications amoureuses comme on guérit la morphinomanie, par l'isolement, la raréfaction progressive des doses, les toniques du système nerveux, les douches, etc. La satiété, quelquefois, suffit à elle seule.

En somme, on peut dire, je pense, que l'amour est une force que procure à notre organisme la seule pré-

sence de la femme sur qui notre attention s'est spécialisée. Si nous sommes en état d'équilibre intellectuel, de santé normale, cette force est pour notre organisme un tonique puissant. Si nous sommes des névropathes, « des héréditaires », pour employer le terme consacré, cette force peut devenir pour nous un poison, et dès lors l'amour est une maladie, une intoxication passionnelle, comparable à l'alcoolisme ou à la morphinomanie. On le soigne par des procédés thérapeutiques analogues, et on le guérit quelquefois.

CHAPITRE IX

LA COLÈRE ET SON TRAITEMENT

Quelques exemples de colère : la colère des faibles. — La colère des forts. — Les symptômes de la colère. — Analyse des causes : mécanisme de la colère. — Le traitement : un dispensaire des enfants nerveux.

On est encore de nos jours si peu accoutumé à envisager, autrement qu'en théorie pure, les rapports du physique avec le moral ; il paraît si étrange, si « original » comme on dit, qu'un médecin puisse songer à traiter les passions et les émotions douloureuses de l'homme, et que, non content de surveiller l'évolution d'une bronchite ou d'améliorer quelque dyspepsie, il veuille se hausser jusqu'à l'ambition de devenir un praticien de l'âme, de faire du bien à l'esprit, qu'il me faut raconter tout d'abord et très simplement comment je fus conduit à traiter l'état de Colère, ainsi que j'avais déjà fait pour l'état de Paresse et l'état de Mélancolie.

Bien entendu, il ne m'est pas fréquemment arrivé de voir venir à moi des gens colères me demandant de les

guérir de ce que l'immense majorité des hommes considère soit comme un péché qu'il ne convient de déposer qu'au confessionnal, soit comme un travers de l'esprit, moins pénible après tout pour soi-même que pour autrui. Et combien en faut-il compter qui n'ont presque pas conscience et ne se doutent même pas de leur méchanceté ! Mais les médecins des nerveux savent depuis longtemps que, quand un de leurs neurasthéniques touche à la fin de son traitement, il se trouve souvent quelqu'un dans l'entourage du malade pour souligner l'amélioration de son état normal. Et l'on ne manque point de dire :

— Il va mieux, de toutes façons, et son caractère a changé, Dieu merci ! Si vous saviez, docteur, quelles colères d'enfant rageur à propos de tout et de rien, et quelle impatience pour un retard de cinq minutes au déjeuner ! Lui qui ne ferait pas de mal à une mouche par moment il nous effrayait, tant il avait le verbe haut, le geste prompt et l'œil farouche. Le voilà maintenant bien plus maître de lui !...

Et vraiment c'est un fait acquis qu'un grand nombre de névropathies s'accompagnent habituellement d'irritabilité du caractère, et que la guérison de la névrose ne manque point d'entraîner avec elle la cessation du déséquilibre moral. Mais ce n'est là qu'un fait banal, capable seulement d'éveiller, par sa constance à se reproduire, l'attention du moraliste.

Voici qui me paraît plus neuf et plus topique.

I

En janvier de 1893, je vis un jour entrer chez moi, plus affaissée, plus triste que de coutume encore, une de mes malades [1], Mme G..., anémique et neurasthénique, que je soignais pour de tenaces névralgies. Sitôt assise, elle eut une crise de larmes, puis me confia son chagrin. Son fils, un garçon de dix-sept ans, tournait mal. Dans la maison de banque où il était commis aux écritures, on n'avait à lui reprocher que son insouciance et la mollesse de ses facultés d'attention ; mais le soir venu, après avoir dîné en grande hâte à la maison, il s'empressait d'aller rejoindre, dans un café du boulevard extérieur, des filles et des gars de fort mauvaise compagnie, et rôdait avec eux très avant dans la nuit. La mère veillait pour l'attendre, pour lui reprocher doucement l'angoisse où la mettait l'heure de son retour. Paul G... entrait alors en de violentes colères, s'exaspérait jusqu'aux menaces : un soir, il lui mit les poings sous le nez assez violemment pour qu'elle en eût les lèvres meurtries et les dents ébranlées. Mais la dernière nuit avait été la plus affreuse. Pleine d'inquié-

(1) Peut-être n'est-il pas inutile de dire que les personnes dont les observations figurent dans cette petite étude sont des malades de situation plus que modeste, comme nous en traitons tous à l'hôpital, à nos cliniques libres ou simplement dans notre cabinet : nous leur donnons nos soins sans autre rétribution que l'autorisation de publier l'histoire de leur maladie.

tudes pour l'avenir de son enfant et redoutant de le voir s'affilier à quelque bande de malfaiteurs, Mme G... l'avait fait suivre : lui, tout de suite, s'en était aperçu, et sa colère en fut si furieuse qu'à un moment il s'empara d'un chenet de la cheminée et le brandit au ras des tempes de sa mère. Les menaces les plus atroces, les injures les plus paroxystiques accompagnaient ce geste déchaîné.

En me contant cela, la digne femme cherchait à excuser son fils. Son amour maternel se refusait à croire qu'il fût entièrement responsable de son état. Nul ne savait être plus tendre ni plus câlin que lui à certains jours : tout, d'ailleurs, le prenait par crises, par toquades, ses gentillesses et ses méchancetés. Comme beaucoup de mères, elle oubliait de tenir compte de sa propre nervosité, mais elle prenait soin de rappeler que son mari — un Corse venu à Paris pour servir le second empire, un Corse aux colères farouches et qui avait gardé de son maquis des violences impulsives toutes proches de la férocité — était mort, l'année précédente, paralytique et tout à fait dément. Une pareille hérédité, cette manie de fréquenter de mauvais garnements, cette étonnante promptitude à la révolte, ne pouvaient conduire son fils qu'à faire quelque mauvais coup.

Elle me demanda de lui donner des conseils et des soins. Pressé par elle, Paul G... consentit à me consulter et je pus sans trop de peine mettre à profit la

terreur que la maladie et la mort de son père lui avaient inspirée, pour obtenir qu'il se fît traiter régulièrement. C'était, d'ailleurs, une de ces natures faibles et molles sur lesquelles il est aisé de prendre de l'ascendant pour le bien comme pour le mal : un malfaiteur eût pu l'endoctriner aussi aisément que moi-même ; c'était une âme faite pour obéir et pour dépendre d'un maître.

L'examen de Paul G... me révéla quelques-uns des stigmates physiques et un grand nombre de stigmates mentaux de ce qu'on nomme la dégénérescence. Ce n'était point un hystérique, mais plutôt un neurasthénique : aucune hantise, aucune idée fixe ne « rétrécissait le champ de sa conscience », pour employer la forte expression de M. Pierre Janet ; mais l'ensemble de ses facultés physiques et mentales fonctionnait avec débilité.

La pression du sang dans les artères était basse, la vue faible[1], la sensibilité générale obtuse, la nutrition languissante ; sous l'influence d'une stimulation momentanée, sa main pouvait amener au dynamomètre un nombre assez respectable de kilogrammes, mais l'épuisement de l'effort ne tardait pas à survenir. Son estomac était en dilatation, tous ses muscles en atonie ; ceux du visage, tombant et las, donnaient à la figure une expression de tristesse et d'hébétude permanentes. Capable

(1) Il est fréquent de constater, chez les neurasthéniques et chez les déprimés, une fatigue de la vue, que les oculistes désignent sous le nom d'*asthénopie accommodative :* c'est la faiblesse des mouvements d'adaptation à la vision pour les distances diverses.

de mille folies par vanité amoureuse plutôt que par amour réel, ce garçon de dix-sept ans, depuis longtemps déniaisé, m'avoua la plus piteuse débilité physique avec les femmes qui lui plaisaient le plus.

Et toutes ces misères de la vitalité se reflétaient sur son état mental.

La timidité, la paresse, la mélancolie et la peur faisaient le fond de sa nature. Promptes à éclater, terribles mais vite assouvies, alternant dans son âme avec des phases de tendresse, ses colères étaient des colères de faible, des impulsions qu'il n'avait pas la force de dompter. Sa volonté, ses facultés d'attention étaient débiles comme ses muscles ; trop médiocre pour se suffire, sa personnalité, se laissait constamment dominer par quelque autre. Comme beaucoup de ses semblables il était fort peureux : il ne cessait d'être hanté par des craintes de maladies ; le moindre bruit le surprenant lui valait un tressaillement. Rien n'est fréquent, d'ailleurs, chez les malfaiteurs jeunes comme cette association de la peur et de la fureur : c'est en tremblant qu'ils s'introduisent dans une maison pour voler, et s'ils ont la surprise de trouver là quelque témoin inattendu, l'énervement aigu où la frayeur les jette les hausse d'un seul coup à l'extrême excitation, arme leur bras, le pousse, et sur-le-champ en fait des assassins. Ainsi se joignent deux émotions qui tout d'abord semblent contraires : c'est que notre esprit s'est trop longtemps accoutumé à n'envisager la peur que comme une émotion dépressive,

et que nous n'avons pas assez observé combien fréquemment la colère n'est qu'une réaction vive sur un fond de débilité.

L'exemple de mon jeune malade est frappant à ce point de vue. La faiblesse de son organisme entier, le ralentissement de sa nutrition, la fatigue de son cerveau, le peu de cohésion, le peu de résistance de sa personnalité laissant passer toutes les impulsions, étaient vraiment la raison d'être de ces effrayantes colères dont on me demandait de le guérir. J'en fis la preuve par le traitement même : une médication tonique, aidée d'une juste hygiène, modifia profondément cette âme. On sait depuis longtemps, d'ailleurs, que les calmants, que le bromure en particulier ne donnent, chez ces nerveux-là, que des résultats peu souhaitables : ils les conduisent à une sorte d'abêtissement qui est loin de la guérison.

Voici comment on procéda :

Pour laisser libre cours au traitement actif, on supprime d'abord les excitants artificiels, le vin, l'alcool, les liqueurs, la bière, le café, et j'eus soin de prescrire un régime alimentaire minutieux réduisant à leur minimum les fermentations digestives, source fréquente d'empoisonnement pour le cerveau. Par crainte des maladies graves dont je ne manquai pas de le menacer, Paul G... se soumit à ces privations : il but de l'eau à ses repas. Il obéit encore, après une semaine ou deux de résistance, quand je lui prescrivis de se lever de bon matin, de faire à son réveil — sitôt après une friction

au gant de crin — un petit travail que je lui infligeai, la copie de quelques maximes salutaires appropriées à son état; et il finit par renoncer à ses sorties du soir, par consentir à se coucher aussitôt après le dîner. La crainte de commettre un crime n'eût certainement pas suffi à lui donner cette soumission parfaite, car il était imbu depuis l'enfance de notions de libre arbitre : il avait la persuasion qu'il saurait s'en tenir à de simples menaces, que sa volonté resterait constamment maîtresse de son bras. Il pensait — n'est-ce pas cela qu'on nous apprend dans notre enfance? — qu'il suffira toujours de vouloir pour pouvoir, notion dangereuse parce qu'elle nous trompe. Combien de meurtriers qui, pour s'être fiés à cette trop rassurante notion, se sont éveillés tout à coup les mains rouges et l'œil effaré d'en être venus là! Et comme il serait plus moral de nous apprendre dès le jeune âge que la volonté peut être malade, qu'on la soigne et qu'on l'améliore.

On l'améliore — M. Ribot l'a entrevu depuis longtemps — en restaurant la nutrition du cerveau par la médication tonique. Chez le jeune Paul G... j'employai simultanément et d'une façon progressive la caféïne à petites doses, les étincelles de la machine électrique statique et ces injections d'eau salée, de sérum artificiel, dont l'emploi prend une telle extension depuis quelques années, et que je tiens, comme on a vu, pour le plus puissant, pour le plus docile, pour le plus utile des stimulants du système nerveux.

Quatre semaines suffirent pour qu'on pût constater des modifications notables : la peau terreuse du malade se colorait de rose ; ses yeux craintifs regardaient franchement ; ses muscles étant plus dispos, son corps lui semblait plus léger ; son estomac reprit en même temps sa tonicité et sa sécrétion normales. Bientôt après le caractère commença de s'égaliser : les grandes crises s'espacèrent, leur intensité s'amoindrit. Par degrés la colère s'atténua ; en deux mois mon malade ne connut plus que de brefs mouvements d'impatience. Ses accès de fureur n'ont jamais reparu depuis. Sur mon conseil, Paul G... s'est engagé : voilà trois ans qu'il est soldat, et ses chefs n'ont jamais eu à lui infliger de peine sérieuse. Ce révolté n'a pas commis un seul acte d'indiscipline ; à l'heure actuelle il est brigadier, en passe de devenir sous-officier. L'exercice, la vie au grand air, la discipline militaire ont achevé la cure. Il est bien permis d'espérer que le voilà tiré de la mauvaise voie, et qu'un rengagement dans l'armée le tiendra longtemps à l'abri des tentations de la vie libre et des oscillations trop véhémentes de ses nerfs.

J'ai fait choix de cette observation parce qu'il fallait bien choisir : j'en pourrais mettre en ligne au moins trois de gravité pareille et de même intérêt, — je les publierai quelque jour dans un mémoire spécial, — sans compter tous les cas où l'état de simple irritabilité chez des neurasthéniques a disparu ou s'est notablement amendé sous l'influence du traitement banal de la névrose.

Un moment, je me suis attaché à connaître l'effet des injections toniques d'eau salée chez les jeunes tuberculeux ; pendant quelques mois j'ai multiplié les recherches dans le service du Dr Sevestre à l'hôpital Trousseau, et surtout à la consultation de l'*Œuvre des Enfants tuberculeux*, dont mon excellent confrère le Dr Derecq est le chef de service. Presque toujours nos transfusions hypodermiques ont provoqué chez ces déprimés, chez ces épuisés, un rehaut de la vitalité, une amélioration de la nutrition, et chaque fois nous avons constaté une amélioration parallèle de l'état mental, savoir, moins de tristesse et moins de promptitude à la colère, une tranquillité d'humeur, une paix de l'esprit, nées du sentiment intime, à demi conscient, de force recouvrée et de plaisir à vivre. Souvent nous ne pouvions enregistrer qu'une amélioration éphémère, le mal étant, dans bien des cas, plus fort que le remède ; mais tout le temps que persistait la suppression thérapeutique de la faiblesse, de la misère physiologique, la faculté de s'énerver à propos de tout et de rien s'atténuait considérablement.

II

Il y a donc — et je ne fais que confirmer par quelques exemples précis une vérité déjà vieille pour les médecins neurologistes — une colère étroitement liée à l'état de fatigue organisée, d'épuisement profond

du système nerveux ; c'est cette faiblesse irritable dont le nom même est synonyme de neurasthénie, et que peut guérir ou notablement améliorer une médication tonique, méthodiquement appliquée.

Mais il s'en faut que toute l'histoire de la Colère tienne dans ce cadre étroit. En face de ces anémiques, de ces « asthéniques », voici maintenant que se dresse la catégorie, probablement aussi nombreuse, des sanguins, des pléthoriques comme on disait naguère, des « hypersthéniques » comme on dit aujourd'hui, ou pour parler plus simplement, de ceux qui ont de l'énergie en trop. Au même degré que les violentes exaltations d'un débile, les fureurs de quelque vigoureux boucher de la Villette sont de nature à éveiller la curiosité du psychologue et la sollicitude du moraliste médecin.

Ces deux sortes d'hommes colères ne laissent pas de différer l'une de l'autre sensiblement.

L'un, le faible, est plus irritable ; l'autre, le fort, plus irrité. Le premier, plus sujet aux énervements, réagit avec amplitude et momentanément quitte son atonie pour de violents feux de paille bientôt éteints, tandis que l'autre demeure à l'état de tension continue, d'excitation chronique, de permanente brutalité. Le neurasthénique, le déprimé qui se querelle, peut, en un clin d'œil, s'exalter aux pires paroxysmes ; mais la détente est prompte et radicale ; tout de suite elle le ramène à l'étonnement, à la honte de ce qu'il a pu faire, au repentir : et voilà notre névropathe promptement revenu à son

habituel bas-fond de crainte, de paresse, d'humilité et de douceur parfois fort tendre. Au contraire l'hypersthénique est, une fois pour toutes, orgueilleux et dominateur, courageux, belliqueux, féroce, impitoyable puisqu'il n'a que faire de pitié pour lui-même, et toujours à deux doigts de l'exaspération pour peu que les conditions de sa vie quotidienne ne suffisent pas à assouvir son excès de vitalité, son besoin de commettre des actes excessifs, de dépenser son énergie surabondante, la vapeur sous pression de sa machine humaine, sa force turbulente qui veut se détendre et frapper. En temps de guerre, de pareils hommes peuvent fort bien se montrer héroïques et mépriser la mort d'une si superbe façon que l'admiration du monde leur soit acquise. On en a vu mériter des statues rien que pour avoir apaisé leurs nerfs excessifs dans de légitimes tueries. Leur attitude était si magnifique, leur vaillance si entraînante, leur exaltation si fière, leur dédain de tout si hautain, et la cause servie par eux si noble, si sacrée, que la multitude des hommes ne pouvait que s'enthousiasmer pour la beauté tragique du spectacle qu'ils lui donnaient. Le philosophe qui casse la poupée humaine pour regarder ce qu'il y a dedans, pour en saisir le mécanisme intérieur, éprouve, lui aussi, le frisson du beau drame, mais au total son analyse imperturbable ne lui révèle chez ces hypersthéniques que de la force en trop, que de la Colère qui s'use noblement à servir la Patrie. Il pense que ces mêmes hommes — ils emplissent l'histoire du premier

empire — pour la plupart nés du bas peuple et qui, par leur seule vaillance, furent des ducs, des princes ou des rois, auraient bien pu venir au monde par un temps de paix plate où ils n'auraient trouvé d'autre moyen de se détendre que de quereller leur voisin, que de battre leur femme, ou que de faire pis encore ; leur héroïsme naturel, leur vigueur débordante auraient pu s'user tout entiers à ces misérables besognes. Voyez la Restauration : les guerres sont finies, les troupes en parties licenciées, les officiers en demi-solde ; mais l'habitude de frapper un ennemi n'est pas perdue ; le besoin de se battre est dans toute les âmes : et jamais on n'a vu tant de duels, ni de conspirations, ni de meurtres [1], ni d'exode de jeunes hommes vers les pays où l'on combat encore, tandis que d'autres, faisant diversion, emploient l'ardeur qui gonfle leur poitrine aux poèmes les plus lyriques, aux drames les plus empanachés, aux romans d'aventures où chaque page compte une action d'éclat !

Mais revenons à notre parallèle et constatons que

(1) Il se pourrait fort bien que la cessation actuelle des guerres d'Europe fût, momentanément, une des causes de la multiplication des meurtres. Au temps où l'on faisait le métier de soldat par vocation, non par obligation, beaucoup d'hypersthéniques y trouvaient l'assouvissement de leur nature belliqueuse. Mais il est fort probable que les hommes trop forts finiront par s'adapter presque tous à la vie pacifique, et que leur excitation permanente s'utilisera pleinement à écrire des poèmes de haut vol, à créer et à rendre prospères les entreprises commerciales les plus hardies, à reconnaître et à coloniser les pays lointains et sauvages. Contrairement à ce qu'enseigne Lombroso, je pense que ce sont les circonstances, notre milieu, notre éducation qui nous permettent un emploi nuisible ou, au contraire, utile au bien commun, de notre énergie cérébrale.

l'examen physiologique de l'homme colère par faiblesse nerveuse, et de l'homme emporté par excès d'énergie, ne fait que préciser les différences de tempérament que nous venons de constater. Paul G..., dont nous analysions l'exemple tout à l'heure, avait le visage pâle et les traits mornes, la vue faible, les jambes lasses, l'estomac dilaté, la sensibilité obtuse, la nutrition alanguie ; la pression du sang dans ses artères était basse. L'hypersthénique a le teint coloré, l'œil luisant, le jarret tendu, la main puissante, les muscles ramassés comme ceux des bêtes de proie, l'appétit vorace, la nutrition suractive ; le sang dans ses artères bat à une pression très supérieure à la normale ; bien loin de l'améliorer la médication tonique le congestionne et l'exaspère, tandis que le bromure à hautes doses l'apaise et lui restitue la douceur en affaiblissant l'activité totale de son cerveau.

Et ici je demande encore la permission de raconter un fait dont j'ai été témoin, de donner le court résumé d'une observation qui me paraît être instructive.

C'est l'histoire d'un jeune Russe, d'un enfant de treize ans, Michel S..., que sa grand'mère m'amena pour une étrange maladie. De temps à autre, depuis deux ans, un besoin le prenait, chaque fois plus terrible, plus angoissant, plus impérieux, plus difficile à vaincre, d'étrangler sa sœur, plus jeune que lui de quatre ans. Un jour le malheureux enfant, comprenant qu'il n'allait plus pouvoir réfréner cette effroyable impulsion, avait pris le parti de demander secours, de tout avouer à sa grand'-

mère, et il avait fait cette confession avec si peu d'émotion apparente, qu'on hésitait encore à la prendre au tragique ; mais il finit par insister de telle sorte que l'on se décida à consulter un médecin.

C'était un vigoureux gamin, fort pour son âge, avec des joues pleines et roses, et je ne sais quel air de contentement animal de satisfaction à vivre. L'affreux drame qui se jouait en lui n'avait point assombri son âme, semblait-il. Son visage, marqué d'ailleurs de peu de traces de dégénérescence, était surtout étrange par les yeux, deux yeux d'un gris d'acier, extrêmement proches du nez, qui prenaient un éclat surprenant[1] et littéralement un luisant de couteau quand il parlait de ses tentations atroces.

Cela le prenait, disait-il, tous les quinze jours, tous les dix jours — les crises se rapprochaient un peu à mesure qu'elles augmentaient d'intensité — surtout dans les moments où sa sœur se montrait particulièrement douce, soumise et affectueuse pour lui.

Subitement, une force effrayante montait à son cerveau, et il sentait son être — ou plutôt cet être nouveau qui venait de surgir en lui — invraisemblablement léger, puissant et découplé. Alors survenait une image que l'enfant localisait derrière son front, et qui s'imposait à son esprit : il se voyait en train d'étrangler sa

(1) Cet étrange luisant des yeux se retrouve dans un grand nombre d'états d'excitation cérébrale : on le constate à certains moments de l'ivresse alcoolique, chez les morphinomanes, chez quelques aliénés en crise de manie aiguë, et chez certains pervertis, alors qu'ils se complaisent à évoquer leur vice.

petite sœur. A chaque seconde ce spectacle abominable se précisait, devenait plus intense, en même temps que s'imposait à lui le besoin despotique, furieux, presque irrésistible de réaliser cette image, d'agir conformément... Et tout à coup, une autre scène : maintenant il lui paraissait que le crime était consommé, que sa sœur gisait à ses pieds, tuée par lui, qu'il en avait un grand chagrin... Et il sortait de ce cauchemar éveillé, anéanti, brisé de fatigue, mais délivré pour quelques jours.

Très nettement, l'enfant se rendait compte qu'une fois ou l'autre l'image atteindrait à un si haut degré d'intensité qu'il ne pourrait plus résister, qu'il lui faudrait nécessairement obéir à cette injonction terrible [1]. On eût dit l'ordre d'un démon ou d'un de ces anges exterminateurs que nous voyons, dans l'histoire lointaine ou dans la légende, s'emparer de l'esprit d'un Hébreu timoré ou d'une faible femme, lui imposer, comme un ordre surnaturel, des visions répétées, de plus en plus impérieuses, et le conduire au sacrifice d'Isaac, au meurtre d'Holopherne.

Une fois la crise passée, Michel S... se retrouvait : après un jour ou deux de fatigue un peu triste, il redevenait vite le gamin turbulent, querelleur, volontiers prêt à trépigner ou à lever la main pour la moindre

(1) Dans sa *Psychologie des idées-forces*, M. Alfred Fouillée a remarquablement commencé de faire connaître cette tendance à l'acte qui accompagne nos représentations mentales, et qui, lorsque l'image est très intense, va jusqu'à la nécessité angoissante de la réaliser, d'accomplir le geste qui lui correspond.

contrariété : cette irascibilité allait croissant jusqu'à la crise périodique que nous venons de décrire, et de même une gloutonnerie, une voracité invraisemblable pour son âge, s'accompagnant d'un besoin continu de remuer, de marcher, de grimper aux arbres, de franchir des murs, de détendre ses muscles, d'articuler des mots ignobles, des mots paroxystiques.

La grand'mère m'apprit, ce que je soupçonnais déjà, que le père de Michel S... était un alcoolique endurci, et que les premiers temps de son mariage, c'est-à-dire l'époque où mon petit malade fut conçu, avaient marqué le point culminant de son vice. Je sus bientôt après que la jeune sœur de Michel, venue au monde dans les mêmes conditions d'hérédité, était sujette aux crises de haut mal, et que Michel lui-même avait parfois donné des signes, légers mais caractéristiques, de ce que les anciens nommaient *morbus sacer*, la maladie sacrée.

En prenant minutieusement l'observation de ce cas — observation dont les détails ne sauraient trouver place ici — j'acquis cette conviction que, chez mon jeune malade, les crises de fureur fratricide, véritables convulsions psychiques, selon l'expression de Maudsley, n'étaient rien autre que l'équivalent mental d'attaques d'épilepsie, qu'elles en tenaient lieu, qu'elles étaient par conséquent de nature épileptoïde, et que le traitement par le bromure à hautes doses s'imposait.

Il donna, en effet, les résultats les plus heureux : en moins de trois mois, les symptômes épileptoïdes,

y compris les accès de fureur, disparurent complètement. Deux autres observations, précises comme des expériences de laboratoire, celle d'un jeune homme de vingt-six ans et celle d'un petit garçon de sept ans, tous deux enfants d'alcooliques, tous deux hypersthéniques, tous deux effleurés par l'épilepsie, tous deux en proie aux colères les plus violentes — le garçon de sept ans a failli plusieurs fois frapper à coups de couteau ou étrangler ses camarades de collège — m'ont confirmé dans cette opinion qu'on pourrait trouver là l'explication de ces étonnantes colères d'enfants, de ces tendances à l'homicide et au suicide, si fréquents à notre époque chez des êtres de l'âge le plus tendre.

Voilà longtemps que Falret a décrit sous le nom de « petit mal intellectuel ou de grand mal intellectuel » chez les épileptiques, des états paroxystiques de l'esprit qui ne sont en réalité que de la colère allant depuis la simple crispation, depuis la simple envie de donner des bourrades, jusqu'aux fureurs de la maladie aiguë. Legrand du Saulle professait que ces paroxysmes psychiques n'ont point d'existence propre, qu'ils demeurent toujours liés à une absence épileptique ou à une attaque de haut mal ; M. Féré et les neurologistes contemporains ont au contraire tendance à croire qu'on les peut observer à l'état de phénomènes isolés et indépendants. Je suis absolument de cet avis. La colère peut être le seul signe révélateur des troubles cérébraux qui, plus accentués, déterminent les convulsions du haut mal.

Résumons-nous. En présence d'un enfant ou d'un adulte non aliénés[1] fréquemment en proie aux emportements graves, le moraliste-médecin devra, je pense, rechercher tout d'abord les signes caractéristiques de l'épuisement du système nerveux[2] : s'il ne les trouve pas, si le sujet lui révèle au contraire les symptômes de l'hypersthénie, de l'hyperactivité vitale, de l'irritation nerveuse habituelle, il y a bien des chances pour que l'interrogatoire de l'entourage révèle l'alcoolisme chez les ascendants, le mal comitial grave ou bénin chez les collatéraux ou chez le malade lui-même. Sans doute, on ne saurait trop le redire, l'homme colère hypersthénique n'est pas nécessairement un épileptique avéré, mais traitez-le par le bromure, comme si sa fureur était l'équivalent d'une attaque comitiale, et vous le guérirez[3].

(1) Il ne saurait être question ici des fureurs de la manie aiguë, ou de celles qui, dans la folie appelée « circulaire », alternent avec des phases de dépression profonde. La colère des fous n'est pourtant pas d'autre nature que celle des névropathes : elle est seulement plus formelle, plus violemment impulsive, plus entièrement soustraite au contrôle de la conscience, plus irrémédiable, parce qu'elle est habituellement liée à des intoxications profondes ou à des lésions anatomiques incurables. Mais, comme toutes les colères, elle n'est, en dernière analyse, que le résultat de l'irritation mécanique ou chimique des cellules de l'écorce grise de notre cerveau.

(2) Il y a bien aussi une colère des hystériques, colère un peu spéciale à mon sens, dont je ne puis parler qu'incidemment dans cet ouvrage. On en pourra trouver une fort remarquable étude dans les livres de M. Pierre Janet, l'*Automatisme psychologique* et l'*État mental des hystériques* notamment.

(3) Parmi les hypersthéniques, les excités de la nutrition sujets à de fréquentes crises de colère, il faut compter encore les alcooliques, les absinthiques, les goutteux, certains diabétiques. Chez eux la colère est le résultat d'un véritable empoisonnement des centres nerveux. La suppression de l'agent toxique, la mise au régime, l'emploi du bromure et des alcalins ont promptement raison de leurs accès de fureur morbide.

III

Et maintenant que nous connaissons les deux types extrêmes de l'homme enclin à la fureur, efforçons-nous de comprendre ce phénomène mental, cet *état affectif* qu'on nomme la Colère, et d'en déceler la nature.

Il est tout de suite évident qu'on ne saurait admettre deux sortes de colère : c'est un certain degré d'excitation cérébrale, et le même pour tous : l'hypersthénique en est toujours tout proche, tandis que le neurasthénique, des profondeurs de sa faiblesse, n'y parvient que par une de ces ascensions brusques, par une de ces sautes subites dont il lui arrive de réagir aux excitations du dehors. Mais au moment où ils sont déchaînés — à cela près que l'homme fort est une brute plus aveugle, tandis que le débile est plutôt un peu cabotin et semble demeurer préoccupé de viser à l'effet — ils sont pareils et le physiologiste leur découvre les mêmes symptômes cardinaux.

Ces symptômes de la Colère, le professeur Lange, de l'Université de Copenhague, au cours d'un petit livre capital[1] et qui a servi de point de départ et de point

(1) *Les Émotions*, traduction française du Dr G. Dumas. Paris, Alcan, 1895.
Consulter encore le livre de Ch. Darwin sur l'*Expression des sentiments*, la *Pathologie des Émotions* de M. le Dr Ch. Féré, et le bel ouvrage récent de M. Th. Ribot, l'éminent professeur au Collège de France, sur la *Psychologie des sentiments*.

d'appui à presque toutes les recherches récentes, les a décrites avec justesse. A peine peut-on lui reprocher de vouloir trop évidemment le triomphe d'une doctrine qui lui est chère ; pour lui toutes les émotions sont dues à des troubles de la circulation du sang, et la colère en particulier à une dilatation très intense des petites artères du cerveau : c'est ainsi qu'il oublie les colères pâles, si fréquentes pourtant et si impressionnantes, et qu'il décrit, comme un signe constant de la fureur, la rougeur du visage et sa tuméfaction. Mais ce qu'il a bien mis en relief, c'est ce fait capital que la colère est un état d'hyperinnervation générale. Tout l'organisme, les muscles et les glandes — car la colère a ses larmes, ses sueurs, sa salivation écumante — manifestement activée par une surabondance subite, énorme, d'influx nerveux, entrent en fonction excessive, agissent pour agir, d'une façon désordonnée, sans but, sans utilité, uniquement pour soulager leur surcroît de tension. Voyez le furieux ; écoutez-le hurler les mots extrêmes de son répertoire, les mots paroxystiques : il trépigne, convulse ses poings, frappe les hommes ou les choses, met en pièces, jette sur les murailles les livres, les objets d'art qui sont à sa portée, témoins impassibles et combien innocents de son désir contrarié. Les dents serrées, les yeux hors de l'orbite, la mâchoire en avant, il a cette crispation ramassée des muscles du visage et ce retroussement de la narine dilatée dont il est question dans *Hamlet*. Soustraits pour un moment

au contrôle de la conscience — car la colère est bien la folie passagère, la *furor brevis* des anciens — les mouvements ne sont que trop rapides, que trop puissants, que trop aisés; la parole, de même, est d'une facilité débordante, d'une abondance frénétique, jusqu'au moment où sa précipitation même la rend trébuchante et confuse. Et ce déchaînement d'activité native, de force extériorisée, ira en avalanche tant que l'assouvissement nerveux n'aura pas été obtenu; parfois alors un geste plus brutal, la destruction de quelque chère chose, quelque mauvais fait accompli, brusquement mettent le cran d'arrêt : l'orage cérébral s'apaise et se dissipe, la tempête d'âme se tait.

Étrange chose que ce besoin de casser, de détruire, de réduire à néant, lointain vestige des temps sauvages où la fureur humaine ne se satisfaisait que de tuer. Ne nous y trompons pas, notre amour de la chasse, qui passe cependant pour plaisir de gens civilisés et de seigneurs de haute politesse, n'est qu'un reste de l'héritage des aïeux qui luttaient contre les grands fauves pour la vie, et n'étaient eux-mêmes que des bêtes de proie, à peine plus rusées et mieux avisées que les autres. On a rarement vu le critique ou le philosophe endosser une gibecière : on n'imagine pas Renan maniant le fusil à percussion centrale; les rares intellectuels qui s'adonnent à ce sport y voient surtout une manière d'hygiène : cela les contraint à marcher. Mais tuer pour tuer est un loisir cruel. Je connais, pour ma part, deux

bons nerveux hypersthéniques, gens de commerce aimable dans l'ordinaire de la vie, qu'emportent par moments quelques velléités de paroxysmes : ces jours-là, ils quittent Paris brusquement par crainte de leurs nerfs, pour s'en aller à la campagne chez eux, en terrains clos, massacrer des lapins élevés tout exprès; quand l'hécatombe est suffisante, le dégoût de tuer les prend, et ils reviennent à leurs affaires avec un sentiment de bon apaisement. C'est pour eux l'unique moyen de n'avoir pas de trop dangereuses colères. Un jour, un jeune névropathe légèrement alcoolique, que j'ai eu occasion d'observer, quitta son fils qu'il grondait très violemment, pour s'en aller, dans le jardin, frapper à coups de couteau un grand bon chien fidèle que cependant il aimait fort. Quand il me confessa cet acte de cruauté affreuse, M. X... m'avoua avoir été si près de frapper son enfant, que, ne pouvant plus résister à l'impulsion meurtrière, il avait pris une victime, moins précieuse, pour l'immoler à sa rage invincible.

Pendant la crise de colère, on peut dire, je crois, que tous les muscles de l'organisme sont en état de contraction extrême. On sait déjà que la main d'un homme impatient, en état d'irritation mentale, presse le dynamomètre avec une énergie inaccoutumée; mais rien en nous ne reste indifférent, et les muscles même de notre vie végétative, ceux de notre estomac ou ceux de nos artères prennent leur part de notre énervement, et sont serrés par une crispation.

Une expérience le montre que je crois être d'assez vif intérêt.

Mme X..., jeune femme anémique et neurasthénique, a coutume de se montrer particulièrement irascible lorsque la neige va tomber, quand un orage est imminent. A l'état de calme, elle est constamment languide et fatiguée, la pression du sang dans ses artères est basse : mesurée à l'aide du sphygmomètre de Verdin et Chéron, elle donne en moyenne 14 cm. de mercure. Si l'on compte les globules de son sang, on en trouve 3 224 000 par mmc. Survient un temps d'orage, la malade se montre d'une grande irascibilité : de 14, la pression sanguine est montée à 21 cm. de mercure; de 3 millions 200 000, le nombre de globules s'est élevé à 4 712 000. Or, voici ce qui s'est passé. Sous l'influence de la stimulation générale du système nerveux produite par l'état barométrique ou plus vraisemblablement par l'état électrique de l'atmosphère, les fibres musculaires qui entourent les artères où circule le sang, et qui leur forment une tunique continue, se sont resserrées ; le calibre du tube artériel diminuant et le sang se trouvant à une pression très haute, ses parties liquides, son eau ont été chassées dans les tissus environnants, et les globules rouges, dilués dans une quantité moindre de liquide, apparaissent beaucoup plus nombreux dans le champ du microscope[1]. Cette concentration du sang et cette hausse

(1) C'est le Dr Jules Chéron qui, le premier, s'est avisé d'étudier les variations du nombre des globules rouges, sous l'influence des *stimuli*

de la pression artérielle, je les considère comme à peu près constantes dans la colère. Je les ai retrouvées toutes les fois que j'ai pu les rechercher. M. le Dr G. Dumas, chef du laboratoire de psychologie attaché à la chaire de clinique des maladies mentales à la Faculté de médecine, au cours d'une récente étude, à peine terminée, sur la folie qu'on nomme « circulaire », a constaté à maintes reprises que, dans leurs phases de dépression mentale, ces malades présentaient tous de l'hypoglobulie apparente, les artères étant relâchées et le sang dilué, tandis qu'au plus fort de leur période excitée se manifestait une extrême concentration du sang.

C'est bien certainement à cette tonicité surtendue de tous les muscles de l'organisme que nous devons d'entendre certains hommes colères accuser une sensation de légèreté maladive, parfois angoissante, au cours de leurs accès d'emportement. Un grand nombre d'entre eux n'en ont pas conscience ; mais d'autres décrivent avec beaucoup de netteté cet état très particulier où leur corps semble prêt à ne plus toucher terre, où leurs gestes ont une aisance invraisemblable, comme s'ils venaient d'être tout à coup transportés sur une planète mineure

externes, en comparaison avec les variations de la tension artérielle. Au congrès de Bordeaux de 1895 il a donné de ce phénomène si intéressant une explication qui est aujourd'hui universellement adoptée. C'est au Dr Chéron que l'on doit de comprendre ces hyperglobulies quasi instantanées qui se produisent sous l'influence de l'ascension d'une montagne, sous l'action d'une douche froide, d'une injection de sérum, du massage, d'un temps d'orage. Une hyperglobulie modérée s'accompagne de sentiment de bien-être et de joie ; une hyperglobulie excessive s'accompagne d'énervement, de colère, de rage.

où les lois de la pesanteur ne seraient pas les mêmes. Rien ne s'explique plus simplement. L'homme las, l'homme triste et timide, traîne péniblement un corps pesant et qui lui est à charge; il manque de tonicité; tout au contraire l'homme en fureur est en surcroît de tonus musculaire : son système nerveux est momentanément d'une si exubérante richesse qu'il n'en peut contenir les débordements. Or, ce sont nos centres nerveux qui nous portent et qui nous maintiennent debout; pour peu qu'ils s'affaiblissent, nous nous paraissons lourds; nous voilà légers et joyeux s'ils se maintiennent à un certain degré de vivacité, d'énergie vitale; mais s'ils deviennent trop vigoureux, ce sentiment d'allégement dont la joie s'accompagne, s'accroît souvent jusqu'à l'angoisse.

Beaucoup ne perçoivent pas ce symptôme parce que, dans l'état de colère, nous devenons à peu près anesthésiques : nous percevons très peu de choses. Vers l'âge de treize ou quatorze ans il m'est arrivé de me battre en duel — à coups de poing — avec un camarade de collège qui ne savait point l'art de borner ses taquineries. Au bout d'une minute de horions échangés, je ne sentais aucun des coups qui m'atteignaient et cependant à chacun d'eux — mes témoins me l'ont dit après — je redoublais de vigueur et je frappais plus fort. Rétrécissement du champ de la conscience, absorption par une idée fixe et par suite distraction, dirait M. Pierre Janet; moi qui professe que l'énergie humaine naît de la sensi-

sibilité, je crois plutôt que mon activité motrice utilisait mes sensations avec une rapidité telle et si totalement que je n'avais même pas le loisir de les percevoir; je les écoulais à mesure : automatiquement, par le méca-

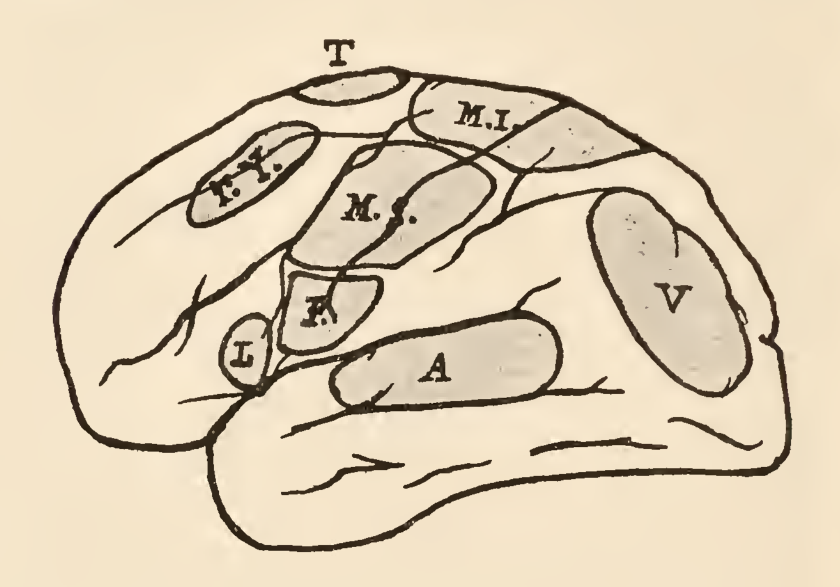


Fig. 14.

M. I, centre pour les mouvements des membres inférieurs. — M. S, centre pour les mouvements du bras et de la main. — T. Y, centre pour les mouvements de la tête et des yeux. — T, centre pour les mouvements du tronc. — L, centre pour le langage articulé. — F, centre pour les mouvements de la figure et de la bouche. — A, centre pour l'audition. — V, centre pour la vision.

nisme réflexe, le coup donné se métamorphosait en coup rendu.

Si maintenant nous considérons dans son ensemble tout cet appareil extérieur de la colère, nous voyons bien qu'il consiste essentiellement en contractions musculaires d'exceptionnelle véhémence. Tous nos muscles entrent en jeu, ceux qui servent à remuer les jambes ou à crisper les poings, comme ceux qui s'emploient à l'articulation des mots, sans compter les fibres lisses de nos artères ou de notre estomac. Le système nerveux

central étant à un cran très élevé de son énergie, ces gesticulations des membres et ces mots sont aussi violents, aussi paroxystiques que notre degré d'animation le comporte; aussi dans ces moments voyons-nous et entendons-nous émettre, par des gens de qui cela nous surprend fort, des mots infâmes et des gestes d'assassins, tout ce que leur cerveau peut concevoir de plus suraigu.

Or, regardez un hémisphère cérébral, étudiez sommairement sa topographie, sa géographie, et vous concevrez aisément ce qu'est la colère en tant que phénomène intérieur (fig. 14).

Toutes les zones qui président aux sensations générales ou bien à l'ouïe, à la vue sont presque éteintes : ce qu'elles ont d'énergie disponible est concentré sur les centres nerveux moteurs des membres, du tronc, de la tête et des yeux, de la face, et sur la zone L, toute proche des autres, et qui nous sert à l'articulation des mots : et c'est une conflagration de tout ce vaste territoire d'où part l'influx nerveux, qui nous fait agir et parler.

A cela près que nous ne perdons pas tout à fait connaissance, la crise de colère nous apparaît donc, — avec ses cris, ses spasmes, ses mots parfois incohérents, ses trépignements en pure frénésie, ses gestes sans but, ses mouvements pour rien — comme une sorte d'attaque de nerfs, et certes il appartient au médecin de la soigner.

Nous avons vu, chez les nerveux épileptoïdes, la Colère se substituer fréquemment aux convulsions du haut-mal, en tenir lieu, être l'équivalent; il est rare que chez les hystériques l'état de contrariété vive et d'irritation ne se résolve pas en véritable attaque; et maintenant nous voilà conduits à constater que les crises de nerfs et les accès de fureur ont les mêmes symptômes essentiels, les mêmes manifestations extérieures importantes, le même mécanisme cérébral. Sans doute au point de départ de la Colère nous retrouvons souvent la volonté de nuire, une méchanceté intentionnelle, et il y a, bien entendu, des formes différées, des vengeances longuement méditées auxquelles on ne se décide qu'après mûre délibération ; mais ce sont là des faits complexes dont l'étude viendra plus tard. Contentons-nous pour le moment de nous faire une idée nette de tout ce qu'il y a, dans une crise de grande colère, d'efforts dépensés en pure perte, de mouvements sans but, d'énergie dépensée à se mordre les poings, à frapper le plancher, à donner du pied dans les portes, à lacérer un livre qui n'en peut mais : tout cela, bien évidemment, n'implique pas une direction mentale d'ordre très relevé.

A chaque pas nous entrevoyons un peu plus clairement que le problème de la colère est un problème de mécanique cérébrale.

IV

L'étude des causes déterminantes de la fureur nous réserve des enseignements plus curieux encore et plus précis.

Dans quelles conditions voyons-nous se produire cette explosion de force en trop ? L'enfant nerveux et le neurasthénique adulte, qui n'est lui-même qu'une sorte d'enfant, sont, sous ce rapport-là, d'inépuisables sujets d'observations instructives.

Voyez l'enfant. Le phénomène Colère surgit en lui à la moindre contrariété, au refus d'un bonbon, pour un jeu que l'on interrompt, parce qu'on lui annonce qu'il est l'heure de se coucher. Ici encore l'interprétation mécaniste s'impose. Le Désir est une accumulation d'attention et par conséquent d'énergie nerveuse, sur un but dont l'image mentale occupe toute la scène, pour peu qu'il soit ardent. Tout d'un coup, par un ordre bref, chez cet enfant qui ne pensait plus qu'à jouer, qui ne voyait plus rien au monde, vous supprimez le but que tout en lui se proposait si ardemment. Mais l'énergie accumulée dans les zones motrices de son cerveau[1]

(1) Le désir n'est rien en effet qu'une accumulation de forces vers un but. Quand nous croyons trouver, sous la table où nous sommes, une traverse où poser notre pied, et quand ce pied, ne la rencontrant pas, est obligé d'aller plus bas que nous n'avions pensé, il résulte de ce désir mal assouvi une impatience de la jambe, un énervement local qui montre bien ce qu'est, dans la forme sa plus rudimentaire, l'irritation par l'avortement du désir le plus simple.

demeure, et veut s'utiliser, et demande à se faire jour; et le gamin à qui l'expérience n'a point encore appris le sens du mot devoir, laisse jaillir de lui son excès de tension nerveuse, et le voilà frappant du pied, levant la main sur qui le contrarie; puis, comme sa faiblesse musculaire lui ôte bientôt tout espoir de victoire, ses larmes coulent [1], des larmes de rage impuissante qui achèvent de le soulager, de détendre l'excitation de son cerveau.

Mais ce qui frappe surtout le médecin appelé à voir des nerveux, c'est que, dans la très grande majorité des cas la colère éclate chez eux pour des raisons insignifiantes ou sans motif appréciable. Et ce n'est pas seulement le « persécuté » que vous heurtez légèrement dans la rue et qui vous demande raison comme si vous veniez d'attenter à son honneur : j'ai connu un neurasthénique — peut-être abusait-il un peu des vins toniques — qui, tout récemment a giflé son voisin de théâtre parce qu'il s'était retourné et qu'il l'avait un instant regardé. C'est que, ce soir-là, le temps était tout à fait à l'orage, une grande tempête atmosphérique provoquait, le fait est banal, d'autres tempêtes sous des crânes. C'est un effet connu des basses pressions barométriques ou, plus probablement des hautes tensions électriques de l'air. N'avez-vous pas remarqué

(1) Il est extrêmement fréquent de voir une sécrétion comme celle des larmes, et d'autres sécrétions plus laides à nommer, se substituer à des contractions musculaires, à des actes que les circonstances ne favorisent pas.

comme moi qu'à certains jours de neige imminente, de grêle proche, d'orage menaçant, les chevaux dans la rue s'emballent plus aisément, tandis que les cochers sont plus brutaux avec leurs bêtes, plus insolents pour le bourgeois, et plus grossiers dans leurs disputes avec un camarade qui les accroche ou qui les coupe ? A bien des reprises, il m'a été donné de mesurer avec des instruments de précision le degré d'irritation nerveuse occasionné par l'orage. Voici comment j'ai procédé et quels chiffres comparatifs ont été recueillis.

Supposons, une personne anémique et neurasthénique dont la pression artérielle, mesurée à la radiale, est habituellement de 12 à 13 centimètres de mercure; au dynamomètre elle donne, de la main droite, 45 kilogrammes, et 36 kilogrammes de la main gauche; on compte, par millimètre cube de son sang 2852000 globules rouges; la peau est peu sensible à la piqûre : les deux pointes du compas de Weber ne sont perçues distinctes l'une de l'autre que distantes de 8 à 9 centimètres; si nous calculons par le procédé du Dr A. Hénocque l'activité de réduction de son oxyhémoglobine (c'est-à-dire le temps que le sang rouge met à se muer en sang noir, à faire ses échanges chimiques dans nos tissus), nous constatons que cette activité de réduction est de 0,60.

Par un temps d'orage, cette même personne se montre extrêmement énervée, impatiente, irascible elle, se prête néanmoins à vos curiosités scientifiques — sans

s'y intéresser, car son attention captivée diminuerait son état d'excitation — et vous obtenez le petit tableau comparatif que voici : [1]

	ÉTAT NORMAL	ÉTAT DE COLÈRE IMMINENTE
Pression artérielle	13 cm. de Hg.	21 cm.
Force dynamométrique. M. droite .	45 kg.	54 kg.
Force dynamométrique. M. gauche.	36 kg.	42 kg.
Nombre des globules rouges. .	2852000	5115000
Activité de réduction de sang rouge en sang noir.	0,60	1,10
Seuil de la sensibilité.	8 cm.	1 cm. 1/2 [2]
Excréta = urée émise en 12 h.	8 gr.	21 gr. [3]

Il s'agit donc d'une exaltation d'ensemble de toute l'activité vitale. Dans l'état d'excitation nerveuse toutes nos énergies sont hautes. Notre cœur, avec violence, jette à tout notre corps un sang concentré, extraor-

(1) A vrai dire, il est impossible de mesurer le seuil de la sensibilité ou de compter les globules d'un homme en état de fureur active : il aurait vite fait d'envoyer au diable l'opérateur et son outillage : mais on peut avoir le loisir, en prenant pour sujets des personnes de son entourage habituel, d'observer, sinon la tempête d'âme en plein déchaînement, du moins l'état de tension aiguë qui le précède immédiatement, où l'organisme entier se prépare pour elle.

(2) Il est assez curieux de constater que, si nous sommes anesthésiques au plus fort d'un combat, notre sensibilité cutanée est au contraire singulièrement aiguisée dans cet état d'irritabilité extrême où la colère est constamment sur le point d'éclater, que le temps d'orage provoque chez les neurasthéniques.

(3) J'ai pu doser un jour la quantité d'urée émise en douze heures par un nerveux qui avait eu dans la journée une crise de colère très importante et très prolongée.

dinairement riche en globules, et qui s'utilise instantanément dans nos tissus; nos combustions organiques se font avec une intensité presque doublée; notre sensibilité s'exalte considérablement : nous vivons trop.

Oh ! je sens bien qu'avec le terre à terre de ces chiffres je vais susciter des révoltes ! Accoutumés depuis leur extrême jeunesse à n'envisager la colère que comme un phénomène purement intellectuel, beaucoup d'esprits excellents et rassis me taxeront de matérialisme grossier, m'accuseront de vouloir rabaisser l'âme humaine à l'indignité d'une simple et pauvre machine. Mais je répondrai seulement que je ne suis point un matérialiste, puisque je ne crois pas à la réalité objective de la matière, et que je ne fais que suivre l'évolution fatale du savoir humain qui va de la psychologie à la physiologie et des sciences naturelles aux sciences mathématiques. L'homme est fatalement amené à tout vouloir tenter de mesurer.

Et ne peut-on toujours, si le besoin en est en nous, superposer l'âme immortelle à la machine cérébrale? Saint Thomas et les scholastiques s'y sont magnifiquement efforcés. D'ailleurs, on voit tant de colères qui n'ont vraiment pas de rapport avec l'intellectualité. Les lions et les chiens n'ont pas d'âme immortelle : ils ont des violences et des fureurs pourtant. Et chez l'homme, redisons-le, les colères sans grand motif, celles qui ne cherchent qu'un prétexte pour éclater sont de beaucoup les plus nombreuses. Si nous y regardons de près, il nous

faut bien nous rendre compte que très souvent c'est parce que notre cerveau est préalablement à un certain degré d'excitation que nous nous indignons d'un fait qui, la veille, une heure auparavant, nous eût laissés fort calmes. C'est par la suite et secondairement que nous voulons donner quelque motif plausible à notre état d'énervement.

Que d'exemples on peut citer à l'appui de ce dire.

Nous savons tous ce que l'état électrique de l'atmosphère fait d'une âme sensible ; dans les hôpitaux ou les asiles d'enfants débiles ou nerveux, les querelles, la désobéissance, les révoltes sont la règle les jours d'orage. Donnez un bain trop chaud, une douche trop vive à un neurasthénique, et il aura, pour quelques heures, ce qu'on est convenu d'appeler un caractère insupportable. Il peut arriver qu'on énerve, voire même violemment, un névropathe ou un enfant par des massages trop fréquents, par des frictions au gant de cuir trop rudes. Un étudiant très nerveux fut certain jour contraint de demeurer une heure entière, au cours d'un de ses maîtres, la tête exposée au soleil qui dardait sur lui ses rayons par une fenêtre de l'amphithéâtre ; il en devint tout belliqueux, lui pacifique à l'ordinaire, et chercha sottement querelle, une heure après, à une femme qu'il aimait fort et qu'il rudoya de très vilaine sorte.

Nous savons tous que la colère est un phénomène qu'on peut produire expérimentalement et pour ainsi dire à volonté ; il suffit d'un peu d'alcool pour hausser

jusqu'à la fureur la plus combative, jusqu'à la plus cruelle brutalité le cerveau le plus timoré. Dans un des précédents chapitres (voir p. 321), j'ai conté tout au long une expérience d'autant plus probante qu'elle était involontaire. Je me contente d'en rappeler les grandes lignes en peu de mots [1].

Une servante de rencontre, venue chez moi pour quelques jours, se révéla bientôt si déprimée physiquement et moralement, si triste, si timide que je tentai, pour lui donner quelque énergie, de lui faire une vigoureuse injection de sérum artificiel. Je ne lui avais rien dit de l'effet que j'en attendais, et d'ailleurs, cette attente fut singulièrement dépassée. La dose ayant été trop forte pour ce tempérament exceptionnellement débile, l'injection provoqua, chez cette jeune fille, une véritable griserie avec accès d'exaspération mentale : es yeux brillants, le verbe haut, le geste exaspéré, elle saccageait la vaisselle, rudoyait l'enfant, cherchait noise à la cuisinière, et son humilité envers ses maîtres s'était, en moins de trois quarts d'heure, changée en invraisemblable insolence. De l'impuissance à peu près totale d'agir, une stimulation trop vive de ses centres nerveux la transportait subitement à la force excessive, à l'activité la plus dévorante. Elle a dépensé, dans cette journée-là, un nombre formidable de contractions mus-

(1) On m'accusera sans nul doute d'avoir infligé bien des redites à mon lecteur, et je reconnais volontiers être tombé dans ce travers. Mais dans un ouvrage de la nature de celui-ci, il faut, je crois, que chaque chapitre ait son indépendance et puisse être lu isolément.

culaires, elle éprouvait ce sentiment, dont j'ai déjà parlé au commencement de cet article, d'avoir le corps trop léger, et comme prêt à s'enlever de terre; elle était poussée à agir; sa voix habituellement cotonneuse et voilée, sonnait avec des éclats de trompette.

Pour peu que l'on ait soin de commencer le traitement des névropathes par des doses légères, le sérum artificiel ne provoque jamais de ces réactions bruyantes ; il faut une dose considérable et, d'autre part, un sujet exceptionnellement excitable pour obtenir ce phénomène si frappant de griserie expérimentale produite par de l'eau salée. J'avoue pourtant qu'il m'est arrivé bien des fois, lorsque j'étais jeune praticien et que je n'avais pas de notions bien positives sur les effets des injections de sels neutres, de donner d'emblée à quelque malade une quantité excessive, et de déterminer chez lui, en même temps qu'un surprenant besoin de marcher et d'agir, une assez vive irritabilité de caractère.

Ces faits, d'autres encore que je ne puis accumuler indéfiniment dans une étude du genre de celle-ci, m'ont conduit, voici quelques années, à édifier une classification encore bien sommaire et bien schématique mais juste dans ses grandes lignes des différents degrés de l'activité cérébrale et des états correspondants de l'âme.

Ce tableau synoptique, je demande la permission d'en donner ici la reproduction.

Tableau synoptique des différents états de l'activité cérébrale.

PRESSION artérielle au manomètre.	ÉTATS D'AME CORRESPONDANTS
30, 29	Paroxysme, envie de tuer.
28, 27, 26, 25	Grande fureur, gestes et mots paroxystiques, besoin de détruire les objets inanimés. Colère.
24, 23, 22	Enervement, larmes, gestes et cris sans but, uniquement utilisés à dépenser l'excès de force accumulé dans les centres nerveux, fou rire.
21, 20	Indignation, courage, vaillance.
19, 18, 17, 16	Gaieté bruyante, cris de joie. Joie franche. Sourire.
15, 14	Zone d'indifférence.
13, 12, 11	Douceur, modestie. Timidité.
10, 9, 8	Tristesse. Fatigue.
7, 6, 5	Paresse.
4, 3, 2, 1	Crainte. Terreur.
0	Syncope, anéantissement intellectuel.

Gardez-vous bien de prendre dans leur exactitude rigoureuse et mathématique les chiffres ci-dessus et n'imaginez pas qu'invariablement tout homme dont la tension artérielle égale 29 ou 30 centimètres de mercure doit avoir envie de tuer quelqu'un de ses semblables.

C'est un simple schéma qui n'est que très relativement véridique. Il n'en faut conserver, comme à peu près exacte scientifiquement, que la hiérarchie des états de l'esprit correspondant à des degrés, de plus en plus accentués, d'excitation du cerveau.

Eh bien ! on ne peut douter de l'importance fondamentale de ces notions-là au point de vue de la thérapeutique d'âme, de cette morale pratique dont les médecins de nerveux commencent à concevoir fermement l'espérance. Presque tous les grands psychologues modernes de Kant à Taine en passant par Shopenhauer et Herbert Spencer, nous ont plus ou moins clairement donné à entendre que l'âme humaine était imperfectible et que l'espoir de nous rendre meilleurs demeurait aussi vain que celui « de donner aux chats de l'amitié pour les souris [1] ».

Or, l'étude des névropathes, des neurasthéniques en particulier, nous montre jusqu'à l'évidence que d'un jour à l'autre, que d'une heure à l'autre, une âme peut différer profondément d'elle-même. Les gens faibles et mous ont des crises de violence dont l'observation nous révèle la nature et le mécanisme : ce sont des réactions violentes dues à quelque irritation venue du monde

(1) M. Jules Payot, dans son curieux et bon livre sur l'*Éducation de la volonté,* a bien mis en relief l'immoralité de cette doctrine, et l'immoralité non moins grande de la doctrine adverse, celle du libre arbitre, laquelle nous enseigne qu'il suffit de vouloir pour pouvoir, assertion constamment démentie par les faits : la plupart des gens immoraux sont précisément atteints de paralysie de la volonté.

extérieur, ou à des poisons que fabrique notre organisme fatigué. Nous savons que, chez telle catégorie de névropathes, l'état d'irascibilité est à son maximum aux heures où l'organisme est le plus bas, au réveil, avant les repas, et qu'il suffit souvent de quelques bouchées de nourriture pour faire recouvrer sa belle humeur à un méchant. Et combien de maris n'ont-ils pas appris à connaître ces jours d'humeur exaspérée, soupçonneuse, querelleuse dont tant de femmes sont coutumières environ douze fois par an ?

Or, ces variations d'humeur ne sont que des variations d'énergie, de tonus musculaire : on est triste, on est timoré parce qu'on est trop faible ; on est colère parce qu'on est trop fort. Ces oscillations de notre âme reconnaissent pour cause les excitations portées au contact de nos nerfs de sensibilité, et nous pouvons, expérimentalement, provoquer la colère non seulement par des agents toxiques ou chimiques comme l'alcool, la caféine, la strychnine, mais encore par de simples stimulations mécaniques sur nos terminaisons nerveuses sensitives : attisez-les avec excès dans la peau par le moyen du gant de crin, des bains chauds, de la douche ; dans les muscles avec le massage ; dans l'intestin avec des aliments fermentescibles ; à la surface du poumon avec des vapeurs irritantes (oxygène, ozone, vapeurs nitreuses, acide fluorhydrique) dans nos vaisseaux avec des injections hypodermiques ou intraveineuses de sérum, et vous pourrez changer une âme placide en une

âme tumultueuse, et cela, parce que vous aurez brutalement surélevé l'énergie musculaire, la force de contraction du cœur et la pression du sang dans les artères, l'activité de la nutrition.

On modifie donc l'âme humaine, et si ces stimulations dont je viens de parler sont méthodiques et de moyenne intensité, au lieu d'être excessives, vous la pouvez placer au cran de la joie de vivre, de l'ardeur au travail. Il y a plus : précisément parce que cette âme de névropathe s'est montrée prompte à s'asservir à de mauvaises habitudes, elle est apte à en contracter de bonnes. Ainsi se précise la besogne du moraliste médecin : mettre un cerveau au cran de l'énergie modérée, et le contraindre à prendre l'habitude de s'y tenir.

Voilà pour les neurasthéniques. Pour les hypersthéniques, dont la mobilité naturelle d'esprit est beaucoup moindre, la besogne est plus malaisée. Cependant, le bromure est un médicament puissant, et qui rend ici les plus incontestés services. Combien d'épileptique incendiaires et meurtriers le bromure n'a-t-il pas réduit à la douceur ? En jetant un regard sur le tableau synoptique que nous reproduisons plus haut, n'êtes-vous pas frappés de voir qu'immédiatement au-dessous des zones de colère prend place le territoire du courage, de la vaillance, de l'ardeur au travail ? Ce rapprochement est plein d'enseignements pratiques, car il est vrai en fait que si l'on utilise à une besogne socialement bonne l'excès de force des hypersthéniques, si on les pousse à

beaucoup marcher ou à beaucoup travailler, si l'on en fait des soldats ou de hardis pionniers, on les améliore, on les rapproche de la sagesse. La légion étrangère qui rend tant de services et résiste si bien aux fatigues et aux microbes, se compose en grande majorité d'hypersthéniques qui ont dû renoncer à vivre dans la société. J'ai dit ailleurs quel heureux exutoire serait pour un pays comme le nôtre, et en un temps où il n'y a plus de guerre en Europe, une armée coloniale composée de mauvais sujets et de têtes trop chaudes.

Plus on y réfléchit, plus on est conduit à penser que le cerveau de l'homme est de tous points comparable à une délicate et complexe machine qui se nourrit de sensations et redonne en échange des contractions musculaires, des gestes, du langage écrit ou parlé. Comme toute machine, il fournit ce qu'on nomme en mécanique « du travail ». Or, l'énorme travail fourni par le cerveau pendant la crise de Colère est du travail perdu, pis que perdu, nuisible ; sans compter le mal qu'il peut faire à celui qui en est l'objet et qui peut mourir sous ses coups, il ne va pas sans dommage non plus pour le sujet qui se met en furie ; nous en sortons diminués : non seulement elle nous humilie aux yeux d'autrui, mais elle nous quitte épuisés, brisés, anéantis par de violents efforts.

Je conviens que cette conception serait humiliante si elle n'était scientifiquement exacte et pratiquement très morale. Elle nous enseigne, en effet, pour les atténuer

ou les faire cesser, de substituer à ces paroxysmes si vains et si regrettables, un travail régulier, modéré, utile. Un paresseux se met aisément en colère parce qu'il n'emploie pas ses énergies vitales. Bien des hommes m'ont dit, pour l'avoir observé, qu'il leur avait souvent suffi d'une longue marche pour apaiser les pires orages de leur cerveau ; un bon labeur intellectuel, l'amour opportunément accompli, déterminent de même une détente heureuse. Dès qu'un écrivain s'est astreint à un labeur quotidien à heure fixe, comme il convient en bonne hygiène intellectuelle, s'il lui arrive, pour un motif ou pour un autre, de manquer un jour à sa tâche, le voilà tout désorienté, tout irascible, et tout près de donner en exaspérations l'équivalent du labeur d'esprit qu'il n'a pas pu fournir à sa coutume. Et cette sensation de bien-être joyeux, de repos bien acquis que la fin du travail nous laisse, ce n'est, je crois, rien autre chose que le soulagement d'une force qui nous oppressait et voulait s'évader de nous pour s'accomplir : la besogne est une soustraction d'énergie qui nous baisse du cran de l'excitation[1] au cran de la joie et du calme.

Soit, dira-t-on, mais combien voyons-nous de gens qui deviennent colères pour n'avoir que trop travaillé ? Objection dont je reconnais la justesse en ce qui concerne les neurasthéniques chez qui l'irritabilité est fonction de la faiblesse, et qui tiennent en effet leur mal du surmenage.

(1) Voir le tableau synoptique de la page 427

V

Et c'est ici, au moment d'envisager brièvement[1] les conditions d'un traitement rationnel de la Colère, qu'il me faut revenir à la distinction fondamentale, nécessaire entre les névropathes hypersthéniques et les névropathes déprimés, entre les trop faibles et les trop forts.

Le bromure à hautes doses et l'exercice physique poussé jusqu'à la fatigue doivent être la base du traitement chez tous les gens dont la colère se lie non seulement à l'épilepsie ou aux maladies similaires, mais simplement à un excès de vigueur, à une exaltation de la nutrition, à l'alcoolisme. Il importe d'y joindre un régime presque végétarien, d'en supprimer tous les aliments excitants, tous les breuvages trop toniques : pour bien guérir, les malades ne doivent jamais boire que de l'eau, suffisamment bicarbonatée pour neutraliser l'excès de leur suc gastrique et calmer leurs gros appétits — ou du lait, qui convient aux estomacs et aux systèmes nerveux de cette sorte.

La médication tonique est tout indiquée au contraire s'il s'agit d'un neurasthénique ; encore n'en faut-il user qu'avec quelques précautions. Tonifier un déprimé avec

(1) Il ne me paraît point que ce soit le lieu de donner en détail les prescriptions que chacun de ces états morbides comporte : je les réserve pour un travail plus technique. Je me contente d'indiquer ici les grandes lignes du traitement sans plus de précision qu'il n'en faut pour faire comprendre la possibilité d'une cure efficace.

de l'alcool par exemple c'est augmenter presque fatalement ses troubles dyspeptiques, et peut-être lui faire contracter une redoutable habitude. La caféine, les préparations de kola, momentanément efficaces, et parfois de très bon secours, ne sont pas toujours elles-mêmes sans inconvénients. On tend actuellement à leur préférer de beaucoup les stimulants mécaniques de nos nerfs sensitifs. Employés méthodiquement et d'une façon progressive, la douche, les bains salés, le massage, l'électricité statique, la cure d'air sur quelque haut plateau, ou les injections hypodermiques de sérum[1] à petites doses fréquentes selon le procédé du Dr J. Chéron, sont des moyens d'une incontestable efficacité. Ils ont sur les médicaments chimiques cet inappréciable avantage de ne pas devenir une nécessité : une fois la cure achevée, on s'en passe aisément. Grâce à eux il nous est fréquemment possible de relever l'énergie vitale défaillante, de la fixer à un cran donné, et de faire prendre au cerveau l'habitude de s'y maintenir désormais.

Les résultats pratiques fournis par ces simples méthodes sont à l'heure actuelle assez nombreux, assez acquis pour qu'on ose imprimer qu'il existe aujourd'hui un traitement de la Colère, un traitement qui donne des améliorations très notables, voire d'incontestables guérisons, quand le malade consent à se soumettre aveu-

(1) Expérience faite, il faut, je crois, donner la préférence à la cure d'air, ou plus commodément aux transfusions de sérum qui n'astreignent point au déplacement. Ce sont les deux moyens dont l'efficacité m'est le mieux démontrée

glément aux conseils de son médecin directeur de conscience. Sans doute nos moyens actuels d'agir sur les centres nerveux sont encore bien imparfaits, et il viendra un temps où l'intervention sera beaucoup plus efficace, beaucoup plus sûre que nous ne saurions présentement le concevoir. Pourtant la voie est largement ouverte, et j'ai le droit de dire que dès maintenant la cure d'âme médicale, par action du physique sur le moral, n'est pas un vain mot.

Voici quelques années qu'un groupe d'hommes de bien et de magistrats éminents — comprenant que le châtiment du crime n'est qu'un remède bien tardif et qu'un moyen bien médiocre de préservation sociale — s'étudient sagement à faire de la prophylaxie, à préserver l'enfance abandonnée, à sauver l'enfance coupable. J'apporte à ces hommes de bien une aide qui n'a rien d'illusoire en les invitant à mettre au service de leur grand œuvre de morale les ressources de l'hygiène et de la thérapeutique modernes. Il y a tant de ces petits héréditaires qu'il ne serait même pas utile d'hospitaliser, et qu'il suffirait de soigner avec un peu d'attention, de discernement et de méthode pour en faire des hommes au cerveau stable, aux impulsions maîtrisées !

Trouverai-je jamais celui ou celle qui m'aidera dans cette tâche, qui fera pour les névropathes ce qu'on a fait pour les tuberculeux, qui fondera le *Dispensaire des Enfants Nerveux* où, par centaines chaque jour. les gamins au cerveau taré, les pauvres gamins de Paris

viendraient chercher, auprès de quelques hommes expérimentés, la guérison de leur paresse, de leurs colères, ou de cette mélancolie précoce dont on a vu de si navrants exemples !...

Quelle réplique ce serait là à tous ceux qui ont répété que la science était la négation de la morale, et que détruire la notion de libre arbitre c'est abolir toute vertu ! C'est en ne croyant plus à l'intégrité du vouloir, c'est en osant étudier de près les atténuations ou les paralysies de la volonté que nous avons appris à les guérir. Hier encore, quand un petit enfant était sujet aux crises de fureur, on se bornait à lui donner le fouet, ou on le contraignait plus simplement encore à contempler dans un miroir le spectacle de sa laideur. Nous avons fait un pas de plus, je crois.

CHAPITRE X

LA MORALE MODERNE

Une morale pour la troisième république ; morale latine et catholique ; morale anglo-saxonne. — Comment la médecine conduit à la morale. — Conditions d'une morale moderne. — Moralistes anglais : Smiles et sir John Lubbock. — Moralistes français : Guyau et M. Jules Payot. — Les bases de notre morale : hiérarchie des différents degrés de l'activité cérébrale ; les lois de l'habitude. — Conclusion.

I

C'est un avis très répandu que, si la troisième république est un jour menacée de mort, ce sera pour avoir omis de se donner une morale.

Rien d'autre ne lui aura manqué. Elle a eu des marchands de puissante envergure, des financiers habiles, plus d'un homme d'État, une pléiade de romanciers vraiment éblouissante, des orateurs sonores ou subtils ; et ce furent dans les sciences, Berthelot et Pasteur, Charcot, Jansenn, Marcel Desprez ; dans la philosophie, Renan, Taine, Ribot, M. Liard, M. Jules Soury, et des artistes innombrables, dont beaucoup sont vraiment les

fils des tendances modernes, depuis J. Chéret, illustrateur des rues, jusqu'à Dalou, statuaire du peuple, en passant par Forain qui mord dans *les Repus* et par Raffaëlli qui annoblit les terrassiers et poétise les banlieues.

Mais on la cherche en vain, la Morale moderne, la morale conforme aux besoins actuels. Sans avoir été plus foncièrement immorale que les régimes précédents, la troisième république, époque de dilettantisme et de crainte du ridicule, a négligé l'Ethique.

On en parle beaucoup, pourtant. Les romans surtout en regorgent, et personne n'écrit un livre qui ne soit un chapitre souvent bien fait, quelquefois magistral, de la pathologie des âmes. Mais tant de psychologie n'aboutit à aucune solution pratique. Pareils à ces médecins — Dieu merci de plus en plus rares — qui ne s'intéressent à rien qu'à la description du mal, à la trouvaille des symptômes, et se soucient fort peu de guérisons, les moralistes d'aujourd'hui se préoccupent seulement de montrer combien est profonde leur science du cœur humain; et leurs livres, qui nous révèlent jusqu'à quel point nous sommes malades, nous laissent là, oubliant tout à fait de nous dire s'il existe un moyen de nous tirer du mauvais pas.

Dans le métier de médecin, c'est un devoir professionnel de ne jamais révéler au malade la gravité de son état, à moins que ce ne soit impérieusement utile pour le contraindre à se guérir. Mais que penser du docteur qui dirait : « Monsieur, vous avez un cancer;

le cancer ne pardonne pas : aucune intervention humaine ne saurait vous sauver... Veuillez seulement remarquer combien ma sensibilité est délicate, car je suis fort apitoyé sur l'affreux sort où je vous vois... »

C'est un peu cela qui se passe.

De cette insuffisance de la morale littéraire[1], quelques écrivains modernes ont eu conscience si nette, que leurs œuvres concluent au retour nécessaire à la foi catholique. Quiconque a médité sur les tourments que nos passions nous infligent n'est-il pas tenté de tourner son regard et de tendre ses bras vers cet ancien refuge qui tant de fois a fait ses preuves ?...

Un jour que je causais — voilà cinq ou six ans — avec un des maîtres du roman, de la jalousie d'amour et des moyens d'y remédier, je me hasardai à conter comment il m'avait été donné de recueillir plus d'une observation médicale de cette maladie cruelle, et je citai deux cas soignés et bel et bien guéris par une hygiène adaptée. La thérapeutique de l'âme n'est donc pas un vain mot, disais-je, et le médecin peut beaucoup pour la raréfaction de la douleur morale...

Mais lui de m'interrompre, et me mettant une main sur l'épaule :

(1) Je suis, d'ailleurs, de ceux qui ne croient point que la littérature ait pour but la morale au sens étroit du mot. Tout ce qu'on est en droit d'exiger d'une œuvre d'art, c'est qu'elle ne se complaise pas uniquement, et par amour du lucre, aux descriptions bassement érotiques. Une œuvre ne peut guère être taxée d'immoralité que quand elle est médiocre, sans art et sans talent : là, pour elle, est la vilenie. Elle sera morale toutes les fois qu'elle sera capable d'ajouter quelque dignité, quelque gravité, quelque beauté, même païenne, aux âmes qui s'en nourriront.

« L'hygiène de l'âme, elle existe depuis longtemps ! C'est la religion catholique, en laquelle il faut croire et qu'il faut pratiquer. Se confesser, prier, cela seul, entendez-vous bien ? cela seul est capable de nous sauver de tels tourments... »

Devant l'autorité de son geste et de sa parole, je demeurai confus, avec ce sentiment que j'aurais quelque peine à faire prévaloir mes idées et partager mes espérances. Je gardai cependant la secrète pensée qu'un jour ou l'autre le médecin doit être appelé, sinon à remplacer, du moins à suppléer utilement le prêtre, dans un très grand nombre de cas du domaine de la morale effective, pratique. Il faut dire comment et dans quelles limites.

Mais il importe de s'entendre et pour rien au monde je ne voudrais donner à croire que je cherche querelle et veux faire la guerre à la religion. Au chapitre II de ce livre, j'ai dit tout net que je considérais comme hâtive et imprudente la brusque laïcisation de l'école primaire, et je crois à l'efficacité, pour la culture des âmes simples, d'une croyance en un Dieu juste, d'une espérance en une vie future. Il n'y a pas de morale plus pénétrante ni plus profondément humaine que la morale catholique et je conçois malaisément qu'une autre ose tenter de rivaliser avec elle, qui a pour base la justice de Dieu, avec l'éternité pour sanction.

Mais, pour dire toute ma pensée, la pure et douce morale de l'Église n'est pas, au temps où nous vivons, sans inconvénients.

D'abord on ne peut pas nier qu'elle ne se ressente d'avoir été fondée, à l'aurore du christianisme, par quelques misérables pêcheurs des bords du Jourdain et du lac de Tibériade, et par des esclaves de Rome[1]. Ces déshérités, dont la vie ici-bas ne pouvait être qu'une succession de souffrances, d'humiliations surtout, devaient nécessairement concevoir une morale toute d'humilité et de renoncement, enseignant de tendre au soufflet une joue après l'autre, prêchant le dédain du bien-être, des richesses et de la gloire, le néant du savoir humain, le culte de la mort, l'espoir ardent d'une autre vie. Rebut de la société où il leur fallait vivre, ayant pourtant, comme les autres, leurs véhémentes aspirations vers le bonheur, les premiers chrétiens n'en pouvaient entrevoir la réalisation que par delà l'existence terrestre. Ici-bas c'est l'exil, et la vraie patrie est ailleurs. D'où cette conclusion nécessaire, fatale, que, sur la terre, il est bon de souffrir, d'endurer mille privations, de vivre dans le dénûment, de ne rien faire pour conquérir ni la fortune ni les honneurs, ni l'admiration amoureuse des femmes, et de se résigner ou mieux encore de chérir la Douleur afin de l'offrir au Seigneur, qui l'a pour agréable.

Aujourd'hui encore — en dépit des modifications, d'ailleurs légères, que les siècles lui ont fait subir — la morale catholique latine a gardé, de ses origines, des tendances pareilles. Elle demeure communautaire, pros-

(1) Voir à ce propos le *Marc-Aurèle* de Renan (C. Lévy édit.).

crit l'individualisme, flétrit l'orgueil, rit de l'ambition, fait de l'amour physique le plus sain un péché grave, se montre indulgente pour la paresse, conseille l'incuriosité d'esprit. La Providence s'étant chargée de diriger au jour le jour les menus incidents de l'existence humaine, et toute notre force nous devant venir de la Grâce, voyez comme l'effort individuel compte pour peu de chose, et comme il nous convient bien plutôt de nous laisser vivre avec résignation, en attendant la mort libératrice.

A cette morale latine opposez la morale protestante et anglo-saxonne.

Elle n'impose pas à tous une même philosophie ; elle ne cherche pas à niveler par l'unité de la croyance ; elle laisse chacun libre du choix de sa doctrine ; elle amoindrit la communauté au profit de l'individu. Aussi voyez quelle santé et quelle vigueur conquérante elle donne au peuple anglais, par exemple, et quelle supériorité elle lui confère dans la lutte des races pour la possession du globe. Sans doute, dans les sermons des prédicateurs et dans les livres des moralistes, il est question de la vie future et des béatitudes promises aux justes ; mais sentez comme ils sont surtout préoccupés de développer chez leurs frères les qualités foncières de la race, l'audace froide, l'énergie obstinée, l'amour du bien-être terrestre. Ce qu'ils promettent à quiconque suit les commandements, c'est une vie confortable ici-bas, dont le ciel ne serait pour ainsi dire que la prolongation bienheureuse.

Jamais tant qu'à l'heure actuelle ce parallèle entre les deux morales ne s'est imposé à l'esprit. C'est seulement à condition de renier nos vieilles traditions communautaires et résignées; c'est en développant à fond chez nos enfants le goût des entreprises personnelles, le culte de l'initiative, que nous pourrons lutter contre le collectivisme au dedans et au dehors, contre le merveilleux pouvoir d'expansion, contre l'utilitarisme implacable des races germaniques ou anglo-saxonnes, qui auront vite fait de réduire à rien notre commerce, de nous prendre nos colonies, de ruiner notre crédit. C'est là la guerre de demain. La vieille éducation latine nous y prépare mal.

Mais la morale catholique a ce défaut encore de n'être pas universelle. La religion n'a d'efficacité que pour les vrais fidèles, que pour les chrétiens pratiquants; et ce sont justement les autres, ceux qui lui sont rebelles, ceux qu'elle n'a pas pu retenir, qui sont abandonnés à leurs propres ressources, aux lâchetés de leur transigeante conscience, et qu'il faudrait tâcher d'aider à vivre décemment.

Bien entendu, si je demande une morale, c'est pour ceux qui sont des malades et non pour ceux qui sont déjà guéris. Les tièdes, les indécis, les indifférents m'appartiennent. Et si, tout au début de ce chapitre, j'ai prononcé le nom de la troisième république, c'est que la république a justement pour mission spéciale d'orga-

niser quelques compensations terrestres pour ceux qui ont perdu l'espoir des félicités éternelles.

Donc puisque les religions, en ces heures de trouble, n'étendent plus leurs bras assez loin ; puisque, d'ailleurs, chacun est mauvais juge de ses actes, et bien souvent inapte à se conduire ; puisque personne ne dit mot, et n'offre de venir efficacement au secours de tous les malheureux qui méritent mieux que leur sort, de ranimer les défaillants et de tâcher d'utiliser tant d'énergies perdues, toutes les forces gaspillées, la science, modestement, avec le sentiment très net de sa faiblesse et des moyens pauvres et détournés dont elle dispose pour atteindre jusqu'au moral, la science se propose et demande à intervenir, en s'excusant de tant d'audace par un argument qui a bien sa valeur : j'ai quelque chose à vous donner, quelque chose de bien restreint, de bien relatif et de bien terre à terre, mais quelque chose, cependant; et comme, hier encore, vous n'aviez rien, on pourrait toujours essayer!...

II

Jugez combien nos ambitions sont modestes.

Puisque nous appelons moderne la morale que nous essayons de fonder, c'est qu'elle est loin de reposer sur des principes éternels. Elle aura justement pour caractéristique de s'adapter, le plus heureusement possible,

aux intérêts et aux besoins du temps présent. Et, par exemple, vous pouvez bien imaginer qu'elle ne s'attardera pas très longtemps à flétrir les légèretés d'un jeune homme qui fait un peu la fête avant le mariage. Elle s'efforcera de lui faire comprendre qu'au delà de certaines limites on compromet sa vie ou celle de sa descendance. Mais, en deçà de ces excès, le *diuffsum sui* nous semblera s'accorder tout à fait avec la santé d'âme.

Pour le moment, du moins, notre morale n'aura pas, ne voudra pas avoir l'ampleur d'une morale sociale. Elle est absolument individuelle, au contraire. Un malade qui souffre et un médecin qui le soigne, c'est à cela qu'elle se borne, et tout se passera comme dans le domaine de la médecine corporelle. S'il recueille des « observations » intéressantes, le médecin aura le droit de les réunir en un livre, à la seule condition d'y respecter absolument le secret professionnel.

Mais pour plus de clarté, pourquoi ne pas raconter simplement par quelles circonstances j'ai été peu à peu conduit à concevoir le plan d'une morale rajeunie ?...

La publication, voici bientôt six ans, dans un journal quotidien, de ma théorie de l'*Intoxication amoureuse*, dans laquelle je démontrais que l'amour maladif, l'amour illégitime au sens le plus ample du mot, était de tous points comparable aux intoxications passionnelles qui résident dans l'habitude vicieuse de l'alcool, de la morphine, de l'opium ou du tabac, me valut la visite d'un

jeune homme, dont l'aventure sera racontée quelque jour. Celui-là n'avait pas pris pour simple fantaisie ma tentative de psychologie médicale; il s'en vint me tenir le discours que voici :

« Je sens que vous avez raison, et que personne encore n'a dit ces choses-là; je suis un amoureux absolument pareil à un morphinomane; puisque vous savez guérir les morphinomanes, guérissez-moi [1]. »

Un peu effarouché, d'abord, par la responsabilité inattendue qui m'incombait, je cédai à l'entêtement irréductible de ce client d'un nouveau genre; j'eus la chance de le guérir de sa passion douloureuse, et il voulut bien proclamer que la thérapeutique de l'âme humaine était désormais inventée. J'étais moins convaincu que lui de l'importance de ce petit fait isolé. Mais l'exercice de mon métier de médecin me mettant chaque jour en contact avec de nombreux névropathes, il me fallut bien reconnaître que notamment quatre d'entre les plus habituelles conséquences du déséquilibre nerveux étaient : une tendance très marquée à la jalousie amoureuse, aux passions suppliciantes; une forte propension à gaspiller ses forces et à perdre son temps, à ne pas savoir travailler; un horrible penchant à la mélancolie, avec, par périodes, des crises de colère véritablement déplorables pour l'entourage et le sujet.

Et cela fait, du coup, quatre bons péchés capitaux qui tombent dans notre domaine. On déchire son cœur

(1) Voir, chapitre VIII, *La Médecine des passions*.

et on gâche sa vie, on se vautre dans la tristesse, et l'on gaspille son énergie en fureurs vaines, c'est la grande loi qui s'impose. En soignant sa névropathie, on se guérit de ses conséquences morales, tel est le corollaire indispensable de cette loi. Or, je ne puis m'empêcher de penser que quiconque apprendrait aux hommes à ne pas devenir de mélancoliques ratés, et à ne pas souffrir trop cruellement de la femme, serait un moraliste autrement utile et binfaisant que tous les théoriciens du Bien.

Dès lors, je me suis mis à rechercher autour de moi des observations à prendre et des cures à faire.

On trouve tout ce que l'on cherche et j'ai dès à présent, dans mes cartons, la relation d'un assez grand nombre de cas de paresse, d'amour morbide, de mélancolie, de colère, les uns et les autres améliorés ou guéris de la manière la plus simple, la plus médicale, par action du physique sur le moral. Ces observations détaillées seront publiées en leur temps. Dans les chapitres qui précèdent on en a vu figurer quelques-unes qui me paraissent dignes de mériter l'attention.

Il n'en fallait pas plus pour engendrer la conception d'une morale neuve, d'une science encore inexplorée, aboutissant inévitable des connaissances médicales.

C'est l'hygiène qui se hausse jusqu'à la dignité d'une philosophie pratique; c'est la thérapeutique qui s'adresse aux défaillances passagères ou aux paralysies plus graves de notre volonté, du grand régulateur de la machine humaine; le désordre en amour, le désordre

au travail; la colère insensée ou la tristesse vaine, ce sont là les péchés de nos volontés affaiblies. Si l'hygiène que nous voulons sait enseigner aux hommes à bien aimer et à bien travailler, elle est vraiment une bonne morale, car sauf aimer et travailler qu'est-ce qui importe, grand Dieu!...

Du reste, je n'invente rien. Je me suis vanté, tout à l'heure en parlant de morale nouvelle et de science inexplorée. Mais personne n'a, mieux que Gœthe, soumis sa volonté à la plus sévère hygiène [1], sans compter que le *mens sana*... est vieux comme le monde : Galien rabâchait déjà, et l'Église elle-même n'a-t-elle pas à tous moments recours à des moyens physiques, pour pénétrer jusqu'au moral ?

Lorsque Charcot isolait une hystérique, il visait simplement à lui permettre de ressaisir sa volonté dans le recueillement de la vie monotone. Avec son air de dédaigner toute thérapeutique et sa rudesse de consultant, ce grand homme n'en était pas moins l'inventeur de deux ou trois très bons moyens de psychothérapie. Les toniques et les calmants du système nerveux sont sur l'esprit de l'homme une action que nous avons analysée à plus d'une reprise. Et c'est ainsi que tout médecin spécialiste de neurologie, à condition qu'il soit de quelque intelligence et de quelque bonté, bon psychologue et patient, peut devenir, du jour au lendemain, un très suffisant moraliste, au sens que je donne à ce mot.

(1) Voir les *Entretiens avec Eckermann*.

III

Au reste, la difficulté n'est pas dans l'absence de médecins; mais bien plutôt dans la résistance des malades à se laisser soigner. « J'aime mon mal, j'en veux souffrir », c'est la réponse à quoi se heurteront souvent nos prosélytes.

Pour que la morale moderne ait ses chances d'être efficace, une condition apparaît comme indispensable : il faut que le malade soit doué d'une sensibilité suffisante pour ne plus pouvoir endurer le désordre où il vit; il faut qu'il souffre et se sente malade pour vouloir être soulagé. Heureusement, l'autorité du médecin est plus grande qu'on ne le soupçonne; heureusement aussi, beaucoup d'hommes portent en eux un très réel, un très sincère désir de s'améliorer. Nous pourrons tout avec ceux-là. En revanche, nous serons plus souvent désarmés, quand il s'agira d'une femme.

C'est que la femme ne trouve pas souvent en elle le désir humble de mieux faire. Presque toujours elle a tendance à se croire parfaite, et depuis Eve elle se borne à la réédition *ne varietur* de ses moyens de séduction. Si l'on met à part une madame Sand, une Rosa Bonheur, une Judith Gautier ou une Clémence Royer — nobles exceptions pour confirmer la règle — on ne voit pas que la femme ait jamais eu sa part aux progrès de l'esprit humain.

Un vieux praticien, d'expérience consommée, m'a dit un jour cette parole sage :

« En matière de névroses, il faut que la femme craigne ou admire beaucoup son médecin, sinon elle n'obéit pas. » Mon éminent confrère exagérait et généralisait trop ; mais il est bien certain que Marie-Magdeleine et Kundry sont de très vrais symboles de leur sexe et qu'un peu de tendresse est presque indispensable à leur conversion. L'Eglise l'a si bien compris ! Pour ces motifs, et pour d'autres encore, peut-être faudra-t-il longtemps encore ne s'occuper que de moraliser les hommes.

Et pour rénover la morale, ne nous empêtrons pas des antiques formules. Il ne faut même pas rouvrir les livres de nos pères, et je veux oublier que les classiques, au lycée, nous enseignaient qu'il y a des devoirs envers soi-même, envers les autres hommes, envers les animaux. En vérité, il ne saurait y avoir de devoirs qu'envers soi, comme le pense excellemment Maurice Barrès. Le jour où nous aurons effectivement relevé notre *Moi*, nous ne voudrons plus nuire inutilement à autrui, nous n'auronsplus de brutale malice pour les bêtes, ni de perfidie pour les hommes.

La conception de l'Eglise, sa classification des péchés capitaux, serait bien autrement humaine, encore que certaines fautes aient, en ce temps, changé de nom.

Pour ne pas trop embrasser à la fois contentons-nous plutôt de mon souhait restreint de tout à l'heure : cultiver énergiquement la volonté humaine, en vue de

bien aimer et de bien travailler, de ne pas trop user sa sensibilité et de toujours utiliser sa force. C'est là de quoi nous occuper suffisamment !

IV

S'il fallait choisir un appui parmi les anciens moralistes, c'est encore de l'utilitarisme supérieur de Stuart Mill que nous voudrions dériver.

Parmi ceux de l'époque actuelle, nous trouverons peu de parrains. Je veux cependant m'arrêter un instant à ces écrivains anglais, fournisseurs de menues recettes de morale [1], — de « félicité puérile et honnête » pour employer le mot d'une femme d'esprit — dont les ouvrages, traduits dans toutes les langues, atteignent chez les éditeurs de Londres un nombre invraisemblable d'éditions.

Je ne dirai qu'un mot de Smiles dont les maximes et les citations sur le *Caractère*, sur le *Travail*, l'*Empire sur soi-même*, le *Courage* et la *Politesse*, sont d'une puérilité déconcertante quand on songe à la popularité de ce livre, dans les pays de langue anglaise. C'est ainsi : qu'il propose en exemple la vaillance d'âme de lord Palmerston, qui, malgré son grand âge, se riait des pires fatigues et tenait à distance « par la rigueur de sa volonté les infirmités de la vieillesse ». En faire autant n'est évidem-

(1) Il ne saurait être question ici de ces grands théoriciens de l'idée de morale, de Spencer et de ses disciples, de Pollock, Stephen Leslie, Barratt, miss Simcox, Clifford, etc., etc.

ment pas à la portée des âmes chancelantes, qui ont précisément besoin d'une morale !

Combien je lui préfère, pour la finesse et pour le charme, sir John Lubbork bar. F.R.S., D.C.L., L.L.D., membre du parlement britannique, président du conseil de comté, président de la chambre de commerce de Londres, etc., etc. Analyser son œuvre, c'est donner une idée générale de cette morale familière, sans prétentions philosophiques, pratique parce qu'elle est mise à la portée de tous, dont les Anglais se montrent si friands.

Sir John est, on le sait, un des banquiers les plus considérables, un des hommes politiques les plus honorés, un des savants les plus notoires, un des écrivains les plus populaires d'outre-Manche. Ses trois petits ouvrages *Beautés de la Nature*, le *Bonheur de vivre*, et l'*Emploi de la Vie* tiennent une place absolument à part, dans la littérature contemporaine [1]. Telle page est profonde et telle autre presque candide par l'excès de son optimisme. Çà et là on sent que ces ouvrages ne furent primitivement qu'un recueil de discours à des distributions de prix. Et cependant il s'en dégage une sincérité si forte, une si belle fraîcheur d'âme, un tel sens de la vie, un si sincère amour des hommes et tant de bon vouloir, un si ardent désir d'empêcher les esprits débiles

(1) Les traductions françaises du *Bonheur de vivre* et de l'*Emploi de la Vie* ont été publiées dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* (Paris, Félix Alcan) et ont eu également en France plusieurs éditions.

de s'éparpiller, de se perdre, qu'on est irrésistiblement séduit.

C'est le bonheur par persuasion, l'optimisme par suggestion. Cette thérapeutique, ingénieusement utilisée, n'est pas sans prise sur les cerveaux en cire molle. Le seul *Bonheur de vivre* a eu soixante éditions. Dans la foule de ses lecteurs, ce livre a dû aider à l'assagissement de plus d'une âme révoltée.

J'estime qu'en France, où nous n'avons rien d'analogue, il faut vulgariser et répandre de telles œuvres, sympathiques en ce qu'elles témoignent du plus fervent désir de voir les hommes moins malheureux, intéressantes en ce qu'elles s'efforcent d'instituer une morale vraiment conforme aux nécessités de ce temps, curieuses enfin en ce qu'elles nous montrent, une fois de plus, à quel point l'âme anglaise est différente de la nôtre.

Chez nous, un philosophe écrit des livres pour sa gloire : sir John Lubbock fait abnégation complète de lui-même, et peu lui importe, à coup sûr, qu'on le juge penseur profond ou styliste accompli. En livres courts, simples et clairs, il vulgarise des idées de morale pratique, dont le choix seul lui appartient, car la plus grande partie de ses volumes est en citations. Loin de lui l'idée d'éblouir, de briller pour son propre compte : il ne se propose rien d'autre que d'être utile, que de faire du bien, que d'enseigner aux hommes à jouir de la vie, que de nous amputer de toutes ces douleurs que nous ne devons qu'à nous-mêmes, que de nous obliger à prendre cons-

cience de la somme énorme de joies que nous négligeons de goûter, merveilles d'art, splendeurs de la nature, paix souveraine que procure l'éloignement des passions, le sentiment du devoir accompli, l'amour du *home*, — bien-être que nous donne un repas bref, un peu d'exercice en plein air, — car tout cela se mêle en sa morale.

Son dernier livre, qui complète et résume toute sa doctrine, enseigne l'usage qu'il convient de faire du don merveilleux de la vie, *The use of life*, comme il dit.

Que de sujets divers, dans ce livre de trois cents pages ! Je n'en vois qu'un, qui n'y soit pas traité, celui-là même qui chez nous fait généralement les frais d'un livre de morale, ce péché de luxure dont le mot immoralité est, peu s'en faut, le synonyme, tant nous lui donnons d'importance. Le chaste Anglais n'y fait pas même allusion. Mais n'imaginez pas, après ce que je viens d'en dire, que l'*Emploi de la vie* soit une œuvre morose et d'un médiocre intérêt. Vous ne sauriez croire, au contraire, combien la lecture en est douce, persuasive, séduisante !

N'y cherchez pas, d'ailleurs, de démonstrations rigoureuses, selon les lois de la logique. C'est une œuvre sans pédantisme, qui procède tout bonnement par accumulation de pensées sages, susceptibles de trouver tout de suite un écho dans la conscience de chacun. Sous une forme presque toujours frappante, qui est tantôt de l'auteur même[1], tantôt de Plutarque, de Marc-Aurèle, de Ruskin, de Renan, de saint Bernard, d'Alfred de

Musset ou de Gambetta, — on ne peut être plus éclectique, — cinq fois, six fois de suite une idée se répète, une idée de simple et lumineux bon sens, si ingénieusement, si gentiment ou si énergiquement exprimée qu'elle déloge les idées fausses et s'installe à leur place.

A chaque page, le bon lecteur anglais, esprit plus respectueux que critique, doit se dire : « Comme c'est juste ! Comment n'avais-je pas pensé à cette heureuse solution ?... » et aussi : « Comme sir John Lubbock est bon de me dire toutes ces choses, et de faire causer avec moi, si familièrement, les plus grands hommes de tous les temps et de tous les pays ! »

Peut-être le lecteur français est-il moins facile à suggestionner : nous avons l'esprit moins docile. Et cependant, le plus grand nombre d'entre nous, Parisiens railleurs ou amers, éprouveraient, j'en suis certain, un large bien-être, un apaisement véritable à se laisser noyer sous ce flot de maximes intelligentes, de citations avisées. En qualité de médecin, je prescrirais très volontiers à certains névropathes cette lecture persuasive et lénifiante.

En citant quelques phrases piquées au hasard, çà et là, on ne donne pas une idée de la séduction d'un tel livre. Il me faut pourtant bien me limiter à quelques maximes typiques :

« On cause plus de peine par manque de réflexion et de tact que par manque de cœur. »

« Si vous ne donnez à votre œuvre que la moitié de

votre intelligence et de votre attention, elle vous coûtera deux fois plus de travail et de temps. »

« Les livres sont à l'humanité ce que la mémoire est à l'individu. »

« L'éducation consiste trop souvent à apprendre des paroles qu'auraient employées des gentlemen morts il y a deux mille ans. »

« La lecture, l'écriture, l'arithmétique et la grammaire ne constituent pas plus une bonne instruction qu'un couteau, une fourchette et une cuiller ne constituent un bon dîner. »

« Nelson attribuait sa réussite dans la vie à ce qu'il avait toujours été d'un quart d'heure en avance. »

« Faites de vous un homme utile : vous ne risquerez pas de rester inutilisé. »

Parfois, la sagesse se teinte de cette habileté que donne la pratique des affaires, d'un rien de « roublardise », comme on dit dans l'argot de la Bourse et des boulevards.

« Sachez écouter un bavard : plus d'un préfère vous voir écouter son histoire qu'accorder sa demande. »

Mais ce n'est qu'exceptionnel, et le conseil est donné, d'habitude, avec beaucoup de dignité et de noblesse :

« L'économie faite par amour de l'argent est certainement pitoyable, mais l'économie faite en vue de l'indépendance est raisonnable et mâle. »

« Ne vous mariez ni pour l'argent ni sans argent. »

En bon Anglais, sir John Lubbock a mis pas mal de

religiosité dans tout son livre. Mais la foi n'est pour lui rien de bien rogue, ni de bien dogmatique, ni même de bien précis. Une chose compte surtout, la bonté d'âme, l'indulgence à autrui; pour lui, plus que pour tout autre, la lettre tue et l'esprit vivifie :

« Nous pouvons être incapables de dire d'où nous venons et où nous allons ; nous pouvons être incertains de ce qu'il faut penser ou croire ; mais, au fond du cœur nous savons presque toujours ce que nous devons faire. »

« Si vous hésitez entre deux devoirs, prenez le plus proche. Quelques gens estimables négligent leur famille pour le ciel : notre tendresse et notre charité doivent d'abord aller aux nôtres. »

The use of life n'a rien d'utopique, on le voit. On ne nous y promet pas formellement les félicités éternelles, et l'on s'y garde bien d'envisager la terre comme une vallée de larmes et comme un lieu d'exil. Bien que tout pénétré de la doctrine évangélique ce livre semble, au fond, nous dire que nous pouvons trouver le paradis en cette vie et qu'il faut chercher avant tout « cette paix sur la terre » qui fut promise aux hommes de bonne volonté.

Livre charmant en somme, qui eût pu être tout à fait admirable, s'il nous avait parlé de la douleur avec un peu plus d'émotion. Il l'élude par trop, vraiment, cette terrible éducatrice du genre humain qui, tant de fois, nous apparaît sans but, sans raison d'être appréciable, qui frappe

les meilleurs, épargne quelquefois les pires, et à qui pourtant nous devons le peu que nous valons !

A tout prendre les livres de sir John Lubbock sont de la meilleure morale, de la plus pure et de la plus pratique. Mais justement parce qu'ils se proposent plus évidemment d'être utiles, de rendre de réels services, on ne peut s'empêcher de se demander, en les lisant, si vraiment le meilleur des livres peut être d'une grande et directe efficacité sur les âmes. Avec les plus ingénieux préceptes, avec les plus sages conseils, pourrez-vous faire qu'un homme se gaspille moins, qu'il soit moins colère ou plus chaste, moins impatient ou plus tenace, qu'il prenne d'un cœur plus vaillant les agaceries ou les coups de massue dont aucune de nos journées n'est tout à fait exempte ?

Une citation de Ruskin donne beaucoup à réfléchir à ce propos :

« Que parle-t-on de mauvais temps, dit-il ; aucun temps n'est mauvais : le soleil est délicieux, la pluie rafraîchissante, le vent nous tonifie et la neige nous éblouit par sa blancheur. » Ce bon vouloir en face des intempéries est chose tout à fait touchante ; il faut, certes, prêcher aux hommes cette très courtoise façon de recevoir la visite du Destin. Mais qui va pouvoir l'adopter ? Les gens équilibrés, ceux qui ne sentent rien quand le baromètre varie, et ceux-là justement n'ont guère besoin de morale. Réfléchissez un peu et dites-vous que pour les hommes bien portants il n'y a pas de

mauvais temps, mais que le froid fait mal à ceux qui toussent, que les rhumatisants souffrent fort de l'humidité, que l'imminence de l'orage impressionne cruellement l'innombrable armée des nerveux. Je crois bien fermement que nos vices ne se peuvent développer que sur un terrain maladif, qu'on ne guérit une âme qu'en soignant le cerveau, que désormais le moraliste est inséparable du médecin et que, seul, le traitement individuel, de maître à élève, d'ami vaillant à un ami faible, de médecin à névropathe, peut donner des résultats fermes, conduire à de réelles améliorations d'âmes.

J'ai longuement songé à tout cela et je demeure convaincu que le plus éloquent des livres ne peut nous procurer que de bonnes dispositions momentanées. Pour réaliser la morale, pour la faire passer de l'état de projet à l'état effectif, il faut, j'en suis persuadé, un mécanicien de la machine cérébrale, sachant échauffer sa mollesse, ralentir ses emballements, et, d'un habile tour de manivelle, donner à l'âme d'un malade tout juste ce degré d'excitation qu'il lui faut pour accomplir l'œuvre qu'il se promet, et en éprouver de la joie.

Tonifiez tout l'organisme, refaites la nutrition, donnez de la force au cerveau, de la trempe à la volonté; après quoi faites lire les œuvres de sir John Lubbock ou de quelque autre moraliste optimiste : c'est alors seulement qu'elles seront tout à fait fructueuses.

V

L'homme dont on peut dire qu'il a véritablement rénové et modernisé l'idée de morale est un Français, mort à trente-trois ans après avoir écrit, dans une belle langue de poète métaphysicien, cet admirable livre qui s'appelle *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.* Il n'aura manqué à Guyau que de vivre pour devenir un des maîtres de la pensée moderne, et je ne crois pas qu'il soit possible désormais de traiter de l'Éthique sans rappeler son nom[1].

Guyau soutint cette doctrine que l'homme trouvera la vraie sagesse dans le développement extrême de son être, dans la pleine expansion du Moi. Il semble avoir pris pour devise le vieil adage : *Bonum est diffusum sui,* le bien c'est la dilatation heureuse de soi-même; la vie intense dans la lumière ardente, c'est la force employée. A n'en point douter, il y a, dans cette œuvre de haute abstraction, la divination de la voie où nous nous sommes engagés, la prescience vague encore des moyens pratiques de se moraliser que le médecin croit pouvoir mettre désormais au service de l'humanité. Ma doctrine — conçue d'ailleurs à une époque où l'œuvre de Guyau

(1) Le beau-père de Guyau, qui n'est autre que M. Alfred Fouillée, a publié sous ce titre *la Morale, l'Art et la Religion d'après Guyau*, un livre excellent où les prévisions géniales du jeune écrivain philosophe sont mises en relief (F. Alcan, edit.).

m'était tout à fait étrangère — est en germe dans la pensée de ce précurseur. Ce qui n'était en lui qu'aspiration peu précise, que magnifique rêverie métaphysique, tend à devenir, à l'heure actuelle, fait accompli, réalité pratique. Guyau voulait l'éclosion entière, la pleine floraison de la vitalité humaine : nous apportons précisément la révélation scientifique des sources de notre énergie, et la méthode pour hausser les âmes défaillantes, pour faire vivre avec intensité.

C'est bien ici le complément logique de sa pensée, l'accomplissement de son vœu. En lui rendant cette justice, je ne sais quelle tendresse m'envahit pour cet aîné, pour ce maître fauché si tôt; un peu comme on porte des fleurs sur une tombe aimée, j'offre ma tentative à sa jeune mémoire...

A la manière de la sienne, notre morale ne repose que sur l'instinct de la conservation ; sa récompense, c'est la joie de vivre, et la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ; son châtiment, le sentiment de déchéance et la fatigue du désordre, la continuité de la tristesse. Mais comme l'argument serait insuffisant pour les plus lâches d'entre les hommes, nous ferons encore appel au plus indélébile, au plus puissant, au plus animal, au plus pur des sentiments, à l'amour paternel. Et nous dirons : « en épuisant vos forces, en gaspillant vos énergies, vous faites mal à ceux qui seront vos petits : vous les dégénérez et vous leur imposez une vie de misère, des tourments ou de honte. Voici comment

on peut les préserver. » Alors l'idée d'hérédité perdra de son horreur inéluctable, et, pour la seconde fois en ce monde, l'espoir du salut se substituera à l'idée par trop décourageante de la fatalité originelle...

Il serait fort injuste de ne pas citer ici le nom de M. Jules Payot dont l'excellent ouvrage *l'Education de la volonté*[1] a obtenu, voici trois ans, un si légitime succès. Nulle part je n'ai vu poser avec plus de netteté la question du libre arbitre et du déterminisme ; avec une grande vigueur de logique, le jeune écrivain, sans rien abandonner des plus modernes conquêtes de la psychologie, nous montre que l'âme humaine n'est point immuable, comme nous l'enseignaient les philosophes du milieu de ce siècle, et Taine notamment, mais qu'elle est susceptible d'évolution progressive, de modifications lentes. Sans doute il ne nous suffit pas de vouloir pour pouvoir, mais par d'ingénieux détours et par de patientes ruses nous pouvons amener notre esprit à un état de moindre paresse, de plus haute énergie, de vouloir plus libre. Et cette doctrine aboutit à une série de conseils pratiques dont la plupart sont bons à suivre : c'est un livre dont les jeunes hommes enclins à la paresse, dont les étudiants surtout, pourront tirer réel profit.

(1) F. Alcan, édit. (2e édition).

VI

Mais un abîme nous sépare de presque tous ces moralistes. Ce sont des philosophes et nous sommes des médecins. Ils donnent des conseils issus d'une doctrine : nous pratiquons un traitement que l'expérience nous à conduits à instituer. Les seuls maîtres d'où nous dérivions vraiment se nomment Charcot, Pitres, son collaborateur pour l'étude de localisations cérébrales chez l'homme; Jules Soury, le grand historien des *fonctions du cerveau ;* Lange, l'initiateur de tous les psychologues modernes pour ce qui est des états affectifs ; Jules Chéron enfin, dont les études sur les *lois de l'hypodermie*, sur les injections de sérum, sur les sources de l'énergie humaine, m'ont amené à étudier les modifications du moral sous l'influence des stimulations mécaniques de nos centres nerveux [1].

Et, tout de suite, une vérité d'une importance capitale s'est imposée à nous. Des états d'âmes, des phénomènes affectifs ou intellectuels qui, jusqu'ici, passaient pour *qualitatifs* sont devenus *quantitatifs* et, du coup, nous ont laissé deviner leur nature.

(1) M. Pierre Janet, grâce à la suggestion, maniée comme il sait le faire, a à son actif un grand nombre de cures d'hystériques, d'impulsifs, de dypsomanes, cures qui sont bel et bien de la thérapeutique du moral. Les études de M. P. Janet sur l'*Automatisme psychologique* et sur l'*Etat mental des hystériques* l'ont conduit, lui aussi, depuis quelques années, à une hygiène psychologique, à une morale pratique qui, dans le domaine où elle s'exerce, donne d'incontestables résultats.

Le fait d'être triste, paresseux, joyeux ou colère, était, hier encore, inintelligible, irréductible. On voyait là des qualités héritées ou acquises de l'âme, alors que maintenant nous comprenons qu'il s'agit en réalité de différents degrés de l'excitation cérébrale. Tous ces états se superposent et s'échelonnent en hauteur, ainsi qu'on le peut voir par le tableau synoptique reproduit ici par deux fois, au chapitre sur la *Tristesse* et au chapitre sur la *Colère*.

L'étude attentive des malades neurasthéniques nous a montré que le surmenage physique, intellectuel ou passionnel, les avait conduits à un état de dépression mentale qui comporte, selon le degré de son intensité, l'humilité, la crainte, la tristesse, l'impuissance à travailler longtemps, la paresse ou, si vous préférez, la fatigue prompte à venir de l'attention volontaire. Tout cela — Lange, W. James, Ribot, G. Dumas le pensent comme nous — n'est rien que le reflet mental, que la conscience imprécise de l'épuisement corporel, de l'hypotonus musculaire, de ralentissement de la vitalité et de la nutrition. Notre corps nous est lourd, nous avons peine à nous porter nous-mêmes, notre activité générale est au-dessous de la normale, nous ne nous sentons vivre que misérablement, nous comprenons obscurément combien nous voilà faibles pour la lutte perpétuelle : c'est ainsi que nous devenons paresseux, craintifs et mélancoliques.

Mais que par l'un quelconque des moyens méca-

niques énumérés plus d'une fois au cours de cet ouvrage [1], vous stimuliez les centres nerveux d'un déprimé, et vous pourrez pour quelques heures — à condition que son cerveau n'ait pas contracté d'habitudes, de liaison trop anciennes avec l'affaissement, à condition qu'il ne se soit pas spécialisé depuis trop longtemps sur une idée fixe — modifier l'état mental, transformer un malade triste, humble et craintif, en un homme vaillant, actif, joyeux de vivre, voire même orgueilleux et colère, en proie aux mots, aux gestes paroxystiques, si vous lui donnez plus de force qu'il n'en saurait utiliser. A l'heure actuelle, elles sont innombrables les expériences qui nous permettent d'affirmer ce fait scientifique, acquis, à savoir qu'il suffit d'une excitation purement mécanique de notre cerveau pour changer — momentanément mais très promptement, l'hypotonus en hypertonus, la faiblesse en force musculaire et morale, voire même en énervements, en larmes, en colère...

Notre moralité ne réside donc point en des variations qualitatives de notre âme, mais dans des modifications quantitatives de notre énergie, de notre ardeur à vivre. C'est la médecine expérimentale et clinique qui nous a révélé cette vérité fondamentale, et c'est le traitement des neurasthéniques par des piqûres d'eau salée, qui nous a appris à connaître la nature des émotions, en nous livrant la clé de ce problème magnifique de mécanique cérébrale.

(1) Voir au chapitre v, *la Fatigue et la Force humaines.*

Comment soutenir après cela que le physique est sous la dépendance du moral, et qu'il faut d'abord soigner l'âme pour améliorer le corps ? Ne voit-on pas que l'une et l'autre se confondent, que les manifestations de l'une ne vont jamais sans participation de l'autre, que le Monisme s'impose ici comme partout, et que nous ne pouvons connaître scientifiquement de l'âme que les fonctions du cerveau — le reste étant affaire à la théologie.

Cela rabat un peu, sans doute, l'orgueil de ceux qui veulent croire encore que l'homme est le seul but de la création, que notre misérable terre est le centre du monde, et que l'immense fourmillement des astres n'est qu'un spectacle impressionnant, fabriqué tout exprès pour nous contraindre à louer Dieu ! Ces penseurs-là ne consentiront point à admettre que leur moralité varie avec les changements de leur tonicité sous l'influence des *stimuli* externes, et ils nieront obstinément que leur âme immortelle puisse subir des modifications pour quelques gouttes d'eau salée. Mais les autres s'inclineront devant la vérité du fait, et, loin de s'indigner, ils se réjouiront de savoir l'homme moins désarmé qu'on ne croyait contre lui-même.

Est-ce donc la première fois que la science et la réflexion nous conseillent la modestie et nous enseignent avec rudesse l'humilité de notre condition d'insectes misérables rampant sur une goutte de boue ? Et qu'importe après tout que nous ne soyons qu'une petite,

qu'une pauvre machine, mue par des sensations souvent mal conscientes? Qu'importe que notre esprit, pareil à la colonne de mercure dans le tube d'un manomètre, oscille le long de son échelle d'énergie, de la faiblesse et de la crainte à l'orgueil ou à la fureur en passant par la joie? Qu'importe que le libre arbitre ne soit qu'une illusion perdue? Qu'importe enfin notre misère, si nous la connaissons, si nous en surprenons la raison d'être, si nous apprenons de nous seuls à y remédier?... « Ce qui est admirable, ce n'est pas que le champ des étoiles soit si vaste : c'est que l'homme l'ait mesuré, » a écrit Anatole France. Ce qui est admirable aussi, c'est son perpétuel effort, sous le fouet de la souffrance, pour devenir meilleur, pour vaincre en lui la bête impulsive et féroce, pour deviner l'énigme de sa propre énergie, de sa force modératrice, pour rétrécir un peu le vaste champ de sa douleur. Pauvre et vaillant esclave, que d'obstacles toujours renaissants il lui a fallu vaincre! Comme il s'en dresse encore devant lui!

Et c'est ici que le fossé se comble un peu entre le philosophe naturaliste et le théologien. Jusqu'à un certain point leurs intentions se confondent, et chacun d'eux dispose de moyens, efficaces en somme, et qui peuvent se compléter par les moyens de l'autre. Pourquoi le prêtre ne confierait-il pas au médecin tel pénitent à l'âme trop débile, pour qu'il retrempe sa vigueur et le mette à même de mieux se conformer à la loi. Je sais un écrivain dont l'œuvre philosophique n'est rien moins qu'or-

thodoxe et qui vient de mettre son fils en pension chez les pères maristes, estimant qu'il aura plus tard tout le loisir de penser librement. Qui sait si la force des choses ne conduira pas l'Église catholique — qui ne peut que rester inflexible en matière de dogmes — à conseiller une éducation moins communiste, à prêcher la doctrine individualiste ? Il le faudra, si elle veut lutter pour le maintien de la société actuelle, et employer sa force à endiguer le menaçant collectivisme qui se réclame logiquement des premiers âges de la chrétienté.

Mais revenons au terre à terre, qui est notre très modeste domaine, et finissons d'énumérer les bases de notre morale.

Nous avons vu qu'elle consiste essentiellement dans l'emploi de quelques procédés de stimulation mécanique du système nerveux nous permettant de mettre l'esprit de l'homme à un cran donné de l'énergie. Pratiquement, nous nous efforçons toujours de le placer à ce degré, un peu supérieur au degré de la joie, qui s'approche de la colère, sans y atteindre : c'est là qu'il trouve le courage, l'ardeur au travail. Et il ne reste plus qu'à lui apprendre à utiliser cette force par un labeur régulier pour que, ce travail accompli, et ce petit excès de force usé, il retombe au cran de la joie, et ronvrai, notre seul paradis terrestre.

Mais, dira-t-on, tout convaincus que nous soyons de la

possibilité de mettre une âme à un certain degré d'activité vitale, nous ne voyons là qu'un effet transitoire, momentané, alors que seules peuvent compter pour bonnes et valables les guérisons durables.

C'est bien ainsi que nous les obtenons. Tandis que les agents chimiques, l'alcool, la morphine deviennent nécessaires à qui en a usé longtemps, et tyranniquement réduisent en esclavage quiconque leur a demandé secours, les stimulants mécaniques du système nerveux, le massage, la cure d'air, la douche, l'injection hypodermique d'eau salée, une fois le temps nécessaire écoulé, se peuvent supprimer d'un jour à l'autre sans émoi. Ce n'est pas d'une drogue que l'on prend l'habitude, mais du degré de vitalité où elle avait coutume de nous mettre. Ainsi la voûte tient d'elle-même après qu'on lui a retiré ses étais.

Cette stabilité acquise du système nerveux, nous l'avons obtenue longtemps sans nous en rendre compte. Puis, un beau jour, nous avons appris de M. François Franck, l'éminent professeur adjoint au collège de France, un petit fait d'expérience tout simple et vraiment admirable, en ce qu'il nous révèle la signification de l'habitude, de ce tout-puissant besoin de recommencer qui est le fond de la nature humaine.

Cette expérience, en voici l'essentiel.

Gantez votre main gauche de l'appareil de MM. Hallion et Comte, grâce auquel on peut mesurer les variations volumétriques des doigts, leur gonflement ou leur

rétraction sous l'influence de la dilatation ou du resserrement des petites artères. Puis, infligez à cette main une excitation sensitive quelconque, celle, par exemple, que provoque l'application d'une éponge imbibée d'eau froide : immédiatement, sur l'appareil enregistreur, le graphique indiquera un resserrement des vaisseaux, une diminution de volume de la main, bientôt suivie d'un retour progressif à la normale. Laissant les choses en l'état sans intervenir de nouveau, continuez à observer l'évolution du graphique : au bout d'un temps très court, spontanément le phénomène se reproduira, les vaisseaux se resserreront, la main reviendra sur elle-même, presque aussi fortement que la première fois. Il en sera de même à cinq ou six reprises : le phénomène ira s'affaiblissant, mais se répétant de lui-même sans que l'excitation initiale ait été renouvelée.

Cette expérience qui est, à mon avis, d'une importance fondamentale, me paraît devoir être invoquée par tous ceux qui se soucient d'étudier les lois de l'habitude. M. François Franck, à qui la physiologie du système nerveux doit tant de trouvailles considérables, nous permet ici d'entrevoir le sens intime de ce mot « habitude », assez mystérieux jusqu'à présent il faut en convenir ; nous saisissons, grâce à lui, le mécanisme de ce phénomène qui règle à peu près toutes les actions de notre vie, si bien qu'on l'a justement appelé la seconde nature. C'est cette seconde nature que nous parvenons à donner à nos nerveux en proie à la tris-

tesse, à la paresse, à l'amour morbide, à la colère. Et notre traitement peut se résumer d'un seul mot : recourir, pour amener la guérison, aux sources mêmes de l'énergie humaine, aux périphéries sensitives de l'économie, et les stimuler méthodiquement, progressivement, de façon à faire reprendre à la cellule nerveuse l'*habitude du tonus normal*. Ce n'est là qu'un problème, après tout assez simple, de mécanique biologique, et, en fait, cette morale est bel et bien réalisable dans un très grand nombre de cas.

VII

Nous voici parvenus au bout de notre tache. Le regard en arrière, toujours un peu mélancolique, qu'au dernier moment nous jetons sur cette longue suite de faits et de réflexions, n'est pas pour nous décourager. Si modeste que soit la personnalité de l'auteur de ce livre, il y a mis pourtant le résumé de près de six années d'observations médicales, d'expériences physiologiques, de méditations personnelles, de documents accumulés en vue d'un même but.

Partis des recherches de Charcot et de ses élèves sur l'hystérie et l'hypnotisme, nous avons été conduits à étudier tour à tour les relations de la science médicale avec la justice, avec la littérature et avec l'art. Puis, nous nous sommes efforcés de nous faire une idée, en même temps très simple et suffisamment précise, des

fonctions du cerveau de l'homme ; nous avons appris à connaître la topographie de notre écorce cérébrale, à pénétrer, dans ce qu'elle a d'essentiel, la doctrine des localisations, et à envisager nos centres nerveux comme un organe d'association d'images récentes ou ressuscitées, ce qui est la définition même de l'intelligence.

Et c'est alors qu'abordant l'étude de la fatigue et de la force humaines, de l'épuisement nerveux et du tonus, nous avons cherché, chez les neurasthéniques en particulier, à nous rendre compte des oscillations spontanées de leur vitalité, à en surprendre le mécanisme et à les reproduire expérimentalement : nous y sommes aisément parvenus. Des arguments tirés de l'étude des causes, de l'analyse des symptômes et des effets du traitement nous ont révélé la nature de la Paresse, de la Tristesse, de la Colère, de l'Amour maladif. Il en a tout naturellement découlé une thérapeutique rationnelle des maladies de l'âme, que des observations déjà nombreuses nous font considérer comme efficace, en fait. En dépit de toutes les déclarations de faillite et de banqueroute dont on a, récemment encore, voulu accabler la méthode scientifique, nous avons vu la psychologie médicale, la physiologie cérébrale, aboutir à une morale, encore dans l'enfance, mais incontestablement pleine d'avenir. Si modestes que soient les modificateurs de l'énergie vitale dont nous disposons à l'heure actuelle, ils donnent des résultats frappants : l'évolution naturelle des choses ne pourra que nous mener plus loin. A présent que la

voie est ouverte, il n'y a pas de raison vraisemblable pour que la thérapeutique psychologique ne fasse pas les mêmes progrès que nous admirons tant quand il s'agit de chirurgie antiseptique ou de vaccins microbiens.

En fait, voilà des siècles que la médecine de l'esprit existe partiellement ; tous ceux qui se sont efforcés d'améliorer des nerveux en ont fait, souvent à leur insu. L'Eglise, avec ses règlements de vie, ses abstinences et ses régimes alimentaires — imités en grande partie des préceptes de la Thora — avec ses flagellations et ses cilices dont notre gant de crin n'est que la réduction prosaïque, et ses couvents dont nos maisons d'isolement et d'hydrothérapie ne sont que l'atténuation, s'est montrée grande hygiéniste.

Mais voici maintenant une science plus formelle, une science dûment constituée, et dont cette simple *Introduction* ne vise à donner que les premiers principes. Plus tard viendront, j'espère, des études plus partielles, plus détaillées, où les observations et les preuves ne feront pas défaut. Contentons-nous pour le moment de contribuer à asseoir les fondations d'un édifice qu'il faudra des siècles pour bâtir, et que jamais on ne verra fini.

Puisse le livre que voici déterminer les esprits droits à reconnaître quelque utilité pratique, quelques mérites effectifs à la science, et quelque dignité à la profession médicale qui, en quelques années à peine, a fait tout ce

que nous venons de contempler ensemble pour l'affranchissement de nos esprits et la diminution de la souffrance humaine. Puisse-t-il aussi communiquer aux médecins, à ceux de mes confrères qui voudront bien le lire, un peu d'enthousiasme pour leur mission magnifique, et leur donner, en même temps que la conscience de leur pouvoir, le sentiment intime de tout ce qu'il y a de grand à être bon, à vouloir remorquer un peu la lente humanité dans son évolution, imperceptible et perpétuelle pourtant, vers ce minimum de douleur, de laideur, de désordre, où paraît tendre l'Univers.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

LES MÉDECINS ET LA PSYCHOLOGIE

CHAPITRE V

LA FATIGUE ET LA FORCE HUMAINES

DEUXIÈME PARTIE

UNE MORALE MÉDICALE

CHAPITRE VI

LA PARESSE ET SON TRAITEMENT

CHAPITRE VII

LA TRISTESSE ET SON TRAITEMENT

CHAPITRE VIII

LA MÉDECINE DES PASSIONS

CHAPITRE IX

LA COLÈRE ET SON TRAITEMENT

CHAPITRE X

LA MORALE MODERNE

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

[illegible] p. 326.